Fiodor Dostoïevski

Crime et châtiment

roman

BeQ

Fiodor Dostoïevski

Crime et châtiment

traduit du russe par D. Ergaz

suivi du

Journal de Raskolnikov

Tome I

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 546 : version 2.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Le joueur

Souvenirs de la maison des morts

Carnets d’un inconnu

Un printemps à Pétersbourg

L’éternel mari

Les Possédés (2 tomes)

Les frères Karamazov (2 tomes)

Nouvelles

Crime et châtiment

I

Édition de référence :

Le Livre de poche, Gallimard, 1950.

Deux volumes.

Première partie

I

Par une soirée extrêmement chaude du début de juillet, un jeune homme sortit de la toute petite chambre qu'il louait dans la ruelle S... et se dirigea d'un pas indécis et lent, vers le pont K...

Il eut la chance de ne pas rencontrer sa propriétaire dans l'escalier.

Sa mansarde se trouvait sous le toit d'une grande maison à cinq étages et ressemblait plutôt à un placard qu'à une pièce. Quant à la logeuse qui lui louait la chambre avec le service et la pension, elle occupait un appartement à l'étage au-dessous, et le jeune homme, lorsqu'il sortait, était obligé, de passer devant la porte de sa cuisine, la plupart du temps grande ouverte sur l'escalier. À chaque fois, il en éprouvait une sensation maladive de vague effroi, qui l'humiliait, et son visage se renfrognait. Il était terriblement endetté auprès de sa logeuse et il

redoutait de la rencontrer. Ce n’était point qu’il fût lâche ou abattu par la vie ; au contraire, il se trouvait depuis quelque temps dans un état d’irritation et de tension perpétuelle, voisin de l’hypocondrie. Il avait pris l’habitude de vivre si renfermé en lui-même et si isolé qu’il en était venu à redouter, non seulement la rencontre de sa logeuse, mais tout rapport avec ses semblables. La pauvreté l’écrasait. Ces derniers temps cependant, cette misère même avait cessé de le faire souffrir. Il avait renoncé à toutes ses occupations journalières, à tout travail.

Au fond il se moquait de sa logeuse et de toutes les intentions qu’elle pouvait nourrir contre lui, mais s’arrêter dans l’escalier pour y entendre des sottises, sur tout ce train-train vulgaire, dont il n’avait cure, toutes ces récriminations, ces plaintes, ces menaces, et devoir y répondre par des faux-fuyants, des excuses, mentir... Non, mieux valait se glisser comme un chat, le long de l’escalier et s’éclipser inaperçu.

Ce jour-là, du reste, la crainte qu’il éprouvait à la pensée de rencontrer sa créancière l’étonna lui-

même, quand il fut dans la rue.

« Redouter de pareilles niaiseries, quand je projette une affaire si hardie ! » pensa-t-il avec un sourire étrange.

« Hum, oui, toutes les choses sont à la portée de l'homme, et tout lui passe sous le nez, à cause de sa poltronnerie... c'est devenu un axiome... Il serait curieux de savoir ce que les hommes redoutent par-dessus tout. Ce qui les tire de leurs habitudes, voilà ce qui les effraie le plus... Mais je bavarde beaucoup trop, c'est pourquoi je ne fais rien, ou peut-être devrais-je dire que c'est parce que je ne fais rien que je bavarde. Ce mois-ci j'ai pris l'habitude de monologuer, couché pendant des jours entiers dans mon coin, à songer... à des sottises. Par exemple, qu'ai-je besoin de faire cette course ? Suis-je vraiment capable de « cela » ? « Est-ce » seulement sérieux ? Pas le moins du monde, tout simplement un jeu de mon imagination, une fantaisie qui m'amuse. Un jeu ! oui c'est bien cela, un jeu ! »

Une chaleur suffocante régnait dans les rues.

L’air étouffant, la foule, la vue des échafaudages, de la chaux, des briques étalées un peu partout, et cette puanteur spéciale bien connue de tous les Pétersbourgeois qui n’ont pas les moyens de louer une maison de campagne, tout cela irritait encore les nerfs déjà bien ébranlés du jeune homme. L’insupportable relent des cabarets, particulièrement nombreux dans ce quartier, et les ivrognes qu’il rencontrait à chaque pas, bien que ce fût jour de semaine, achevaient ce mélancolique et horrible tableau. Une expression d’amer dégoût glissa sur les traits fins du jeune homme. Il était, soit dit en passant, extraordinairement beau, d’une taille au-dessus de la moyenne, mince et bien fait ; il avait de magnifiques yeux sombres et des cheveux châtains. Bientôt il tomba dans une profonde rêverie, une sorte de torpeur plutôt, et il continua son chemin sans rien remarquer ou, plus exactement, sans vouloir rien remarquer de ce qui l’entourait.

De loin en loin cependant, il marmottait quelques mots indistincts, par cette habitude de monologuer, dont il s’avouait tout à l’heure

atteint ; il se rendait compte que ses idées se brouillaient parfois dans sa tête, et qu'il était extrêmement faible : il n'avait presque rien mangé depuis deux jours.

Il était si misérablement vêtu, que tout autre, à sa place, même un vieux routier, n'eût point osé se montrer dans la rue en plein jour avec ces loques sur le dos. Il est vrai que le quartier où il habitait en avait vu bien d'autres.

Le voisinage des Halles centrales, les maisons closes fort nombreuses, la population d'ouvriers et d'artisans entassée dans ces ruelles et ces impasses du centre de Pétersbourg coloraient de teintes si cocasses le tableau de la rue, que la silhouette la plus hétéroclite ne pouvait éveiller l'étonnement.

Mais l'âme du jeune homme était pleine d'un si cruel mépris, que malgré sa fierté naturelle et un peu naïve, il n'éprouvait aucune honte à exhiber ses haillons. Il en eût été autrement, s'il avait rencontré quelque personne de sa connaissance, ou un ancien camarade, chose qu'il évitait en général. Néanmoins, il s'arrêta net et

porta nerveusement la main à son chapeau, quand un ivrogne, qu'on emmenait dans une charrette vide, on ne sait où ni pourquoi, au trot de deux grands chevaux, le désigna du doigt en criant à tue-tête : « Hé ! toi, chapelier allemand[1] ! » Le chapeau était haut, rond, tout usé, déteint, troué, couvert de taches, sans bords et tout cabossé. Cependant ce n'était pas la honte, mais un autre sentiment, voisin de la terreur, qui avait envahi le jeune homme.

« Je le savais bien, marmottait-il dans son trouble, je le pressentais. Voilà qui est pis que tout. Un rien, une gaffe insignifiante peut gâter toute l'affaire. Oui, ce chapeau attire l'œil... Il se fait remarquer, justement parce qu'il est ridicule... Il faut une casquette pour aller avec mes loques, n'importe laquelle, une vieille galette, mais pas cette horreur. Personne ne se

---

[1] *Allemands :* Étaient baptisés « allemands » les vêtements à l'européenne, par opposition aux vêtements proprement russes, paysans : la touloupe, le cafetan, etc. Ici, Raskolnikov se fait remarquer parce qu'il est dans le quartier des Halles. Le mot « allemand » est souvent employé en russe dans le sens d'« étranger ».

coiffe ainsi, on me remarque à une verste à la ronde, on s'en souviendra... C'est ce qui importe, on y repensera plus tard, et voilà un indice... Alors qu'il s'agit d'attirer l'attention le moins possible. Des riens, ce sont ces riens qui sont l'essentiel. Ils finissent par vous perdre... »

Il n'avait pas loin à aller, il connaissait même le nombre exact de pas qu'il avait à faire de la porte de sa maison, juste sept cent trente. Il les avait comptés un jour que ce rêve s'était emparé de lui. Dans ce temps-là, il ne croyait pas lui-même à sa réalisation. Sa hardiesse chimérique, à la fois séduisante et monstrueuse, ne servait qu'à exciter ses nerfs. Maintenant, un mois s'était écoulé, il commençait à considérer les choses tout autrement et malgré tous ses soliloques énervants sur sa faiblesse, son impuissance et son irrésolution, il s'habituait peu à peu et comme malgré lui, à appeler cette chimère épouvantable, une affaire, qu'il aurait entreprise, tout en continuant à douter de lui-même. En ce moment, il partait pour une *répétition*, et son agitation croissait à chaque pas. Le cœur défaillant, les membres secoués d'un tremblement nerveux, il

atteignit enfin une immense bâtisse dont une façade donnait sur le canal et l'autre sur la rue. Cette maison divisée en une foule de petits logements était habitée par de modestes artisans de toute sorte, tailleurs, serruriers, etc. Il y avait là des cuisinières, des Allemandes, des prostituées en chambre, des petits fonctionnaires. C'était un va-et-vient continuel de gens entre les portes et dans les deux cours de la maison. Trois ou quatre concierges y étaient attachés. Le jeune homme fut fort satisfait de n'en rencontrer aucun. Il franchit le seuil et s'engagea dans l'escalier de droite, étroit et sombre comme un véritable escalier de service, mais ces détails, familiers à notre héros, n'étaient pas pour lui déplaire. On n'avait pas à redouter les regards curieux dans cette obscurité.

« Si j'ai si peur maintenant, que serait-ce si j'en venais par hasard à « l'affaire » pour de bon ? » songea-t-il involontairement, en arrivant au quatrième étage. Là, le chemin lui fut barré par d'anciens soldats devenus portefaix, en train de déménager le mobilier d'un appartement occupé, le jeune homme le savait, par un

Allemand marié, un fonctionnaire. « Donc cet Allemand déménage et il ne restera, par conséquent, pendant quelque temps, sur ce palier, pas d'autre locataire que la vieille. C'est bien... à tout hasard », pensa-t-il encore, et il sonna chez elle. Le son retentit si faiblement, qu'on eût pu croire que la sonnette était en fer-blanc et non en cuivre. Tous les petits logements de grandes maisons comme celle-ci en ont de pareilles. Mais déjà le jeune homme avait oublié ce détail, et le tintement de la sonnette dut évoquer nettement en lui quelques vieux souvenirs... car il frissonna. Ses nerfs étaient très affaiblis. Au bout d'un instant la porte s'entrebâilla. Par l'étroite ouverture, la maîtresse du logis examinait l'intrus avec une méfiance évidente. On n'apercevait que ses petits yeux brillants dans l'ombre. En voyant du monde sur le palier, elle se rassura et ouvrit la porte. Le jeune homme franchit le seuil d'un vestibule obscur, coupé en deux par une cloison derrière laquelle se trouvait une cuisine minuscule. La vieille se tenait immobile devant lui. C'était une toute petite femme desséchée, âgée d'une soixantaine d'années, au nez pointu,

aux yeux pétillants de méchanceté. Elle avait la tête nue et ses cheveux d'un blond fade, qui grisonnaient à peine, étaient abondamment huilés. Un chiffon de flanelle s'enroulait autour de son cou long et décharné comme une patte de poule, et malgré la chaleur, une fourrure pelée et jaunie flottait sur ses épaules. La toux la secouait à chaque instant, elle gémissait. Le jeune homme dut la regarder d'un air singulier, car ses yeux reprirent brusquement leur expression de méfiance.

« Raskolnikov[1], étudiant. Je suis venu chez vous il y a un mois, marmotta-t-il rapidement, en s'inclinant à demi (il s'était dit qu'il devait se montrer plus aimable).

– Je m'en souviens, mon ami, je m'en souviens très bien, articula la vieille, sans cesser de le considérer de son regard soupçonneux.

– Eh bien, voici... Je reviens pour une petite

---

[1] Raskolnikov tire son nom de celui des Vieux-Croyants (en russe *raskolniki :* schismatiques) qui se séparèrent de l'Église officielle lors du grand schisme provoqué par la réforme liturgique du patriarche Nikon au milieu du XVIIe siècle.

affaire du même genre, reprit Raskolnikov un peu troublé et surpris par cette méfiance.

« Peut-être, après tout, est-elle toujours ainsi, mais l'autre fois je ne l'avais pas remarqué », pensa-t-il désagréablement impressionné. La vieille ne répondit rien, elle paraissait réfléchir, puis elle indiqua la porte de la chambre à son visiteur, en s'effaçant pour le laisser passer.

« Entrez, mon ami. »

La petite pièce dans laquelle le jeune homme fut introduit était tapissée de papier jaune ; ses fenêtres avaient des rideaux de mousseline ; des pots de géranium en garnissaient les embrasures ; le soleil couchant l'illuminait à cet instant. « *Ce jour-là,* le soleil l'illuminera aussi sans doute de la même façon », se dit brusquement Raskolnikov, et il embrassa toute la pièce d'un regard rapide pour en graver le moindre détail dans sa mémoire. Mais elle n'offrait rien de particulier. Le mobilier très vieux, en bois clair, était composé d'un divan à l'immense dossier recourbé, d'une table ovale placée devant le divan, d'une table de toilette garnie d'une glace,

de chaises adossées aux murs et de deux ou trois gravures sans valeur, qui représentaient des demoiselles allemandes, tenant chacune un oiseau dans les mains, c'était tout. Une veilleuse brûlait dans un coin devant une icône. Tout reluisait de propreté. « C'est l'œuvre de Lisbeth », songea le jeune homme. On n'aurait pas pu découvrir une trace de poussière dans tout l'appartement. « Pareille propreté n'existe que chez de méchantes vieilles veuves », continua à part soi Raskolnikov, et il loucha avec curiosité sur le rideau d'indienne qui masquait la porte de la seconde chambre, minuscule également, où se trouvaient le lit et la commode de la vieille et dans laquelle il n'avait jamais mis les pieds. Le logement se composait de ces deux pièces.

« Que désirez-vous ? fit rudement la femme qui, à peine entrée dans la chambre, était revenue se planter devant lui, pour l'examiner bien en face.

– Je suis venu engager quelque chose, voilà, et il tira de sa poche une vieille montre plate en argent, qui portait un globe terrestre gravé sur

l'envers et dont la chaîne était en acier.

– Mais vous ne m'avez pas remboursé la somme que je vous ai déjà prêtée. Le terme est échu depuis trois jours.

– Je vous payerai les intérêts pour un mois encore, patientez.

– Il ne dépend que de moi, mon brave, de patienter ou de la vendre immédiatement.

– Me donnerez-vous un bon prix de la montre, Alena[1] Ivanovna ?

– Mais c'est une misère que vous m'apportez là, mon ami, elle ne vaut rien, cette montre. La dernière fois je vous ai prêté deux beaux billets sur votre bague, quand on pourrait en avoir une neuve chez le bijoutier pour un rouble et demi.

– Donnez-moi quatre roubles, je la rachèterai, elle me vient de mon père. Je dois recevoir de l'argent bientôt.

– Un rouble et demi, l'intérêt pris d'avance.

---

[1] *Alena :* Se prononce Aliona : déformation populaire d'Hélène.

– Un rouble et demi ! se récria le jeune homme.

– À prendre ou à laisser. »

La vieille lui rendit la montre. Le jeune homme la prit et, dans son irritation, il s'apprêtait à partir, mais il se ravisa aussitôt car la vieille usurière était sa dernière ressource et, d'autre part, il était venu pour tout autre chose.

« Donnez », fit-il grossièrement.

La vieille prit ses clefs dans sa poche et passa dans la pièce voisine. Resté seul le jeune homme se mit à réfléchir, l'oreille aux aguets : il tirait ses conclusions. On entendait ouvrir la commode, « sans doute le tiroir supérieur, se dit-il. Elle tient donc ses clefs dans sa poche droite... Un seul trousseau accroché à un anneau d'acier, il y en a une qui est plus grosse que les autres avec un panneton dentelé, celle-là n'ouvre sûrement pas la commode. C'est donc qu'il existe encore un coffret ou un coffre-fort. Les clefs des coffres-forts ont généralement cette forme... Ah ! tout cela est ignoble. »

La vieille reparut.

« Voilà, mon jeune ami, à dix kopecks[1] par mois pour un rouble, cela fait quinze kopecks pour un rouble et demi, et pour un mois d'avance ; en plus, pour les deux anciens roubles, je dois compter encore vingt kopecks d'avance, ce qui fait en tout trente-cinq kopecks. Vous avez donc à toucher sur votre montre un rouble quinze kopecks. Tenez !

– Comment ! C'est devenu un rouble quinze à présent ?

– Par-fai-te-ment. »

Le jeune homme ne voulut point discuter et prit l'argent. Il regardait la vieille et ne se pressait pas de partir ; il paraissait désireux de dire ou de faire quelque chose, lui-même sans doute ne savait quoi au juste.

« Il se peut, Alena Ivanovna, que je vous apporte bientôt un autre objet en argent... très beau... un porte-cigarettes... dès qu'un ami, à qui

[1] Le rouble vaut cent kopecks.

je l’ai prêté, me l’aura rendu... »

Il se troubla et se tut.

« Eh bien, nous en causerons à ce moment-là, mon ami.

– Adieu donc... Et vous êtes toujours seule chez vous, votre sœur n’est jamais là ? demanda-t-il du ton le plus dégagé qu’il put prendre en pénétrant dans le vestibule.

– Mais que vous importe ?

– Oh ! je disais ça comme ça... et vous, tout de suite, vous... Adieu, Alena Ivanovna. »

Raskolnikov sortit, l’âme pleine d’un trouble qui ne faisait que grandir. En descendant l’escalier, il s’arrêta à plusieurs reprises, saisi par une émotion soudaine. Enfin, aussitôt dans la rue, il s’écria :

« Oh ! Seigneur, que tout cela est répugnant ! Se peut-il que moi... non ce sont des bêtises, des absurdités, ajouta-t-il d’un ton résolu. Comment une chose si monstrueuse a-t-elle pu me venir à l’esprit ? De quelle infamie suis-je capable ! Au fond, tout cela est dégoûtant, ignoble, affreux ! Et

j'ai pu tout un mois... »

Mais paroles et exclamations étaient impuissantes à traduire son trouble. Le sentiment de profond dégoût qui l'oppressait et l'étouffait déjà quand il se rendait chez la vieille, devenait maintenant absolument insupportable ; il ne savait comment échapper à l'angoisse qui le torturait. Il suivait le trottoir, chancelant comme un homme ivre, se heurtait aux passants et ne voyait personne ; il ne revint à lui qu'en s'engageant dans la seconde rue. Il jeta un coup d'œil autour de lui et s'aperçut qu'il était à la porte d'un cabaret. Un escalier partant du trottoir s'enfonçait vers le sous-sol où se trouvait l'établissement. Deux ivrognes en sortaient au même instant et montaient les marches en s'injuriant, appuyés l'un à l'autre. Raskolnikov y descendit à son tour sans hésiter. Il n'avait jamais mis les pieds dans un cabaret, mais aujourd'hui la tête lui tournait ; une soif ardente le tourmentait. Il éprouvait le désir de boire de la bière fraîche, d'autant plus qu'il attribuait sa brusque faiblesse à la faim. Il s'assit dans un coin sombre et sale, devant une table poisseuse, demanda de la bière

et vida un premier verre avec avidité.

Il éprouva aussitôt une grande impression de soulagement ; ses idées parurent s'éclaircir. « Tout ça ce sont des sottises, se dit-il réconforté, et il n'y avait pas là de quoi perdre la tête, tout simplement un malaise physique... Un verre de bière, un bout de biscuit, en voilà assez pour raffermir l'esprit, la pensée s'éclaircit, la volonté revient ! Ah ! que tout cela est misérable ! » Pourtant en dépit de cette conclusion désespérante il semblait gai comme un homme libéré soudain d'un fardeau épouvantable ; il promenait un regard amical sur les personnes qui l'entouraient. Mais tout au fond de lui, il pressentait au même instant que cette animation et ce regain d'espoir étaient maladifs et factices. Le cabaret était presque vide. À la suite des deux ivrognes croisés par Raskolnikov sur l'escalier, sortit toute une bande de cinq personnes au moins, qui emmenaient une fille et un harmonica. Après leur départ la pièce parut vaste et tranquille. Il ne s'y trouvait plus qu'un homme légèrement pris de boisson, un petit bourgeois, selon toute apparence, tranquillement assis

devant une bouteille de bière ; son camarade, un grand et gros homme en houppelande et à barbe grise, sommeillait sur le banc, complètement ivre, lui. De temps en temps, il sursautait en plein sommeil, se mettait à claquer des doigts en écartant les bras et en remuant le buste sans se lever de son banc, il chantonnait, en même temps, une chanson inepte dont il s'efforçait de retrouver les mots dans sa mémoire :

Pendant toute une année j'ai caressé ma femme.

Ou bien :

Dans la Podiatcheskaïa[1]
J'ai retrouvé mon ancienne...

Mais personne ne semblait partager sa joie. Son taciturne compagnon considérait ces éclats

---

[1] *Podiatcheskaïa :* Une des rues du centre de Pétersbourg.

de gaieté d’un air méfiant et presque hostile. Il restait une troisième personne dans le cabaret, un homme à l’apparence d’un fonctionnaire en retraite, assis à l’écart, devant un verre ; il le portait de temps en temps à ses lèvres, en lançant un coup d’œil autour de lui. Il semblait, lui aussi, en proie à une certaine agitation.

II

Raskolnikov n'avait pas l'habitude de la foule et, comme nous l'avons dit, ces derniers temps surtout, il fuyait la société de ses semblables. Mais à cet instant il se sentit tout à coup attiré vers eux. Une sorte de révolution semblait s'opérer en lui ; il éprouvait le besoin de voir des êtres humains. Il était si las de tout ce mois d'angoisse et de sombre exaltation qu'il venait de vivre dans la solitude, qu'il éprouvait à présent le besoin de se retremper, même une minute, dans un autre monde, n'importe lequel. Aussi s'attardait-il avec plaisir dans ce cabaret malgré la saleté qui y régnait. Le tenancier se tenait dans une autre pièce, mais il faisait de fréquentes apparitions dans la salle. On le voyait descendre les marches ; c'étaient ses bottes, d'élégantes bottes bien cirées à larges revers rouges, qui apparaissaient tout d'abord. Il portait une blouse, un gilet de satin noir tout graisseux, et n'avait pas

de cravate. Tout son visage semblait huilé comme un cadenas de fer. Un garçon de quatorze ans était assis au comptoir, un autre plus jeune servait les clients. Des concombres[1] coupés en morceaux, des biscottes de pain noir et des tranches de poisson étaient exposés en vitrine. Ils exhalaient une odeur infecte. La chaleur était insupportable, l'atmosphère si chargée de vapeurs d'alcool qu'elle risquait de vous griser en cinq minutes.

Il nous arrive parfois de rencontrer des personnes, souvent des inconnus, qui nous inspirent un intérêt subit, à première vue, avant même que nous ayons pu échanger un mot avec elles. Ce fut l'impression que produisit sur Raskolnikov l'individu assis à l'écart, et qui ressemblait à un fonctionnaire en retraite ; plus tard, chaque fois que le jeune homme se rappelait cette première impression, il l'attribuait à une sorte de pressentiment. Il ne le quittait pas des yeux, l'autre non plus ne cessait de le regarder et paraissait fort désireux d'engager la conversation.

---

[1] *Concombres :* Les Russes les mangent, peu salés, avec les hors-d'œuvre et la vodka.

Quant aux autres personnes qui se trouvaient dans le cabaret (y compris le patron), il les considérait d'un air d'ennui avec une sorte de mépris hautain, comme des êtres d'une classe et d'une éducation trop inférieures pour qu'il daignât leur adresser la parole.

C'était un homme qui avait dépassé la cinquantaine, robuste et de taille moyenne. Ses quelques cheveux grisonnaient. Son visage était bouffi par l'ivrognerie, d'un jaune presque verdâtre ; entre ses paupières gonflées luisaient de tout petits yeux injectés de sang, mais pleins de vivacité. Ce qui étonnait le plus dans ce visage, c'était l'enthousiasme qu'il exprimait – peut-être aussi une certaine finesse et de l'intelligence – mais dans son regard passaient des éclairs de folie. Il portait un vieux frac tout déchiré, qui avait perdu ses boutons, sauf un seul avec lequel il le fermait, dans un désir de correction sans doute. Un gilet de nankin laissait voir un plastron tout fripé et maculé de taches. Comme tous les fonctionnaires, il ne portait pas la barbe mais il ne s'était pas rasé depuis longtemps : un poil rude et bleuâtre commençait

à envahir son menton et ses joues. Ses manières avaient une gravité bureaucratique mais il semblait fort agité. Il fourrageait dans ses cheveux, les ébouriffait et se prenait la tête à deux mains d'un air d'angoisse, ses bras aux manches trouées accoudés sur la table crasseuse. Enfin il regarda Raskolnikov bien en face et articula d'une voix haute et ferme :

« Oserai-je, monsieur, m'adresser à vous pour engager une conversation des plus convenables ? Car malgré la simplicité de votre mise mon expérience devine en vous un homme instruit et non un pilier de cabaret. Personnellement j'ai toujours respecté l'instruction unie aux qualités du cœur. Je suis d'ailleurs conseiller titulaire[1] : Marmeladov, tel est mon nom, conseiller titulaire. Puis-je vous demander si vous faites partie de l'administration ?

– Non, je fais mes études », répondit le jeune homme un peu surpris par ce langage ampoulé et

---

[1] Neuvième grade de la hiérarchie civile russe correspondant au grade de capitaine.

aussi de se voir adresser directement et à brûle-pourpoint la parole par un étranger. Malgré son récent désir d'une compagnie humaine quelle qu'elle fût, il éprouvait au premier mot qui lui était adressé son sentiment habituel et fort désagréable d'irritation et de répugnance pour tout étranger qui tentait de se mettre en rapport avec lui.

« C'est-à-dire que vous êtes étudiant ou que vous l'avez été, s'écria vivement le fonctionnaire. C'est bien ce que je pensais. Voilà ce que c'est que l'expérience, monsieur, une longue expérience. » Et il porta la main à son front comme pour louer ses facultés cérébrales. « Vous avez fait des études ! Mais permettez... » Il se souleva, chancela, prit son verre et alla s'asseoir près du jeune homme. Quoique ivre il parlait avec aisance et vivacité. De temps en temps seulement ses discours devenaient incohérents et sa langue s'empâtait. À le voir se jeter si avidement sur Raskolnikov, on aurait pu croire que lui aussi n'avait pas ouvert la bouche depuis un mois.

« Monsieur, commença-t-il avec une sorte de solennité, pauvreté n’est pas vice, cela est une vérité absolue. Je sais également que l’ivrognerie n’est pas une vertu et c’est tant pis. Mais la misère, monsieur, la misère est un vice, oui. Dans la pauvreté vous conservez encore la noblesse de vos sentiments innés, dans l’indigence jamais et personne ne le pourrait. L’indigent, ce n’est pas à coups de bâton qu’on le chasse de toute société humaine, on se sert du balai pour l’humilier davantage et cela est juste, car il est prêt à s’outrager lui-même. Voilà d’où vient l’ivrognerie, monsieur. Sachez que le mois dernier ma femme a été battue par M. Lebeziatnikov, et ma femme, monsieur, ce n’est pas du tout la même chose que moi ! Comprenez-vous ? Permettez-moi de vous poser encore une question ! Oh ! par simple curiosité ! Avez-vous jamais passé la nuit sur la Néva, dans les barques à foin ?...

– Non, cela ne m’est jamais arrivé, répondit Raskolnikov.

– Eh bien, moi j’en viens, voilà, c’est ma

cinquième nuit. » Il remplit son verre, le vida et devint songeur. En effet des brins de foin s'apercevaient çà et là sur ses habits et même dans ses cheveux. Il ne s'était apparemment pas déshabillé ni lavé depuis cinq jours. Ses grosses mains rouges aux ongles noirs étaient particulièrement sales. Toute la salle semblait l'écouter, assez négligemment du reste. Les garçons se mirent à ricaner derrière leur comptoir. Le patron était descendu, exprès, pour entendre ce drôle de type ; il s'assit un peu à l'écart, en bâillant avec indolence, mais d'un air fort important. Marmeladov paraissait fort bien connu dans la maison. Il devait probablement son bagout à cette habitude des bavardages de cabaret avec des inconnus, qui prend le caractère d'un véritable besoin, surtout chez certains ivrognes quand ils se voient jugés sévèrement chez eux et même maltraités ; aussi essaient-ils toujours de se justifier auprès de leurs compagnons d'orgie et même de gagner leur considération.

« Dis donc, espèce de pantin, dit le patron, d'une voix forte, pourquoi ne travailles-tu pas ? Pourquoi n'es-tu pas dans une administration

puisque tu es fonctionnaire ?

– Pourquoi je ne suis pas dans une administration, monsieur ? répéta Marmeladov en s'adressant à Raskolnikov, comme si la question avait été posée par ce dernier. Pourquoi je n'entre pas dans une administration, dites-vous ? Vous croyez que je ne souffre pas de cette déchéance ! Quand M. Lebeziatnikov, le mois dernier, a battu ma femme de ses propres mains et que moi j'étais là ivre mort, croyez-vous que je ne souffrais pas ? Permettez, jeune homme, vous est-il arrivé... hum... eh bien, mettons de solliciter un prêt sans espoir...

– Oui... Mais qu'entendez-vous par cette expression « sans espoir » ?

– Eh bien, sans ombre d'espoir, dis-je, en sachant que vous allez à un échec. Tenez, par exemple, vous savez d'avance et parfaitement que tel monsieur, un citoyen fort bien pensant et des plus utiles à son pays, ne vous prêtera jamais et pour rien au monde de l'argent, car, je vous le demande, pourquoi vous en prêterait-il ? Il sait bien, n'est-ce pas, que je ne le rendrai jamais. Par

pitié ? Mais M. Lebeziatnikov, qui est toujours au courant des idées nouvelles, a expliqué l'autre jour qu'à notre époque la pitié est défendue aux hommes par la science elle-même, qu'il en est ainsi en Angleterre où existe l'Économie politique. Pourquoi donc je vous le demande cet homme me prêterait-il de l'argent ? Or, tout en sachant d'avance qu'il ne vous donnera rien, vous vous mettez en route, et...

– Mais pourquoi, dans ce cas... ? interrompit Raskolnikov.

– Et si l'on n'a pas où aller, si l'on n'a personne d'autre à qui s'adresser ? Chaque homme, n'est-ce pas, a besoin de savoir où aller. Car il arrive toujours un moment où l'on sent la nécessité de s'en aller quelque part, n'importe où. Ainsi quand ma fille unique est allée se faire inscrire à la police, pour la première fois, je l'ai accompagnée... (car ma fille est en carte...), ajouta-t-il entre parenthèses en regardant le jeune homme d'un air un peu inquiet. Ce n'est rien, monsieur, ce n'est rien, se hâta-t-il d'ajouter avec un flegme apparent, quand les deux garçons

partirent d’un éclat de rire derrière leur comptoir, et que le patron lui-même sourit. Ce n’est rien, non ! Ces hochements de tête désapprobateurs ne sauraient me troubler, car tout cela est connu de tout le monde, et tout mystère finit toujours par se découvrir. Et ce n’est point avec mépris, mais avec résignation que j’envisage ces choses. Soit ! soit donc ! « Ecce homo ». Permettez, jeune homme, pouvez-vous... mais non, il faut trouver une expression plus forte, plus imagée, *pouvez-vous*, dis-je, *oserez-vous* en me regardant dans les yeux, affirmer que je ne suis pas un porc. »

Le jeune homme ne répondit rien.

« Eh bien, voilà ! continua l’orateur et il attendit d’un air posé et plus digne encore la fin des ricanements qui venaient d’éclater de nouveau.

« Eh bien, voilà, mettons que je suis un porc et elle est une dame. Je ressemble à une bête et Catherine Ivanovna, mon épouse, est une personne bien élevée, la fille d’un officier supérieur. Soit, mettons que je suis un goujat et elle possède un grand cœur, des sentiments

élevés, une éducation parfaite, cependant... ah ! si elle avait eu pitié de moi ! Monsieur, monsieur, mais chaque homme a besoin de se sentir plaint par quelqu'un. Or, Catherine Ivanovna, malgré sa grandeur d'âme, est injuste... et quoique je comprenne moi-même parfaitement que lorsqu'elle me tire les cheveux, c'est assurément par intérêt pour moi, car, je le répète sans honte, elle me tire les cheveux, jeune homme, insista-t-il avec un redoublement de dignité en entendant ricaner encore. Mais, Seigneur, si elle pouvait, une fois seulement... mais non, non tout cela est vain, n'en parlons plus ! Car mon souhait s'est réalisé plus d'une fois, plus d'une fois je me suis vu pris en pitié, mais... tel est mon caractère, je suis une vraie brute !

– Je crois bien », observa le patron en bâillant.

Marmeladov donna un grand coup de poing sur la table.

« Tel est mon caractère ! Savez-vous, monsieur, savez-vous que je lui ai bu jusqu'à ses bas ? Pas les souliers, remarquez bien, car enfin, ce serait plus ou moins dans l'ordre des choses,

mais ses bas ; je lui ai bu ses bas, oui. Et j'ai bu aussi sa petite pèlerine en poil de chèvre, un cadeau qu'on lui avait fait avant notre mariage, sa propriété, non la mienne ; nous habitons un trou glacé, un coin ; cet hiver elle a pris froid, elle s'est mise à tousser et à cracher le sang ; nous avons trois petits enfants et Catherine Ivanovna travaille du matin au soir, à gratter, à faire la lessive, à laver les enfants, car elle est habituée à la propreté depuis sa plus tendre enfance. Tout cela avec une poitrine délicate et une prédisposition à la phtisie ; moi je sens tout cela. Est-ce que je ne le sens pas ? Plus je bois, plus je souffre. C'est parce que je cherche à sentir, et à souffrir davantage que je me livre à la boisson. Je bois pour mieux souffrir, plus profondément. »

Il inclina la tête d'un air désespéré.

« Jeune homme, reprit-il en se redressant, je crois déchiffrer sur votre visage l'expression d'une douleur. Vous étiez à peine entré que j'en avais l'impression, voilà pourquoi je vous ai aussitôt adressé la parole. Si je vous raconte l'histoire de ma vie, ce n'est point pour servir de

risée à ces oisifs, qui d'ailleurs sont au courant de tout cela, mais parce que je cherche un homme instruit. Sachez donc que mon épouse a été élevée dans un pensionnat aristocratique de province et que le jour de sa sortie elle a dansé avec le châle[1] devant la dame du gouverneur de la province et d'autres personnages de marque ; elle en a été récompensée par une médaille d'or et un diplôme. La médaille !... elle est vendue... depuis longtemps ; quant au diplôme, mon épouse le conserve dans son coffre, elle le montrait dernièrement à la logeuse. Bien qu'elle soit à couteaux tirés avec cette femme, elle éprouvait le besoin de se vanter à quelqu'un de ses succès passés et d'évoquer les temps heureux. Je ne lui en fais pas un crime, non, car elle n'a plus que ces souvenirs, tout le reste s'est évanoui. Oui, c'est une dame ardente, fière, intraitable, elle lave elle-même son plancher et se nourrit de pain noir, mais elle ne souffrirait pas qu'on lui manquât de respect. Voilà pourquoi elle n'a pas toléré la grossièreté de Lebeziatnikov et quand ce dernier,

---

[1] *Châle :* Danse appelée pas de châle.

pour se venger d'avoir été remis à sa place, l'a battue, elle s'est mise au lit, non point tant à cause des coups qu'elle avait reçus, mais plutôt pour des raisons sentimentales. Je l'ai épousée veuve avec trois enfants en bas âge ; son premier mariage avait été un mariage d'amour, avec un officier d'infanterie, elle s'était enfuie avec lui de la maison paternelle. Elle adorait son mari, mais il se mit à jouer, il eut maille à partir avec la justice et mourut. Les derniers temps il la battait ; elle ne le lui pardonna point, je le sais de bonne source, et pourtant même maintenant elle ne peut pas l'évoquer sans larmes, elle établit entre lui et moi des comparaisons peu flatteuses pour mon amour-propre, mais j'en suis heureux, car ainsi, elle se figure au moins qu'elle a été heureuse un jour. Elle est restée toute seule après sa mort avec trois petits enfants dans un district lointain et sauvage où je me trouvais alors. Elle vivait dans un si affreux dénuement que moi, qui ai vu des drames de toute sorte, je ne me sens pas capable de le décrire. Ses parents l'avaient tous abandonnée. Elle était fière d'ailleurs, trop fière... C'est alors, monsieur, alors, comme je vous le

dis, que moi, veuf également et qui avais de mon premier mariage une fille de quatorze ans, je lui ai offert ma main, car je ne pouvais pas la voir souffrir ainsi. Vous pouvez juger de sa misère, puisque instruite, cultivée et d'excellente famille comme elle l'était, elle a accepté de m'épouser. Mais elle l'a fait en pleurant, en sanglotant, en se tordant les mains, elle l'a fait pourtant ! Car elle n'avait pas où aller. Comprenez-vous, comprenez-vous bien, monsieur, ce que cela signifie, n'avoir plus où aller ? Non, vous ne pouvez pas encore le comprendre... Et toute une année j'ai rempli mon devoir honnêtement et saintement, sans toucher à cela (il montra du doigt la demi-bouteille posée devant lui) car j'ai des sentiments. Mais je n'arrivais point à la satisfaire : sur ces entrefaites j'ai perdu ma place, sans pourtant qu'il y ait de ma faute, à cause de changements administratifs ; alors je me suis mis à boire !... Voilà un an et demi qu'après mille déboires et toutes nos pérégrinations, nous nous sommes fixés dans cette capitale magnifique et ornée d'innombrables monuments. Ici j'ai pu trouver une place. Je l'ai trouvée et l'ai perdue de

nouveau. Comprenez-vous, monsieur ? Cette fois par ma propre faute, à cause de mon penchant qui se manifestait... Nous habitons maintenant un coin chez la logeuse Amalia Fedorovna Lippevechsel, mais comment vivons-nous, avec quoi payons-nous nos dépenses ? Cela, je n'en sais rien. Il y a là bien d'autres locataires à part nous, c'est un véritable enfer, oui, que cette maison. Entre-temps la fille que j'ai eue de ma première femme a grandi et ce qu'elle a pu souffrir de sa belle-mère, cette fille, j'aime mieux le passer sous silence. Car bien qu'elle soit remplie de sentiments magnanimes, Catherine Ivanovna est une dame irascible, incapable de se contenir... Oui, voilà. Mais à quoi bon rappeler tout ça ? Vous imaginez bien que Sonia n'a pas reçu une très bonne éducation. J'ai essayé de lui apprendre, il y a quatre ans, la géographie et l'histoire universelle, mais comme je n'étais pas moi-même bien fort dans ces matières et que de plus nous ne possédions pas de bons manuels, car les livres que nous pouvions avoir... hum, eh bien, nous ne les avons plus, les leçons ont pris fin. Nous nous sommes arrêtés à Cyrus, roi des

Perses. Plus tard, elle a lu quelques livres de caractère romanesque et dernièrement encore, Lebeziatnikov lui en a prêté un : *la Physiologie* de Lewis[1]. Vous connaissez cet ouvrage, n'est-ce pas ? Elle l'a trouvé très intéressant, et nous en a même lu plusieurs passages à haute voix, voilà à quoi se borne sa culture intellectuelle. Maintenant je m'adresserai à vous, monsieur, de ma propre initiative pour vous poser une question d'ordre privé. Une jeune fille pauvre, mais honnête, peut-elle gagner convenablement sa vie avec un travail honnête ? Elle ne gagnera pas quinze kopecks par jour, monsieur, si elle est honnête et ne possède aucun talent, cela en travaillant sans répit. Bien plus, le conseiller d'État Klopstock, Ivan Ivanovitch, – vous avez entendu parler de lui ? – non seulement n'a pas payé la demi-douzaine de chemises en toile de Hollande qu'elle lui a faites, mais il l'a encore honteusement chassée en prétendant qu'elle n'avait pas bien pris la mesure

---

[1] *Lewis :* G. H. Lewis, grand admirateur d'Auguste Comte auquel il consacra plusieurs ouvrages, auteur de *Physiology of Common Life*. Ce livre fut traduit très rapidement en russe.

du col et qu'il allait tout de travers. Et les gosses affamés..., Catherine Ivanovna qui va et vient dans la chambre en se tordant les mains, les pommettes colorées de taches rouges, comme il arrive toujours dans cette maladie, en criant : « Tu vis chez nous en fainéante, tu manges, tu bois, bien au chaud. » Or qu'y avait-il à manger et à boire, je vous le demande, quand les enfants eux-mêmes passent des trois jours sans voir une croûte de pain !

« Moi j'étais couché à ce moment-là..., autant vous le dire, j'étais ivre et j'entends ma Sonia lui répondre (elle est timide, sa voix est si douce..., toute blonde avec son petit visage toujours pâle, si mince) : « Comment, Catherine Ivanovna, pourrai-je faire une chose pareille ? »

« Daria Frantzovna, une mauvaise femme bien connue de la police, était déjà venue trois fois lui faire des ouvertures par l'entremise de la logeuse.

« – Comment ? répète Catherine Ivanovna en la singeant. Qu'as-tu donc à préserver avec tant de soin ? Voyez-moi ce trésor ? »

« Mais ne l'accusez pas, monsieur, non, ne

l’accusez pas. Elle n’avait pas conscience de la portée de ses paroles. Elle était bouleversée, malade, elle entendait les cris des enfants affamés et puis c’était plutôt pour vexer Sonia qu’avec une intention sérieuse. Car Catherine Ivanovna est ainsi faite, dès qu’elle entend pleurer les enfants, même si c’est de faim, elle se met aussitôt à les battre. Tout à coup, il était un peu plus de cinq heures, je vois ma Sonetchka se lever, mettre un fichu, un châle et sortir du logement ; à huit heures passées elle était de retour. Elle entra, alla droit à Catherine Ivanovna et déposa devant elle sur la table trente roubles, en silence. Elle n’a pas proféré une parole, vous m’entendez, elle n’a pas eu un regard, elle a pris seulement notre grand châle de drap vert (nous possédons un grand châle de drap vert en commun), s’en est couvert la tête et le visage et elle s’est couchée sur le lit, la figure tournée contre le mur ; seuls ses petites épaules et tout son corps étaient agités de tressaillements... Et moi j’étais toujours couché dans le même état. J’ai vu alors, jeune homme, j’ai vu Catherine Ivanovna s’approcher silencieusement, elle aussi,

du lit de Sonetchka ; elle a passé toute la nuit à genoux devant elle à lui baiser les pieds sans vouloir se relever. Ensuite elles ont fini toutes deux par s'endormir enlacées... toutes les deux, toutes les deux... Oui... voilà, et moi... j'étais ivre, oui. » Marmeladov se tut comme si la voix lui avait manqué. Puis il se versa brusquement à boire, vida son verre, soupira et continua après un silence.

« Depuis lors, monsieur, par suite d'une circonstance malheureuse et sur la dénonciation de personnes malveillantes (Daria Frantzovna y a pris une grande part ! elle prétendait qu'on lui avait manqué de respect), depuis lors ma fille, Sophie Simionovna, a été mise en carte et elle s'est vue, pour cette raison, obligée de nous quitter. D'ailleurs, d'une part, la logeuse Amalia Feodorovna[1] n'eût point toléré sa présence (alors qu'elle-même avait favorisé les menées de Daria Frantzovna) et de l'autre M. Lebeziatnikov... hum... C'est à cause de Sonia qu'il a eu cette

---

[1] Appelée tantôt Amalia Feodorovna, tantôt Amalia Ivanovna par l'auteur.

histoire dont je vous ai parlé avec Catherine Ivanovna. Au début il courait lui-même après Sonetchka et puis tout à coup il s'est piqué d'amour-propre. « Comment un homme éclairé comme moi pourrait-il vivre dans la même maison qu'une pareille créature ? » Mais Catherine Ivanovna lui a tenu tête, elle a pris la défense de Sonia... et voilà comment la chose est arrivée... À présent, Sonetchka vient surtout nous voir à la chute du jour. Elle aide Catherine Ivanovna et lui apporte quelque argent... Elle habite chez le tailleur Kapernaoumov, elle y loue un logement. Kapernaoumov est boiteux et bègue, et toute sa nombreuse famille l'est également. Sa femme elle aussi est bègue... ils habitent tous dans une seule chambre, mais Sonia a la sienne, séparée de leur logement par une cloison. Hum, voilà... Des gens misérables et affectés de bégaiement... Alors un matin je me suis levé, j'ai revêtu mes haillons, tendu les bras vers le ciel, et je m'en suis allé chez son Excellence Ivan Afanassievitch. Connaissez-vous son Excellence Ivan Afanassievitch ? Non ? Eh bien, c'est que vous ne connaissez pas l'homme

de Dieu. C’est de la cire... Une cire devant la face du Seigneur, il fond comme la cire, il a même eu les larmes aux yeux après avoir daigné écouter mon récit jusqu’au bout. « Allons, me dit-il, Marmeladov, tu as déjà trompé une fois la confiance que j’avais mise en toi... Je veux bien te reprendre sous ma responsabilité. » C’est ainsi qu’il s’est exprimé. « Tâche de t’en souvenir, voulait-il dire, tu peux te retirer. » J’ai baisé la poussière de ses bottes, mentalement, car il ne me l’aurait pas permis en réalité, étant un haut fonctionnaire et un homme imbu d’idées modernes et très éclairées. Je suis revenu chez moi et, Seigneur ! qu’est-ce qui s’est passé, lorsque j’ai annoncé que je reprenais du service, et que j’allais recevoir un traitement ! »

Marmeladov s’arrêta encore, tout ému. À ce moment-là le cabaret fut envahi par une bande d’ivrognes déjà pris de boisson, les sons d’un orgue de barbarie retentirent à la porte de l’établissement, une voix frêle et fêlée d’enfant

s'éleva, chantant l'air de la « *Petite Ferme*[1] ». La salle s'emplit de bruit. Le patron et ses garçons s'empressaient auprès des nouveaux venus. Marmeladov, lui, continua son récit sans faire attention à eux. Il paraissait très affaibli, mais devenait plus expansif à mesure que croissait son ivresse. Les souvenirs de son dernier succès, cet emploi qu'il avait reçu, semblaient l'avoir ranimé, et mettaient sur son visage une sorte de rayonnement. Raskolnikov l'écoutait attentivement.

« C'était, mon cher monsieur, il y a cinq semaines de cela, oui... Dès qu'elles apprirent toutes les deux, Catherine Ivanovna et Sonetchka, la nouvelle, Seigneur, ce fut comme si j'étais transporté au paradis. Autrefois quand il m'arrivait de rester couché j'étais comme une bête, je n'entendais que des injures. À présent on marchait sur la pointe des pieds et l'on faisait taire les enfants. « Chut ! Simion Zakharovitch est fatigué de son travail, il faut le laisser reposer,

---

[1] *La petite Ferme :* Chanson populaire.

chut ! » On me faisait boire du café avant mon départ pour le bureau et même avec de la crème. Elles se procuraient de la vraie crème, vous entendez ! Où ont-elles pu découvrir onze roubles cinquante kopecks pour remonter ma garde-robe, je ne puis le comprendre. Des bottes, des manchettes en calicot superbes, un uniforme[1], le tout en parfait état pour onze roubles cinquante kopecks. Je rentre le premier jour de mon bureau à midi et qu'est-ce que je vois ? Catherine Ivanovna a préparé deux plats : la soupe et du petit salé avec une sauce, chose dont nous n'avions même pas idée jusqu'à présent. Des robes, il faut dire qu'elle n'en a point, c'est-à-dire pas une, non ; et là, on dirait à la voir qu'elle se prépare à aller en visite, elle s'est arrangée, non pas qu'elle ait de quoi, mais elles savent fabriquer quelque chose avec rien du tout ; c'est la coiffure, un petit col par-ci bien propre, des manchettes, on dirait une autre femme, rajeunie, embellie. Sonetchka, ma colombe, elle ne voulait

---

[1] *Un uniforme :* Les fonctionnaires russes portaient un uniforme.

que nous aider de son argent, mais maintenant, « venir vous voir souvent », nous dit-elle, « je juge que ce n'est pas convenable, ou alors à la nuit tombante, de façon que personne ne puisse me voir ». Entendez-vous, entendez-vous bien ? Je suis allé me coucher après dîner, et, qu'en pensez-vous, Catherine Ivanovna n'a pas pu y tenir. Il y avait à peine une semaine qu'elle s'était querellée à mort avec la logeuse Amalia Ivanovna, et maintenant, elle l'invite à prendre le café. Elles sont restées deux heures à bavarder tout bas. « Simion Zakharovitch, dit-elle, a maintenant un emploi et il reçoit un traitement, il s'est présenté lui-même à son Excellence, et son Excellence est sortie et a ordonné à tout le monde d'attendre et a tendu la main à Simion Zakharovitch et l'a fait passer ainsi devant tout le monde dans son cabinet. Entendez-vous, entendez-vous bien ? » « Je me souviens naturellement, dit-il, Simion Zakharovitch, de vos services et quoique vous persistiez dans votre faiblesse, mais puisque vous nous promettez... et que, d'autre part, tout a mal marché chez nous, en votre absence (entendez-vous, entendez-vous

bien ?), je compte, dit-il, maintenant sur votre parole d'honnête homme. »

« Je vous dirai que tout cela elle l'inventait purement et simplement et non par légèreté ou pour se vanter. Non, voilà, elle-même y croit, elle se console avec ses propres inventions, ma parole d'honneur ! Je ne le lui reproche pas, non, je ne puis le lui reprocher. Et quand je lui ai rapporté, il y a six jours, le premier argent que j'avais gagné, vingt-trois roubles quarante kopecks, intégralement, elle m'a appelé son petit oiseau. « Eh ! me dit-elle, espèce de petit oiseau » et nous étions en tête-à-tête, comprenez-vous ? Et dites-moi, je vous prie, quel charme puis-je avoir et quel époux puis-je bien être ? Eh bien non, elle m'a pincé la joue, « son petit oiseau », m'a-t-elle dit. »

Marmeladov s'interrompit, tenta de sourire, mais son menton se mit à trembler, il se contint cependant. Ce cabaret, ce visage d'homme déchu, cinq nuits passées dans les barques à foin, cette bouteille enfin et en même temps cette tendresse maladive pour sa femme et sa famille, tout cela

rendait son auditeur perplexe. Raskolnikov était suspendu à ses lèvres, mais il éprouvait un sentiment pénible, il regrettait d’être entré dans ce lieu.

« Monsieur, cher monsieur, s’écria Marmeladov, un peu remis, ô monsieur, peut-être trouvez-vous tout cela comique, comme tous les autres, et je ne fais que vous ennuyer avec tous ces petits détails misérables et stupides de ma vie domestique, mais moi je vous assure que je n’ai pas envie de rire, car je sens tout cela... et toute cette journée enchantée de ma vie, tout ce soir-là, je les ai moi-même passés à faire des rêves fantastiques : je rêvais à la manière dont j’organiserais notre vie, dont j’habillerais les gosses, au repos que j’allais lui donner à elle, je comptais enlever ma fille à cette vie honteuse, et la faire rentrer au sein de la famille... Et bien d’autres choses encore ! Tout cela est permis, monsieur. Mais voilà, monsieur (Marmeladov tressaillit soudain, leva la tête et regarda fixement son interlocuteur), voilà : le lendemain même du jour où je caressais tous ces rêves (il y a juste cinq jours de cela), le soir j’ai inventé un

mensonge et dérobé, comme un voleur de nuit, la clef du coffre de Catherine Ivanovna et pris le reste de l'argent que j'avais rapporté. Combien y en avait-il ? Je ne m'en souviens plus, mais regardez-moi, tous. Il y a cinq jours que je ne suis pas rentré chez moi et les miens me cherchent et j'ai perdu ma place, laissé mon uniforme au cabaret près du pont d'Égypte en échange de ce costume... tout est fini ! »

Il se donna un coup de poing à la tête, serra les dents, ferma les yeux, et s'accouda lourdement sur la table. Au bout d'un instant, son visage parut transformé ; il regarda Raskolnikov avec une sorte de malice voulue et de cynisme joué, éclata de rire et dit :

« Aujourd'hui j'ai été chez Sonia, je suis allé lui demander de l'argent pour boire. Hé ! hé ! hé !

– Et elle t'en a donné ? cria un des nouveaux venus avec un gros rire.

– Cette demi-bouteille que vous voyez a été payée de son argent, reprit Marmeladov en ne s'adressant qu'à Raskolnikov. Elle m'a remis trente kopecks de ses propres mains, les derniers,

tout ce qu'elle avait, je l'ai vu moi-même, elle ne m'a rien dit et s'est bornée à me regarder en silence... Un regard qui n'appartenait pas à la terre mais au ciel, ce n'est que là-haut qu'on peut souffrir ainsi pour les hommes, pleurer sur eux, sans les condamner. Non, on ne les condamne pas ! mais c'est plus dur, quand on ne vous condamne pas ! Trente kopecks, voilà, oui, et cependant elle-même en a besoin, n'est-ce pas ? Qu'en pensez-vous, mon cher monsieur, elle a besoin de se tenir propre à présent. Cette propreté coûte de l'argent, une propreté spéciale, vous comprenez ? Il faut de la pommade, des jupons empesés, des petites bottines un peu élégantes, qui fassent valoir le pied quand on a une flaque à enjamber. Comprenez-vous, comprenez-vous, monsieur, l'importance de cette propreté ? Eh bien voilà, et moi, son propre père, je lui ai arraché ces trente kopecks. Je bois, oui, je les ai déjà bus... Dites-moi, qui donc aura pitié d'un homme comme moi, hein ? Dites, monsieur, avez-vous maintenant pitié de moi, oui ou non ?... Parlez-moi, monsieur, me plaignez-vous, oui ou non ? Ha ! ha, ha ! »

Il voulut se verser à boire, mais la bouteille était vide.

« Pourquoi te plaindre ? » cria le patron qui apparut de nouveau auprès des deux hommes.

Des rires mêlés d'injures éclatèrent dans la pièce. C'étaient les auditeurs du fonctionnaire qui riaient et juraient ainsi ; les autres, qui n'avaient rien entendu, se joignaient à eux rien qu'à voir sa figure.

« Me plaindre ? Et pourquoi me plaindrait-on ? hurla soudain Marmeladov en se levant, le bras tendu avec exaltation, comme s'il n'avait attendu que ces paroles. Pourquoi me plaindre, dis-tu ? Oui, il n'y a pas lieu de me plaindre, il faut me crucifier, me mettre en croix et non pas me plaindre. Crucifie-moi donc, juge, fais-le, et en me crucifiant aie pitié du supplicié ; j'irai alors moi-même au-devant du supplice, car ce n'est point de joie que j'ai soif, mais de douleur et de larmes... Crois-tu donc, marchand, que ta demi-bouteille m'a procuré du plaisir ? C'est la douleur, la douleur que je cherchais au fond de ce flacon, la douleur et les larmes ; je les y ai

trouvées et savourées. Mais nous ne serons pris en pitié que par Celui qui a eu pitié de tous les hommes. Celui qui a tout compris, l'Unique et notre seul Juge, Il viendra au jour du Jugement et demandera : « Où est la fille qui s'est sacrifiée pour une marâtre cruelle et phtisique, pour des petits enfants qui ne sont point ses frères ? Où est la fille qui a eu pitié de son père terrestre et ne s'est point détournée avec horreur de ce crapuleux ivrogne ? » Il lui dira : « Viens ! Je t'ai déjà pardonné une fois... pardonné une fois... et maintenant que tous tes péchés te soient remis, car tu as beaucoup aimé... » Et il pardonnera à ma Sonia, Il lui pardonnera, je sais qu'il lui pardonnera... Je l'ai senti dans mon cœur tantôt, quand j'étais chez elle ! Tous seront jugés par Lui, les bons et les méchants, et nous entendrons Son Verbe : « Approchez, dira-t-il, approchez, vous aussi les ivrognes, approchez, les faibles créatures éhontées ! » Nous avancerons tous sans crainte et nous nous arrêterons devant Lui et Il dira : « Vous êtes des porcs, vous avez l'aspect de la bête et vous portez son signe, mais venez aussi. » Et alors vers Lui se tourneront les sages

et se tourneront les intelligents et ils s’écrieront : « Seigneur ! Pourquoi reçois-tu ceux-là ? » et Lui dira : « Je les reçois, ô sages, je les reçois, ô vous intelligents, parce qu’aucun d’eux ne s’est jamais cru digne de cette faveur. » Et Il nous tendra Ses bras divins et nous nous y précipiterons... et nous fondrons en larmes... et nous comprendrons tout... alors nous comprendrons tout... et tous comprendront... Catherine Ivanovna elle aussi comprendra... Seigneur, que Ton règne arrive ! »

Il se laissa tomber sur le banc, épuisé, sans regarder personne, comme s’il avait oublié tous ceux qui l’entouraient dans la profonde rêverie qui l’absorbait. Ces paroles produisirent une certaine impression, le silence régna un moment, puis les rires reprirent de plus belle, mêlés aux invectives.

« C’est du propre !

– Radoteur !

– Bureaucrate !

etc.

– Allons-nous-en, monsieur, s’écria soudain

Marmeladov en levant la tête et en s’adressant à Raskolnikov, ramenez-moi, maison Kosel, dans la cour. Il est temps de retourner chez Catherine Ivanovna... »

Raskolnikov songeait depuis longtemps à s’en aller et il avait bien pensé à lui offrir son soutien dans la rue. Marmeladov avait les jambes moins fermes que la voix et s’appuyait lourdement sur le jeune homme. Il y avait deux ou trois cents pas environ à faire. Le trouble et la frayeur de l’ivrogne croissaient à mesure qu’il approchait de son logis.

« Ce n’est pas Catherine Ivanovna que je redoute à présent, balbutiait-il dans son émoi, ce n’est pas la perspective de me voir tirer les cheveux qui me fait peur. Qu’est-ce que les cheveux ? Mais absolument rien du tout... C’est bien ce que je dis ! Il vaut même mieux qu’elle se mette à les tirer, ce n’est pas ce que je crains... Je... ce sont ses yeux qui me font peur... *oui*... ses yeux, les taches rouges de ses pommettes, je les redoute aussi ; son souffle... As-tu remarqué comment on respire dans ces maladies-là, quand

on est en proie à une émotion violente ? Je crains aussi les pleurs des enfants, car, si Sonia ne leur a pas donné à manger... je ne sais plus comment... ils ont pu... je ne sais plus ! Mais les coups ne me font pas peur ! Sachez bien, monsieur, que ces coups-là non seulement ne me font pas souffrir, mais me procurent une jouissance... Je ne pourrais pas m'en passer. Cela vaut mieux... Il faut qu'elle me batte, cela la soulagera... cela vaut mieux... Voici la maison, la maison de Kosel... un serrurier allemand, riche... Conduis-moi ! »

Ils traversèrent la cour et montèrent au quatrième étage. L'escalier devenait de plus en plus sombre. Il était presque onze heures et quoique, à cette époque de l'année, il n'y eût point, à proprement parler, de nuit à Pétersbourg, le haut de l'escalier était pourtant plongé dans l'obscurité.

La petite porte enfumée, qui donnait sur le dernier palier, était ouverte. Un bout de chandelle éclairait une pièce des plus misérables, longue à peine de dix pas, qu'on pouvait du vestibule embrasser tout entière d'un coup d'œil. Elle était

dans le plus grand désordre, tout y traînait de tous côtés, surtout des langes d'enfant ; un drap troué masquait l'un des coins les plus éloignés de la porte, il devait dissimuler un lit. Dans la pièce elle-même, il n'y avait que deux chaises et un antique divan recouvert d'une toile cirée qui s'en allait en lambeaux ; une vieille table de cuisine nue en bois blanc lui faisait face.

Là, sur un chandelier de fer, achevait de brûler un bout de chandelle. Marmeladov avait donc sa chambre à lui, et non pas un simple coin[1] ; mais elle donnait sur les autres pièces et était, en fait, un couloir. La porte qui ouvrait sur les chambres, ou plutôt les cages, dont se composait l'appartement d'Amalia Lippevechsel, était entrouverte. On entendait du bruit, des cris. Des rires éclataient. Par là on devait jouer aux cartes et prendre le thé. Des bribes de phrases grossières arrivaient parfois jusqu'au logement des

---

[1] *Un simple coin :* Avoir une chambre à soi était considéré comme un luxe chez les gens pauvres. Dans les habitations à bon marché, on louait les coins d'une pièce. On y installait plusieurs locataires.

Marmeladov.

Raskolnikov reconnut à première vue Catherine Ivanovna. C'était une femme horriblement amaigrie, fine, assez grande et svelte, avec des cheveux châtains encore très beaux ; comme l'avait dit Marmeladov, des taches rouges brûlaient à ses pommettes. Les lèvres desséchées, la respiration courte et irrégulière, elle arpentait la petite chambre de long en large, les mains convulsivement pressées contre la poitrine. Ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux, mais le regard en était fixe et dur et ce visage bouleversé de poitrinaire produisait une impression pénible à la lumière mourante du bout de chandelle presque consumé, dont la lueur tremblotante tombait sur lui. Raskolnikov jugea qu'elle devait avoir trente ans et que Marmeladov ne lui convenait pas du tout en effet. Elle ne remarquait pas la présence des deux hommes ; elle semblait plongée dans une sorte d'hébétement, qui la rendait incapable de voir et d'entendre. Il faisait étouffant dans la pièce, mais elle n'ouvrait pas la fenêtre ; de l'escalier arrivaient des odeurs infectes ; pourtant elle ne

songeait pas à fermer la porte du carré ; enfin, la porte intérieure, simplement entrebâillée, laissait passer des vagues épaisses de fumée de tabac qui la faisaient tousser sans qu'elle songeât à pousser cette porte. L'enfant la plus jeune, une fillette de six ans, dormait assise par terre, le corps à demi tordu et la tête appuyée au divan. Le garçonnet, d'un an plus âgé, tremblait de tout son corps dans un coin et pleurait. Il venait probablement d'être battu. L'aînée, une fillette de neuf ans, longue et mince comme une allumette, portait une chemise toute trouée. Sur ses épaules nues était jeté un vieux manteau de drap, fait pour elle deux ans auparavant sans doute, car il lui venait à peine aux genoux ; elle se tenait près de son petit frère et lui entourait le cou de son bras desséché. Elle devait essayer de le calmer et lui murmurait quelque chose pour le faire taire ; elle suivait en même temps sa mère d'un regard craintif de ses immenses yeux sombres qui semblaient plus grands encore dans ce petit visage amaigri.

Marmeladov n'entra point dans la pièce ; il s'agenouilla devant la porte et poussa Raskolnikov en avant. La femme, voyant cet

étranger, s’arrêta distraitement devant lui et, revenue à elle, – momentanément, – sembla se demander : « Que fait-il là, celui-là ? » Mais elle dut s’imaginer aussitôt qu’il traversait leur chambre pour aller dans une autre pièce. S’étant dit cela, elle se dirigea vers la porte d’entrée pour la fermer et poussa soudain un cri, en apercevant son mari agenouillé sur le seuil.

« Ah ! cria-t-elle, prise de fureur. Te voilà revenu, scélérat, monstre, et où est l’argent ? Qu’as-tu dans ta poche ? Monstre ! Ce ne sont pas tes vêtements ! Où sont les tiens ? Où est l’argent ? Parle ! » Elle se mit à le fouiller précipitamment ; Marmeladov aussitôt écarta docilement les bras pour faciliter la visite de ses poches. Il n’avait pas un kopeck sur lui.

« Où est l’argent ? criait-elle. Oh ! Seigneur ! se peut-il qu’il ait tout bu. Il restait pourtant douze roubles dans le coffre. » Prise d’un accès de rage, elle saisit son mari par les cheveux et l’attira dans la chambre. Marmeladov, lui, essayait d’adoucir son effort et la suivait humblement en se traînant sur les genoux. « C’est

une jouissance pour moi ! non une douleur, mais une jou-i-ssance-cher-monsieur ! » criait-il, tandis qu'il était ainsi secoué par les cheveux. Son front même vint heurter le plancher. L'enfant qui dormait par terre s'éveilla et se mit à pleurer. Le garçonnet debout dans son coin ne put supporter cette scène ; il se reprit à trembler, à hurler, et se jeta dans les bras de sa sœur, en proie à une terrible épouvante, presque dans une crise convulsive. La fille aînée, elle, frissonnait comme une feuille.

« Il a tout, tout bu, criait la pauvre femme dans son désespoir ; ce ne sont pas ses vêtements. Ils sont affamés ! Ils sont affamés ! (Elle désignait les enfants en se tordant les bras.) Ô vie trois fois maudite ! Et vous, vous n'avez pas honte ? » Elle prenait à partie Raskolnikov. « Vous n'avez pas honte de venir du cabaret ? Tu as bu avec lui, toi aussi ! tu as bu avec lui ! Va-t'en d'ici ! »

Le jeune homme se hâta de sortir sans dire un mot. La porte intérieure, au surplus, venait de s'entrouvrir et plusieurs curieux y apparaissaient, allongeant des figures effrontées et moqueuses, la

calotte sur la tête, la cigarette ou la pipe aux lèvres. On les voyait, les uns en robes de chambre, d'autres en costumes d'été légers jusqu'à l'indécence, quelques-uns avaient même les cartes en main. Ils se mirent surtout à rire de bon cœur, lorsqu'ils entendirent Marmeladov crier qu'il éprouvait une jouissance à être tiré par les cheveux. Certains pénétraient dans la pièce. Enfin, on entendit une voix sifflante de mauvais augure ; c'était Amalia Lippevechsel elle-même qui se frayait un passage à travers la foule pour rétablir l'ordre à sa manière et effrayer, pour la centième fois, la malheureuse femme en lui donnant au milieu d'injures l'ordre brutal d'avoir à vider les lieux dès le lendemain. En sortant, Raskolnikov eut le temps de mettre la main dans sa poche, d'y prendre ce qui lui restait de monnaie sur le rouble qu'il venait de changer au cabaret et de la déposer, sans être vu, dans l'embrasure de la fenêtre. Puis, quand il fut dans l'escalier, il se repentit de cette générosité et il fut sur le point de remonter.

« Quelle sottise ai-je faite là ! songea-t-il, – eux, ils ont Sonia tandis que moi je suis dans le

besoin. » Mais, s’étant dit qu’il ne pouvait retourner reprendre l’argent et que, de toute façon, il ne l’aurait pas fait, il se décida à rentrer chez lui. « Sonia, elle, a besoin de crème, – continua-t-il en avançant dans la rue, avec un rire sardonique ; cette propreté-là coûte de l’argent. Hum ! Sonetchka peut se trouver sans le sou aujourd’hui, car cette chasse-là, c’est comme la chasse au fauve, une affaire de chance. Sans mon argent ils se serreraient tous le ventre. Eh ! cette Sonia tout de même ! Ils ont trouvé une vraie mine d’argent. Et ils en profitent ! car enfin ils en profitent ! Ils en ont pris l’habitude, pleurniché d’abord, puis pris l’habitude ; crapule humaine, qui s’habitue à tout ! »

Il devint songeur. « Et si c’est faux, – s’écria-t-il soudain involontairement, – si l’homme n’est pas réellement une crapule, c’est-à-dire s’il ne l’est pas en général ? Eh bien, c’est que tout le reste, ce sont des préjugés, des craintes vaines et l’on ne doit jamais s’arrêter devant quoi que ce soit. Agir, voilà ce qu’il faut ! »

III

Il s'éveilla tard le lendemain, après un sommeil agité qui ne l'avait point reposé. Il s'éveilla sombre, de très méchante humeur et regarda sa mansarde avec dégoût. C'était un tout petit réduit qui n'avait pas plus de six pas de longueur et présentait l'aspect le plus pitoyable avec son papier jaunâtre, poudreux et qui se décollait par plaques, si bas de plafond qu'un homme à peine au-dessus de la moyenne devait s'y sentir mal à l'aise et craindre sans cesse de s'y cogner. L'ameublement était en rapport avec le local : il se composait de trois vieilles chaises, plus ou moins boiteuses, d'une table peinte placée dans un coin, sur laquelle traînaient quelques cahiers et des livres si empoussiérés qu'on pouvait deviner, rien qu'à les voir, qu'ils n'avaient pas été touchés depuis longtemps ; enfin, d'un grand divan biscornu qui occupait presque toute la longueur et la moitié de la

largeur de la pièce et était recouvert d'une indienne qui s'en allait en lambeaux. Il servait de lit à Raskolnikov. Celui-ci y couchait souvent tout habillé, sans draps, en se couvrant de son vieux manteau usé d'étudiant. Il se faisait un oreiller d'un tout petit coussin, derrière lequel il fourrait, pour l'exhausser un peu, tout ce qu'il avait de linge, propre et sale. Devant le divan se trouvait une petite table.

Il était difficile d'imaginer plus grand dénuement, plus de laisser-aller, mais dans son état d'esprit actuel Raskolnikov en était heureux. Il s'était écarté de tout le monde et vivait retiré comme une tortue dans sa carapace. La vue même de la servante, chargée d'assurer son service et qui jetait parfois un coup d'œil dans sa chambre, l'exaspérait et le mettait en fureur. C'est ce qui arrive à certains maniaques absorbés par une idée fixe.

Il y avait quinze jours que sa logeuse avait cessé de lui envoyer à manger et il n'avait pas encore songé à aller s'expliquer avec elle, quoiqu'il restât sans dîner. Nastassia, la cuisinière

et l’unique servante de la maison, elle, était plutôt satisfaite de ces dispositions du locataire ; elle avait cessé de balayer et de nettoyer sa chambre. De temps en temps seulement, une fois par hasard dans la semaine, il lui arrivait de donner un coup de balai chez lui. Ce fut elle qui le réveilla ce jour-là.

« Lève-toi ; qu’as-tu à dormir ? lui cria-t-elle. Il est plus de neuf heures. Je t’ai apporté du thé. En veux-tu une tasse ? Tu as une mine de déterré ! »

Le locataire ouvrit les yeux, tressaillit et reconnut Nastassia.

« C’est la logeuse qui m’envoie ce thé ? demanda-t-il en se soulevant sur son divan avec un effort pénible.

– Pas de danger que ce soit elle. »

Elle posa devant lui sa propre théière fêlée où il restait encore du thé, et deux morceaux de sucre jaunâtre.

« Voilà, Nastassia, prends ceci, je te prie, dit-il en fouillant dans sa poche d’où il tira une poignée

de menue monnaie. (Il s’était cette fois encore couché tout habillé.) Va m’acheter un petit pain blanc et prends aussi chez le charcutier un peu de saucisson, du moins cher.

– Le petit pain blanc, je te l’apporterai tout de suite, mais ne veux-tu pas, au lieu de saucisson, des chtchis[1]. Elle est d’hier et elle est très bonne. Je t’en avais gardé, mais tu es rentré trop tard. Elle est très bonne, je t’assure. »

Quand elle eut apporté la soupe et que Raskolnikov se fut mis à manger, Nastassia s’installa sur le divan à ses côtés et se mit à bavarder. C’était une paysanne très loquace, venue de son village.

« Prascovia Pavlovna veut porter plainte à la police contre toi », dit-elle.

Il fronça les sourcils d’un air sombre.

« À la police ? Pourquoi ?

– Tu ne payes pas ton loyer et tu ne t’en vas pas, on sait bien ce qu’elle veut.

---

[1] *Chtchis :* soupe aux choux russe.

– Diable ! Il ne manquait plus que cela, marmotta-t-il en grinçant des dents. Non, cela viendrait maintenant fort mal à propos pour moi... Elle est sotte, ajouta-t-il à haute voix. J'irai la voir aujourd'hui et je lui parlerai.

– Sotte, pour ça oui elle l'est, tout comme moi, mais toi alors, puisque tu es si intelligent, qu'est-ce que tu fais là couché comme un sac ? Et on ne voit jamais la couleur de ton argent. Tu dis qu'avant tu donnais des leçons aux enfants ; pourquoi, à présent, ne fais-tu plus rien ?

– Je fais quelque chose, répondit Raskolnikov, sèchement et comme malgré lui.

– Quoi ?

– Un travail.

– Quel travail ?

– Je réfléchis », répondit-il gravement, après un silence.

Pour le coup, Nastassia se tordit. Elle était d'un naturel fort gai et, quand on la faisait rire, elle se tordait silencieusement, tout le corps secoué, jusqu'au moment où elle n'en pouvait

plus.

« Elles t'ont rapporté beaucoup d'argent, tes réflexions ? fit-elle, lorsqu'elle put enfin parler.

– On ne peut pas donner des leçons quand on n'a plus de bottes. D'ailleurs, je crache sur ces leçons.

– Prends garde que ton crachat ne retombe sur toi !

– Pour ce que c'est payé les leçons ! quelques kopecks ! Qu'en ferais-je ? continua-t-il, toujours malgré lui comme s'il répondait à ses propres pensées.

– Alors, toi, il faut que tu gagnes une fortune d'un seul coup ? »

Il la regarda d'un air étrange.

« Oui, une fortune, répondit-il fermement, après un silence.

– Dis donc ! Va doucement ; sans cela tu peux nous faire peur ; c'est que tu as l'air terrible. Et ton pain blanc ? Faut-il aller te le chercher ou non ?

– Fais comme tu veux !

– Ah ! mais j’oubliais. Il est venu une lettre pour toi, quand tu étais sorti.

– Une lettre pour moi ? de qui ?

– De qui, cela je n’en sais rien. J’ai donné de ma poche trois kopecks au facteur, tu me les rendras au moins ?

– Mais apporte-la, pour l’amour de Dieu, apporte-la, s’écria Raskolnikov, très agité. Ah ! Seigneur ! »

Une minute plus tard, la lettre était là. C’était bien ce qu’il pensait ; elle venait de sa mère, de la province de R... Il pâlit même en la prenant. Il y avait longtemps qu’il n’avait pas reçu de lettre, mais, à ce moment-là, l’émotion qui lui serrait le cœur redoublait pour une autre raison.

« Nastassia, va-t’en, pour l’amour de Dieu ! Tiens, voilà tes trois kopecks, mais va-t’en, je t’en supplie, au plus vite. »

La lettre tremblait dans ses mains ; il ne voulait pas la décacheter en présence de la servante. Il désirait rester seul pour l’ouvrir.

Quand Nastassia fut sortie, il approcha vivement l’enveloppe de ses lèvres et la baisa, puis il resta encore longtemps à en contempler l’adresse et à en considérer l’écriture, cette fine écriture un peu penchée, si chère et familière, celle de sa mère qui lui avait autrefois appris à lire et à écrire. Il tardait à l’ouvrir et semblait même éprouver une certaine crainte. Enfin, il rompit le cachet. La lettre était longue, rédigée d’une écriture serrée ; elle remplissait deux grandes feuilles de papier à lettres, des deux côtés.

« Mon cher Rodia – écrivait sa mère –, voilà déjà plus de deux mois que je ne me suis pas entretenue avec toi par écrit, ce dont j’ai souffert moi-même au point d’en perdre souvent le sommeil. Mais j’espère que tu me pardonneras ce silence involontaire. Tu sais combien je t’aime. Nous n’avons que toi, Dounia et moi ; tu es tout pour nous, tout notre espoir, toute notre confiance en l’avenir. Le Seigneur sait ce que j’ai éprouvé quand j’ai appris que tu avais dû abandonner l’Université depuis plusieurs mois, parce que tu ne pouvais plus subvenir à ton entretien et que tu avais perdu tes leçons et tout autre moyen

d’existence. Comment pouvais-je t’aider avec mes cent vingt roubles de pension annuelle ? Les quinze roubles que je t’ai envoyés, il y a quatre mois, je les avais empruntés, comme tu sais, sur le compte de cette pension à un marchand de notre ville, Vassili[1] Ivanovitch Vakhrouchine. C’est un brave homme et il a été l’ami de ton père, mais, lui ayant donné procuration de toucher à ma place, je devais attendre qu’il fût remboursé et il vient à peine de l’être ; je ne pouvais donc rien t’envoyer pendant tout ce temps.

« Mais, maintenant, je crois que je pourrai, grâce à Dieu, t’expédier quelque chose. Du reste, nous pouvons, il me semble, remercier le sort à présent, ce dont je m’empresse de te faire part. Tout d’abord, tu ne te doutes probablement pas, cher Rodia, qu’il y a déjà six semaines que ta sœur habite avec moi et que nous pensons ne plus nous séparer. Ses tortures ont pris fin, Dieu en soit loué ! Mais procédons par ordre afin que tu

---

[1] Appelé plus loin Athanase Ivanovitch Vakhrouchine.

saches comment tout s'est passé et ce que nous t'avons dissimulé jusqu'ici.

« Quand tu m'écrivais, il y a deux mois, que tu avais entendu dire que Dounia était malheureuse chez les Svidrigaïlov qui la traitaient grossièrement, et que tu me réclamais des éclaircissements à ce sujet, que pouvais-je te répondre ? Si je t'avais avoué toute la vérité, tu aurais tout quitté pour venir nous retrouver, te fallût-il faire le chemin à pied, car je connais bien ton caractère et tes sentiments et tu n'aurais jamais laissé insulter ta sœur.

« Moi-même, j'étais dans le désespoir, mais, que pouvais-je faire ? Je ne connaissais d'ailleurs pas toute la vérité en ce temps-là. Le pis était que Dounetchka[1], entrée l'année dernière dans la maison comme gouvernante, avait pris d'avance la grosse somme de cent roubles, qu'elle s'engageait à rembourser sur ses honoraires ; elle ne pouvait donc quitter sa place avant d'avoir

---

[1] *Dounetchka :* Diminutif affectueux de Dounia qui est déjà un diminutif d'Avdotia : Eudoxie.

éteint sa dette. Or, cette somme (je puis maintenant te l'expliquer, mon Rodia adoré), elle l'avait empruntée surtout pour pouvoir t'envoyer les soixante roubles dont tu avais un si pressant besoin à ce moment-là et que nous t'avons envoyés en effet l'année dernière. Nous t'avons trompé alors, en t'écrivant que cet argent provenait d'anciennes économies faites par Dounetchka ; ce n'était pas vrai, je puis maintenant t'avouer toute la vérité, car premièrement notre chance a soudain tourné par la volonté de Dieu et aussi pour que tu saches combien Dounia t'aime et quel cœur d'or elle possède.

« En fait, M. Svidrigaïlov a commencé par se montrer très grossier envers elle ; il lui faisait toutes sortes d'impolitesses à table et se moquait d'elle continuellement... Mais je ne veux pas m'étendre sur ces pénibles détails, qui ne feraient que t'irriter inutilement, maintenant que tout est terminé. Bref, Dounetchka souffrait beaucoup, quoiqu'elle fût traitée avec beaucoup d'égards et de bonté par Marfa Petrovna, la femme de M. Svidrigaïlov et toutes les autres personnes de la

maison. Sa situation était surtout pénible quand il obéissait à une vieille habitude, prise au régiment, de sacrifier à Bacchus. Or, qu'avons-nous appris par la suite ? Figure-toi que cet insensé s'était depuis longtemps pris pour Dounia d'une passion qu'il cachait sous des airs de grossièreté et de mépris. Peut-être en avait-il honte lui-même et était-il épouvanté à l'idée de nourrir, lui un homme déjà mûr, un père de famille, ces espoirs licencieux et s'en prenait-il involontairement à Dounia ; ou encore ne pensait-il qu'à cacher la vérité aux autres par sa conduite grossière et ses sarcasmes. Finalement, il n'y tint plus et osa faire à Dounia des propositions déshonorantes et parfaitement claires. Il lui promettait toutes sortes de choses et même d'abandonner les siens et de partir avec elle pour un autre district ou peut-être pour l'étranger. Tu peux imaginer ce qu'elle souffrait ! Il lui était impossible de quitter sa place, non seulement à cause de la dette qu'elle avait contractée, mais aussi par pitié pour Marfa Petrovna qui en eût peut-être conçu des soupçons, ce qui aurait introduit la discorde dans la famille.

Pour elle-même, d'ailleurs, le scandale eût été affreux et les choses n'auraient pas été faciles à arranger.

« Il y avait encore bien d'autres raisons qui faisaient que Dounia ne pouvait espérer s'échapper de cette horrible maison avant six semaines. Naturellement tu connais Dounia, l'énergie de son caractère ; tu sais comme elle est intelligente. Elle peut supporter bien des choses et, dans les cas les plus tragiques, trouver en elle-même assez de force d'âme pour garder toute sa fermeté. Elle ne me parla même pas de toute cette histoire, afin de ne pas me peiner, et cependant nous correspondions souvent. Le dénouement survint à l'improviste. Marfa Petrovna surprit un jour, par hasard, au jardin, son mari en train de harceler Dounetchka de ses supplications, et, comprenant la situation tout de travers, elle attribua tous les torts à ta sœur et la jugea seule coupable. Une scène terrible s'ensuivit, dans le jardin même ; Marfa Petrovna alla même jusqu'à frapper Dounetchka : elle ne voulait rien entendre, et elle a crié pendant une heure au moins. Enfin, elle l'a fait ramener chez moi en

ville, dans une simple charrette de paysan où tous ses effets, ses robes, son linge, avaient été jetés pêle-mêle ; on ne lui avait même pas laissé le temps de les emballer. Une pluie diluvienne se mit à tomber à ce moment-là et Dounia, cruellement offensée et déshonorée, dut parcourir, en compagnie de ce paysan, dix-sept longues verstes[1] dans une charrette sans bâche. Dis-moi maintenant, que pouvais-je répondre à ta lettre que j'ai reçue et que te raconter sur cette histoire ?

« Moi-même, j'étais désespérée ; je n'osais pas t'écrire la vérité ; elle t'eût rendu très malheureux et t'aurait mis en fureur. Et d'ailleurs que pouvais-tu faire ? Te perdre toi-même, voilà tout. Du reste, Dounetchka me l'avait défendu. Quant à remplir ma lettre de phrases insignifiantes, alors que mon âme était pleine d'une si affreuse douleur, je m'en sentais incapable.

« À la suite de cette histoire, nous fûmes

---

[1] La verste fait un peu plus d'un kilomètre.

pendant tout un mois la fable de la ville, au point que nous n'osions même plus, Dounia et moi, aller à l'église, à cause de tous ces chuchotements, de ces regards méprisants et même des remarques à haute voix faites en notre présence. Tous nos amis s'étaient écartés de nous ; on avait cessé de nous saluer ; j'ai appris même, de bonne source, que certains petits commis et des employés avaient l'intention de nous insulter gravement en barbouillant de goudron[1] notre porte cochère, si bien que notre propriétaire exigea notre départ de sa maison. Tout cela à cause de Marfa Petrovna qui avait déjà eu le temps de diffamer et de salir Dounia un peu partout. Elle connaît tout le monde dans notre ville, et, ce mois-ci, elle y venait presque chaque jour ; comme elle est un peu bavarde, qu'elle aime raconter des histoires de famille et surtout se plaindre de son mari à tout venant, ce que je blâme beaucoup, elle eut tôt fait de répandre

---

[1] *En barbouillant de goudron :* Signe d'infamie, lorsque l'inconduite d'une jeune fille était notoire, on badigeonnait de goudron le portail de la maison de ses parents.

l’histoire, non seulement en ville, mais dans tout le district. Je tombai malade. Quant à Dounetchka, elle se montra plus forte que moi. Si tu avais vu comment elle supportait ce malheur et essayait encore de me consoler et de me rendre le courage ! C’est un ange. Mais la miséricorde divine a permis que nos malheurs prissent fin.

« M. Svidrigaïlov rentra en lui-même ; il fut pris de remords et, apitoyé sans doute par le sort de Dounia, il présenta à Marfa Petrovna les preuves les plus convaincantes de son innocence : une lettre que Dounia, avant le jour où ils avaient été surpris au jardin par Marfa Petrovna, s’était vue obligée de lui écrire pour décliner toute explication de vive voix et toute promesse de rendez-vous ; dans cette lettre, restée après le départ de Dounetchka entre les mains de M. Svidrigaïlov, elle lui reprochait, de la façon la plus vive, et avec une grande indignation, la bassesse de sa conduite envers Marfa Petrovna, lui rappelait qu’il était marié, père de famille, et quelle vilenie il commettait en persécutant une jeune fille malheureuse et sans défense. Bref, cher Rodia, cette lettre respire une telle noblesse,

les termes en sont si émouvants que j'ai sangloté en la lisant et maintenant encore je ne puis la relire sans larmes. En outre, Dounia eut encore pour elle, finalement, le témoignage des domestiques qui en savaient bien plus que ne le supposait M. Svidrigaïlov lui-même.

« Marfa Petrovna fut donc tout à fait stupéfaite, « frappée de la foudre » comme elle dit, pour la seconde fois, mais elle ne garda aucun doute sur l'innocence de Dounetchka et le lendemain même, un dimanche, elle se rendit tout d'abord à l'église, y supplia la Sainte Vierge de lui donner la force de supporter cette nouvelle épreuve et d'accomplir son devoir. Ensuite, elle vint directement chez nous et nous raconta toute l'histoire, en pleurant amèrement. Pleine de remords, elle se jeta dans les bras de Dounia, en la suppliant de lui pardonner. Puis, sans perdre un instant, elle alla de chez nous dans toutes les maisons de la ville et partout, en versant des pleurs, y rendit hommage, dans les termes les plus flatteurs, à l'innocence, à la noblesse des sentiments et de la conduite de Dounia. Non contente de ces paroles, elle montrait à tout le

monde et lisait elle-même la lettre autographe écrite par Dounetchka à M. Svidrigaïlov ; elle laissait même en prendre copie (ce qui me paraît exagéré). Elle eut ainsi à faire la tournée de toutes ses relations, ce qui dura plusieurs jours, car certaines personnes de sa connaissance commençaient à s’offenser de se voir préférer les autres ou se plaignaient de passe-droit, et l’on en vint même à déterminer strictement le tour de chacun, si bien que chaque famille put connaître d’avance le jour où elle devait attendre sa visite. Toute la ville savait où elle lisait la lettre à tel moment et tous prirent l’habitude de s’y réunir pour l’entendre, même ceux auxquels elle en avait déjà fait la lecture dans leur propre maison et chez tous leurs amis à tour de rôle (quant à moi, je pense qu’il y avait dans tout cela beaucoup d’exagération, mais tel est le caractère de Marfa Petrovna, elle a du moins entièrement réhabilité Dounetchka) et toute la vilenie de cette histoire retombe sur son mari qu’elle marque d’une honte ineffaçable en tant que principal coupable, si bien que j’ai même pitié de lui. On est par trop sévère, à mon avis, pour cet insensé.

« Dounia s’est aussitôt vu offrir des leçons dans plusieurs maisons, mais elle a refusé. Tout le monde s’est mis à lui témoigner une grande considération. C’est à tout cela, je pense, qu’il faut attribuer surtout l’événement inattendu qui change, si je puis dire, toute notre vie. Sache, cher Rodia, que Dounia a été demandée en mariage et qu’elle a déjà donné son consentement, ce dont je m’empresse de te faire part. Et, bien que tout se soit fait sans te consulter, j’espère que tu n’en voudras ni à ta sœur ni à moi-même, car tu comprendras que nous ne pouvions laisser traîner les choses jusqu’à ta réponse. D’ailleurs, toi-même, tu n’aurais pu juger convenablement les faits de loin.

« Voici comment tout s’est passé. Il est conseiller à la Cour et s’appelle Piotr Petrovitch Loujine ; c’est un parent éloigné de Marfa Petrovna, qui a agi puissamment dans cette circonstance. Il a commencé par nous transmettre, par son intermédiaire, son désir de faire notre connaissance. Nous l’avons convenablement reçu, il a pris le café, et, le

lendemain même, nous a envoyé une lettre dans laquelle il faisait fort poliment sa demande et sollicitait une réponse décisive et prompte. C'est un homme actif et fort occupé ; il a hâte de se rendre à Pétersbourg, si bien qu'il n'a pas une minute à perdre.

« Nous fûmes d'abord stupéfaites, tu le comprends, tant la chose était inattendue et rapide et nous passâmes, ta sœur et moi, toute la journée à examiner la question et à réfléchir. C'est un homme honorable et qui a une belle situation ; il est fonctionnaire dans deux administrations et possède déjà un certain capital. Il est vrai qu'il a quarante-cinq ans, mais son visage est assez agréable et peut encore plaire aux femmes. Il paraît fort posé et très convenable, seulement un peu sombre, je dirais hautain. Mais il est possible que ce ne soit qu'une apparence trompeuse.

« Je dois encore te prévenir, cher Rodia, ne te hâte pas, quand tu le verras bientôt à Pétersbourg, ce qui ne saurait tarder, de le condamner trop vite et trop durement, comme tu en as l'habitude, si quelque chose en lui te déplaît. Je te dis cela à

tout hasard, quoique je sois bien sûre qu'il produira sur toi une impression favorable. Du reste, pour prétendre connaître quelqu'un, il faut le voir et l'observer longtemps et avec soin, sous peine d'éprouver des préventions et de commettre des erreurs qu'il est bien difficile de réparer plus tard.

« En ce qui concerne Piotr Petrovitch, tout porte à croire que c'est un homme fort respectable. Il nous a déclaré, à sa première visite, qu'il a l'esprit positif, mais qu'il partage, comme il dit lui-même, sur bien des points, l'opinion de nos nouvelles générations et qu'il est l'ennemi de tous les préjugés. Il a encore dit bien des choses, car il semble un peu vaniteux et aime se faire écouter, mais ce n'est pas un crime. Je n'ai naturellement pas compris grand-chose à ce qu'il disait, mais Dounia m'a expliqué que, bien qu'il soit médiocrement instruit, il paraît intelligent et bon. Tu connais ta sœur, Rodia, c'est une jeune fille énergique, raisonnable, patiente et généreuse, bien qu'elle possède un cœur ardent, ainsi que j'ai pu m'en convaincre. Assurément, il n'est question, ni pour l'un ni pour

l’autre, d’un grand amour, mais Dounia n’est pas seulement intelligente ; c’est encore un être plein de noblesse, un véritable ange et elle se fera un devoir de rendre heureux son mari qui, à son tour, s’appliquera à faire son bonheur, chose dont nous n’avons, jusqu’à présent, aucune raison de douter, quoique le mariage se soit arrangé bien vite, il faut l’avouer. Du reste, il est très intelligent et avisé et comprendra certainement que son propre bonheur conjugal dépendra de celui qu’il donnera à Dounetchka.

« Pour ce qui est de certaines inégalités d’humeur, d’anciennes habitudes, d’une divergence d’opinions... (ce qui se rencontre dans les ménages les plus heureux), Dounetchka m’a dit elle-même qu’elle compte sur elle pour arranger tout cela, qu’il ne faut pas s’inquiéter là-dessus, car elle se sent capable de supporter bien des choses à la condition que leurs rapports soient sincères et justes. L’apparence, du reste, est souvent trompeuse. Ainsi, lui m’a paru d’abord un peu brusque, tranchant, mais cela peut provenir de sa droiture précisément, et rien que de cela. Ainsi, à sa seconde visite, quand il était

déjà agréé, il nous a dit en causant qu'il était décidé, avant de connaître Dounia, à n'épouser qu'une jeune fille honnête et pauvre qui eût déjà fait l'expérience d'une vie difficile, car, comme il nous l'a expliqué, un mari ne doit rien devoir à sa femme ; il est bon, au contraire, qu'elle le considère comme son bienfaiteur. J'ajouterai qu'il s'est exprimé d'une façon plus aimable et plus délicate que je ne l'écris, car je ne me souviens plus des termes dont il s'est servi ; je n'ai retenu que l'idée. Il a d'ailleurs parlé sans aucune préméditation ; ses paroles lui auront simplement échappé dans le feu de la conversation, si bien qu'il a même essayé de se reprendre et d'en atténuer la portée. Je les ai cependant trouvées un peu dures et m'en suis ensuite ouverte à Dounia, mais elle m'a répondu, avec une certaine irritation, que les mots ne sont pas des actes, ce en quoi elle a certainement raison. Dounetchka n'a pas pu fermer l'œil la nuit qui a précédé sa réponse et, me croyant endormie, elle s'est même levée de son lit et a passé des

heures à arpenter la pièce[1]. Enfin, elle s'est agenouillée, a prié longtemps avec ferveur devant l'icône et, au matin, elle m'a déclaré qu'elle avait pris sa décision.

« Je t'ai déjà dit que Piotr Petrovitch va se rendre incessamment à Pétersbourg ; des intérêts fort importants l'y appellent et il veut s'y établir avocat. Il s'occupe depuis longtemps de procédure et vient de gagner une cause importante. Son voyage à Pétersbourg est motivé par une affaire considérable qu'il doit suivre au Sénat. Dans ces conditions, cher Rodia, il peut t'être fort utile en toutes choses et nous avons décidé, Dounia et moi, que tu peux, dès à présent, commencer ta carrière et considérer ton sort comme réglé. Oh ! si cela pouvait se réaliser ! Ce serait un si grand bonheur qu'on ne pourrait l'attribuer qu'à une faveur spéciale de la Providence. Dounia ne songe qu'à cela. Nous nous sommes déjà permis de toucher un mot de la

---

[1] *Arpenter la pièce :* Trait que Dostoïevski prête à nombre de ses héros. Lui-même avait cette habitude lorsqu'il réfléchissait ou bavardait avec quelqu'un.

chose à Piotr Petrovitch ; il s'est tenu sur la réserve et a répondu que, ne pouvant se passer de secrétaire, il préférait naturellement confier cet emploi à un parent plutôt qu'à un étranger, pourvu qu'il fût capable de le remplir (il ne manquerait plus que cela que tu en fusses incapable). Pourtant, il exprima en même temps la crainte que tes études ne te laissent pas le temps de travailler dans son bureau. Nous en sommes restées là pour cette fois, mais Dounia n'a plus que cette idée en tête. Elle vit depuis quelques jours dans une véritable fièvre et elle a déjà échafaudé un plan d'avenir ; elle t'imagine travaillant avec Piotr Petrovitch et même devenu son associé, d'autant plus que tu fais des études de droit. Je suis, Rodia, tout à fait d'accord avec elle et partage tous ses projets et ses espoirs, car je les trouve parfaitement réalisables malgré la réponse évasive de Piotr Petrovitch, qui s'explique très bien, car il ne te connaît pas encore.

« Dounia est fermement convaincue qu'elle arrivera à son but grâce à son heureuse influence sur son futur époux. Cette influence, elle est sûre

de l’acquérir. Nous n’avons eu garde de trahir devant Piotr Petrovitch quoi que ce soit de nos rêves et surtout cet espoir de te voir un jour son associé. C’est un homme pratique et qui aurait pu accueillir fort mal ce qui ne lui eût paru qu’une vaine rêverie. De même, Dounia, pas plus que moi, ne lui a touché jusqu’ici un seul mot de notre ferme espoir de le voir t’aider matériellement tant que tu te trouveras à l’Université, et cela premièrement parce que la chose se fera d’elle-même par la suite et lui-même la proposera tout simplement, sans phrases ; il ne manquerait plus qu’il opposât un refus à Dounetchka sur cette question d’autant plus que tu peux bientôt devenir son collaborateur, son bras droit pour ainsi dire et recevoir ce secours, non comme une aumône, mais en appointements bien mérités par tes services. C’est ainsi que Dounetchka veut organiser la chose et je partage entièrement son avis.

« La seconde raison pour laquelle nous avons jugé préférable de nous taire sur ce sujet, c’est que je désire particulièrement te voir sur un pied

d’égalité avec lui à votre prochaine entrevue. Quand Dounia lui a parlé de toi avec enthousiasme, il a répondu qu’il faut toujours examiner un homme soi-même avant de pouvoir le juger et qu’il ne se formera une opinion sur toi qu’après avoir fait ta connaissance. Veux-tu que je te dise une chose, mon Rodia chéri ? Il me semble que, pour certaines raisons (qui d’ailleurs ne se rapportent nullement à Piotr Petrovitch, et qui ne sont peut-être que des caprices de vieille bonne femme), il me semble, dis-je, que je ferais mieux, après le mariage, de continuer à habiter seule au lieu de m’installer avec eux. Je suis parfaitement sûre qu’il sera assez noble et assez délicat pour m’inviter à ne plus me séparer de ma fille, et, s’il n’en a encore rien dit, c’est naturellement parce que la chose va de soi, mais je refuserai. J’ai remarqué plus d’une fois que les gendres ne portent généralement pas leurs belles-mères dans leur cœur et je ne veux pas non seulement être à charge à personne, si peu que ce soit, mais je tiens encore à me sentir parfaitement libre, tant qu’il me reste quelques sous et des enfants tels que toi et Dounetchka. Je me fixerai,

si la chose est possible, près de vous deux, car, Rodia, j'ai gardé la nouvelle la plus agréable pour la fin de ma lettre : apprends donc, cher enfant, qu'il se peut que nous nous revoyions bientôt tous les trois, et que nous puissions nous embrasser, après une séparation de près de trois ans. Il est *tout à fait décidé* que Dounia et moi allons nous rendre bientôt à Pétersbourg ; je ne connais pas la date exacte de notre départ, mais elle sera très prochaine ; il se peut même que nous partions dans huit jours. Tout dépend de Piotr Petrovitch qui nous préviendra dès qu'il se sera un peu installé. Il désire, pour certaines raisons, hâter la cérémonie du mariage et faire la noce avant la fin des jours gras, s'il est possible, ou au plus tard, si l'on n'a pas assez de temps jusque-là, aussitôt après le carême de l'Assomption[1].

---

[1] *Le carême de l'Assomption :* Il y a quatre carêmes dans le calendrier orthodoxe :

Le grand carême.

Le carême de la Saint-Pierre.

Le carême de l'Assomption, du 1er au 15 août.

L'Avent ou carême de la Saint-Philippe, du 15 novembre au

« Oh ! avec quel bonheur, je te presserai sur mon cœur ! Dounia est toute bouleversée de joie à l'idée de te revoir, et elle m'a dit une fois, en plaisantant, que cela seul suffirait à lui faire épouser Piotr Petrovitch. C'est un ange.

« Elle n'ajoute rien à ma lettre, mais me demande de te dire qu'elle a tant, tant à causer avec toi, qu'elle ne se sent même pas le désir de prendre la plume, car il est impossible de rien raconter en quelques lignes, qui ne serviraient qu'à énerver tout simplement. Elle me charge de mille et mille caresses pour toi. Cependant, bien que nous soyons à la veille d'être tous réunis, je compte t'envoyer, ces jours-ci, un peu d'argent, le plus que je pourrai. Maintenant qu'on sait par ici que Dounetchka va épouser Piotr Petrovitch, mon crédit s'est relevé tout à coup et je sais, de source sûre, qu'Athanase Ivanovitch est prêt à m'avancer jusqu'à soixante-quinze roubles, remboursables sur ma pension. Je pourrai ainsi t'en expédier vingt-cinq ou même trente. Je t'en

---

24 décembre.

enverrais davantage si je ne craignais de me trouver à court d'argent pour le voyage et, quoique Piotr Petrovitch ait la bonté de prendre à sa charge une partie de nos frais de déplacement (il se charge de notre bagage et de la grande malle, il va les envoyer par des amis, je crois), nous n'en devons pas moins penser à notre arrivée à Pétersbourg où nous ne pouvons débarquer sans un sou pour subvenir à nos besoins, pendant les premiers jours tout au moins.

« Nous avons du reste tout calculé déjà, Dounia et moi, à un sou près ; le voyage ne nous coûtera pas cher. Il n'y a que quatre-vingt-dix verstes de chez nous au chemin de fer et nous nous sommes déjà entendues avec un paysan de notre connaissance qui est voiturier. Ensuite, nous voyagerons le mieux du monde, Dounetchka et moi, en troisième classe. Ainsi, tout compte fait, je me débrouillerai pour t'envoyer, non pas vingt-cinq, mais sûrement trente roubles.

« Mais, en voilà assez ; j'ai déjà rempli deux pages et il ne me reste plus de place. C'est toute

notre histoire que je t’ai racontée, et que d’événements s’étaient amassés ! Et maintenant mon bien-aimé Rodia, je t’embrasse en attendant notre prochaine réunion et t’envoie ma bénédiction maternelle. Aime Dounia, aime ta sœur, Rodia, aime-la comme elle t’aime et sache que sa tendresse est infinie, elle t’aime plus qu’elle-même ; c’est un ange, et toi, Rodia, tu es toute notre vie, notre espoir et notre foi en l’avenir. Sois seulement heureux et nous le serons aussi. Continues-tu à prier Dieu, Rodia, crois-tu en la miséricorde de notre Créateur et de notre Sauveur ? Je redoute en mon cœur que tu n’aies été atteint de cette maladie à la mode, l’athéisme. S’il en est ainsi, sache que je prie pour toi, souviens-toi, chéri, comment dans ton enfance, quand ton père vivait encore, tu balbutiais tes prières, assis sur mes genoux et comme nous étions tous heureux alors.

« *À bientôt*, je t’embrasse mille et mille fois.

« À toi jusqu’au tombeau.

« Pulchérie RASKOLNIKOVA. »

À la lecture de cette lettre, Raskolnikov sentit plus d'une fois son visage mouillé de larmes, mais, quand il eut fini, il était pâle, les traits convulsés et un lourd, amer et cruel sourire se jouait sur ses lèvres. Il appuya sa tête sur son oreiller maigre et malpropre et resta longtemps, longtemps à songer. Son cœur battait très fort, son esprit se troublait. Enfin, il se sentit étouffer dans cette étroite cellule jaune pareille à une malle ou à un placard. Ses yeux, son cerveau réclamaient l'espace. Il prit son chapeau et sortit, mais sans redouter cette fois aucune rencontre sur l'escalier. Il avait oublié toutes ces choses. Il se dirigea vers Vassilievski Ostrov[1] par le boulevard V... Sa démarche était rapide comme celle d'un homme poussé par une affaire urgente. Il allait, selon son habitude, sans rien voir autour de lui, en marmottant des bribes de mots indistincts et les passants se retournaient. On le prenait souvent pour un ivrogne.

---

[1] *Vassilievski Ostrov :* La plus grande des îles de l'embouchure de la Néva.

IV

La lettre de sa mère l’avait bouleversé, mais il n’avait pas eu une minute d’hésitation quant à la question primordiale, même au moment où il la lisait. Sa décision était prise sur ce sujet et définitivement. « Ce mariage n’aura pas lieu tant que je serai vivant ; au diable ce monsieur Loujine ! »

« La chose est claire, marmottait-il en ricanant et en triomphant d’avance avec méchanceté, comme s’il avait été sûr de réussir. Non, maman, non, Dounia, vous n’arriverez pas à me tromper. Et elles s’excusent encore de ne m’avoir pas demandé conseil et d’avoir décidé la chose à elles deux. Je crois bien ! Elles pensent qu’il est trop tard pour rompre ; nous verrons bien si on le peut ou non ! Le beau prétexte qu’elles allèguent ! Piotr Petrovitch est, paraît-il, un homme si occupé qu’il ne peut même pas se marier

autrement qu'à toute vapeur, en chemin de fer, quoi ! Non, Dounetchka, je vois tout et je sais de quelle nature sont toutes ces choses que tu as à me dire et je sais aussi à quoi tu pensais en arpentant la pièce toute une nuit, et ce que tu confiais agenouillée à la Vierge de Kazan[1], dont l'image se trouve dans la chambre de maman. Le chemin du Golgotha est dur à monter, hum... Ainsi vous dites que c'est définitivement réglé ; vous avez décidé, Avdotia Romanovna, d'épouser un homme d'affaires, un homme pratique qui possède un certain capital (qui a amassé déjà un certain capital, cela sonne mieux et en impose davantage). Il travaille dans deux administrations et partage les idées des nouvelles générations (comme dit maman) et il *paraît* bon, ainsi que le fait remarquer Dounetchka elle-même. Ce « paraît » est le plus beau ! Et

---

[1] *La Vierge de Kazan :* Un des cultes les plus populaires en Russie. La cathédrale de Kazan, à Pétersbourg, contenait une image miraculeuse de la Vierge apportée de Kazan à Moscou en 1579, puis à Pétersbourg en 1721. Elle était couverte d'ornements et de joyaux d'un très grand prix et constamment entourée de fidèles.

Dounetchka se marie sur la foi de cette apparence ! Merveilleux ! Merveilleux !

« ... Je serais curieux de savoir pourquoi maman me parle des nouvelles générations ? Serait-ce simplement pour caractériser le personnage ou avec une arrière-pensée, celle de concilier mes sympathies à M. Loujine ? Oh ! les rusées ! J'aimerais bien éclaircir une autre circonstance encore. Jusqu'à quel point ont-elles été *franches* l'une envers l'autre, ce fameux jour, cette nuit-là et depuis ? Ont-elles parlé clairement ou compris toutes deux qu'elles n'avaient l'une et l'autre qu'une seule idée, un seul sentiment, que toutes paroles étaient inutiles et qu'elles risquaient d'en trop dire ? Je pencherais plutôt vers cette dernière hypothèse ; on peut le deviner d'après la lettre.

« Il a paru *un peu* brutal à maman, et la pauvre femme, dans sa naïveté, a couru faire part de ses observations à Dounia. Et l'autre naturellement de se fâcher et de répondre brusquement. – Je crois bien ! Comment ne pas se mettre en fureur quand la chose est claire sans toutes ces questions

naïves, et quand on a décidé qu'il n'y a plus à y revenir ? Et pourquoi m'écrit-elle : « Aime Dounia, Rodia, car elle t'aime plus que sa propre vie ? » Ne serait-ce pas le remords qui la torture en secret d'avoir sacrifié sa fille à son fils ? « Tu es notre foi en l'avenir, toute notre vie. » Oh ! maman ! »

Son irritation croissait d'instant en instant et, s'il avait rencontré à cet instant M. Loujine, il l'aurait sans doute tué.

« Hum, c'est vrai, continua-t-il en saisissant au vol les pensées qui tourbillonnaient dans sa tête, c'est bien vrai qu'il faut, pour connaître un homme, l'étudier longtemps, l'approcher de près, mais M. Loujine, lui, est facile à déchiffrer. Ce que j'aime surtout, c'est cette expression d'un « homme d'affaires » et qui *paraît* bon. Je pense bien ! Prendre les bagages à son compte, payer les frais de transport de la grande malle ! Quelle bonté ! Et elles, la *fiancée* et sa mère, elles s'entendent avec un voiturier et elles voyageront dans une charrette couverte d'une bâche (moi-même j'ai voyagé ainsi). Qu'importe ! Ce trajet

jusqu'à la gare n'est que de quatre-vingt-dix verstes ! « Ensuite, nous voyagerons le mieux du monde en troisième » un millier de verstes. Sage résolution en effet. On taille son manteau d'après le drap qu'on a, mais vous, monsieur Loujine, dites-moi, à quoi pensez-vous donc ? C'est pourtant votre fiancée, voyons. Et vous ne pouviez pourtant pas savoir que la mère empruntait sur sa pension pour couvrir les frais de voyage. Sans doute vous avez considéré cela comme une affaire commerciale entreprise de compte à demi où, par conséquent, chaque associé doit fournir sa quote-part ; comme dit le proverbe : « le pain et le sel moitié moitié, et pour les petits profits chacun pour soi » ; mais l'homme d'affaires les a quelque peu roulées, les frais de transport d'une malle coûtent moins que le voyage de deux femmes, et encore il se peut qu'il n'ait rien à payer. Ne voient-elles donc pas tout cela, par hasard, ou font-elles exprès de fermer les yeux sur tout ? Et elles se disent contentes ! Contentes, quand on pense que ce ne sont que les fleurs de l'arbre et que les fruits sont encore à mûrir, car enfin, ce qui est grave en tout

cela, ce n’est pas la lésinerie, l’avarice, que ce procédé dénote, mais le *caractère* général de la chose ! Il donne une idée de ce que sera le mari, il est prophétique... Et maman, qu’a-t-elle à jeter l’argent par les fenêtres ? Avec quoi arrivera-t-elle à Pétersbourg ? Avec trois roubles ou « deux petits billets », comme dit l’autre, la vieille... Hum ! comment compte-t-elle vivre ensuite à Pétersbourg ? Car enfin, elle comprend déjà à certains indices qu’il lui sera « impossible » d’habiter avec Dounia après le mariage, même les premiers temps ! Le charmant homme aura laissé « *échapper* » un mot qui a dû éclairer maman, quoiqu’elle s’en défende de toutes ses forces. « Moi-même, dit-elle, je n’y consentirais pas. » Sur qui compte-t-elle donc ? Pense-t-elle vivre avec les cent vingt roubles de sa pension, amputés de la somme due à Athanase Ivanovitch ? Là, dans notre petite ville, elle use ses pauvres yeux à tricoter des capelines de laine et à broder des manchettes. Mais ces capelines n’ajoutent pas plus de vingt roubles par an aux cent vingt de sa pension, cela je le sais. C’est donc, malgré tout, sur les sentiments généreux de

M. Loujine qu'elles établissent tout leur espoir. Elles pensent que lui-même offrira ses services, qu'il les suppliera de les accepter. Ah ! bien ouiche ! C'est ce qui arrive toujours à ces belles âmes romantiques : elles vous parent jusqu'à la dernière minute un homme des plumes du paon et ne veulent croire qu'au bien, jamais au mal, bien qu'elles pressentent l'envers de la médaille ; elles ne veulent jamais appeler d'avance les choses par leur nom ; l'idée seule leur en paraît insupportable. La vérité, elles la repoussent de toutes leurs forces jusqu'au moment où l'homme, ainsi embelli par elles-mêmes, leur colle son poing sur la figure. Je serais curieux de savoir si M. Loujine est décoré ; je jurerais que la croix de Sainte-Anne[1] brille à sa boutonnière et qu'il s'en pare aux dîners offerts par les entrepreneurs ou les gros marchands. Il le fera pour la noce sans doute. Au reste, qu'il s'en aille au diable !

« Enfin, passe encore pour maman, elle est faite ainsi, mais Dounia, à quoi pense-t-elle ? Ma

---

[1] *La croix de Sainte-Anne :* Une des principales décorations russes qui comportait elle-même plusieurs classes.

chère Dounetchka, c’est que je vous connais bien, vous aviez presque vingt ans quand je vous ai vue pour la dernière fois et j’ai parfaitement compris votre caractère. Maman écrit : « Dounetchka a assez de force pour supporter bien des choses. » Cela, je le savais depuis deux ans et demi, et depuis deux ans et demi, je pensais qu’en effet Dounetchka est capable de supporter bien des choses. Si elle a pu supporter M. Svidrigaïlov, avec toutes ses conséquences, c’est qu’elle a beaucoup de résistance en effet. Et maintenant, elle s’est imaginé, avec maman, qu’elle était assez énergique pour supporter également M. Loujine qui formule cette théorie de la supériorité des femmes prises dans la misère et dont le mari est le bienfaiteur, et encore n’oublions pas qu’il l’énonce à la première entrevue. Oui, mettons que ces paroles lui ont « échappé » quoique ce soit un homme « raisonnable » (et il se peut qu’elles ne lui aient pas le moins du monde échappé, mais qu’il ait tenu à s’expliquer au plus vite), mais Dounia, elle, Dounia, à quoi pense-t-elle ? Elle, elle a compris cet homme et il lui faudra partager sa vie ! Or elle est prête à vivre de pain sec et

d'eau claire plutôt que de vendre son âme et sa liberté morale ; elle ne la donnerait pas pour le confort ; elle ne l'échangerait pas contre tout l'or du monde, à plus forte raison contre M. Loujine. Non, la Dounia que j'ai connue était tout autre, et... elle n'a certainement pas changé ! Certes, la vie est pénible chez les Svidrigaïlov ! Il est dur de passer sa vie à servir de gouvernante pour deux cents roubles, mais je sais cependant que ma sœur préférerait être le nègre d'un planteur ou un pauvre Letton en service chez un Allemand de la Baltique que de s'avilir et de perdre sa dignité en enchaînant sa vie à celle d'un homme qu'elle n'estime pas et avec lequel elle n'a rien de commun, et cela à jamais, pour des raisons d'intérêt personnel. M. Loujine pourrait être fait d'un pur ou d'un seul brillant qu'elle ne consentirait pas à devenir sa concubine légitime. Pourquoi donc s'y résout-elle à présent ?

« Quel est ce mystère ? Où est le mot de l'énigme ? La chose est claire, elle ne se vendrait jamais pour elle-même, pour son confort, même pour échapper à la mort. Mais elle le fait pour un autre ; elle se vend pour un être aimé, chéri. Voilà

tout le mystère expliqué : pour son frère, pour sa mère, elle est prête à se vendre, à se vendre en entier. Oh ! quand on en vient à cela, on fait violence même à tout sentiment moral. On porte au marché sa liberté, son repos, sa conscience. Périsse notre vie, pourvu que les créatures aimées soient heureuses. Bien plus, nous nous mettons à l’école des jésuites, nous nous fabriquons une casuistique subtile. Nous arrivons ainsi à nous persuader nous-même, un moment, que tout est bien ainsi, que la chose était nécessaire, que l’excellence du but justifie notre conduite. Voilà comment nous sommes ; la chose est claire comme le jour.

« Il est évident qu’il ne s’agit que de Rodion Romanovitch Raskolnikov, de lui seul, et le voilà au premier plan. Comment donc peut-on faire son bonheur, lui permettre de continuer ses études à l’Université, en faire un associé, assurer son avenir ? Plus tard il sera peut-être un richard, un homme respecté, honoré, il finira peut-être sa vie dans la célébrité. Et la mère ? Mais il s’agit de Rodia, l’incomparable Rodia, le premier-né ! Comment ne pas sacrifier à un premier-né la fille,

fût-elle une Dounia ? Ô chers cœurs pleins d'injustice ! Quoi, elles accepteraient sans doute même le sort de Sonetchka, Sonetchka Marmeladova, l'éternelle Sonetchka, qui durera autant que le monde. Mais le sacrifice, le sacrifice, en avez-vous bien mesuré l'étendue toutes les deux ? Le connaissez-vous bien ? N'est-il pas trop lourd pour vous ? Est-il utile ? raisonnable ? Savez-vous bien, Dounetchka, que le sort de Sonetchka n'est pas plus terrible que la vie avec M. Loujine ? « Il ne peut être question d'amour », écrit maman. Et que direz-vous si, en plus de l'amour, l'estime est également impossible et si, bien au contraire, il existe déjà du dégoût, de l'horreur, du mépris, oui, qu'en direz-vous ? C'est donc qu'il faudra encore, comme disait l'autre, « garder la propreté ». C'est bien ça ! Comprenez-vous bien, non, mais comprenez-vous la signification de cette « propreté-là » ? Comprenez-vous que cette propreté, pour Loujine, ne diffère en rien de celle de Sonetchka ? Peut-être même est-elle pire, car, malgré tout, chez vous, Dounetchka, il y a un certain espoir de confort, de superflu, un calcul

en somme, tandis que là il ne s'agissait purement et simplement que de ne pas mourir de faim. Elle coûte cher, bien cher, Dounetchka, cette propreté-là. Et qu'arrivera-t-il si la chose se trouve au-dessus de vos forces, si vous vous repentez de votre acte ? Que de douleurs alors, de malédictions, de larmes secrètement versées, car, enfin, vous n'êtes pas une Marfa Petrovna, vous ! Que deviendra maman alors ? Pense, elle est déjà inquiète et tourmentée. Que sera-ce quand elle verra les choses clairement ? Et moi, que deviendrai-je ? Pourquoi donc, au fait, n'avez-vous pas pensé à moi ? Je ne veux pas de votre sacrifice, Dounetchka, *je n'en veux pas*, maman ! Ce mariage n'aura pas lieu tant que je vivrai, il n'aura pas lieu, non ! je m'y refuse ! »

Tout à coup, il rentra en lui-même et s'arrêta.

« Il n'aura pas lieu, mais que feras-tu donc pour l'empêcher ? Tu t'y opposeras ? de quel droit ? Tu leur consacreras toute ta vie, tout ton avenir quand tu « auras fini tes études et trouvé une situation ». Nous connaissons cela : ce sont des châteaux en Espagne ; mais tout de suite,

maintenant, que feras-tu ? Car c'est tout de suite qu'il faut agir, comprends-tu ? Or, toi, que fais-tu ? Tu les gruges ; cet argent, c'est en empruntant sur une pension de cent roubles et en demandant une avance d'honoraires à des Svidrigaïlov qu'elles te les procurent. Comment leur épargneras-tu les Athanase Ivanovitch Vakhrouchine et les Svidrigaïlov, espèce de futur millionnaire, de Zeus qui t'arroges le droit de disposer de leur destin ? En dix ans, ta mère aura eu le temps de perdre la vue en tricotant toutes ces capelines et à force de pleurer ; elle aura perdu la santé à force de privations ; et ta sœur ? Allons, imagine un peu ce qu'elle sera devenue d'ici dix ans ou pendant ces dix ans. Tu as compris ? »

C'est ainsi qu'il se torturait en se posant toutes ces questions ; il en éprouvait même une sorte de jouissance. Elles n'étaient d'ailleurs pas neuves pour lui et n'avaient rien pour le surprendre ; c'étaient de vieilles questions familières qui l'avaient déjà tant fait souffrir que son cœur en était tout déchiré. Il y avait longtemps que cette angoisse qui le tourmentait était née ; elle avait

grandi en son cœur, s’était amassée, développée et, ces derniers temps, semblait épanouie sous la forme d’une épouvantable, fantastique et sauvage interrogation qui le torturait sans relâche, en exigeant impérieusement une réponse.

À présent, la lettre de sa mère venait de le frapper comme un coup de foudre. Il était clair que le temps des lamentations, des souffrances stériles était passé. Ce n’était plus le moment de raisonner sur son impuissance, mais il devait agir immédiatement, au plus vite. Il fallait prendre une résolution coûte que coûte, n’importe laquelle, ou bien... « Ou renoncer à la vie, s’écria-t-il, dans une sorte de délire, accepter le destin d’une âme résignée, l’accepter tel quel, une fois pour toutes, et étouffer toutes ses aspirations en abdiquant définitivement tout droit d’agir, de vivre et d’aimer ! »

« Comprenez-vous, mais comprenez-vous bien, mon cher monsieur, ce que signifie n’avoir plus où aller ? » C’étaient les paroles que Marmeladov avait prononcées la veille et dont Raskolnikov se souvenait soudain « car chaque

homme doit avoir un endroit où aller »...

Brusquement, il tressaillit, une idée qu'il avait eue la veille venait de se présenter encore à son esprit, mais ce n'était pas le retour de cette pensée qui le faisait frissonner. Il savait bien qu'elle allait revenir, il en avait le pressentiment, il l'attendait, elle n'était d'ailleurs pas exactement la même que la veille, cette pensée ! La différence était celle-ci : qu'un mois auparavant et hier encore, elle n'était qu'un rêve, tandis que maintenant... maintenant, elle se présentait à lui sous une forme nouvelle, menaçante et tout à fait mystérieuse, lui-même en avait conscience... Il subit un choc à la tête ; un nuage brouilla ses yeux.

Il jeta un regard rapide autour de lui, comme s'il cherchait quelque chose ; il éprouvait le besoin de s'asseoir ; ses yeux erraient en quête d'un banc. Il se trouvait à ce moment sur le boulevard K... et le banc s'offrit à sa vue, à cent pas environ de distance. Il hâta le pas autant qu'il le put, mais il lui arriva en chemin une petite aventure qui, pendant quelques minutes, absorba

toute son attention. Tandis qu'il regardait son banc de loin, il remarqua, à vingt pas environ devant lui, une femme, à laquelle il commença par ne prêter pas plus d'attention qu'à tous les objets qu'il avait pu rencontrer jusqu'ici sur sa route. Bien des fois, il était rentré chez lui sans se rappeler par quelles rues il était passé. Il avait même pris l'habitude de cheminer ainsi sans rien voir. Mais cette femme avait quelque chose de bizarre qui frappait à première vue et, peu à peu, elle attira l'attention de Raskolnikov. Au début, c'était malgré lui, il y mettait même de la mauvaise humeur, mais bientôt l'impulsion qui le poussait devint de plus en plus forte. Un désir le prit soudain de saisir ce qui rendait cette femme si bizarre.

Tout d'abord, ce devait être une jeune fille, selon toute apparence une adolescente ; elle avançait tête nue, en plein soleil, sans ombrelle ni gants, et balançait les bras en marchant, d'une allure comique. Elle portait une robe de soie légère, curieusement ajustée sur elle, mal agrafée, déchirée en haut de la jupe à la taille ; un lambeau d'étoffe traînait et ondulait derrière elle.

Elle avait à son cou un petit fichu posé de travers. Elle marchait d'un pas mal assuré et chancelait continuellement sur ses jambes.

Cette rencontre finit par éveiller toute l'attention de Raskolnikov. Il rejoignit la jeune fille à la hauteur du banc ; elle s'y jeta plutôt qu'elle ne s'assit, renversa la tête en arrière et ferma les yeux comme une personne rompue de fatigue. Il devina, en l'examinant, qu'elle était complètement ivre. La chose semblait si étrange qu'il se demanda même au premier abord s'il ne s'était pas trompé. Il avait devant lui un tout petit visage, presque enfantin, qui n'accusait pas plus de seize, ou peut-être même quinze ans, un visage blond, joli, mais échauffé et un peu enflé. La jeune fille semblait tout à fait inconsciente ; elle avait croisé les jambes dans une attitude assez inconvenante et, selon toute apparence, ne se rendait pas compte qu'elle se trouvait dans la rue.

Raskolnikov ne s'assit point, mais il ne voulait pas s'en aller non plus et il restait debout devant elle, indécis. Habituellement peu fréquenté, le boulevard à cette heure torride (il était une heure

après midi environ) se trouvait tout à fait désert. Cependant, à quelques pas de là, au bord de la chaussée et un peu à l'écart, se tenait un homme qui semblait, pour une raison quelconque, fort désireux de s'approcher également de la jeune fille. Il avait dû lui aussi la remarquer de loin et la suivre, mais Raskolnikov l'avait dérangé. Il lui jetait des regards furieux, à la dérobée, il est vrai, et de manière que l'autre ne les vît point et il attendait avec impatience le moment où cet ennuyeux va-nu-pieds lui céderait la place.

La chose était claire. Le monsieur était un homme d'une trentaine d'années, fort et gras, au teint vermeil, aux petites lèvres roses surmontées d'une jolie moustache et tiré à quatre épingles. Raskolnikov entra dans une violente colère ; il éprouva soudain le besoin d'insulter ce gros fat. Il quitta la jeune fille et s'approcha de lui.

« Dites donc, Svidrigaïlov, que cherchez-vous ici ? cria-t-il, en serrant les poings avec un mauvais rire.

– Qu'est-ce que cela signifie ? » demanda l'autre d'un ton rogue, en fronçant les sourcils ;

son visage prit une expression d’étonnement plein de morgue.

« Décampez, voilà ce que cela signifie.

– Comment oses-tu, canaille ? »

Il brandit sa cravache. Raskolnikov se jeta sur lui, les poings fermés, sans même songer que ce dernier aurait facilement raison de deux hommes comme lui. Mais, à ce moment-là, quelqu’un le saisit par-derrière avec force. Un sergent de ville se dressa entre les deux adversaires.

« Arrêtez, messieurs, on ne se bat pas dans les endroits publics. Que voulez-vous ? Quel est votre nom ? » demanda-t-il sévèrement à Raskolnikov, dont il venait de remarquer les vêtements en loques.

Celui-ci l’examina attentivement. Le sergent de ville avait une honnête figure de soldat à moustaches grises et à grands favoris ; son regard semblait plein d’intelligence.

« C’est précisément de vous que j’ai besoin, cria-t-il, en le prenant par le bras. Je suis un ancien étudiant, Raskolnikov... C’est pour vous

aussi que je le dis, – il s’adressait au monsieur. – Quant à vous, venez, j’ai à vous montrer quelque chose... »

Et, tenant toujours le sergent de ville par le bras, il l’entraîna vers le banc.

« Venez, regardez, elle est complètement ivre ; elle se promenait tout à l’heure sur le boulevard ; Dieu sait ce qu’elle est, mais elle n’a pas l’air d’une fille, enfin d’une professionnelle. Ce que je crois, c’est qu’on l’a fait boire et l’on en a profité pour abuser d’elle, la première fois... Comprenez-vous ? Et puis on l’a laissée aller dans cet état. Regardez comme sa robe est déchirée et comme elle est mise. Elle ne s’est pas habillée elle-même, on l’a habillée ; ce sont des mains maladroites, des mains d’homme qui l’ont fait ; cela se voit. Et maintenant, regardez par ici. Ce beau monsieur avec lequel je voulais me battre tout à l’heure, il m’est inconnu ; je le vois pour la première fois. Mais il l’a remarquée lui aussi tout à l’heure, sur son chemin, devant lui ; il a vu qu’elle était ivre, inconsciente et il a terriblement envie de s’approcher d’elle, de l’emmener dans

cet état, Dieu sait où... Je suis sûr de ne pas me tromper ; croyez bien que je ne me trompe pas. J'ai vu moi-même comment il l'épiait, mais j'ai dérangé ses projets ; il n'attend maintenant que mon départ. Voyez, il s'est retiré un peu à l'écart et il fait semblant de rouler une cigarette... Comment lui arracher cette jeune fille et la ramener chez elle ? Pensez-y. »

Le sergent comprit immédiatement la situation et se mit à réfléchir. Le dessein du gros monsieur n'était pas difficile à comprendre ; restait la fillette. Il se pencha sur elle pour l'examiner de plus près et son visage exprima une compassion sincère.

« Quelle pitié ! s'écria-t-il, en hochant la tête ; c'est une enfant. On l'a attirée dans un piège, c'est bien cela ! Écoutez, mademoiselle, où demeurez-vous ? »

La jeune fille souleva ses paupières pesantes, regarda d'un air hébété les hommes qui l'interrogeaient et fit un geste comme pour repousser toute question.

« Écoutez, fit Raskolnikov, voilà (il fouilla

dans ses poches et en tira vingt kopecks), voilà de l'argent, prenez une voiture et faites-la reconduire chez elle. Si nous pouvions seulement nous procurer son adresse.

– Mademoiselle, dites, mademoiselle, recommença le sergent de ville en prenant l'argent, je vais arrêter une voiture et je vous accompagnerai moi-même. Où faut-il vous conduire ? Où habitez-vous ?

– Allez-vous-en ! Quels crampons ! » fit la jeune fille et elle refit le même geste d'écarter quelqu'un.

« Ah ! que c'est mal ! quelle honte ! » Il hocha de nouveau la tête, d'un air plein de reproche, de pitié et d'indignation. « Là est la difficulté, fit-il à Raskolnikov, en le toisant, pour la seconde fois, d'un bref coup d'œil. Il devait lui paraître étrange, ce loqueteux vêtu de telles guenilles qui donnait de l'argent.

« Vous l'avez rencontrée loin d'ici ? lui demanda-t-il.

– Je vous le répète : elle marchait devant moi

sur ce boulevard, elle chancelait. À peine arrivée au banc, elle s'y est affalée.

– Ah, quelles hontes maintenant dans ce monde, Seigneur ! Une jeunesse pareille et déjà ivre ! On l'a trompée, ça c'est sûr. Tenez, sa petite robe est toute déchirée... Ah ! que de vice on rencontre aujourd'hui. C'est peut-être une fille noble après tout, ruinée. On en voit beaucoup à présent. On la prendrait pour une demoiselle de bonne famille », et de nouveau il se pencha sur elle. Peut-être lui-même était-il père de jeunes filles bien élevées qu'on aurait pu prendre pour des demoiselles de bonne famille, habituées aux belles manières.

« L'essentiel, faisait Raskolnikov tout agité, l'essentiel, c'est de ne pas la laisser tomber aux mains de ce drôle. Il l'outragerait encore, ce qu'il veut est clair comme de l'eau de roche. Voyez-vous le coquin, il ne s'en va pas ! »

Il parlait à haute voix et indiquait le monsieur du doigt. L'autre entendit et parut prêt à se fâcher encore, mais il se ravisa et se contenta de lui jeter un regard méprisant. Puis, il s'éloigna lentement

d’une dizaine de pas et s’arrêta de nouveau.

« Ne pas la laisser tomber entre ses mains ? Ça, ça se peut, oui, répondit le sous-officier d’un air pensif. Voilà, si elle nous donnait son adresse au moins, sans quoi... Mademoiselle, dites donc, mademoiselle », et il se pencha encore vers elle.

Soudain, elle ouvrit les yeux tout grands, regarda les deux hommes attentivement comme si une lumière subite se faisait dans son esprit, se leva de son banc et reprit en sens inverse le chemin par où elle était venue. « Fi ! les insolents, ils s’accrochent à moi », murmura-t-elle, en agitant de nouveau les bras comme pour écarter quelque chose. Elle allait d’un pas rapide, toujours mal assuré. L’élégant promeneur se mit à la suivre, mais il avait pris l’allée parallèle sans la perdre de vue.

« Ne vous inquiétez pas, il ne l’aura pas », dit résolument le sergent de ville, en leur emboîtant le pas.

« Ah ! que de vice on voit maintenant ! » répéta-t-il à haute voix avec un soupir.

À ce moment-là, Raskolnikov se sentit mordu par un sentiment obscur. Un revirement complet se produisit en lui.

« Écoutez, dites donc ! » cria-t-il au brave moustachu.

L’autre se retourna.

« Laissez, que vous importe ! Laissez-le s’amuser (il montrait le gandin). Que vous importe ? »

Le sergent de ville ne comprenait pas et le regardait avec de grands yeux.

Raskolnikov éclata de rire.

« Ah, ah ! » fit le sergent avec un geste agacé de la main ; il continua de suivre le beau monsieur et la jeune fille. Il devait prendre Raskolnikov pour un fou ou quelque chose de pire.

« Il emporte mes vingt kopecks, fit avec colère le jeune homme resté seul. Allons, soit, il se fera payer par l’autre aussi et il lui laissera la jeune fille ; c’est ainsi que la chose finira... Qu’est-ce que j’avais à vouloir venir à son secours, moi ?

Ah ! bien, oui, secourir, est-ce à moi de le faire ? Ils n'ont qu'à se dévorer les uns les autres tout vifs, que m'importe à moi ? Et comment ai-je osé donner ces vingt kopecks ? Est-ce qu'ils m'appartenaient ? »

Malgré ces paroles étranges, il avait le cœur très gros. Il s'assit sur le banc abandonné. Ses pensées roulaient, incohérentes. Il lui était d'ailleurs pénible de penser à quoi que ce fût en ce moment. Il aurait voulu tout oublier, s'endormir, puis se réveiller et commencer une vie nouvelle.

« Pauvre fillette, dit-il en regardant le coin du banc où elle s'était assise. Elle reviendra à elle, pleurera, puis la mère l'apprendra. D'abord, elle la battra, puis elle lui donnera le fouet cruellement, honteusement, et ensuite elle la chassera peut-être. Lors même qu'elle ne le ferait pas, une Daria Frantzovna quelconque finira bien par avoir vent de la chose et voilà ma fillette à rouler de-ci de-là... puis ce sera l'hôpital (cela arrive toujours à celles qui habitent chez des mères honnêtes et sont obligées de faire leurs

farces à la douce) et après... et après... l’hôpital encore... le vin... les boîtes de nuit, et encore toujours l’hôpital... En deux ou trois ans de cette vie, la voilà infirme, à dix-huit ou dix-neuf ans, oui... Combien en ai-je vu comme ça et comment en arrivaient-elles là ? Eh bien, voilà, elles commençaient toutes comme celle-ci... Bah ! que m’importe, on dit qu’il en faut. Un certain pourcentage doit finir ainsi chaque année... et disparaître Dieu sait où... au diable sans doute, pour garantir le repos des autres. Un pourcentage ! Ils ont de jolis petits mots ! rassurants, techniques... On dit un pourcentage. Il n’y a donc pas de raison de s’inquiéter... Voilà, si c’était un autre mot, ce serait autre chose... On s’en préoccuperait peut-être alors ? et que sera-ce si Dounetchka est un jour englobée dans ce pourcentage ? Sinon cette année, du moins l’année prochaine ?

« Mais où vais-je donc ? pensa-t-il soudain. Étrange ! J’avais un but en sortant. À peine avais-je lu la lettre que je suis sorti... J’allais chez Rasoumikhine dans Vassilievski Ostrov. Voilà, maintenant je m’en souviens. Mais pourquoi

cependant ? Et pourquoi la pensée d'aller chez Rasoumikhine m'est-elle venue à présent ? C'est extraordinaire ! »

Il ne se comprenait pas lui-même. Rasoumikhine était un de ses anciens amis de l'Université. Chose à noter, Raskolnikov, qui avait été étudiant, ne s'était jamais lié avec ses camarades ; il vivait isolé, n'allait chez aucun de ses condisciples et n'aimait pas recevoir leur visite. Eux, du reste, n'avaient pas tardé à se détourner tous de lui. Il ne prenait part ni aux réunions, ni aux discussions, ni aux plaisirs d'étudiants. Il travaillait avec une ardeur implacable qui lui avait valu l'estime générale, mais nul ne l'aimait. Il était très pauvre, fier, hautain et renfermé comme s'il avait un secret à cacher. Certains de ses camarades trouvaient qu'il semblait les considérer comme des enfants qu'il aurait dépassés par sa culture, ses connaissances et dont il jugeait les idées et les intérêts bien inférieurs aux siens.

Cependant, il s'était lié avec Rasoumikhine. Du moins se montrait-il plus communicatif avec

lui qu'avec les autres, plus franc. Il était d'ailleurs impossible de se comporter autrement avec Rasoumikhine. C'était un garçon extrêmement gai, expansif et d'une bonté qui touchait à la naïveté. Cette naïveté cependant n'excluait pas les sentiments profonds et une grande dignité. Ses meilleurs amis le savaient bien, tous l'aimaient. Il était loin d'être bête quoiqu'il se montrât réellement un peu naïf parfois. Il avait une tête expressive ; il était mince, grand, mal rasé, ses cheveux étaient noirs. Il faisait la mauvaise tête à ses heures et passait pour un hercule. Une nuit qu'il courait les rues en compagnie de camarades, il avait terrassé, d'un seul coup de poing, un gardien de la paix qui ne mesurait pas moins d'un mètre quatre-vingt-dix. Il pouvait se livrer aux pires excès de boisson et observer aussi bien la sobriété la plus stricte. S'il lui arrivait de commettre d'impardonnables folies, il se montrait, en d'autres temps, d'une sagesse exemplaire.

Rasoumikhine était encore remarquable par cette particularité qu'aucun insuccès ne pouvait le troubler et que nul revers n'arrivait à l'abattre. Il

aurait pu loger sur un toit, endurer une faim atroce et des froids terribles. Il était extrêmement pauvre, devait se tirer d'affaire tout seul, mais trouvait le moyen de gagner sa vie. Il connaissait une foule d'endroits où il pouvait se procurer de l'argent, par son travail naturellement.

On l'avait vu passer tout un hiver sans feu ; il assurait que cela lui était agréable car on dort mieux quand on a froid. En ce moment, il avait dû lui aussi quitter l'Université faute de ressources, mais il comptait bien reprendre ses études le plus tôt possible et mettait tous ses efforts à améliorer sa situation pécuniaire. Il y avait quatre mois que Raskolnikov n'était allé chez lui ; Rasoumikhine ne connaissait même pas son adresse. Ils s'étaient rencontrés dans la rue, un jour, quelque deux mois auparavant, mais Raskolnikov s'était détourné aussitôt et avait même changé de trottoir ; Rasoumikhine, quoiqu'il eût fort bien reconnu son ami, avait feint de ne pas le voir afin de ne pas lui faire honte.

V

« Je me proposais, en effet, il n’y a pas bien longtemps, de demander à Rasoumikhine de me procurer du travail, des leçons ou autre chose... songeait Raskolnikov. Mais, à présent, que peut-il pour moi ? Mettons qu’il me trouve des leçons et même qu’il partage son dernier kopeck avec moi, s’il en a un... de telle sorte que je puisse m’acheter des chaussures, réparer mes habits afin de pouvoir aller donner mes leçons, hum ! Bon, et après ? Que ferai-je de ces kopecks ? Est-ce ce dont j’ai besoin à présent ? Je suis vraiment ridicule d’aller chez Rasoumikhine. » La question de savoir pour quelle raison il se rendait maintenant chez Rasoumikhine le tourmentait plus qu’il ne se l’avouait à lui-même. Il cherchait fiévreusement un sens sinistre, pour lui, à cette démarche, en apparence si anodine.

« Quoi donc, se peut-il que j’aie pensé

arranger toute l’affaire grâce au seul Rasoumikhine ? trouver la solution à toutes ces graves questions en lui ? » se demandait-il avec surprise.

Il réfléchissait, se frottait le front, et, chose bizarre, tout à coup, après qu’il se fut mis longtemps l’esprit à la torture, une idée extraordinaire lui vint brusquement.

« Hum ! j’irai chez Rasoumikhine, fit-il soudain du ton le plus calme, comme s’il avait pris une décision définitive. J’irai chez Rasoumikhine, cela est certain... mais pas maintenant... j’irai chez lui... le lendemain, après la chose, quand la « chose » sera finie et quand tout aura changé... »

Tout à coup, Raskolnikov revint à lui.

« Après la chose, s’écria-t-il en sursautant, mais *cette chose* aura-t-elle lieu, aura-t-elle vraiment lieu ? »

Il quitta le banc et s’éloigna d’un pas rapide ; il courait presque, avec l’intention de retourner en arrière, de rentrer, mais, à cette idée, le dégoût

s'empara de lui. C'était chez lui, là, dans un coin de cet horrible placard qu'était sa chambre, qu'avait mûri la « chose », il y avait déjà plus d'un mois, et il se mit à marcher droit devant lui, à l'aventure.

Son tremblement nerveux avait pris un caractère fébrile ; il se sentait frissonner ; il avait froid malgré la chaleur accablante. Cédant à une sorte de nécessité intérieure et presque inconsciente, il s'efforça péniblement de fixer son attention sur les divers objets qu'il rencontrait, afin de se distraire de ses pensées, mais ses efforts étaient vains ; il retombait à chaque instant dans sa rêverie. Au bout d'un moment, il tressaillait encore, relevait la tête, jetait un regard autour de lui et ne pouvait plus se rappeler à quoi il pensait tout à l'heure. Il ne reconnaissait même pas les rues qu'il parcourait. Il traversa ainsi tout Vassilievski Ostrov, déboucha devant la petite Néva, passa le pont et arriva aux îles[1]. La verdure et la fraîcheur du

---

[1] *Aux îles :* Les îles étaient la résidence d'été des Pétersbourgeois aisés. Ils y habitaient des villas dispersées dans

paysage réjouirent d’abord ses yeux las, habitués à la poussière des rues, à la chaux, aux immenses maisons écrasantes. L’air ici n’était plus étouffant, ni puant ; on n’y voyait point de cabaret. Mais bientôt ces sensations nouvelles perdirent leur charme ; un agacement maladif le reprit.

Il s’arrêtait par moments devant une villa coquettement nichée dans la verdure ; il regardait par la grille et voyait au loin des femmes élégantes sur les balcons et les terrasses ; des enfants couraient dans les jardins. Il s’intéressait surtout aux fleurs ; c’étaient elles qui attiraient particulièrement ses regards. De temps en temps, il voyait passer des cavaliers, des amazones et de belles voitures ; il les suivait d’un œil curieux et les oubliait avant qu’ils eussent disparu.

Une fois, il s’arrêta et compta son argent ; il lui restait trente kopecks : « vingt au sergent de ville, trois à Nastassia pour la lettre, j’en ai donc

---

la verdure. À la pointe de Vassilievski Ostrov le fleuve se divise en grande et en petite Néva.

donné hier à Marmeladov quarante-sept ou cinquante », se dit-il. Il devait avoir une raison de calculer ainsi, mais il l'oublia en tirant l'argent de sa poche et ne s'en souvint qu'un peu plus tard en passant devant un marchand de comestibles, une sorte de gargote plutôt ; il sentit alors qu'il avait faim.

Il entra dans la gargote, y avala un verre de vodka et mangea quelques bouchées d'un petit pâté qu'il emporta et acheva en se promenant. Il y avait très longtemps qu'il n'avait bu de vodka ; le petit verre qu'il venait d'avaler agit sur lui d'une façon foudroyante. Ses jambes s'appesantirent ; il éprouva une forte envie de dormir. Il voulut retourner chez lui, mais, arrivé à l'île de Petrovsky[1], il dut s'arrêter, complètement épuisé.

Quittant donc la grande route, il entra dans les taillis, se laissa tomber sur l'herbe et s'endormit aussitôt.

Les songes d'un homme malade prennent très

---

[1] *L'île Petrovsky :* Cette île tient son nom de Pierre le Grand qui y créa un parc.

souvent un relief extraordinaire et rappellent la réalité à s'y méprendre. Le tableau qui se déroule ainsi est parfois monstrueux, mais les décors où il évolue, tout le cours de la représentation sont si vraisemblables, pleins de détails si imprévus, si ingénieux et d'un choix si heureux, que le dormeur serait assurément incapable de les inventer à l'état de veille, fût-il un artiste aussi grand que Pouchkine ou Tourgueniev. Ces rêves – nous parlons toujours de rêves maladifs – ne s'oublient pas facilement ; ils produisent une vive impression sur l'organisme délabré et en proie à une excitation nerveuse.

Raskolnikov fait un rêve effrayant. Il se revoit enfant dans la petite ville qu'il habitait alors avec sa famille[1]. Il a sept ans et se promène un soir de fête avec son père, aux portes de la ville, en pleine campagne. Le temps est gris, l'air étouffant, les lieux exactement pareils au

---

[1] *Il se revoit enfant... :* Le rêve de Raskolnikov est entremêlé de souvenirs des vacances que Dostoïevski passait, enfant, dans le domaine de ses parents à Darovoïé à 150 kilomètres de Moscou dans la province de Toula.

souvenir qu'il en a gardé. Au contraire, il retrouve en songe plus d'un détail qui s'était effacé de sa mémoire. La petite ville apparaît tout entière, à découvert. Pas un seul arbre, pas même un saule blanc, aux environs ; au loin seulement, à l'horizon, aux confins du ciel, dirait-on, un petit bois fait une tache sombre.

À quelques pas du dernier jardin de la ville s'élève un cabaret, un grand cabaret, qui impressionnait toujours désagréablement l'enfant et l'effrayait même quand il passait par là en se promenant avec son père. Il était toujours plein d'une foule de gens qui braillaient, ricanaient, s'injuriaient et chantaient d'une façon si horrible avec des voix éraillées et se battaient si souvent. Autour du cabaret erraient toujours des ivrognes aux figures affreuses. Quand le garçonnet les rencontrait, il se serrait convulsivement contre son père et tremblait tout entier. Près du cabaret, un chemin de traverse toujours poussiéreux, et dont la poussière semblait si noire ! Il était sinueux ; à trois cents pas environ du cabaret, il obliquait à droite et contournait le cimetière.

Au milieu du cimetière s’élève une église de pierre à la coupole verte. L’enfant y allait deux fois par an avec son père et sa mère entendre célébrer la messe pour le repos de l’âme de sa grand-mère morte depuis longtemps et qu’il n’avait pas connue. À ces occasions, ils emportaient toujours sur un plat enveloppé d’une serviette le gâteau des morts[1] où la croix était figurée par des raisins secs. Il aimait cette église, ses vieilles images saintes presque toutes sans cadres et aussi son vieux prêtre à la tête branlante. Près de la pierre tombale de sa grand-mère se trouvait une toute petite tombe, celle de son frère cadet, mort à six mois, qu’il n’avait pas connu non plus et dont il ne pouvait pas se souvenir. On lui avait seulement dit qu’il avait eu un petit frère et, chaque fois qu’il venait au cimetière, il se signait pieusement devant la petite tombe, puis s’inclinait avec respect et la baisait.

---

[1] *Le gâteau des morts :* Plat de riz ou bouillie de froment garni de raisins secs et de fruits confits qu’on sert au repas des funérailles et qu’on apporte à l’église lors d’un service de commémoration.

Voici maintenant son rêve. Il suit avec son père le chemin qui mène au cimetière ; ils passent devant le cabaret. Il tient son père par la main et y jette un regard effrayé. Or, un fait particulier attire son attention : il semble qu'il s'y passe une fête aujourd'hui. On y voit une foule de bourgeoises endimanchées, de paysannes avec leurs maris, puis tout un ramassis d'individus louches. Tous sont ivres et chantent des chansons ; devant la porte stationne une charrette des plus bizarres, une de ces énormes charrettes attelées généralement de lourds chevaux de trait et qui servent à transporter des marchandises et des fûts de vin. Raskolnikov aimait toujours contempler ces grandes bêtes à la longue crinière, aux jarrets épais, qui avancent d'un pas mesuré et tranquille et traînent sans fatigue de véritables montagnes (on dirait même au contraire qu'elles marchent mieux attelées à des chargements que libres). Mais, à présent, chose étrange, à cette lourde charrette est attelé un petit cheval rouan d'une maigreur pitoyable, une de ces rosses qu'il avait vues bien souvent tirer avec peine une haute charretée de bois ou de foin, que les paysans

accablent de coups, allant jusqu'à les frapper en plein museau et sur les yeux quand les pauvres bêtes s'épuisent vainement à essayer de dégager le véhicule embourbé. Ce spectacle lui faisait toujours venir les larmes aux yeux quand il était enfant, et sa maman alors se hâtait de l'éloigner de la fenêtre.

Soudain, un grand tapage s'élève dans le cabaret. Il en sort, avec des cris, des chants, un tas de grands moujiks avinés, en chemises bleues et rouges, la balalaïka à la main, la souquenille jetée négligemment sur l'épaule. « Montez, montez tous, crie un homme encore jeune, au cou épais, à la face charnue d'un rouge carotte. Je vous emmène tous, montez. » Ces paroles provoquent des exclamations et des rires.

« Une rosse pareille faire le chemin ?

– Mais il faut que tu aies perdu l'esprit, Mikolka, pour atteler une pauvre bête comme ça à cette charrette !

– Dites donc, les amis, elle a au moins vingt ans cette jument rouanne !

– Montez, j’emmène tout le monde ! » se remet à crier Mikolka, en sautant le premier dans la charrette.

Il saisit les rênes et se dresse de toute sa taille sur le siège.

« Le cheval bai est parti tantôt avec Mathieu, crie-t-il de sa place, et cette jument-là, les amis, est un vrai crève-cœur pour moi. J’ai envie de l’abattre, parole d’honneur, elle n’est même pas capable de gagner sa nourriture. Montez, vous dis-je. Je la ferai bien galoper ; je vous dis que je la ferai galoper. »

Il prend son fouet et se prépare avec délice à fouetter la jument rouanne.

« Mais montez donc, voyons, ricane-t-on dans la foule, puisqu’on vous dit qu’elle va galoper !

– Il y a au moins dix ans qu’elle n’a pas galopé !

– Oh ! elle vous ira bon train !

– Ne la ménagez pas, les amis, prenez chacun un fouet ; allez-y. C’est cela. Fouettez-la. »

Tous grimpent dans la charrette de Mikolka

avec des rires et des plaisanteries. Ils s'y sont fourrés à six et il reste encore de la place. Ils prennent avec eux une grosse paysanne à la face rubiconde, vêtue d'une saraphane[1], la coiffure garnie de verroterie ; elle croque des noisettes et ricane.

La foule qui entoure l'équipage rit aussi et, en vérité, comment ne pas rire à l'idée qu'une pareille rosse devra emporter au galop tout ce monde ! Deux gars qui se trouvent dans la charrette prennent aussitôt des fouets pour aider Mikolka. On crie : « Allez ! » Le cheval tire de toutes ses forces, il est non seulement incapable de galoper, mais c'est à peine s'il réussit à marcher au pas. Il piétine, gémit, plie le dos sous les coups que tous les fouets font pleuvoir sur lui dru comme grêle. Les rires redoublent dans la charrette et parmi la foule ; mais Mikolka se fâche et, dans sa colère, frappe de plus belle la petite jument comme s'il espérait la faire galoper.

---

[1] *Saraphane :* Costume des paysannes russes, sorte de robe brodée qu'elles passent sur leur jupe.

« Frères, laissez-moi monter moi aussi, fait un gars alléché par ce joyeux tintamarre.

– Monte ! Montez tous, crie Mikolka ; elle nous emmènera tous ; je la ferai bien marcher à force de coups. » Et de fouetter, de fouetter la bête. Dans sa fureur, il ne sait même plus avec quoi la frapper pour la faire souffrir davantage.

« Papa, petit père, crie Rodia, petit père, que font-ils ? Ils battent le pauvre petit cheval.

– Allons, viens, viens, dit le père. Ce sont des ivrognes, ils s'amusent, les imbéciles. Allons-nous-en, ne regarde pas. »

Il veut l'emmener, mais l'enfant lui échappe et se précipite hors de lui vers la pauvre bête. Le malheureux animal est déjà à bout de forces. Il s'arrête tout haletant, puis se remet à tirer ; peu s'en faut qu'il ne s'abatte.

« Fouettez-la, qu'elle en crève, hurle Mikolka. Il n'y a que ça ; je vais m'y mettre.

– Pour sûr, tu n'es pas un chrétien, espèce de démon, crie un vieillard dans la foule.

– A-t-on jamais vu une petite jument comme

celle-là traîner une charge pareille ? ajoute un autre.

– Tu la feras crever, crie un troisième.

– Ne m'embêtez pas, elle est à moi, j'en fais ce que je veux. Venez, montez tous ! Je veux absolument qu'elle galope... »

Soudain, une bordée d'éclats de rire retentit dans la foule et couvre la voix de Mikolka. La jument, accablée de coups redoublés, avait perdu patience et s'était mise à ruer malgré sa faiblesse. Le vieux n'y peut tenir et partage l'hilarité générale. Il y avait de quoi rire en effet : un cheval qui tient à peine sur ses pattes et qui rue !

Deux gars se détachent de la foule, s'arment de fouets et courent cingler la bête des deux côtés, l'un à droite, l'autre à gauche.

« Fouettez-la sur le museau, dans les yeux, en plein dans les yeux, vocifère Mikolka.

– Frères, une chanson », crie quelqu'un dans la charrette, et tous de reprendre le refrain ; la chanson grossière retentit, le tambourin résonne, on siffle la ritournelle ; la paysanne croque ses

noisettes et ricane.

Rodia s'approche du petit cheval ; il s'avance devant lui ; il le voit frappé sur les yeux, oui sur les yeux ! Il pleure. Son cœur se gonfle ; ses larmes coulent. L'un des bourreaux lui effleure le visage de son fouet ; il ne le sent pas, il se tord les mains, il crie, il se précipite vers le vieillard à la barbe blanche qui hoche la tête et semble condamner cette scène. Une femme le prend par la main et veut l'emmener ; il lui échappe et court au cheval, qui à bout de forces tente encore de ruer.

« Le diable t'emporte, maudit ! » vocifère Mikolka dans sa fureur. Il jette le fouet, se penche, tire du fond de la carriole un long et lourd brancard et, le tenant à deux mains par un bout, il le brandit péniblement au-dessus de la jument rouanne.

« Il va l'assommer, crie-t-on autour de lui.

– La tuer.

– Elle est à moi », hurle Mikolka ; il frappe la bête à bras raccourcis. On entend un fracas sec.

« Fouette-la, fouette-la, pourquoi t’arrêtes-tu ? crient des voix dans la foule. Mikolka soulève encore le brancard, un second coup s’abat sur l’échine de la pauvre haridelle. Elle se tasse ; son arrière-train semble s’aplatir sous la violence du coup, puis elle sursaute et se met à tirer avec tout ce qui lui reste de forces, afin de démarrer, mais elle ne rencontre de tous côtés que les six fouets de ses persécuteurs ; le brancard se lève de nouveau, retombe pour la troisième fois, puis pour la quatrième, d’une façon régulière. Mikolka est furieux de ne pouvoir l’achever d’un seul coup.

« Elle a la vie dure, crie-t-on autour de lui.

– Elle va tomber, vous verrez, les amis, sa dernière heure est venue, observe un amateur, dans la foule.

– Prends une hache, il faut en finir d’un coup, suggère quelqu’un.

– Qu’avez-vous à bayer aux corneilles ? place ! » hurle Mikolka. Il jette le brancard, se penche, fouille de nouveau dans la charrette et en retire cette fois un levier de fer.

« Gare », crie-t-il ; il assène de toutes ses forces un grand coup à la pauvre bête. La jument chancelle, s'affaisse, tente un dernier effort pour tirer, mais le levier lui retombe de nouveau pesamment sur l'échine ; elle s'abat sur le sol, comme si on lui avait tranché les quatre pattes d'un seul coup.

« Achevons-la », hurle Mikolka ; il bondit, pris d'une sorte de folie, hors de la charrette. Quelques gars, aussi ivres et cramoisis que lui, saisissent ce qui leur tombe sous la main : des fouets, des bâtons, ou un brancard, et ils courent sur la petite jument expirante. Mikolka, debout près d'elle, continue à frapper de son levier, sans relâche. La pauvre haridelle allonge la tête, pousse un profond soupir et crève.

« Il l'a achevée ! crie-t-on dans la foule.

– Et pourquoi ne voulait-elle pas galoper ?

– Elle est à moi », crie Mikolka, son levier à la main. Il a les yeux injectés de sang et semble regretter de n'avoir plus personne à frapper.

« Eh bien, vrai, tu es un mécréant », crient

plusieurs assistants dans la foule.

Mais le pauvre garçonnet est hors de lui. Il se fraye un chemin, avec un grand cri, et s'approche de la jument rouanne. Il enlace son museau immobile et sanglant, l'embrasse ; il embrasse ses yeux, ses lèvres, puis il bondit soudain et se précipite, les poings en avant, sur Mikolka. Au même instant, son père qui le cherchait depuis un moment, le découvre enfin, l'emporte hors de la foule...

« Allons, allons, lui dit-il, allons-nous-en à la maison.

– Petit père, pourquoi ont-ils tué... le pauvre petit cheval ? » sanglote l'enfant. Mais il a la respiration coupée et les mots s'échappent de sa gorge contractée en cris rauques.

« Ce sont des ivrognes, ils s'amusent ; ce n'est pas notre affaire, viens ! » dit le père. Rodion l'entoure de ses bras, mais sa poitrine est serrée dans un étau de feu ; il essaie de reprendre son souffle, de crier – et s'éveille.

Raskolnikov s'éveilla, le corps moite, les

cheveux trempés de sueur, tout haletant et se souleva plein d'épouvante.

« Dieu soit loué ; ce n'était qu'un rêve », dit-il en s'asseyant sous un arbre ; il respira profondément.

« Mais qu'est-ce donc ? Une mauvaise fièvre qui commence ? Ce songe affreux me le ferait croire ! »

Il sentait tout son corps moulu ; son âme était sombre et troublée. Appuyant les coudes sur ses genoux, il laissa tomber sa tête dans ses mains.

« Seigneur, s'exclama-t-il, se peut-il, mais se peut-il vraiment que je prenne une hache pour la frapper et lui fracasser le crâne ? Se peut-il que je glisse sur le sang tiède et gluant, que j'aille forcer la serrure, voler, trembler, et me cacher tout ensanglanté... avec ma hache ?... Seigneur, cela est-il possible ?... »

Il tremblait comme une feuille en parlant ainsi.

« À quoi vais-je penser ? continua-t-il d'un ton de profonde surprise. Je savais bien que je n'en serais pas capable. Pourquoi me tourmenter

ainsi ?... Car, enfin, hier encore, quand je suis allé faire cette... *répétition*, j'ai parfaitement compris que c'était au-dessus de mes forces... Pourquoi recommencer maintenant ? me tâter encore ? Hier, en descendant cet escalier, je me disais que c'était lâche, horrible, odieux, odieux. La seule pensée de la chose me soulevait le cœur et me terrifiait. Non, je n'en aurai pas le courage ; je ne l'aurais pas, lors même que mes calculs seraient parfaitement justes, que tout mon plan forgé ce mois-ci serait clair comme le jour et exact comme l'arithmétique. Seigneur ! je n'en aurai pas le courage, jamais... jamais... Qu'ai-je donc à continuer encore... »

Il se leva, lança un regard étonné autour de lui comme s'il eût été surpris de se trouver là et s'engagea sur le pont. Il était pâle, ses yeux brillaient ; ses membres étaient douloureux, mais il commençait à respirer avec moins de peine. Il sentait qu'il avait déjà rejeté ce fardeau effrayant qui, si longtemps, l'avait écrasé de son poids ; son âme lui semblait allégée et paisible. « Seigneur, pria-t-il, indique-moi ma route et je renoncerai à ce rêve... maudit ! »

En traversant le pont, il regardait la Néva et le flamboyant coucher d'un soleil magnifique. Malgré sa faiblesse, il n'éprouvait pas de fatigue. On eût dit que l'abcès qui, tout ce mois, s'était peu à peu formé dans son cœur, venait de crever soudain. Libre ! Il était libre ! Le charme était rompu, les maléfices insidieux avaient cessé d'agir.

Plus tard, quand Raskolnikov évoquait cette période de sa vie et tout ce qui lui était arrivé pendant ce temps, minute par minute, point par point, une chose le frappait toujours d'un étonnement presque superstitieux, quoiqu'elle n'eût après tout rien d'extraordinaire, mais elle lui semblait avoir eu une influence décisive sur son destin.

Voici le fait qui resta toujours pour lui une énigme : Pourquoi, alors qu'il se sentait fatigué, harassé, qu'il aurait dû rentrer chez lui par le chemin le plus court, le plus direct, pourquoi était-il retourné par la place des Halles centrales[1]

---

[1] *La place des Halles :* Ancien marché au foin, où s'étaient

où il n’avait rien à faire ? Sans doute ce détour n’allongeait pas beaucoup son chemin, mais il était tout à fait inutile. Il lui était certes arrivé des dizaines de fois de rentrer sans savoir par quelles rues il avait passé. Mais, pourquoi, se demandait-il, pourquoi cette rencontre si importante, si décisive pour lui, et en même temps si fortuite sur la place des Halles (où il n’avait rien à faire), s’était-elle produite à présent, à cette heure, à cette minute de sa vie et dans des conditions telles qu’elle devait avoir, et elle seule, sur sa destinée, l’influence la plus grave, la plus décisive ? Il était tenté de la croire préparée par le destin.

Il était près de neuf heures quand le jeune homme arriva sur la place des Halles centrales. Tous les marchands en plein vent, les colporteurs, les boutiquiers et les gros commerçants se préparaient à fermer leurs magasins ; ils débarrassaient leurs éventaires, vidaient leurs étalages, serraient leurs marchandises et

---

installées les Halles, quartier très animé surtout au moment des grandes fêtes.

rentraient chez eux, ainsi que leurs clients. Devant les gargotes, qui occupaient les caves des maisons sales et nauséabondes de la place, et surtout à la porte des cabarets grouillait une foule de petits trafiquants et de loqueteux.

Raskolnikov fréquentait volontiers cet endroit et les ruelles avoisinantes quand il sortait de chez lui sans but précis. Ses propres haillons n'y attiraient le dédain de personne et l'on pouvait s'y montrer accoutré n'importe comment sans risquer de soulever le scandale. Au coin de la ruelle K..., un marchand et sa femme vendaient des articles de mercerie étalés sur deux tables : du fil, du coton, des cordons, des mouchoirs d'indienne, etc. Ils se préparaient à s'en aller eux aussi ; ils s'étaient simplement attardés à causer avec une personne qu'ils connaissaient et qui venait de s'approcher. C'était Elisabeth Ivanovna, ou comme on avait coutume de l'appeler, Lisbeth, la sœur cadette de cette même vieille Alena Ivanovna, la veuve du contrôleur, l'usurière chez laquelle Raskolnikov avait été la veille engager sa montre et tenter une *répétition*... Il y avait longtemps qu'il était renseigné sur le

compte de cette Lisbeth ; elle aussi le connaissait un peu. C'était une grande fille de trente-cinq ans, gauche, timide et douce, presque une idiote ; elle tremblait devant sa sœur qui la traitait en esclave, la faisait travailler jour et nuit et allait même jusqu'à la battre.

Debout, un paquet à la main devant le marchand et sa femme, elle les écoutait attentivement et semblait indécise. Eux lui expliquaient quelque chose d'un air fort animé. Quand Raskolnikov aperçut Lisbeth, il éprouva un sentiment étrange qui ressemblait à une sorte d'étonnement profond, quoique cette rencontre n'eût rien de surprenant à la vérité.

« Vous devriez, Lisbeth Ivanovna, prendre toute seule votre décision, faisait le marchand à haute voix. Venez, par exemple, demain vers les sept heures ; eux viendront de leur côté.

– Demain, fit Lisbeth d'une voix traînante et l'air pensif, comme si elle avait peine à se décider...

– Elle a su vous en inspirer, une peur, Alena Ivanovna ! s'écria la marchande, qui était une

gaillarde, d’une voix aiguë. Quand je vous regarde comme ça, il me semble que vous n’êtes qu’un petit enfant. Après tout, elle n’est que votre demi-sœur, et voyez comme elle vous domine.

– Pour cette fois, je vous le conseille, vous devriez ne rien dire à Alena Ivanovna, interrompit le mari. Bien sûr. Venez chez nous sans demander la permission. Il s’agit d’une bonne affaire. Votre sœur pourra elle-même s’en convaincre.

– Oui... Si je venais tout de même ?

– Entre six et sept. Les vendeurs enverront quelqu’un eux aussi, et vous déciderez vous-même, voilà !

– Et nous vous offririons du thé, ajouta la femme.

– Bien, je viendrai », proféra Lisbeth qui semblait continuer à hésiter ; elle se mit à prendre congé de sa façon traînante.

Raskolnikov avait déjà dépassé le groupe et n’en entendit pas davantage. Il avait ralenti le pas insensiblement et s’était arrangé de façon à ne

pas perdre un mot de la conversation. À la surprise du premier moment avait succédé peu à peu une horreur qui faisait passer un frisson entre ses omoplates. Il venait d'apprendre, brusquement et d'une façon imprévue, que le lendemain, à sept heures précises, Lisbeth, la sœur de la vieille et son unique compagne, serait absente de la maison et que, par conséquent, demain soir à sept heures précises, la vieille *se trouverait seule chez elle !*

Le jeune homme n'était plus qu'à quelques pas de son logement. Il entra chez lui comme un condamné à mort. Il n'essayait même pas de raisonner, il en était d'ailleurs incapable, mais il sentit soudain de tout son être qu'il n'avait plus de libre arbitre, plus de volonté et que tout venait d'être définitivement décidé.

Certes, il aurait pu attendre des années entières une occasion favorable, essayer même de la faire naître, sans en trouver une meilleure et offrant plus de chance de succès que celle qui venait de se présenter à lui. En tout cas, il lui aurait été difficile d'apprendre la veille de façon sûre, et

cela sans courir le moindre risque et n’avoir à poser aucune question dangereuse, que le lendemain, à telle heure, certaine vieille femme contre laquelle se préparait un attentat serait toute seule chez elle.

VI

Raskolnikov apprit plus tard, par hasard, pourquoi le marchand et sa femme avaient invité Lisbeth à venir chez eux. L'affaire était très simple et fort claire. Une famille étrangère, tombée dans la gêne, voulait se défaire de différents vêtements de femme. Comme ils ne trouvaient pas de profit à les vendre au marché, ils cherchaient une revendeuse à la toilette. Or, Lisbeth exerçait ce métier. Elle avait une nombreuse clientèle, car elle était fort honnête, et donnait toujours le meilleur prix ; avec elle, il n'y avait pas à marchander. En général, elle parlait peu et, comme nous le disions, elle était humble et craintive...

Mais, depuis quelque temps, Raskolnikov était devenu superstitieux. On put même par la suite découvrir des traces indélébiles de cette faiblesse en lui. Et, dans cette affaire, il inclina toujours à

voir l’action de coïncidences bizarres, de forces étranges et mystérieuses. L’hiver précédent, un étudiant qu’il connaissait, Pokorev, sur le point de se rendre à Kharkov, lui avait donné en bavardant l’adresse de la vieille Alena Ivanovna, pour le cas où il voudrait emprunter sur gages. Il fut longtemps sans aller chez elle, car il avait des leçons et réussissait à vivoter tant bien que mal. Or, il y avait six semaines environ de cela, il s’était souvenu de cette adresse. Il possédait deux objets sur lesquels on pouvait lui prêter quelque argent : la vieille montre d’argent de son père et une petite bague, ornée de trois petites pierres rouges, que sa sœur lui avait donnée comme souvenir quand ils s’étaient quittés. Il décida de porter cette bague en gage. Ayant trouvé Alena Ivanovna, il éprouva, dès qu’il la vit, et sans rien savoir d’elle, une répugnance invincible pour sa personne.

Après avoir reçu d’elle deux « petits billets », il entra dans une mauvaise taverne qu’il trouva en chemin. Il demanda du thé, s’assit et se mit à réfléchir. Une idée, étrange, encore à l’état embryonnaire dans son esprit comme le poulet

dans son œuf, venait de lui venir et l'intéressait extrêmement.

Une table presque voisine de la sienne était occupée par un étudiant qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu et un jeune officier. Ils venaient de jouer au billard et maintenant prenaient le thé. Tout à coup, Raskolnikov entendit l'étudiant parler à l'officier de l'usurière Alena Ivanovna et lui donner son adresse. Cette seule particularité suffit à lui paraître étrange : il venait à peine de chez elle et il entendait aussitôt parler d'elle. Ce n'était sans doute qu'une coïncidence, mais il était justement en train d'essayer de chasser une impression obsédante, et voilà qu'on semblait vouloir la fortifier ; l'étudiant se mit en effet à communiquer à son ami divers détails sur Alena Ivanovna.

« C'est une brave femme, disait-il. On peut toujours se procurer de l'argent chez elle. Elle est riche comme un juif et pourrait prêter cinq mille roubles d'un coup ; cependant elle ne fait pas fi des gages qui ne valent pas plus d'un rouble. Presque tous les nôtres y vont, mais quelle

horrible mégère ! »

Et il se mit à raconter comme elle était méchante, capricieuse : ainsi il suffisait de laisser passer l'échéance d'un jour seulement pour perdre son gage. « Elle prête sur un objet le quart de sa valeur et prend cinq et même six pour cent d'intérêt par mois, etc. » L'étudiant, en veine de bavardage, raconta, en outre, que l'usurière avait une sœur, Lisbeth, que cette affreuse et toute petite vieille battait comme plâtre. Elle la gardait en esclavage, la traitait comme un tout petit enfant, alors que cette Lisbeth avait au moins deux archines huit verchoks[1] de haut...

« Tu parles d'un phénomène ! » s'écria l'étudiant, et il éclata de rire.

Ils se mirent à causer de Lisbeth. L'étudiant parlait d'elle avec une sorte de plaisir particulier et toujours en riant ; l'officier, lui, l'écoutait avec un vif intérêt ; il le pria de lui envoyer cette Lisbeth pour raccommoder son linge.

---

[1] *Deux archines huit verchoks :* Une archine : 0,71 m ; un verchok : environ 4,4 cm.

Raskolnikov ne perdit pas un mot de cette histoire et apprit ainsi une foule de choses : Lisbeth était la cadette et la demi-sœur d'Alena (elles étaient de mère différente) ; elle avait trente-cinq ans. Sa sœur la faisait travailler nuit et jour ; outre qu'elle cumulait dans la maison les fonctions de cuisinière et de blanchisseuse, elle faisait des travaux de couture, allait laver les planchers au-dehors, et tout ce qu'elle gagnait elle le remettait à sa sœur. Elle n'osait accepter aucune commande, aucun travail, sans l'autorisation de la vieille. Or, celle-ci, Lisbeth le savait, avait déjà fait son testament, aux termes duquel sa sœur n'héritait que des meubles ; elle ne lui laissait pas un sou ; tout l'argent devait revenir à un monastère de la province de N... et servir à payer des prières perpétuelles pour le repos de son âme. Lisbeth appartenait à la petite bourgeoisie et non au tchin[1]. C'était une fille dégingandée, d'une taille démesurée, aux longues jambes torses, aux pieds immenses toujours chaussés de souliers avachis, mais fort propre de

---

[1] *Tchin :* Fonctionnaires de l'État.

sa personne. Ce qui étonnait surtout et amusait l’étudiant, c’est que Lisbeth était continuellement enceinte.

« Mais tu disais qu’elle est affreuse ? observa l’officier.

– Elle est noiraude, c’est vrai, on la prendrait pour un soudard déguisé en femme, mais pas laide, tu sais. Elle a une bonne figure, de bons yeux, oui vraiment. La preuve, c’est qu’elle plaît beaucoup. Elle est si douce, si humble, si résignée ; elle consent toujours, elle consent à tout. Et son sourire ! Il est même fort agréable.

– Mais je vois qu’elle te plaît à toi aussi, fit l’officier en riant.

– Pour sa bizarrerie. Non, voilà ce que je voulais dire. Cette maudite vieille, je la tuerais et la volerais sans aucun remords, je t’assure », ajouta l’étudiant avec feu.

L’officier partit d’un nouvel éclat de rire et Raskolnikov tressaillit. Que tout cela était bizarre !

« Un instant ; je veux te poser une question

sérieuse, fit l'étudiant, de plus en plus échauffé. Je viens de plaisanter, naturellement, mais songe : d'un côté, tu as une vieille femme, imbécile, méchante, mesquine, malade, un être qui n'est utile à personne, au contraire, elle est malfaisante, elle-même ne sait pas pourquoi elle vit, et demain elle mourra de sa mort naturelle. Tu me suis ? Tu comprends ?

– Mais oui, fit l'officier en examinant attentivement son camarade qui s'emballait ainsi.

– Je continue. D'autre part, tu as des forces fraîches, jeunes, qui se perdent, faute de soutien, et par milliers encore, de toutes parts ! Cent, mille œuvres utiles, des débuts courageux, qu'on pourrait soutenir et améliorer grâce à l'argent de la vieille destiné à un monastère ! Des centaines, peut-être des milliers d'existences aiguillées sur le bon chemin, des dizaines de familles sauvées de la misère, du vice, de la pourriture, de la mort, des hôpitaux pour maladies vénériennes... et tout cela avec l'argent de cette femme. Si on la tuait et qu'on prenne son argent avec l'intention de le faire servir au bien de l'humanité, crois-tu que le

crime, ce tout petit crime insignifiant, ne serait pas compensé par des milliers de bonnes actions ? Pour une seule vie, des milliers d'existences sauvées de la pourriture. Une mort contre cent vies. Mais c'est de l'arithmétique ! D'ailleurs, que pèse dans les balances sociales la vie d'une petite vieille cacochyme, stupide et mauvaise ? Pas plus que celle d'un pou ou d'un cafard. Je dirais même moins, car la vieille est nuisible. Elle sape la vie de ses semblables, elle est cruelle ; dernièrement, elle a mordu, dans sa méchanceté, le doigt de Lisbeth et peu s'en est fallu qu'elle ne le lui ait arraché !

– Sans doute, elle est indigne de vivre, fit l'officier, mais il faut compter avec la nature.

– Eh, frère ! La nature, on la corrige, on la redresse, sans cela on serait submergé par les préjugés ! Nous n'aurions pas un seul grand homme. On parle de devoir, de conscience, je n'en veux point médire, mais comment les comprenons-nous ? Attends, j'ai encore une question à te poser. Écoute !

– Non, permets, c'est mon tour ; j'ai aussi une

question.

– Vas-y.

– Eh bien, voilà ; tu es là à pérorer avec éloquence, mais, dis-moi, cette vieille, tu la tuerais *toi-même ?*

– Naturellement que non. Je parle au nom de la justice... Il ne s'agit pas de moi.

– À mon avis, si tu ne te décides pas toi-même à tenter la chose, eh bien, il ne faut plus parler de justice. Allons jouer encore une partie. »

Raskolnikov était en proie à une agitation extraordinaire. Certes, c'étaient là des idées, une conversation des plus ordinaires entre jeunes gens ; il lui était arrivé plus d'une fois d'écouter des discours analogues avec quelques variantes et sur des thèmes différents seulement. Mais pourquoi lui fallait-il entendre exprimer ces pensées au moment même où elles venaient de naître dans son cerveau, ces mêmes pensées ? Et pourquoi, quand il sortait de chez la vieille avec cet embryon d'idée qui se formait dans son esprit, tombait-il sur des gens qui parlaient d'elle ?...

Cette coïncidence devait toujours lui paraître étrange. Cette insignifiante conversation de café exerça une influence extraordinaire sur lui dans toute cette affaire : il semblait en effet qu'il y eût là une prédestination... le doigt du destin...

....

Revenu des Halles, il se jeta sur son divan et y resta immobile toute une heure. Entre-temps, l'obscurité avait envahi la pièce ; il n'avait pas de bougie ; d'ailleurs, l'idée d'allumer ne lui venait même pas. Il ne put jamais se rappeler plus tard s'il avait pensé à quelque chose pendant ce temps-là. Finalement, le frisson fiévreux de tantôt le reprit et il songea avec satisfaction qu'il pouvait aussi bien se coucher tout habillé sur le divan. Bientôt, un sommeil de plomb s'empara de lui et l'écrasa.

Il dormit fort longtemps, presque sans rêve. Nastassia, quand elle entra chez lui le lendemain à dix heures, eut grand-peine à le réveiller. Elle lui avait apporté du pain, et du thé de la veille, toujours dans sa théière.

« Hé ! pas levé encore ! s’écria-t-elle avec indignation. Il ne fait que dormir ! » Raskolnikov se souleva avec effort. Il avait mal à la tête. Il se leva, fit un tour dans sa cellule, puis retomba sur son divan.

« Encore à dormir ! s’écria Nastassia. Mais tu es donc malade ? »

Il ne répondit pas.

« Tu veux du thé ?

– Plus tard », articula-t-il péniblement. Puis, il referma les yeux et se tourna vers le mur.

Nastassia resta un moment à le contempler.

« Il est peut-être vraiment malade », fit-elle en se retirant.

À deux heures elle revint, avec de la soupe. Il était toujours couché et n’avait pas touché au thé. Nastassia en fut même offensée et se mit à le secouer avec colère.

« Qu’as-tu à roupiller ainsi ? » grommela-t-elle, en le regardant avec mépris. Il se souleva, s’assit, mais ne répondit pas un mot et garda les yeux fixés à terre.

« Es-tu malade ou non ? » demanda Nastassia ; cette seconde question n’obtint pas plus de réponse que la première.

« Tu devrais sortir, fit-elle après un silence, prendre un peu l’air, cela te ferait du bien. Tu vas manger, n’est-ce pas ?

– Plus tard, marmotta-t-il faiblement ; va-t’en », et il la congédia du geste.

Elle resta un moment encore, le considéra avec pitié, puis sortit.

Au bout de quelques minutes, il leva les yeux, contempla longuement la soupe et le thé, puis prit la cuiller et se mit à manger. Il avala trois ou quatre cuillerées sans appétit, presque machinalement. Son mal de tête s’était un peu calmé. Quand il eut fini, il s’allongea de nouveau sur son divan, mais il ne put s’endormir et il resta immobile à plat ventre, la tête enfoncée dans l’oreiller. Il rêvait ; sa rêverie était bizarre. Il se figurait le plus souvent en Afrique ou en Égypte, dans une oasis. La caravane y faisait halte, les chameaux étaient tranquillement allongés, les palmiers autour d’eux balançaient leurs bouquets

touffus ; on était en train de dîner. Mais lui, Raskolnikov, ne faisait que boire de l'eau qu'il puisait au ruisseau qui coulait là, tout près de lui, en gazouillant. L'air était délicieusement frais ; l'eau merveilleuse, si bleue, si froide, courait sur les pierres multicolores et sur le sable blanc aux reflets d'or...

Soudain, une horloge tinta distinctement à son oreille. Il tressaillit et, rendu au sentiment de la réalité, il souleva la tête, regarda vers la fenêtre, calcula l'heure qu'il pouvait être et, revenu complètement à lui, bondit précipitamment comme si on l'arrachait de son divan. Il s'approcha de la porte sur la pointe des pieds, l'entrouvrit tout doucement et prêta l'oreille à ce qui se passait sur l'escalier.

Son cœur battait avec violence ; tout était tranquille dans la cage de l'escalier comme si la maison entière dormait... L'idée qu'il avait pu dormir depuis la veille de ce sommeil presque léthargique et n'avoir rien fait, rien préparé, lui paraissait extravagante et incompréhensible. Pourtant, c'étaient sans doute six heures qui

venaient de sonner... Soudain, une activité extraordinaire, à la fois fébrile et éperdue, succéda à sa torpeur et à son inertie. Les préparatifs étaient simples d'ailleurs ; ils ne demandaient pas beaucoup de temps. Il s'efforçait de penser à tout, de ne rien oublier. Son cœur cependant continuait à battre avec tant de violence que sa respiration en était gênée. Il fallait avant tout préparer un nœud coulant, le coudre au pardessus, affaire d'une minute. Il mit la main sous son oreiller, chercha dans le linge qu'il y avait fourré, une vieille chemise en loques et toute sale. Puis, il coupa dans ces lambeaux un cordon large d'un verchok et long de huit verchoks. Il le plia en deux, retira son pardessus d'été fait d'une épaisse et solide étoffe de coton (le seul pardessus qu'il possédât) et se mit à fixer les deux extrémités du cordon sous l'aisselle gauche du vêtement. Ses mains tremblaient tandis qu'il accomplissait ce travail ; cependant, il en vint à bout si bien que, quand il eut remis son paletot, aucune trace de couture n'y apparaissait extérieurement. Le fil et l'aiguille, il se les était procurés depuis longtemps ; ils reposaient

enveloppés de papier dans le tiroir de sa table. Quant au nœud coulant destiné à assujettir la hache, c'était un truc fort ingénieux qu'il avait inventé. Car il était impossible de se montrer dans la rue avec une hache dans la main. D'autre part, s'il avait caché l'arme sous son pardessus, il aurait dû tenir continuellement la main dessus ; cette attitude aurait attiré l'attention. Or, grâce à ce nœud coulant, il suffisait d'y introduire le fer de la hache et celle-ci restait suspendue sous son aisselle, tout le long de la route, sans risquer de tomber. En mettant sa main dans la poche de son pardessus, il pouvait même maintenir l'extrémité du manche de la hache et l'empêcher d'être ballottée. Vu l'ampleur du vêtement, un vrai sac, la manœuvre de la main à travers la poche ne risquait point d'être remarquée du dehors.

Cette besogne achevée, Raskolnikov introduisit les doigts dans une petite fente entre le divan turc et le plancher et en retira un *gage* qu'il y avait caché depuis longtemps. À vrai dire, ce gage n'en était pas un. C'était tout bonnement une petite planchette de bois poli juste de la grandeur qu'aurait pu avoir un porte-cigarettes

d'argent. Il l'avait trouvée par hasard pendant une de ses promenades, dans une cour attenant à un atelier. Il y joignit plus tard une petite plaque de fer très mince et polie, mais de dimensions moindres et qu'il avait également ramassée dans la rue le même jour. Après avoir serré l'un contre l'autre les deux objets, il les attacha solidement à l'aide d'un fil, puis les enveloppa dans un papier blanc et il en fit un petit paquet, auquel il essaya de donner un aspect aussi élégant que possible, et tel que les liens en fussent difficiles à défaire. C'était un moyen de détourner un instant l'attention de la vieille. Pendant qu'elle s'escrimerait sur le nœud, le visiteur pourrait saisir l'instant propice. Quant à la plaque de fer, elle était destinée à donner plus de poids au prétendu gage, afin que l'usurière, au premier instant tout au moins, ne pût se douter que c'était un simple morceau de bois. Tous ces objets, il les avait cachés, pour le moment où il en aurait besoin, sous son divan.

Il venait à peine de les en tirer qu'il entendit crier dans la cour.

« Six heures passées déjà !

– Depuis longtemps, mon Dieu ! »

Il se précipita sur la porte, prêta l'oreille, saisit son chapeau et se mit à descendre ses treize marches avec précaution, d'un pas feutré de chat. Il lui restait à accomplir la besogne la plus importante ! Voler la hache de la cuisine. Pour ce qui est du choix de la hache comme instrument, il y avait longtemps que sa décision était prise. Il possédait, il est vrai, une sorte de sécateur, mais l'instrument ne lui inspirait pas confiance et surtout il se défiait de ses forces. Voilà pourquoi il avait définitivement arrêté son choix sur la hache.

Notons, à propos de ces résolutions, une particularité étrange : à mesure qu'elles s'affirmaient, elles lui semblaient de plus en plus monstrueuses et absurdes. Malgré la lutte effroyable qui se livrait en son âme, il ne pouvait admettre, un seul instant, que ses projets fussent réalisables.

Bien plus, s'il était arrivé un jour que ces questions fussent tranchées, tous les doutes levés,

les difficultés aplanies, il aurait probablement renoncé immédiatement à son dessein comme à une chose absurde, monstrueuse et impossible. Mais il restait encore une foule de points à élucider et tout un monde de problèmes à résoudre. Quant à se procurer la hache, c'était un détail infime qui ne l'inquiétait pas le moins du monde, car rien n'était plus facile. Le fait est que Nastassia, le soir surtout, était continuellement sortie : tantôt elle allait chez les voisins ou bien elle descendait chez les boutiquiers et elle laissait toujours la porte ouverte. Les querelles que lui faisait sa maîtresse n'avaient pas d'autre cause. Ainsi, il suffirait donc d'entrer tout doucement dans la cuisine, le moment venu, et de prendre la hache, puis une heure plus tard, quand tout serait fini, de la remettre à sa place. Mais cela n'irait peut-être pas tout seul. Il pouvait arriver, par exemple, qu'au bout d'une heure, quand il viendrait pour remettre la hache à sa place, Nastassia fût rentrée. Naturellement, il devrait alors monter dans sa chambre et attendre une nouvelle occasion. Mais si, par hasard, elle remarquait pendant ce temps-là l'absence de la

hache et se mettait à la chercher, puis à crier ? Voilà comment naît le soupçon, ou tout au moins, comment il peut naître.

Toutefois, ce n'étaient que des détails auxquels il ne voulait point songer. Il n'en avait d'ailleurs pas le temps. Il réfléchissait à la partie essentielle de la chose et remettait les points secondaires jusqu'au moment où *il aurait pris son parti*. Or c'est cela qui lui paraissait absolument impossible. Il ne pouvait, par exemple, s'imaginer qu'il allait mettre fin à ses réflexions et se lever pour se diriger tout simplement là-bas. Même sa récente *répétition* (c'est-à-dire la visite qu'il avait faite à la vieille avec l'intention d'examiner définitivement les lieux), il s'en était fallu de beaucoup qu'elle fût sérieuse. Il s'était dit : « Allons voir et essayons au lieu de rêvasser ainsi », mais il n'avait pu soutenir son rôle ; il s'était enfui, furieux contre lui-même. Pourtant, il semblait qu'au point de vue moral on pût considérer la question comme résolue. Sa casuistique aiguisée comme un rasoir avait eu raison de toutes les objections. Cependant, n'en rencontrant plus dans son esprit,

il en cherchait avec un entêtement d'esclave, en dehors de lui, comme s'il eût voulu s'accrocher, se retenir. Les événements si imprévus de la veille, qui avaient décidé de la chose, agissaient sur lui d'une façon presque automatique, comme si quelqu'un l'eût entraîné par la main avec une force aveugle, irrésistible et surhumaine, qu'un pan de son habit eût été pris dans une roue d'engrenage, et qu'il se sentît happé lui-même peu à peu par la machine.

Au début, il y avait d'ailleurs bien longtemps de cela, une question le préoccupait entre toutes : pourquoi tous les crimes sont-ils si facilement découverts et retrouve-t-on si aisément la trace des coupables ? Il arriva peu à peu à différentes conclusions fort curieuses. Selon lui, la principale raison de ce fait provenait moins de l'impossibilité matérielle de cacher le crime que de la personnalité du criminel.

Ce dernier était frappé, au moment du crime, d'une diminution de la volonté et de la raison ; ces qualités étaient remplacées, au contraire, par une sorte de légèreté enfantine et vraiment

phénoménale, à l’instant où la prudence et la circonspection étaient le plus nécessaires. Il assimilait cette éclipse du jugement et cette perte de la volonté à une maladie qui se développerait lentement, atteindrait son maximum d’intensité peu de temps avant la perpétration du crime et subsisterait dans cet état stationnaire au moment de celui-ci et quelque temps après (la période dépendant de l’individu) pour se terminer ensuite comme finissent toutes les maladies. Une question se posait : la maladie détermine-t-elle le crime ou celui-ci est-il fatalement, par nature, accompagné de phénomènes qui rappellent la maladie ? Mais le jeune homme ne se sentait pas encore capable de résoudre ce problème.

Arrivé à ces conclusions, il se persuada que lui, personnellement, était à l’abri de ces bouleversements morbides, qu’il conserverait la plénitude de son intelligence et de sa volonté pendant toute la durée de son entreprise, pour cette seule raison que ce projet « n’était pas un crime »... Nous ne rapporterons pas la série de réflexions qui l’amenèrent à cette certitude... Ajoutons seulement que les difficultés purement

matérielles, le côté pratique le préoccupaient fort peu.

« Il suffit, songeait-il, que je garde toute ma force de volonté et ma lucidité pour en venir facilement à bout quand il me faudra agir et étudier l'affaire dans ses détails les plus infimes... » Mais il ne se mettait pas à l'œuvre. La chose à laquelle il croyait moins qu'à tout le reste était sa capacité de prendre la décision définitive, et quand l'heure d'agir sonna, tout lui parut extraordinaire, dû au hasard et presque imprévu.

Une circonstance insignifiante le dérouta avant même qu'il fût au bas de l'escalier. Arrivé sur le palier où se trouvait la cuisine de sa logeuse, dont la porte était grande ouverte comme d'habitude, il jeta un coup d'œil furtif dans la pièce : la logeuse elle-même n'était-elle pas là en l'absence de Nastassia ? Et si elle n'y était pas, avait-elle bien fermé la porte de sa chambre ? Elle pouvait l'apercevoir quand il prendrait la hache ! Or, quel ne fut pas son étonnement, en voyant que Nastassia était non seulement là, dans sa cuisine,

mais qu'encore elle était occupée à une besogne ! Elle tirait du linge d'un panier et l'étendait sur des cordes. À l'apparition du jeune homme, elle s'arrêta, se tourna vers lui et le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il se fût éloigné. Il se détourna et passa en faisant semblant de n'avoir rien remarqué. Mais c'était une affaire finie. Il n'avait pas de hache ! Cette déconvenue lui porta un coup terrible.

« Où avais-je pris, – se demandait-il en descendant les dernières marches, – où avais-je pris que, juste à ce moment-là, Nastassia serait infailliblement sortie ? Pourquoi, pourquoi avais-je décidé cela ? » Il était anéanti ; il se sentait humilié même. Dans sa fureur, il éprouvait un désir de se moquer de soi...

... Une colère sauvage, sourde, bouillonnait en lui.

Sous la porte cochère il s'arrêta, indécis. L'idée de sortir, d'aller se promener sans but lui répugnait ; celle de rentrer, encore davantage. « Dire que j'ai perdu pour toujours une pareille occasion ! » marmotta-t-il toujours arrêté,

indécis, devant la loge obscure du concierge dont la porte était également ouverte. Tout à coup, il tressaillit. Dans la loge, à deux pas de lui, un objet brillait sous un banc, à gauche... Le jeune homme eut un regard autour de lui ; personne. Il s'approcha de la loge sur la pointe des pieds, descendit les deux marches et appela le concierge d'une voix faible. « Allons ! il n'est pas chez lui ; du reste il ne doit pas être loin pour avoir laissé sa porte grande ouverte. » Il se précipita sur la hache (c'en était une), la tira de dessous le banc où elle reposait entre deux bûches, passa l'arme immédiatement dans le nœud coulant, mit ses mains dans ses poches et sortit de la loge ; personne ne l'avait vu ! « Ce n'est pas l'intelligence qui m'a aidé, mais le diable », pensa-t-il avec un ricanement étrange.

Cette chance l'enhardit d'une façon extraordinaire. Une fois dans la rue, il se mit à marcher tranquillement *sans se hâter* de peur d'éveiller les soupçons. Il ne regardait guère les passants et s'efforçait même de ne fixer les yeux sur personne et d'attirer l'attention le moins possible. Soudain l'idée lui revint de son

chapeau. « Seigneur ! dire qu'avant-hier j'avais de l'argent et que j'aurais pu l'échanger contre une casquette ! » Une imprécation jaillit du fond de son cœur.

Un coup d'œil jeté par hasard dans une boutique lui apprit qu'il était déjà sept heures dix. Il n'avait pas de temps à perdre ; pourtant il ne pouvait éviter de faire un détour, afin de contourner la maison et d'entrer du côté opposé... Lorsqu'il lui arrivait, naguère, de se représenter d'avance la situation où il se trouvait à présent, il pensait parfois qu'il se sentirait fort effrayé à cet instant. Mais il vit qu'il s'était trompé ; au contraire, il n'avait pas peur du tout. Des pensées qui ne se rapportaient nullement à son entreprise occupaient son esprit, mais elles étaient brèves et fuyantes. Quand il passa devant le jardin Ioussoupov[1], il pensa qu'on ferait bien d'établir des fontaines monumentales sur les places, pour rafraîchir l'atmosphère, puis il en vint à se

---

[1] *Le jardin Ioussoupov :* Dostoïevski habita près de ce jardin au retour du long séjour à l'étranger qu'il fit avec sa seconde femme, Anna Grigorievna.

persuader peu à peu que, si le jardin d'Été s'étendait jusqu'au Champ-de-Mars et allait même rejoindre le jardin Michel[1], la ville y trouverait grand profit assurément. Brusquement il se posa une question fort intéressante : pourquoi les habitants de toutes les grandes villes ont-ils tendance, même quand ils n'y sont point poussés par la nécessité, à s'installer dans les quartiers privés de jardins et de fontaines, où règnent la saleté, les odeurs puantes, qu'emplissent les immondices ? Il se souvint, à ce moment-là, de ses propres promenades sur la place des Halles et revint momentanément à la réalité. « Quelles absurdités ! songea-t-il. Non, il vaut mieux ne penser à rien ! »

« C'est ainsi sans doute que les condamnés

---

[1] *Le jardin Michel :* Ce qui n'aurait fait qu'un vaste jardin de tout un quartier de Pétersbourg. Le palais Michel fut construit par Paul Ier dans le style de la Renaissance. Il y vécut la dernière année de sa vie et y fut assassiné en 1801. En 1819, le palais désaffecté fut attribué à l'École du Génie militaire et devint l'« Institut des Ingénieurs ». Dostoïevski y fit ses études et y resta six ans.

qu'on mène au supplice[1] s'accrochent mentalement à tous les objets qu'ils rencontrent en chemin », pensa-t-il dans un éclair, mais il chassa bien vite cette idée. Cependant, il approchait déjà, il apercevait la maison devant lui, la voici et voici la porte cochère. Soudain une horloge sonna un coup. « Comment, serait-il sept heures et demie ? Impossible, elle doit avancer. »

Cette fois encore, la chance lui fut clémente ; comme par un fait exprès, au moment même où il arrivait devant la maison, une énorme charrette de foin entrait par la porte cochère et le masquait complètement tandis qu'il franchissait le seuil ; quand elle pénétra dans la cour, le jeune homme se glissa prestement jusqu'à l'aile droite. De l'autre côté de la charrette, des gens se disputaient, il entendait des cris ; nul ne le remarqua, et il ne rencontra personne. Plusieurs

---

[1] *Les condamnés qu'on mène au supplice... :* Dostoïevski compromis dans le complot de Petrachevski, fut condamné à mort et conduit avec ses camarades sur le lieu de l'exécution. Là leur peine fut commuée en travaux forcés. Dans plusieurs de ses œuvres, il fait allusion à cet épisode tragique et retrace les impressions d'un homme qui croit vivre ses derniers instants.

des fenêtres qui donnaient sur cette immense cour carrée étaient ouvertes mais il ne leva pas la tête – il n'en avait pas la force – ; l'escalier qui menait chez la vieille se trouvait tout près de la porte cochère, dans l'aile droite. Il le gagna... Puis il reprit haleine, la main appuyée sur son cœur, pour en comprimer les battements ; il se mit à monter, l'oreille tendue, à petits pas prudents, après avoir rajusté sa hache dans le nœud coulant. L'escalier était désert, toutes les portes closes, et il ne rencontra personne ; au second étage, les portes d'un appartement inhabité étaient grandes ouvertes, des peintres y travaillaient, mais ils ne regardèrent même pas Raskolnikov. Il s'arrêta un instant, réfléchit et continua son ascension. « Certes il serait préférable qu'ils ne fussent pas là, mais il y a encore deux étages au-dessus d'eux. »

Il arriva au quatrième, voici la porte et puis l'appartement d'en face, vide celui-là, selon toute apparence ; l'appartement du troisième, qui se trouvait au-dessous de celui de la vieille, l'était également, la carte de visite clouée sur la porte avait été enlevée – les locataires avaient dû

déménager...

Raskolnikov étouffait, il hésita une seconde. « Ne ferais-je pas mieux de m'en retourner ? » Mais il ne s'arrêta pas à cette question et se mit aux écoutes. Un silence de mort régnait dans l'appartement de la vieille. Le jeune homme tourna son attention vers l'escalier, il resta un moment immobile et attentif au moindre bruit.

Enfin, il jeta un dernier coup d'œil autour de lui et tâta de nouveau sa hache. « Ne suis-je pas pâle ?... très pâle, se demanda-t-il, et trop ému ? Elle est méfiante, peut-être faudrait-il attendre... que... mon cœur s'apaise ?... » Mais ses battements précipités ne se calmaient pas, au contraire, ils devenaient de plus en plus violents... Il n'y put tenir davantage ; avançant lentement la main vers le cordon de la sonnette, il le tira. Au bout d'une demi-minute il recommença et cette fois plus fort.

Pas de réponse. Carillonner en vain ne rimait à rien, c'eût été une maladresse. La vieille était certainement chez elle, mais elle était soupçonneuse et devait se trouver seule. Il

commençait à connaître ses habitudes ;... il appliqua de nouveau l'oreille contre la porte. Ses sens étaient-ils particulièrement aiguisés (ce qui est difficile à admettre) ou le bruit aisément perceptible ? Toujours est-il qu'il entendit distinctement une main se poser, avec précaution, sur le bouton de la porte et un frôlement de robe contre le battant ; quelqu'un se livrait à l'intérieur exactement au même manège que lui sur le palier.

Le jeune homme remua exprès et marmotta quelque chose à mi-voix pour n'avoir pas l'air de se cacher, puis il sonna pour la troisième fois, doucement, posément, sans que son coup de sonnette trahît la moindre impatience ; cette minute devait lui laisser un souvenir ineffaçable ; quand plus tard il l'évoquait avec une netteté incroyable, il ne pouvait comprendre comment il avait pu déployer tant de ruse, d'autant plus que son intelligence paraissait s'éteindre par moments et que son corps était presque paralysé... Une minute plus tard il entendait tirer le verrou.

VII

Comme à sa précédente visite, il vit la porte s’entrebâiller et par l’étroite ouverture deux yeux perçants, apparus dans l’ombre, le fixer avec méfiance.

À ce moment le sang-froid l’abandonna et il commit une faute qui faillit tout gâter.

Craignant que la vieille ne fût prise de peur à l’idée de se trouver seule avec un visiteur dont l’aspect n’était pas pour la rassurer, il saisit la porte et la tira à lui pour que la vieille ne s’avisât pas de la refermer. L’usurière voyant cela ne fit pas un geste, mais elle ne lâcha pas non plus le bouton de la serrure, si bien qu’elle faillit être projetée sur le palier. Comme elle s’obstinait à rester debout sur le seuil et ne voulait point lui livrer passage, il marcha droit sur elle ; effrayée elle fit un saut en arrière et voulut parler, mais elle ne put prononcer un seul mot et continua à

regarder le jeune homme avec de grands yeux.

« Bonjour, Alena Ivanovna », commença-t-il, du ton le plus dégagé qu'il put prendre. Mais ses efforts étaient vains, sa voix était entrecoupée, ses mains tremblaient. « Je vous... ai apporté... un objet... entrons plutôt pour en juger... il faut l'examiner à la lumière... »

Sans attendre qu'on l'invitât à entrer, il pénétra dans la pièce. La vieille courut derrière lui, sa langue s'était déliée.

« Seigneur, mais que voulez-vous ?... Qui êtes-vous ? Que vous faut-il ?

– Voyons, Alena Ivanovna... vous me connaissez bien... Raskolnikov... Tenez, je vous apporte le gage dont je vous ai parlé l'autre jour. » Il lui tendait l'objet.

La vieille jeta un coup d'œil sur le paquet puis parut se raviser ; elle releva les yeux et fixa l'intrus. Elle le considérait d'un regard perçant, irrité, soupçonneux. Une minute passa. Raskolnikov crut même remarquer une lueur de moquerie dans ses yeux, comme si elle avait tout

deviné.

Il sentait qu'il perdait la tête, qu'il avait presque peur, si peur même que si cette inquisition muette se prolongeait une demi-minute de plus, il prendrait la fuite.

« Mais qu'avez-vous à me regarder comme si vous ne me reconnaissiez pas ? s'écria-t-il tout à coup, en se fâchant à son tour. Si vous voulez cet objet, prenez-le, s'il ne vous convient pas, c'est bien, je m'adresserai ailleurs, je n'ai pas de temps à perdre. »

Ces paroles lui échappaient malgré lui, mais ce langage résolu sembla tirer la vieille de son inquiétude.

« Mais aussi, mon ami, tu viens à l'improviste... Qu'est-ce que tu as là ? demanda-t-elle en regardant le gage.

– Un porte-cigarettes en argent, je vous en ai parlé la dernière fois. » Elle tendit la main.

« Mais pourquoi êtes-vous si pâle ? Vos mains tremblent, vous êtes malade, mon petit ?

– C'est la fièvre, fit-il, la voix entrecoupée ;

comment ne pas être pâle quand on n’a rien à manger ? » ajouta-t-il, non sans peine.

Ses forces l’abandonnaient de nouveau ; mais sa réponse parut vraisemblable, la vieille lui prit le gage des mains.

« Qu’est-ce que c’est ? » demanda-t-elle en soupesant l’objet ; elle le fixait encore d’un long regard perçant.

« Un objet... un porte-cigarettes... en argent... regardez.

– Tiens, mais on dirait que ce n’est pas de l’argent... Oh ! comme il l’a ficelé ! »

Elle s’approchait de la lumière (toutes ses fenêtres étaient closes malgré la chaleur étouffante) et pendant qu’elle s’efforçait de défaire le paquet, elle lui tourna le dos, et cessa un instant de s’occuper de lui.

Il déboutonna alors son pardessus, dégagea la hache du nœud coulant, mais sans la retirer entièrement ; il se borna à la retenir de sa main droite, sous son vêtement. Une faiblesse terrible envahissait ses mains ; il les sentait d’instant en

instant s'engourdir davantage. Il craignait de laisser échapper la hache... Soudain, la tête commença à lui tourner.

« Mais comment a-t-il ficelé cela ? – c'est tout emmêlé », fit la vieille agacée, en faisant un mouvement dans la direction de Raskolnikov.

Il n'y avait plus une seconde à perdre ; il retira la hache de dessous son pardessus, l'éleva à deux mains et d'un geste mou, presque machinal, la laissa retomber sur la tête de la vieille.

Il lui semblait n'avoir plus de forces ; elles lui revinrent dès qu'il eut frappé une fois.

La vieille était tête nue, selon son habitude ; ses cheveux clairs, grisonnants et rares, abondamment frottés d'huile, étaient tressés en une petite queue de rat, retenue sur la nuque par un fragment de peigne en corne ; comme elle était de petite taille, le coup l'atteignit à la tempe. Elle poussa un faible cri et soudain s'affaissa par terre après avoir cependant eu le temps de porter les mains à sa tête. L'une tenait encore le gage. Alors Raskolnikov la frappa de toutes ses forces deux fois, l'une après l'autre, à la tempe. Le sang

jaillit à flot comme d'un verre renversé ; le corps s'abattit. Il recula pour le laisser tomber, puis se pencha sur son visage. Elle était déjà morte. Les yeux grands ouverts semblaient prêts à sortir de leurs orbites, le front et toute la figure étaient ridés et défigurés par les dernières convulsions.

Il déposa la hache sur le plancher près du cadavre et se mit immédiatement à fouiller, en prenant bien soin d'éviter les taches de sang, cette même poche droite d'où il lui avait vu tirer ses clefs la dernière fois. Il avait toute sa présence d'esprit, et n'éprouvait plus ni étourdissements, ni vertiges. Seules ses mains continuaient à trembler. Plus tard il se souvint d'avoir été très attentif, très prudent et même capable d'appliquer tous ses soins à ne pas se tacher... Il trouva très rapidement les clefs. Elles formaient comme la dernière fois un seul trousseau, fixé à un anneau d'acier.

Il courut ensuite, ces clefs à la main, vers la chambre à coucher. C'était une pièce de grandeur médiocre ; on voyait d'un côté une immense vitrine pleine d'images pieuses, de l'autre, un

grand lit fort propre, couvert d’une courtepointe ouatinée, cousue de petits morceaux de soie dépareillés. Le troisième mur était occupé par une commode ; chose étrange, à peine eut-il entrepris d’ouvrir ce meuble et commencé à essayer les clefs, qu’une sorte de frisson le parcourut tout entier.

Un désir le reprit soudain de lâcher tout et de s’en aller, mais cette velléité ne dura qu’une seconde. Il était trop tard pour renoncer ; il sourit même d’avoir pu y songer quand une autre pensée, une pensée inquiétante, s’empara de lui.

Il lui sembla brusquement que la vieille n’était peut-être pas morte, qu’elle pouvait revenir à elle. Laissant là la commode et les clefs, il courut vivement auprès du corps, saisit la hache et la brandit encore, mais l’arme ne retomba point. Il ne pouvait y avoir de doute, la vieille était morte. En se penchant sur elle pour l’examiner de plus près, il constata que le crâne était fracassé.

Il se préparait à le toucher du doigt, mais il se ravisa ; il n’avait pas besoin de cette preuve. Une mare de sang s’était formée sur le parquet. Tout à

coup, il remarqua un cordon au cou de la vieille et le tira, mais il était solide et ne se rompit pas ; au surplus, le sang l'engluait. Alors il essaya de l'enlever en le remontant, mais il rencontra un obstacle ; dans son impatience, il allait avoir encore recours à la hache pour trancher le lacet et en frapper le cadavre, mais il n'osa pas se résoudre à cette brutalité ! Enfin, après deux minutes d'efforts, il parvint à couper le cordon, en se rougissant les mains, mais sans toucher le corps ; puis il l'enleva.

Ainsi qu'il l'avait supposé, c'était une bourse que la vieille portait au cou ; il y avait encore, suspendues au cordon, une petite médaille émaillée et deux croix, l'une en bois de cyprès, l'autre en cuivre. La bourse crasseuse, en peau de chamois, était bourrée d'argent ; Raskolnikov la fourra dans sa poche sans l'ouvrir ; il jeta les croix sur la poitrine de la vieille et prenant cette fois la hache avec lui, il rentra précipitamment dans la chambre à coucher.

Il procéda avec une hâte fébrile, saisit les clefs et se remit à la besogne. Mais ses tentatives pour

ouvrir les tiroirs demeuraient infructueuses. Non point tant à cause du tremblement de ses mains, que de ses méprises continuelles ; il vit par exemple que telle clef n'allait pas à une serrure et s'obstina cependant à vouloir l'y introduire. Soudain, il se dit que cette grosse clef dentelée qui faisait partie du trousseau avec les autres plus petites, ne devait pas appartenir à la commode (il se souvint qu'il l'avait déjà pensé la dernière fois), mais à quelque cassette où la vieille serrait peut-être toutes ses richesses.

Il abandonna donc la commode et se jeta sous le lit, sachant que les vieilles femmes ont l'habitude d'y cacher leurs coffres. Il y trouva en effet une assez grande caisse, longue de plus d'un mètre, couverte de maroquin rouge et cloutée d'acier ; la clef dentelée s'adaptait parfaitement à la serrure. Quand il l'eut ouverte, Raskolnikov aperçut sous le drap blanc qui la recouvrait, une pelisse de lièvre blanc garnie de rouge ; sous la fourrure, il y avait une robe de soie, puis un châle ; le fond ne semblait contenir que des chiffons. Il commença par essuyer ses mains ensanglantées à la garniture rouge. « C'est rouge,

le sang doit se voir moins sur le rouge », pensa-t-il et soudain il se ravisa ; « Seigneur ! est-ce que je deviendrais fou ? » pensa-t-il tout effrayé.

Mais à peine avait-il remué ces hardes que de dessous la fourrure glissait une montre en or. Il se mit alors à retourner de fond en comble le contenu du coffre. Parmi les chiffons se trouvaient en effet des bijoux, des gages probablement qui n'avaient pas encore été retirés : des bracelets, des chaînes, des boucles d'oreilles, des épingles de cravate, etc. Les uns étaient enfermés dans des écrins, les autres simplement mais fort soigneusement enveloppés dans des journaux plies en deux et noués de faveurs. Il n'hésita pas un instant, fit main basse sur le tout et se mit à en bourrer les poches de son pantalon et de son pardessus, au hasard, sans ouvrir les paquets ni les écrins.

Mais il fut bientôt interrompu dans sa besogne. Il lui sembla entendre un bruit de pas dans la chambre de la vieille. Il s'arrêta, glacé de terreur. Non, tout était calme, il devait s'être trompé. Soudain, il perçut distinctement un léger

cri, ou plutôt un faible gémissement entrecoupé qui se tut aussitôt, et de nouveau un silence de mort régna une ou deux minutes ; Raskolnikov accroupi sur les talons, devant le coffre, attendait, respirant à peine. Tout à coup, il bondit, saisit la hache et s'élança hors de la chambre à coucher.

Au milieu de cette pièce, Lisbeth, un grand paquet dans les mains, contemplait d'un air hébété le cadavre de sa sœur. Elle était pâle comme un linge et semblait n'avoir pas la force de crier. En le voyant apparaître, elle se mit à trembler comme une feuille, son visage se convulsa. Elle essaya de lever le bras, d'ouvrir la bouche, mais elle ne put proférer un son et se mit à reculer lentement vers le coin opposé, en le fixant toujours en silence, comme si le souffle lui manquait pour crier. Il se jeta sur elle, sa hache à la main ; les lèvres de la malheureuse se tordirent en une de ces grimaces qu'on remarque chez les tout petits enfants quand un objet les effraie et que, les yeux fixés sur lui, ils s'apprêtent à crier.

Elle était si naïve, cette malheureuse Lisbeth, si hébétée et si terrorisée qu'elle n'esquissa

même pas le geste machinal de lever le bras pour protéger son visage ; elle souleva seulement son bras gauche et le tendit vers l'assassin, comme pour l'écarter. La hache pénétra droit dans le crâne, fendit la partie supérieure de l'os frontal et atteignit presque l'occiput. Elle tomba tout d'une pièce ; Raskolnikov perdit complètement la tête, s'empara de son paquet, puis l'abandonna et se précipita dans le vestibule.

Il était de plus en plus terrifié, surtout depuis le second meurtre qu'il n'avait point prémédité et il se pressait de fuir. S'il avait été à cet instant capable de mieux réfléchir, de comprendre les difficultés de sa situation sans issue, son horreur, toute son absurdité, d'autre part d'imaginer combien d'obstacles il lui restait à surmonter et de crimes à commettre pour s'arracher de cette maison et rentrer chez lui, peut-être aurait-il abandonné la lutte et serait-il allé se livrer, non par pusillanimité sans doute, mais par horreur de ce qu'il avait fait. C'était le dégoût surtout qui augmentait en lui de minute en minute. Il n'aurait pour rien au monde consenti désormais à s'approcher de la caisse ni même à rentrer dans

l’appartement.

Cependant son esprit se laissait peu à peu distraire par d’autres pensées ; il tomba même dans une sorte de rêverie ; par moments il semblait s’oublier ou plutôt oublier les choses essentielles pour s’attacher à des vétilles. Cependant, ayant jeté un regard dans la cuisine et découvert, sur un banc, un seau à moitié plein d’eau, il eut l’idée de nettoyer ses mains et sa hache. Ses mains étaient ensanglantées, gluantes ; il plongea d’abord le tranchant de la hache dans le seau, puis prit un morceau de savon qui se trouvait dans une assiette fêlée sur l’appui de la fenêtre et il se lava.

Ensuite, il tira la hache du seau, nettoya le fer de son arme puis passa au moins trois minutes à en frotter le bois qui avait également reçu des éclaboussures de sang. Enfin il essuya le tout à un linge qui séchait sur une corde tendue à travers la cuisine et il se mit à examiner attentivement la hache devant la fenêtre. Les traces accusatrices avaient disparu, mais le bois était encore humide. Il la remit soigneusement dans le nœud coulant,

sous son pardessus. Après quoi, il inspecta son pantalon, son paletot, ses chaussures, aussi minutieusement que le lui permettait la pénombre où était plongée la cuisine.

À première vue, ses vêtements n’offraient rien de suspect ; les bottes seulement étaient souillées de sang ; il trempa un chiffon dans l’eau et les essuya. Il savait du reste qu’il y voyait mal et qu’il pouvait ne pas remarquer des taches fort visibles. Il restait indécis au milieu de la pièce, en proie à une pensée angoissante ; il se disait qu’il était peut-être devenu fou, hors d’état de réfléchir et de se défendre, occupé à des choses qui le menaient à sa perte...

« Seigneur, mon Dieu ! Il faut fuir, fuir », marmotta t-il et il se précipita dans le vestibule ; il devait y éprouver une terreur telle qu’il n’en avait jamais connue jusqu’ici. Un moment, il demeura immobile, n’osant en croire ses yeux ; la porte de l’appartement, la porte extérieure du vestibule qui donnait sur le palier, celle-là même à laquelle il sonnait tout à l’heure et par où il était entré, cette porte était entrouverte ; pas un tour de

clef, pas de verrou, ouverte tout le temps ; pendant tout ce temps, ouverte ! La vieille avait négligé de la fermer derrière lui, peut-être par précaution, mais, Seigneur ! il avait pourtant bien vu Lisbeth, et comment avait-il pu ne pas deviner qu'elle était entrée par la porte ? Elle ne pouvait pas avoir traversé la muraille, tout de même !

Il se précipita sur la porte et la verrouilla.

« Mais non, encore une sottise, il faut fuir, fuir. »

Il tira le verrou, ouvrit la porte et se mit aux écoutes. Longtemps il prêta l'oreille. On entendait des cris lointains, ils devaient venir d'en bas, de la porte cochère ; deux voix fortes échangeaient des injures.

« Qu'est-ce que ces gens font là ? » Il attendit patiemment ; enfin le bruit cessa, coupé net, eût-on dit ; les hommes étaient partis. Il se préparait à sortir, quand, à l'étage au-dessous, la porte de l'appartement s'ouvrit avec fracas et quelqu'un se mit à descendre en fredonnant. « Mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous à faire tant de bruit ? » pensa-t-il ; il referma de nouveau la porte sur lui

et attendit.

Finalement le silence régna ; pas une âme. Mais au moment où il s’apprêtait à descendre, son oreille perçut un nouveau bruit de pas. Ils étaient fort éloignés et semblaient résonner sur les premières marches de l’escalier ; Raskolnikov se souvint parfaitement plus tard avoir pressenti, dès qu’il les entendit, qu’ils se dirigeaient vers le quatrième. À coup sûr, l’homme allait chez la vieille ; d’où lui venait ce pressentiment ? Le bruit de ces pas était-il particulièrement significatif ? Ils étaient lourds, réguliers et lents.

L’homme parvenait au palier du premier étage ; le voilà qui montait encore, les pas devenaient de plus en plus distincts ! on entendait maintenant le souffle asthmatique de l’homme. Il atteignait le troisième étage... « Ici ! Il vient ici ! » Raskolnikov se sentit soudain paralysé, il croyait vivre un de ces cauchemars où l’on se voit poursuivi par des ennemis, sur le point d’être atteint et assassiné, sans pouvoir remuer un membre pour se défendre, comme si l’on était cloué au sol.

L’autre commençait à monter l’escalier qui menait au quatrième étage, quand Raskolnikov put enfin secouer la torpeur qui l’avait envahi, se glisser d’un mouvement vif et adroit dans l’appartement, puis en refermer la porte ; ensuite il tira le verrou en ayant soin de ne pas faire de bruit. Son instinct le guidait ; quand il eut pris ces précautions, il se blottit contre la porte en retenant son souffle. Le visiteur inconnu était déjà sur le palier. Il se trouvait maintenant vis-à-vis de Raskolnikov, à l’endroit d’où celui-ci avait épié les bruits de l’appartement tout à l’heure, quand seule la porte le séparait de la vieille.

L’homme souffla profondément à plusieurs reprises. « Il doit être grand et gros », pensa Raskolnikov en serrant sa hache dans ses mains. Tout cela ressemblait à un rêve, en effet. L’autre tira violemment le cordon de la sonnette.

Quand retentit le son métallique, il lui sembla entendre remuer dans l’appartement et pendant quelques secondes il écouta attentivement ; puis l’homme sonna encore, attendit un peu et, soudain pris d’impatience, se mit à secouer de

toutes ses forces le bouton de la porte. Raskolnikov regardait, horrifié, le verrou trembler dans son ferrement et il s'attendait à le voir sauter d'un moment à l'autre ; une morne épouvante s'était emparée de lui.

La chose était possible, en effet, sous la violence des secousses imprimées à la porte. Un moment, il eut l'idée de maintenir le verrou d'une main, mais l'autre pouvait deviner le manège. Il perdait tout sang-froid ; la tête recommençait à lui tourner. « Je vais tomber », pensa-t-il ; à cet instant l'inconnu se mit à parler et Raskolnikov retrouva sa présence d'esprit.

« Mais est-ce qu'elles roupillent par hasard ou les a-t-on étranglées, créatures trois fois maudites ! rugit-il d'une voix de basse ; hé ! Alena Ivanovna ! vieille sorcière ! Lisbeth Ivanovna ! ma beauté ! – Ouvrez ! hou ! filles trois fois maudites. Dorment-elles ? »

Exaspéré, il sonna encore au moins dix fois le plus fort qu'il put. On voyait bien que c'était un homme impérieux et qu'il avait ses habitudes dans la maison.

Au même instant, des pas légers, rapides et assez proches retentirent dans l'escalier ; c'était encore quelqu'un qui montait au quatrième. Raskolnikov n'avait pas entendu arriver ce nouveau visiteur.

« Il est impossible qu'il n'y ait personne ! fit le nouvel arrivé d'une voix joyeuse et sonore en s'adressant au premier visiteur qui continuait à tirer la sonnette. – Bonsoir, Koch. »

« Un tout jeune homme, à en juger par sa voix », pensa tout à coup Raskolnikov.

« Le diable le sait ; un peu plus je brisais la serrure, répondit Koch. Et vous, comment me connaissez-vous ?

– En voilà une question ! Je vous ai gagné trois parties l'une après l'autre au billard avant-hier, chez Gambrinus.

– Ah !...

– Alors elles ne sont pas chez elles ! Étrange ! Je dirai même que c'est idiot ; où a-t-elle pu aller, la vieille ? J'ai à lui parler.

– Moi aussi, mon vieux, j'ai à lui parler.

– Que faire ? Il n’y a plus qu’à s’en retourner. Et moi qui pensais me procurer de l’argent ! s’écria le jeune homme.

– Naturellement qu’il faut s’en retourner ; mais aussi pourquoi fixer un rendez-vous ? C’est la vieille elle-même qui m’a indiqué l’heure. Il y a un bout de chemin d’ici chez moi. Où diable peut-elle traîner ? Je n’y comprends rien ; cette vieille sorcière ne bouge pas de toute l’année ; elle moisit sur place, ses jambes sont malades et voilà que tout d’un coup elle s’en va se balader !

– Si l’on interrogeait le concierge ?

– Pourquoi ?

– Mais pour savoir où elle est et quand elle reviendra.

– Hum, peste !... interroger... Mais elle ne sort jamais. » Il secoua encore une fois le bouton de la porte. « Ah ! diable, rien à faire, il faut s’en aller.

– Attendez ! s’écria tout à coup le jeune homme, regardez : voyez-vous comme la porte cède quand on tire ?

– Et alors ?

– Cela signifie qu'elle n'est pas fermée à clef, mais au crochet ; entendez-vous hocher le verrou ?

– Et alors ?

– Comment, vous ne comprenez pas ? C'est la preuve que l'une d'elles est à la maison. Si elles étaient sorties toutes les deux elles auraient fermé la porte à clef de l'extérieur et n'auraient pas mis le crochet à l'intérieur. Écoutez, entendez-vous le verrou qui hoche ? Or, pour mettre le verrou, il faut être chez soi, comprenez-vous ? C'est donc qu'elles sont chez elles et ne veulent pas ouvrir.

– Bah ! mais oui, au fait ! s'écria Koch tout stupéfait. Mais alors, qu'est-ce qu'elles font ? » Il se mit à secouer furieusement la porte.

« Arrêtez, reprit le jeune homme, ne tirez pas comme cela, il y a quelque chose de louche là-dessous... Vous avez sonné, tiré sur la porte et elles n'ouvrent pas, cela veut dire qu'elles sont toutes les deux évanouies, ou alors...

– Quoi ?

– Oui ! Allons chercher le concierge pour qu'il

les réveille lui-même.

– C’est une idée. »

Tous deux se mirent en devoir de descendre.

– Attendez. Restez ici, moi j’irai chercher le concierge.

– Et pourquoi resterais-je ?

– Qui sait ce qui peut arriver ?

– Soit...

– Voyez-vous, je fais mes études pour être juge d’instruction. Il y a quelque chose qui n’est pas clair ici, c’est évident, é-vi-dent », fit le jeune homme avec chaleur ; et il se mit à descendre l’escalier quatre à quatre.

Koch, resté seul, sonna encore une fois tout doucement, puis il se mit à tourmenter d’un air songeur le bouton de la porte, le tirant à lui, puis le laissant aller, pour mieux se convaincre qu’elle n’était fermée qu’au verrou. Ensuite il se baissa en soufflant et voulut regarder par le trou de la serrure, mais on avait laissé la clef dedans, de sorte qu’il était impossible de rien voir.

Debout, devant la porte, Raskolnikov serrait la hache dans ses mains. Il semblait en proie au délire. Il était même prêt à se battre avec ces hommes quand ils pénétreraient dans l'appartement. En les entendant cogner et se concerter entre eux il avait été plus d'une fois prêt à en finir d'un coup et à les interpeller à travers la porte. Parfois il éprouvait l'envie de les injurier et de les narguer, jusqu'à ce qu'ils ouvrent. Il songea même : « Ah ! qu'ils en finissent au plus vite ! »

« Qu'est-ce qu'il fait donc, diable ?... »

Le temps passait, une minute, une autre et personne ne venait. Koch commençait à s'énerver.

« Mais, qu'est-ce qu'il fait, diable ?... » gronda-t-il soudain ; à bout de patience, il abandonna la faction et se mit à descendre d'un pas pesant en faisant sonner lourdement ses bottes sur l'escalier.

« Seigneur ! que faire ? »

Raskolnikov tira le verrou, entrebâilla la

porte ; on n’entendait pas un bruit, il sortit sans plus réfléchir, ferma la porte du mieux qu’il put et s’engagea dans l’escalier.

Il avait déjà descendu trois marches quand il entendit un grand vacarme à l’étage en dessous. Où se fourrer ? Nulle part où se cacher ; il remonta rapidement.

« Hé, maudit, que le diable... Arrêtez-le. »

Celui qui poussait ces cris venait de surgir d’un appartement du dessous et s’engageait dans l’escalier non pas au galop, mais comme une trombe en criant à tue-tête :

« Mitka, Mitka, Mitka, Mitka, Mitka, le diable l’emporte, le fou ! »

Les cris s’étouffaient ; les derniers venaient déjà de la cour ; puis tout retomba dans le silence. Mais au même instant plusieurs individus qui s’entretenaient bruyamment entre eux se mirent à monter tumultueusement l’escalier ; ils étaient trois ou quatre. Raskolnikov distingua la voix sourde du jeune homme de tout à l’heure. « C’est eux ! » pensa-t-il.

N'espérant plus leur échapper, il alla carrément à leur rencontre.

« Arrive que pourra ! S'ils m'arrêtent tout est perdu ; mais s'ils me laissent passer aussi, car ils se souviendront de moi. » La rencontre paraissait inévitable ; un étage à peine les séparait, quand soudain ! – le salut : à quelques marches de lui, sur sa droite, un appartement vide avait sa porte grande ouverte. Ce même logement du deuxième étage où travaillaient les peintres tout à l'heure – et qu'ils venaient de quitter comme par un fait exprès. C'étaient eux probablement qui étaient sortis en poussant les cris. Les planchers étaient fraîchement repeints ; au milieu de la chambre traînaient encore un cuveau, une boîte de peinture et un pinceau. Raskolnikov se glissa dans le logement et se dissimula contre la muraille ; il était temps ; les hommes étaient déjà sur le palier mais ils ne s'y arrêtèrent pas et continuèrent à monter vers le quatrième, en causant toujours bruyamment. Il attendit un instant, puis sortit sur la pointe des pieds et descendit précipitamment.

Personne dans l'escalier ; personne sous la

porte cochère ; il en franchit rapidement le seuil et tourna à gauche.

Il savait fort bien, il savait parfaitement que les hommes étaient en ce moment dans le logis de la vieille, qu'ils étaient fort surpris de trouver ouverte la porte tout à l'heure close, qu'ils examinaient les cadavres et qu'il ne leur faudrait pas plus d'une minute pour deviner que le meurtrier était à l'instant encore dans l'appartement et qu'il venait à peine de fuir ; peut-être devineraient-ils aussi qu'il s'était caché dans l'appartement vide pendant qu'ils montaient.

Pourtant, il n'osait pas hâter le pas, bien qu'il lui restât cent pas à faire jusqu'au premier coin de rue.

« Si je me glissais sous une porte cochère, pensa-t-il, et si j'attendais un moment dans l'escalier d'une autre maison ? Non, c'est mauvais. Jeter ma hache ? prendre une voiture ? Ah, malheur ! malheur ! »

Ses pensées s'embrouillaient ; enfin une ruelle s'offrit à lui, il s'y engagea plus mort que vif ; il

était à moitié sauvé – il le comprenait –, il risquait déjà moins d’être soupçonné et, d’autre part, la ruelle était pleine de passants, il s’y perdait comme un grain de sable.

Mais toutes ces angoisses l’avaient tellement affaibli qu’il avait peine à marcher. De grosses gouttes de sueur coulaient sur son visage ; son cou était tout trempé.

« Encore un qui a son compte ! » lui cria quelqu’un comme il débouchait devant le canal.

Il n’avait plus sa tête à lui ; plus il allait, plus son esprit se troublait. Toutefois, en arrivant sur le quai, il s’effraya de le voir presque vide ; de crainte d’être remarqué, il regagna la ruelle. Quoique prêt à tomber d’épuisement, il fit un détour pour rentrer chez lui.

Quand il franchit la porte de sa maison, il n’avait pas encore retrouvé ses esprits. Il était dans l’escalier lorsqu’il se souvint de la hache.

Il lui restait à mener à bien une opération des plus importantes : la remettre à sa place sans attirer l’attention. Naturellement il n’était plus en

état de comprendre qu'il valait mieux ne pas rapporter la hache à l'endroit où il l'avait prise, mais s'en débarrasser en la jetant, par exemple, dans la cour d'une autre maison.

Pourtant, tout se passa le mieux du monde. La porte de la loge était fermée, mais pas à clef : le concierge, probablement, était chez lui. Mais Raskolnikov avait si bien perdu toute faculté de raisonner, qu'il s'approcha de la loge et ouvrit la porte.

Si l'autre avait surgi à cet instant pour lui demander : « Que voulez-vous ? » peut-être lui aurait-il tout bonnement tendu la hache. Mais cette fois encore la loge se trouvait vide et cette circonstance permit au jeune homme de replacer la hache sous le banc, à l'endroit où il l'avait trouvée ; il la recouvrit même d'une bûche, comme elle était tantôt.

Ensuite il monta jusqu'à sa chambre, sans rencontrer personne ; la porte de l'appartement de la logeuse était close.

Rentré chez lui, il se jeta sur son divan tout habillé et tomba dans une sorte d'inconscience

qui n’était pas le sommeil. Si quelqu’un était entré dans sa chambre pendant ce temps, il aurait sans doute bondi et poussé un cri. Sa tête fourmillait de bribes d’idées, mais il avait beau faire, il n’en pouvait suivre, ni même saisir aucune...

Deuxième partie

I

Raskolnikov resta ainsi couché fort longtemps ; parfois il semblait s'éveiller ; il remarquait alors que la nuit était déjà avancée, mais l'idée de se lever ne lui venait pas. Enfin, il s'aperçut que le jour commençait à poindre. Étendu à plat ventre sur son divan il n'avait pas encore secoué l'espèce de léthargie qui s'était emparée de lui.

Des cris terribles, d'affreux hurlements lui arrivaient de la rue ; il avait du reste l'habitude de les entendre toutes les nuits sous ses fenêtres vers les deux heures. Cette fois, ce vacarme le réveilla. « Voilà déjà les ivrognes qui sortent des cabarets, pensa-t-il, il est donc plus de deux heures », et il sursauta comme si l'on venait de l'arracher de son divan. « Comment ! déjà deux heures ! »

Il s'assit et soudain se rappela tout ce qui

s’était passé.

Au premier moment, il crut devenir fou. Un froid de glace s’était emparé de lui, mais cette sensation provenait de la fièvre dont il avait été repris pendant son sommeil ; il grelottait si fort que toutes ses dents claquaient comme si elles allaient se briser ; un horrible vertige l’envahit. Il ouvrit la porte et prêta l’oreille ; tout dormait dans la maison. Il promena un regard étonné sur lui-même et tout ce qui l’entourait ; il y avait une chose qu’il ne comprenait pas : comment avait-il pu la veille négliger de mettre le crochet à sa porte et se jeter sur son divan, non seulement tout habillé, mais sans même enlever son chapeau qui avait roulé par terre, là sur le parquet, à côté de l’oreiller.

« Si quelqu’un entrait ici, que penserait-il ? Que je suis ivre, mais... » Il se précipita vers la fenêtre. Il faisait assez clair et le jeune homme s’examina soigneusement de la tête aux pieds ; il inspecta ses habits. Ne portaient-ils pas de traces ? Mais non, ce n’était pas ainsi qu’il fallait procéder ; il se déshabilla, tout frissonnant de

fièvre, et examina de nouveau ses habits avec le plus grand soin ; il retournait chaque pièce, n’étant pas sûr de n’avoir rien laissé échapper, recommençait l’inspection ; il en vint à retourner le moindre chiffon jusqu’à trois fois.

Mais il ne découvrit rien, pas une trace, sauf quelques gouttes de sang coagulé, au bas du pantalon dont les bords s’effrangeaient. Il saisit un grand canif et coupa cette frange. C’était tout ce qu’il y avait à faire, semblait-il. Tout à coup, il se rappela que la bourse et les objets qu’il avait pris dans le coffre de la vieille étaient toujours dans ses poches. Il n’avait même pas songé, tout à l’heure, à les en retirer pour les cacher. Bien plus, il n’y avait même pas pensé en examinant ses habits.

Mais enfin, qu’est-ce que cela voulait dire ? En un clin d’œil il vida ses poches, en déposa le contenu sur la table, puis, après les avoir retournées pour s’assurer qu’il n’y restait rien, il porta le tout dans un coin de la pièce. À cet endroit, la tapisserie, toute déchirée, se détachait du mur et il se mit à fourrer toutes ses affaires

dans le trou qui s’y trouvait. « Voilà, ni vu ni connu », pensa-t-il avec joie en se relevant et en regardant d’un air hébété le coin où le trou béant bâillait encore davantage.

Soudain, il tressaillit tout entier d’épouvante. « Seigneur, mon Dieu ! murmura-t-il désespérément, que fais-je là, que m’arrive-t-il ? Est-ce là une cachette ? Est-ce ainsi qu’on cache les choses ? »

Il faut dire, à la vérité, qu’il n’avait pas compté sur des objets ; il pensait n’emporter que de l’argent et voilà pourquoi il n’avait pas songé à préparer une cachette. « Mais maintenant qu’ai-je à me réjouir ? songea-t-il, est-ce ainsi qu’on cache les choses ? Non, la raison m’abandonne pour de bon. » À bout de forces il s’assit sur le divan ; il sentait le frisson de la fièvre le reprendre. Il tira machinalement à lui son vieux pardessus d’étudiant, chaud mais tout en loques, laissé là sur une chaise voisine et il s’en couvrit ; puis il s’abandonna aussitôt à un sommeil troublé de délire.

Il perdit conscience ; mais au bout de cinq

minutes il s’éveilla en sursaut et se précipita fou d’angoisse sur ses vêtements. « Comment ai-je pu me rendormir quand rien n’est encore fait ? Parfaitement, parfaitement, je le disais bien, le nœud coulant est toujours à la place où je l’ai fixé. Oublier une chose pareille ! Une telle pièce à conviction ! » Il l’arracha, le déchiqueta et le fourra parmi son linge, sous son oreiller. « Des lambeaux de toile ne risquent pas d’éveiller les soupçons à ce qu’il me semble, c’est du moins ce qu’il me semble », répéta-t-il debout au milieu de la pièce ; puis avec une attention douloureuse, à force d’être tendue, il se mit à regarder autour de lui, pour s’assurer qu’il n’avait rien omis. Il commençait à se sentir torturé par la conviction que tout l’abandonnait, depuis la mémoire jusqu’à la plus simple faculté de raisonner.

« Est-ce donc le commencement, le commencement du supplice ? Voilà ! voilà ! en effet. »

Effectivement, les franges qu’il avait coupées au bas de son pantalon traînaient encore par terre, au milieu de la pièce, exposées au regard du

premier venu. « Mais que m’arrive-t-il ? » s’écria-t-il d’un air éperdu.

Alors, une pensée étrange lui vint à l’esprit : il pensa que ses vêtements étaient peut-être tout couverts de sang et que seul l’affaiblissement de ses facultés l’empêchait de s’en rendre compte... Tout à coup, il se rappela que la bourse était tachée, elle aussi. « Bah ! il doit donc y avoir du sang sur ma poche également, puisque la bourse était encore humide quand je l’y ai mise. » Aussitôt, il retourna la poche et trouva, en effet, des taches sur la doublure. « La raison ne m’a donc pas abandonné tout à fait ; je n’ai donc pas perdu la mémoire, ni la faculté de réfléchir, puisque j’ai songé tout seul à ce détail », pensa-t-il tout triomphant, tandis qu’un profond soupir de soulagement sortait du fond de sa poitrine.

« Ce n’était qu’un moment de faiblesse dû à la fièvre, un accès de délire », et il arracha toute la doublure de la poche gauche de son pardessus. À ce moment-là, un rayon de soleil tomba sur sa botte gauche, il lui sembla apercevoir sur la chaussette qui dépassait par un trou, des taches

révélatrices. Il enleva sa chaussure ; c'étaient, en effet, des traces de sang : tout le bout de la chaussette était taché de sang... « Mais que faire à présent ? Où jeter les chaussettes, la frange, la doublure ? »...

Debout au milieu de la chambre, il tenait toutes ces pièces à conviction dans ses mains et se demandait : « Vais-je les jeter, les jeter dans le poêle ? C'est toujours par là qu'on commence les perquisitions ; si je les brûlais ? Mais comment faire ? Je n'ai même pas d'allumette. Non, il vaut mieux sortir et m'en débarrasser quelque part, oui, m'en débarrasser, répétait-il en se rasseyant sur son divan, et tout de suite, immédiatement, sans perdre une seconde »... mais au lieu d'exécuter cette résolution, il laissa retomber sa tête sur l'oreiller ; le frisson glacé le reprenait ; transi de froid, il s'enveloppa de nouveau dans son manteau.

Longtemps, plusieurs heures durant, il resta ainsi gisant à penser de temps en temps : « Oui, il faut y aller tout de suite, et tout jeter pour n'y plus songer, oui, oui, au plus vite. » À plusieurs

reprises il s’agita sur son divan et voulut se lever, mais il n’y put réussir. À la fin, un coup violent frappé à la porte le tira de son engourdissement.

« Mais ouvre donc, si tu n’es pas mort ; il est toujours à roupiller, criait Nastassia en frappant la porte du poing. Il passe tous les jours que Dieu fait à roupiller comme un chien, c’est un vrai chien ! Ouvre, te dis-je, il est dix heures passées.

– Il n’est peut-être pas chez lui », fit une voix masculine.

« Tiens ! songea Raskolnikov, la voix du concierge ! Que me veut-il ? »

Il sursauta et s’assit sur son divan ; son cœur battait à lui faire mal.

« Et qui donc aurait fermé la porte au crochet ? fit observer Nastassia. Voyez-vous, ce monsieur s’enferme à présent, il a peur qu’on l’emporte. – Ouvre, espèce d’idiot, lève-toi. »

« Que veulent-ils et pourquoi le concierge ? Tout est découvert ! Faut-il résister ou bien ouvrir ? La peste soit d’eux. »

Il se souleva, se pencha en avant et retira le

crochet. Sa chambre était si petite qu'il pouvait ouvrir la porte sans quitter son divan.

Il ne s'était pas trompé ; c'étaient Nastassia et le concierge.

La servante lui jeta un regard étrange ; lui, cependant, regardait le concierge avec une hardiesse désespérée. Cet homme lui tendait silencieusement une feuille grise pliée en deux et cachetée de cire grossière.

« Une assignation qui vient du commissariat, fit-il ensuite.

– De quel commissariat ?

– De la police, du commissariat de police naturellement. C'est clair. Quel commissariat !

– La police, et pourquoi ?...

– Comment le saurais-je, moi ? on te convoque, vas-y. »

Il examina attentivement le jeune homme, jeta un coup d'œil sur la pièce autour de lui et se prépara à se retirer.

« Tu m'as l'air tout à fait malade », observa

Nastassia qui ne quittait pas Raskolnikov des yeux. À ces mots, le concierge tourna la tête. « Il a la fièvre depuis hier », ajouta-t-elle.

Raskolnikov ne répondait rien ; il tenait toujours la feuille dans ses mains sans la décacheter.

« Reste couché, poursuivit la servante prise de pitié en le voyant faire mine de poser un pied par terre. Si tu es malade, n'y va pas. Rien ne presse.

– Qu'est-ce que tu as là dans les mains ? »

Il suivit son regard ; il serrait dans sa main droite les franges de son pantalon, sa chaussette et la doublure de sa poche.

Il avait dormi ainsi ; plus tard il se souvint que dans les vagues réveils qui coupaient ce sommeil fiévreux, il étreignait de toutes ses forces ces objets dans sa main et se rendormait sans desserrer les doigts.

« Voyez-moi ces loques qu'il a ramassées ; il dort avec, comme si c'était un trésor... » Nastassia partit de son rire hystérique. Raskolnikov fourra précipitamment sous son

manteau tout ce qu'il tenait dans la main et fixa sur la servante un regard méfiant.

Bien qu'il fût, à cet instant, presque incapable de raisonner, il sentait qu'on ne traite pas ainsi un homme qu'on vient arrêter. Mais... pourquoi la police ?

« Tu devrais prendre un peu de thé ! En veux-tu ? je t'en apporterai, il en reste.

– Non... je vais y aller, j'y vais tout de suite, balbutia-t-il.

– Mais pourras-tu seulement descendre l'escalier ?

– J'y vais...

– À ton aise. »

Elle sortit derrière le concierge ; lui se précipita aussitôt vers la fenêtre, afin d'y examiner au jour la chaussette et la frange. « Les taches y sont toujours, mais pas trop visibles. La boue et le frottement en ont pâli la couleur. Quelqu'un qui ne serait pas prévenu ne les verrait point. Nastassia n'a donc rien pu remarquer de loin, grâce à Dieu ! »

Alors il décacheta le pli d'une main tremblante, le lut et le relut longtemps avant d'y rien comprendre. C'était une convocation rédigée dans la forme ordinaire et qui lui enjoignait de se rendre, le même jour, à neuf heures et demie, au commissariat de police du quartier.

« En voilà une histoire ! je n'ai personnellement rien à voir avec la police. Et pourquoi aujourd'hui justement ? se demandait-il avec une douloureuse anxiété. Seigneur ! ah ! que cela finisse au plus vite. »

Il allait s'agenouiller pour prier, quand il partit d'un éclat de rire. Ce n'était pas de la prière qu'il riait, mais de lui-même. Il commença à s'habiller rapidement. « Si je dois périr, eh bien, tant pis, je périrai. Il faut mettre la chaussette, pensa-t-il soudain ; après tout, avec la poussière de la route, les traces se verront de moins en moins. » Mais à peine l'eut-il enfilée qu'il l'arracha, pris d'horreur et de dégoût.

Enfin, se rappelant qu'il n'en avait pas d'autre, il la remit avec un nouveau rire. « Ce sont des préjugés, tout est relatif, des habitudes, des

apparences, tout simplement », pensa-t-il rapidement ; cependant, il tremblait de tout son corps. « Voilà, je l'ai bien mise enfin ! j'ai bien fini par la mettre. »

Son hilarité, du reste, avait déjà fait place au désespoir. « Non, c'est au-dessus de mes forces »... ses jambes fléchissaient. « De peur ? » marmotta-t-il ; la tête lui tournait, la fièvre lui donnait la migraine. « C'est une ruse ! Ils veulent m'attirer par la ruse, me prendre par surprise », continuait-il en approchant de l'escalier.

« Le pis, c'est que j'ai le délire... je risque de lâcher une sottise. »

Dans l'escalier, il songea que les objets volés étaient restés dans le trou, derrière la tapisserie. « Peut-être vont-ils profiter de mon absence pour perquisitionner chez moi ? » Il s'arrêta un moment à cette pensée, mais il était envahi d'un profond désespoir, d'une sorte de désespoir cynique, si profond, qu'il fit seulement un geste d'impuissance et continua sa route.

« Pourvu qu'on en finisse vite ! »

La chaleur était de nouveau intolérable. Pas une goutte d’eau n’était tombée tous ces jours-là. Toujours la poussière, la ville encombrée de briques, de chaux, le relent des boutiques sales, des cabarets, les rues pleines d’ivrognes, de colporteurs et de fiacres.

Le soleil éclatant l’aveugla, et lui donna le vertige.

Ses yeux lui faisaient si mal qu’il ne pouvait pas les ouvrir (sensation qu’éprouvent toujours les fiévreux par un jour ensoleillé).

Arrivé au coin de la rue qu’il avait prise la veille, il jeta furtivement un regard angoissé dans la direction de la maison... et détourna aussitôt les yeux.

« S’ils m’interrogent j’avouerai peut-être », pensa-t-il, comme il approchait du commissariat.

Le commissariat venait d’être transféré au quatrième étage d’une maison neuve située à deux ou trois cents mètres de chez lui. Le jeune homme s’était rendu une fois à l’ancien local occupé par la police, mais il y avait fort

longtemps de cela.

En pénétrant sous la porte cochère, il aperçut à droite un escalier qu'un homme tenant un livret à la main était en train de descendre. « Ce doit être un concierge, c'est par conséquent là que se trouve le commissariat. » Et il monta à tout hasard. Il ne voulait demander aucun renseignement.

« J'entrerai, je me mettrai à genoux, et je raconterai tout »... pensa-t-il en montant au quatrième étage.

L'escalier était droit et raide, tout couvert de détritus. Toutes les cuisines des quatre étages donnaient dessus et leurs portes restaient presque tout le jour grandes ouvertes. Aussi, la chaleur était-elle suffocante. On voyait monter et descendre des concierges, leurs livrets sous le bras, des agents, et toutes sortes d'individus des deux sexes qui avaient affaire au commissariat. La porte du bureau était également ouverte, il entra et s'arrêta dans l'antichambre où attendaient des moujiks. La chaleur y était aussi étouffante que dans l'escalier ; de plus le local fraîchement

peint exhalait une odeur qui donnait la nausée.

Après avoir attendu un moment, le jeune homme se décida à passer dans la pièce suivante. Toutes les chambres étaient minuscules et fort basses de plafond. Une terrible impatience le poussait à avancer, sans attendre. Personne ne faisait attention à lui. Dans la seconde pièce travaillaient des scribes à peine mieux vêtus que lui. Tous ces gens avaient l'air étrange ; il s'adressa à l'un d'eux.

« Que veux-tu ? »

Il montra la convocation.

« Vous êtes étudiant ? demanda l'autre après avoir jeté les yeux sur le papier.

– Oui, ancien étudiant. »

Le scribe l'examina, sans aucune curiosité du reste. C'était un homme aux cheveux ébouriffés, au regard vague occupé d'une idée fixe.

« Rien à apprendre de lui, pensa Raskolnikov, tout lui est égal. »

« Adressez-vous au secrétaire », dit le scribe en indiquant la dernière pièce du doigt.

Raskolnikov y entra : cette pièce, la quatrième, était fort étroite et regorgeait de monde. Les gens qui s'y trouvaient étaient un peu plus proprement vêtus que ceux qu'il venait de voir. Il y avait deux dames parmi eux. L'une était en deuil, pauvrement vêtue, assise en face du secrétaire ; elle écrivait quelque chose sous sa dictée. Quant à l'autre, aux formes opulentes, au visage fort rouge, à la toilette très riche, elle portait à son corsage une broche de la grandeur d'une soucoupe. Elle se tenait à l'écart et paraissait attendre quelque chose. Raskolnikov remit son papier au secrétaire ; l'autre y jeta un rapide coup d'œil et dit « attendez » ; puis il continua à s'occuper de la dame en deuil.

Le jeune homme respirait plus librement. « Ce n'est sûrement pas cela », songea-t-il. Il reprenait courage peu à peu.

« La moindre sottise, la moindre imprudence suffirait à me perdre... hum ! Dommage qu'il n'y ait pas d'air ici. On étouffe, la tête me tourne davantage et mon esprit se trouble... »

Il éprouvait un terrible malaise et craignait de

ne pouvoir se dominer. Il cherchait à fixer ses pensées sur un sujet indifférent, mais il n'y réussissait pas. Le secrétaire l'intéressait beaucoup du reste. Il s'ingéniait à déchiffrer son visage. C'était un jeune homme d'environ vingt-deux ans, dont la figure basanée et mobile portait plus que son âge ; il était vêtu à la dernière mode comme un petit-maître. Une raie artistique partageait ses cheveux bien pommadés ; ses doigts blancs et soignés étaient surchargés de bagues ; plusieurs chaînes d'or pendaient à son gilet. Il échangea même avec un étranger qui se trouvait là quelques mots en français et s'en tira d'une façon très satisfaisante.

« Asseyez-vous donc, Louisa Ivanovna », dit-il à la grosse dame rouge en grande toilette qui restait toujours debout, comme si elle n'osait pas s'asseoir, quoiqu'elle eût une chaise près d'elle.

« *Ich danke*[1] », répondit-elle à voix basse ; elle s'assit dans un froufrou de soie. Sa robe bleu pâle garnie de dentelles blanches se gonfla autour

[1] *Ich danke :* Merci (en allemand dans le texte).

d’elle comme un ballon et occupa la moitié de la pièce. Un parfum se répandit. Mais la dame semblait honteuse de tenir tant de place et de sentir si bon ; elle souriait, d’un air à la fois peureux et effronté, et semblait inquiète.

Enfin la dame en deuil eut terminé son affaire et elle se leva. À ce moment, un officier entra bruyamment, l’air crâne, il remuait les épaules à chaque pas, jeta sur la table sa casquette ornée d’une cocarde et s’assit dans un fauteuil. La dame richement vêtue se leva précipitamment de son siège dès qu’elle l’aperçut et se mit à saluer avec une ardeur, un empressement extraordinaires. Mais il ne lui prêta aucune attention et elle n’osa se rasseoir en sa présence. Ce personnage était l’adjoint du commissaire de police ; il avait de longues moustaches roussâtres tendues horizontalement des deux côtés de son visage et des traits extrêmement fins, qui n’exprimaient qu’une certaine impudence.

Il regarda Raskolnikov de travers et même avec une sorte d’indignation : sa mise était par trop misérable et sa contenance, si modeste

qu’elle fût, jurait avec cette tenue. Raskolnikov eut l’impudence de soutenir si hardiment le regard de ce fonctionnaire que l’autre en fut blessé.

« Qu’est-ce que tu veux, toi ? cria-t-il, étonné sans doute qu’un pareil va-nu-pieds ne baissât pas les yeux devant son regard fulgurant.

– On m’a fait venir, j’ai été convoqué, balbutia Raskolnikov.

– C’est l’étudiant auquel on réclame de l’argent, se hâta de dire le secrétaire en s’arrachant à ses papiers. – Voilà, et il tendit un cahier à Raskolnikov en désignant un certain endroit, – lisez. »

« De l’argent ? Quel argent ? pensait Raskolnikov, ainsi, ce n’est sûrement pas cela » ; il en tressaillit de joie. Il éprouvait soudain un soulagement immense, inexprimable, un allégement extraordinaire.

« Mais à quelle heure vous a-t-on demandé de venir, monsieur ? cria le lieutenant dont la mauvaise humeur ne faisait que croître. On vous

écrit neuf heures et il est déjà onze heures passées.

– On m’a apporté ce papier il y a un quart d’heure, répliqua Raskolnikov d’une voix non moins haute ; il était pris, lui aussi, d’une colère subite et s’y abandonnait avec un certain plaisir. – Je suis bien bon d’être venu, malade, avec la fièvre.

– Ne criez pas !

– Je ne crie pas, je parle même très posément, c’est vous qui criez, je suis étudiant et je ne permets pas qu’on le prenne avec moi sur ce ton. »

Cette réponse irrita à tel point l’officier qu’au premier moment il ne put répondre ; des sons inarticulés s’échappaient de ses lèvres écumantes. Il bondit de son siège.

« Taisez-vous ! Vous êtes à l’audience, ne faites pas l’insolent, monsieur.

– Mais vous aussi vous êtes à l’audience ! s’écria Raskolnikov, et non content de crier, vous fumez devant nous, c’est donc vous qui nous

manquez de respect. »

Il prononça ces mots avec une joie indicible.

Le secrétaire contemplait cette scène avec un sourire ; le fougueux lieutenant parut hésiter un moment.

« Cela ne vous regarde pas, cria-t-il enfin en affectant de parler très haut. Prenez plutôt la peine de faire la déclaration qu'on vous demande. Montrez-lui, Alexandre Grigorevitch. On porte plainte contre vous. Vous ne payez pas vos dettes ! En voilà un oiseau !... »

Mais Raskolnikov ne l'écoutait plus, il s'était avidement emparé de la feuille dans son impatience de trouver le mot de cette énigme. Il la lut une fois, la relut, mais ne put comprendre.

« Qu'est-ce ? demanda-t-il au chef de la Chancellerie.

– C'est un billet dont on vous réclame le paiement ; vous devez en verser le montant avec tous les frais, amende, etc., ou déclarer par écrit à quelle date vous paierez et en même temps vous engager à ne pas quitter la capitale et à ne pas

vendre ou engager tout ce que vous possédez avant de vous être acquitté de votre dette. Quant à votre créancier, il est libre de vendre vos biens et de demander l'application de la loi.

– Mais... je ne dois rien à personne.

– Cela ne nous regarde pas ; il a été remis entre nos mains un effet protesté de cent quinze roubles, souscrit par vous il y a neuf mois à la dame Zarnitzine, veuve d'un assesseur collégial, et que la veuve Zarnitzine a remis en paiement au conseiller à la cour Tchebarov ; nous vous avons donc convoqué, afin de recevoir votre déclaration.

– Mais c'est ma logeuse !

– Et qu'importe que ce soit votre logeuse ? »

Le chef de la Chancellerie le considérait avec un sourire de pitié indulgente et solennelle en même temps, comme un novice qui commençait à apprendre à ses dépens ce que c'est que d'être débiteur. Il avait l'air de dire : « Hein ! qu'en penses-tu à présent ? »

Mais qu'importaient, qu'importaient

maintenant à Raskolnikov le billet et les réclamations de sa logeuse ? Cela valait-il la peine qu'il s'en inquiétât ou même qu'il y prêtât la moindre attention ?

Il était là à lire, à écouter, à répondre, à poser même des questions, mais tout cela se faisait machinalement. Le bonheur de se sentir sain et sauf, d'avoir échappé au danger récent, voilà ce qui remplissait tout son être à cette minute. Tout souci d'avenir, toute préoccupation, toute analyse, étaient pour l'instant chassés. Ce fut un moment de joie absolue, animale. Mais au même instant, une tempête éclata dans le bureau. Le lieutenant encore tout bouleversé de l'affront qui venait de lui être infligé et désireux de prendre une revanche, se mit tout à coup à malmener la dame aux beaux atours, qui depuis qu'il était entré ne cessait de le regarder avec un sourire stupide.

« Et toi, drôlesse, cria-t-il à pleins poumons (la dame en deuil était déjà sortie), que s'est-il passé chez toi la nuit dernière ? Hein ? Te voilà encore à causer du scandale dans toute la rue ; toujours

des rixes, des scènes d'ivresse. Tu veux donc être envoyée dans un pénitencier ? Voyons, je te l'ai bien dit, je t'ai prévenue dix fois qu'à la onzième fois je perdrais patience. Et tu recommences ! tu es incorrigible, catin ! »

Raskolnikov fut si stupéfait de voir traiter ainsi la dame aux beaux atours qu'il en laissa même tomber le papier qu'il tenait dans les mains. Toutefois, il ne tarda pas à comprendre de quoi il retournait et l'histoire lui parut fort amusante. Il écoutait avec plaisir et éprouvait une violente envie de rire aux éclats... Tous ses nerfs lui semblaient agités d'impatience.

« Ilia Petrovitch... », fit le secrétaire, mais il reconnut aussitôt que son intervention serait inopportune ; il savait par expérience qu'il n'y avait pas moyen d'arrêter le bouillant officier une fois qu'il était lancé.

Quant à la belle dame, l'orage déchaîné sur elle l'avait d'abord fait trembler, mais, chose étrange, à mesure que les invectives pleuvaient sur elle, son visage devenait de plus en plus aimable et plus charmant le sourire qu'elle

adressait au lieutenant. Elle multipliait les révérences et attendait avec impatience qu'il lui laissât placer son mot.

« Il n'y a eu chez moi ni tapage ni rixe, monsieur le capitaine, s'écria-t-elle précipitamment dès qu'on lui eut permis de le faire (elle parlait le russe couramment, avec un fort accent allemand), aucun, aucun scandale (elle disait « schkandale »). Cet homme est arrivé ivre et je vais vous raconter tout, monsieur le capitaine, moi je ne suis pas coupable... Ma maison est une maison convenable, mes manières sont très convenables, monsieur le capitaine, et moi-même je ne voulais aucun schkandale.

« Et lui, il est venu tout à fait ivre, et il a demandé trois bouteilles (elle disait « pouteilles »), puis il a levé les jambes et commencé à jouer du piano avec son pied et cela, cela ne convient pas du tout à une maison convenable, et il a cassé tout le piano, et ce n'est pas une manière de se conduire ; je le lui ai fait observer, alors il a pris la bouteille et s'est mis à repousser tout le monde avec. Alors moi j'ai

aussitôt appelé le concierge et Karl est venu, alors il a pris Karl et lui a poché un œil et à Henriette aussi, et moi, il m'a donné cinq gifles ; ce sont des manières si peu délicates, pour une maison convenable, monsieur le capitaine, alors moi je criais. Alors lui a ouvert la fenêtre qui donne sur le canal et il s'est mis à pousser des cris comme un petit cochon. Et comment peut-on pousser des cris comme un petit cochon à la fenêtre ? Fi ! Fi ! Fi ! Et Karl le tirait par-derrière par les pans de son habit pour l'éloigner de la fenêtre et il lui a, je ne le nie pas, monsieur le capitaine, arraché une des basques de son habit. Alors il a crié *man muss*[1] lui payer quinze roubles d'indemnité. Moi, monsieur le capitaine, je lui ai payé cinq roubles *sein Rock*[2] et je dois vous dire que ce n'est pas un client convenable, monsieur le capitaine, c'est lui qui a fait tout le scandale et il m'a dit qu'il peut raconter toute cette histoire sur moi dans les journaux.

---

[1] *Man muss :* On doit (en allemand dans le texte).

[2] *Sein Rock :* Son habit (également en allemand dans le texte).

– C’est donc un écrivain ?

– Oui, monsieur le capitaine, et quel client peu honorable, monsieur le capitaine, qui se permet dans une maison honorable...

– Allons, allons, assez ; je t’ai déjà dit, je te l’ai déjà dit...

– Ilia Petrovitch... » répéta le secrétaire d’un air significatif.

Le lieutenant lui jeta un rapide coup d’œil et le vit hocher légèrement la tête.

« Eh bien voici, en ce qui te concerne, mon dernier mot, respectable Louisa Ivanovna, continua le lieutenant. S’il se produit encore un seul scandale dans ton honorable maison, je te fais coffrer, comme tu dis en style noble. Tu as entendu ? Ainsi l’écrivain, le littérateur a accepté cinq roubles pour sa basque dans une « honorable maison ». Les voilà bien les écrivains ! il foudroya Raskolnikov d’un regard méprisant. – Il y a deux jours, à la taverne, autre histoire : Monsieur le littérateur a dîné et prétend ne pas payer. « Moi, dit-il, pour la peine, je vous

réserverai un rôle dans ma satire. » Et l'autre jour, sur un bateau, un autre écrivaillon s'est permis d'insulter fort grossièrement la très respectable famille d'un conseiller d'État, sa femme et sa fille. Dernièrement on en a chassé un à coups de pied d'une pâtisserie : voilà comment ils sont tous ces littérateurs, ces écrivaillons, ces étudiants, tous ces bavards... Fi ! Toi, tu peux t'en aller, mais j'aurai l'œil sur toi,... prends garde. As-tu entendu ? »

Louisa Ivanovna se mit à saluer de tous côtés, de l'air le plus empressé, et se dirigea ainsi vers la sortie, à reculons, en continuant ses révérences.

Devant la porte, elle se heurta à un bel officier à la figure fraîche et ouverte encadrée de superbes favoris blonds, fort épais. C'était le commissaire, Nicodème Fomitch, en personne. Louisa Ivanovna, en l'apercevant, se hâta de s'incliner une dernière fois jusqu'à terre et se précipita hors du bureau à petits pas sautillants.

« Encore la foudre, le tonnerre, les éclairs, la trombe, l'ouragan, fit Nicodème Fomitch en s'adressant amicalement à son adjoint ; on t'a

encore échauffé la bile et tu t'es emporté. Je t'ai entendu de l'escalier.

– Comment ! proféra négligemment Ilia Petrovitch en transportant ses papiers à une autre table avec ce même balancement des épaules qui lui était familier, voilà, jugez-en vous-même : Monsieur l'écrivain, ou plutôt l'étudiant, c'est-à-dire ancien étudiant, qui ne paye pas ses dettes, signe des billets, refuse de quitter son logement. On porte continuellement plainte contre lui et c'est ce monsieur qui se formalise parce que j'allume une cigarette en sa présence ! quand lui-même fait des bassesses ; tenez, regardez, le voilà, dans son aspect le plus attrayant... oui !

– Pauvreté n'est pas vice, mon ami, mais quoi, on sait bien que tu es comme la poudre, prompt à t'enflammer. Quelque chose dans sa manière d'être vous aura froissé et vous n'aurez pas su vous contenir vous aussi, poursuivit Nicodème Fomitch en s'adressant aimablement à Raskolnikov. Mais vous avez eu tort : C'est un homme ex-cel-lent, je vous assure, mais vif comme la poudre, une vraie poudre : il

s'échauffe, prend feu, brûle et tout est passé, au demeurant un cœur d'or. Au régiment on l'avait surnommé le lieutenant Poudre...

– Et quel régiment c'était ! » s'écria Ilia Petrovitch, très sensible aux délicates flatteries de son chef, mais continuant cependant à bouder. Raskolnikov éprouva soudain le désir de leur dire à tous quelque chose d'extraordinairement agréable.

« Mais voyez-vous, capitaine, commença-t-il du ton le plus dégagé en s'adressant à Nicodème Fomitch, mettez-vous à ma place... Je suis prêt à lui adresser des excuses, pour peu que j'aie des torts envers lui ; je suis un étudiant malade et pauvre, accablé par la misère (ce furent ses propres paroles : accablé !), j'ai quitté l'Université, car je ne puis subvenir à mes besoins, mais je dois recevoir de l'argent... ma mère et ma sœur habitent la province de... elles m'en enverront et je paierai. Ma logeuse est une brave femme ; mais elle est si fâchée de voir que j'ai perdu mes leçons et que je ne la paie plus depuis quatre mois qu'elle refuse même de

m’envoyer mon dîner... Je ne comprends rien à ce billet, elle exige que je la paye maintenant, le puis-je ? Jugez-en vous-même !...

– Mais cela ne nous regarde pas... observa de nouveau le secrétaire.

– Permettez, permettez, je suis tout à fait de votre avis, mais permettez-moi de vous expliquer, reprit Raskolnikov en s’adressant toujours à Nicodème Fomitch et non au secrétaire ; il cherchait aussi à attirer l’attention d’Ilia Petrovitch, bien que ce dernier affectât dédaigneusement de ne pas l’écouter et d’être tout à ses paperasses. Laissez-moi vous expliquer qu’il y a trois ans que je loge chez elle, depuis mon arrivée de province et qu’au début... au début, après tout, pourquoi ne pas l’avouer, je lui avais promis au début d’épouser sa fille ; c’était une promesse verbale, tout simplement... Cette jeune fille... elle me plaisait d’ailleurs... bien que je ne fusse pas amoureux d’elle... en un mot j’étais jeune, je veux dire que ma logeuse m’a ouvert alors un large crédit et j’ai mené une vie... j’ai été fort léger.

– On ne vous demande pas ces détails intimes, monsieur, et nous n’avons d’ailleurs pas le temps de les entendre », interrompit grossièrement Ilia Petrovitch dont la voix décelait un triomphe secret ; mais Raskolnikov poursuivit avec feu, bien qu’il lui fût soudain devenu extrêmement pénible de parler.

« Mais permettez... permettez-moi de vous raconter un peu comment tout s’est passé, quoique... je le reconnais avec vous, ce soit inutile. Il y a un an la jeune fille est morte de la fièvre typhoïde ; je suis resté locataire de Mme Zarnitzine et quand ma logeuse est allée demeurer dans la maison où elle habite aujourd’hui, elle m’a dit amicalement... qu’elle avait toute confiance en moi... mais que néanmoins, elle serait bien aise si je lui signais un billet de cent quinze roubles, somme à laquelle elle évaluait le montant de mes dettes. Permettez... Elle m’a positivement assuré qu’une fois en possession de ce papier elle continuerait à me faire crédit autant que je voudrais et que jamais, jamais, ce sont ses propres paroles, elle ne mettrait ce billet en circulation... Et voilà que

maintenant que j'ai perdu mes leçons, et que je n'ai pas de quoi manger, elle exige le paiement de ce billet. Que voulez-vous que je dise ?

– Tous ces détails pathétiques ne nous regardent pas, monsieur, expliqua Ilia Petrovitch d'un ton insolent, vous devez nous donner la déclaration et l'engagement qu'on vous a demandés ; quant à l'histoire de vos amours et toutes ces tragédies et ces lieux communs, nous n'en avons que faire.

– Oh ! tu es trop dur... » marmotta Nicodème Fomitch en s'installant devant la table et en se mettant à signer lui aussi des papiers. Il semblait un peu honteux.

« Écrivez donc, dit le secrétaire à Raskolnikov.

– Qu'écrire ? demanda celui-ci d'un ton particulièrement brutal.

– Je vais vous dicter. »

Raskolnikov crut s'apercevoir que le secrétaire se montrait plus dédaigneux avec lui depuis sa confession, mais chose étrange, il se sentait

soudain plein d'indifférence pour l'opinion qu'on pouvait avoir de lui et ce changement s'était opéré brusquement en un clin d'œil. S'il avait voulu réfléchir, ne fût-ce qu'une minute, il se serait sans doute étonné d'avoir pu causer ainsi avec ces fonctionnaires et même les forcer à entendre ces confidences. D'où lui était venu soudain cet état d'esprit ? Maintenant, au contraire, si la chambre au lieu de se trouver pleine de policiers avait été remplie de ses amis les plus intimes, il n'eût sans doute pas trouvé une parole amicale ou sincère à leur dire dans le vide où sombrait son cœur. Une lugubre impression d'isolement infini et terrible l'envahissait. Ce n'était ni l'humiliation de s'être livré à ces épanchements devant Ilia Petrovitch, ni celle de le voir triompher insolemment qui avait produit cette révolution en lui. Oh ! que lui importait maintenant sa propre bassesse ? Que lui importait ces airs hautains, ces lieutenants, ces Allemandes, ces poursuites, ces commissariats ? etc. Il n'aurait pas bronché même en se voyant condamné à cet instant à être brûlé vif ; bien plus : à peine eût-il écouté sans doute le

jugement. Quelque chose de tout nouveau s’accomplissait en lui qu’il n’aurait su définir et qu’il n’avait jamais éprouvé. Il comprenait, ou plutôt sentait de tout son être, qu’il ne pourrait s’abandonner à des confessions sentimentales, ni à la plus simple conversation, non seulement avec tous ces gens du commissariat, mais encore avec ses parents les plus proches ; sa mère, sa sœur, il ne pourrait jamais plus s’adresser à elles en aucun cas de sa vie. Jamais encore il n’avait éprouvé de sensation si étrange et si cruelle et ses souffrances redoublaient du fait qu’il avait conscience que c’était bien là une sensation plutôt qu’un sentiment raisonné, une sensation épouvantable, la plus torturante qu’il eût connue dans sa vie.

Le secrétaire se mit à lui dicter une formule de déclaration usitée en pareil cas : « Je ne puis payer et promets de m’acquitter à telle date ; je m’engage à ne pas quitter la ville, à ne pas vendre mes biens ni à en faire don », etc.

« Mais vous n’êtes pas en état d’écrire, la plume vous tombe des mains, fit remarquer le secrétaire en examinant Raskolnikov avec

curiosité. Vous êtes malade ?

– Oui... un vertige... continuez.

– C’est tout, signez. »

Le secrétaire lui prit la feuille des mains et se tourna vers les autres solliciteurs.

Raskolnikov rendit la plume mais au lieu de se lever pour partir, il appuya les coudes sur la table et se prit la tête entre les mains. Il lui semblait qu’on lui enfonçait un clou dans le crâne. Une pensée bizarre lui vint tout à coup : se lever, s’approcher de Nicodème Fomitch et lui conter l’affaire de la veille jusqu’au moindre détail, ensuite s’en aller avec lui dans son logement et lui montrer les objets cachés dans le trou derrière la tapisserie.

L’impulsion qui le poussait à agir ainsi était si forte, qu’il se levait déjà pour la mettre à exécution lorsqu’il pensa (soudain) : « Ne ferais-je pas mieux de réfléchir au moins une minute ? – Non, il vaut mieux ne penser à rien et secouer au plus vite ce fardeau. » Mais soudain, il s’arrêta net, cloué sur place, eût-on dit. Nicodème

Fomitch parlait avec feu à Ilia Petrovitch ; des phrases arrivaient jusqu'à lui.

« Impossible, on les relâchera tous les deux ! D'abord tout contredit cette accusation, jugez-en. Pourquoi auraient-ils appelé le concierge s'ils avaient commis la chose ? Pour se dénoncer eux-mêmes ? Par ruse ? Non, la ruse serait forte et enfin l'étudiant Pestriakov a été aperçu par les deux concierges et par une bourgeoise, devant la porte, juste au moment où il entrait ; il était accompagné de trois amis qui l'ont quitté devant la maison et il a demandé en leur présence l'adresse de la vieille au concierge. Non, mais dites-moi, aurait-il posé cette question s'il était venu avec ce dessein ? Quant à Koch, celui-ci a passé une demi-heure chez l'orfèvre du rez-de-chaussée avant de monter chez la vieille. Il était juste huit heures moins le quart quand il est monté. Maintenant réfléchissez...

– Mais permettez, comment expliquer ces contradictions dans leurs dires ? Ils affirment eux-mêmes qu'ils ont sonné, que la porte était fermée, et trois minutes après, quand ils sont

revenus avec le concierge, elle était déjà ouverte ?

– Là est toute l’affaire. Il est hors de doute que l’assassin se trouvait dans l’appartement et qu’il s’y était enfermé au verrou. Ils l’auraient infailliblement pincé si Koch n’avait commis la sottise d’aller lui-même chercher le concierge et c’est pendant ce temps-là que le meurtrier a réussi à se faufiler dans l’escalier et à leur glisser sous le nez. Koch se signe à tour de bras ; si j’étais resté à mon poste, dit-il, il aurait sauté sur moi et m’aurait tué avec sa hache. Il veut faire célébrer un *Te Deum*, ha ! ha !

– Et personne n’a aperçu le meurtrier ?

– Comment l’aurait-on aperçu ? La maison est une vraie arche de Noé, fit remarquer le secrétaire, qui de sa place prêtait l’oreille à la conversation.

– L’affaire est claire, l’affaire est claire ! répéta Nicodème Fomitch avec feu.

– Non, elle est fort obscure », soutenait Ilia Petrovitch.

Raskolnikov prit son chapeau et se dirigea vers la sortie, mais il n’arriva pas jusqu’à la porte...

Quand il revint à lui il se vit assis sur une chaise ; quelqu’un le soutenait à droite ; à gauche, un autre lui tendait un verre jaunâtre plein d’eau de la même couleur. Nicodème Fomitch, debout en face de lui, le regardait fixement ; il se leva.

« Eh bien, qu’y a-t-il, vous êtes malade ? demanda le commissaire d’un ton assez sec.

– Il pouvait à peine tenir la plume tout à l’heure quand il écrivait sa déclaration, fit remarquer le secrétaire en se rasseyant devant son bureau et en se remettant à ses paperasses.

– Et il y a longtemps que vous êtes malade ? » cria Ilia Petrovitch de sa place en feuilletant, lui aussi, des papiers. Il s’était naturellement approché comme les autres de Raskolnikov et l’avait examiné pendant son évanouissement ; mais, en le voyant revenir à lui, il avait aussitôt regagné sa place.

« Depuis hier, marmotta Raskolnikov.

– Et hier, vous êtes sorti ?

– Oui.

– Malade ?

– Oui.

– À quelle heure ?

– Entre sept et huit heures.

– Permettez-moi de vous demander : où êtes-vous allé ?

– Dans la rue.

– Réponse brève et nette ! »

Raskolnikov avait fait ces réponses d'une voix dure, entrecoupée ; il était pâle comme un linge et ses grands yeux noirs enflammés ne s'abaissaient point devant le regard d'Ilia Petrovitch.

« Il peut à peine se tenir sur ses jambes et toi..., voulut faire observer Nicodème Fomitch.

– N'importe », répondit Ilia Petrovitch d'un air énigmatique.

Nicodème Fomitch se préparait à ajouter quelque chose, mais jetant les yeux sur le

secrétaire, il rencontra le regard que ce fonctionnaire fixait sur lui et garda le silence. Tous se turent brusquement d'une façon bizarre.

« Allons, c'est bien, finit par dire Ilia Petrovitch ; nous ne vous retenons pas. »

Raskolnikov se retira ; il n'était pas encore sorti que la conversation reprenait vivement entre les policiers ; la voix de Nicodème Fomitch s'élevait au-dessus des autres, elle semblait interroger...

Dans la rue, le jeune homme reprit tout son sang-froid.

« Une perquisition, ils vont immédiatement perquisitionner, se répétait-il en se dirigeant rapidement vers sa demeure. Les bandits ! Ils ont des soupçons ! » La frayeur qu'il avait éprouvée tantôt le ressaisissait tout entier.

II

« Et si la perquisition avait déjà eu lieu ? Je peux aussi bien les rencontrer chez moi... »

Mais voici sa chambre, tout y est en ordre, on n'y voit personne ; Nastassia elle-même n'a touché à rien.

Seigneur, comment avait-il pu laisser toutes ces affaires dans ce trou ?

Il se précipita vers le coin et, introduisant sa main sous la tapisserie, il les retira et en remplit ses poches. Il y avait huit pièces en tout : deux petites boîtes contenant des boucles d'oreilles ou quelque chose d'approchant. Il ne s'arrêta pas à les examiner. Puis, quatre petits écrins en maroquin. Une chaîne de montre était simplement enveloppée dans un journal, un autre objet qui semblait devoir être une décoration également. Raskolnikov mit le tout dans ses poches, dans celles de son pantalon et dans la

seule qui restât à son pardessus, la droite, en faisant tout son possible pour qu’elles ne parussent pas trop gonflées. Il prit la bourse aussi et sortit de la pièce en laissant la porte grande ouverte, cette fois.

Il marchait d’un pas rapide et ferme ; il se sentait lucide quoique brisé. Il redoutait les poursuites et craignait que, dans une demi-heure, un quart d’heure peut-être, on n’eût déjà décidé de le faire suivre. Il fallait par conséquent se hâter de faire disparaître les pièces à conviction. Il devait s’acquitter de cette tâche tant qu’il lui restait un semblant de forces et quelque sang-froid... Mais où aller ?... Cette question était résolue depuis longtemps. « Je jetterai les objets dans le canal et toute l’affaire en tombera à l’eau, ni vu ni connu. » Voilà ce qu’il avait décidé dès la nuit précédente, dans son délire, et il avait alors, à plusieurs reprises, tenté de se lever pour aller tout jeter au plus vite. Pourtant, l’exécution de ce plan présentait de graves difficultés.

Pendant plus d’une demi-heure, il se contenta d’errer sur le quai du canal Catherine, en

examinant au fur et à mesure tous les escaliers qui conduisaient au bord de l’eau. Mais il ne pouvait pas songer à réaliser son dessein. Ici, c’était un lavoir où des blanchisseuses travaillaient ; plus loin des barques amarrées à la berge et le quai fourmillait de passants ; il risquait d’être vu, remarqué de toutes parts : on trouverait étrange de voir un homme descendre exprès, s’arrêter et jeter quelque chose ; et si les écrins surnageaient au lieu de disparaître ? Ce qui ne manquerait pas d’arriver... Chacun pourrait les voir. Surtout que déjà les gens le regardaient d’un air singulier en le croisant, comme s’ils n’avaient à se préoccuper que de lui. « Pourquoi me regardent-ils ainsi, songeait-il, ou est-ce un effet de mon imagination ? »

Enfin, il pensa qu’il ferait peut-être mieux de se diriger vers la Néva. Il y avait en effet moins de monde sur les quais du fleuve. Il risquait moins d’être remarqué ; puis il était plus commode d’y jeter les objets ; surtout il serait plus loin de son quartier. Et soudain, il se demanda avec étonnement pourquoi il avait passé une demi-heure au moins à errer si anxieusement

dans des lieux dangereux au lieu de trouver cette solution. Il avait perdu une demi-heure, toute une demi-heure, à vouloir accomplir un projet insensé, uniquement parce qu'il en avait formé le plan dans son délire. Il devenait à la vérité extrêmement distrait, sa mémoire sombrait et il s'en rendait compte. Décidément, il fallait faire vite !

Il se dirigea vers la Néva par la perspective V..., mais chemin faisant, une autre idée lui vint. Pourquoi la Néva. Pourquoi jeter les objets à l'eau ? Ne valait-il pas mieux s'en aller quelque part au loin, dans les îles par exemple, et là, chercher un endroit solitaire, dans un bois, y enfouir le paquet au pied d'un arbre, en prenant soin cependant de noter l'endroit ? Bien qu'il se rendît compte qu'il était incapable, à cette minute, de raisonner logiquement, cette pensée lui parut fort pratique.

Mais il était dit qu'il ne parviendrait pas non plus jusqu'aux îles. Comme il débouchait de la perspective V... sur la place, il aperçut tout à coup sur sa gauche l'entrée d'une cour entourée

d’immenses murailles ; à droite en entrant, un mur, qui semblait ne jamais avoir été peint, celui d’une haute maison voisine ; à gauche, parallèle à ce mur, une clôture de bois qui s’enfonçait de vingt pas environ dans la cour, puis tournait à gauche ; elle délimitait un espace de terrain isolé et couvert de matériaux. Plus loin, tout au fond de la cour, on apercevait un hangar dont le toit dépassait la palissade. Il devait y avoir là un atelier de sellerie, de menuiserie ou quelque chose d’approchant. Tout le terrain était noirci d’une poussière de charbon qui s’étalait partout. « Voilà un endroit où jeter les objets, puis s’en aller », pensa-t-il. Ne voyant personne autour de lui, il se faufila dans la cour et aperçut tout près de la porte, contre la palissade, une gouttière (comme on en voit souvent dans les bâtiments qui abritent des ateliers). Au-dessus de la gouttière on avait inscrit à la craie, sur la clôture, comme il convient, en pareil cas : « Défense du riné ». C’était déjà un avantage qu’il ne risquât pas d’éveiller les soupçons en s’y arrêtant. Il songea : « Je pourrais tout jeter ici quelque part et m’en aller. »

Il promena un dernier regard autour de lui et mit la main à sa poche. Mais, à ce moment-là, il remarqua tout à coup près du mur extérieur, entre la porte et la gouttière, une énorme pierre non équarrie qui devait peser une cinquantaine de kilos au moins. De l'autre côté du mur, dans la rue, on entendait le bruit des passants, toujours assez nombreux à cet endroit. Du dehors, personne ne pouvait l'apercevoir ; il aurait fallu pour cela que quelqu'un se penchât dans la cour, ce qui pouvait arriver du reste. Il fallait donc se hâter.

Il se baissa vers la pierre, la saisit à deux mains par son sommet, et, réunissant toutes ses forces, parvint à la renverser. Le sol à l'endroit qu'elle avait occupé, formait un petit creux ; il y jeta aussitôt tout ce qu'il avait dans ses poches. La bourse par-dessus les bijoux. Néanmoins la cavité n'était pas encore entièrement comblée. Il releva d'un seul mouvement la pierre et parvint à la replacer à l'endroit où elle se trouvait auparavant ; tout au plus semblait-elle un peu exhaussée. Mais il tassa avec son pied un peu de terre contre les bords. Il n'y paraissait plus.

Alors il sortit et se dirigea vers la place. De nouveau, une joie intense, presque insupportable, s’empara momentanément de lui. Ni vu ni connu. « Et qui songerait, non, mais qui pourrait songer à fouiller sous cette pierre ? Elle est peut-être là depuis qu’on a bâti la maison, Dieu sait combien de temps elle y restera encore. Et même si on trouvait les objets ? Qui songera à moi ? Tout est fini. Plus de preuves ! » Il se mit à rire, oui, il se souvint plus tard d’avoir ri d’un petit rire nerveux, muet, interminable. Il riait encore en traversant la place, mais, quand il arriva sur le boulevard où il avait l’autre jour fait la rencontre de la jeune fille, son hilarité cessa brusquement.

D’autres pensées lui étaient venues. L’idée de passer devant le banc, où il était resté à réfléchir, après le départ de la fillette, lui paraissait épouvantable, effroyable également celle de rencontrer ce gendarme « moustachu » auquel il avait donné vingt kopecks. « Le diable l’emporte ! »

Il continuait à marcher en jetant autour de lui des regards furieux et distraits. Toutes ses

pensées tournaient maintenant autour d’un seul point dont il s’avouait lui-même toute l’importance. Il sentait, que pour la première fois depuis deux mois, il se trouvait seul en face de cette question, en tête à tête avec elle.

« Ah ! le diable emporte tout cela ! pensa-t-il tout à coup dans un accès de violente colère. Le vin est tiré, il faut le boire, que le diable l’emporte et la nouvelle vie aussi ! Que tout cela est bête, Seigneur ! Que de mensonges j’ai débités, combien j’ai commis de bassesses aujourd’hui ! Quelles misérables platitudes pour me concilier la bienveillance de l’exécrable Ilia Petrovitch. Bah ! qu’importe ! Je me moque pas mal de tous ces gens et des turpitudes que j’ai pu commettre ! Ce n’est pas du tout de cela qu’il s’agit. Pas le moins du monde... »

Et soudain, il s’arrêta net ; une question nouvelle, inattendue, infiniment simple, venait de se poser à lui et le frappait d’étonnement : « Si tu as agi dans toute cette histoire en homme intelligent et non en imbécile, si tu as poursuivi un but précis, comment se fait-il que tu n’aies pas

jeté un coup d’œil dans la bourse et comment en es-tu à ignorer ce que t’a rapporté l’acte dont tu n’as pas craint d’assumer les dangers, l’horreur et l’infamie ? N’étais-tu pas prêt tout à l’heure à jeter à l’eau cette bourse, ces bijoux que tu n’as même pas regardés ?... Enfin, à quoi cela rime-t-il ? »

Oui, toutes ces réflexions étaient parfaitement fondées. Il le savait bien avant de se les formuler. La nuit où il avait résolu de tout jeter à l’eau, il avait pris cette décision sans hésiter, comme s’il lui eût été impossible d’agir autrement... Oui, il savait toutes ces choses et se souvenait du moindre détail ; il savait que tout devait se passer ainsi ; il le savait depuis le moment où il avait tiré les écrins du coffre sur lequel il était penché... Oui, parfaitement...

« C’est parce que je suis très malade, décida-t-il enfin, d’un air sombre. Je me torture et me déchire moi-même ; je suis incapable de contrôler mes actions... Hier, avant-hier et tous ces jours-ci, je ne fais que me martyriser... Quand je serai guéri, je ne le ferai plus... Mais si je ne guéris

jamais ? Seigneur ! Comme je suis las de toute cette histoire ! »

Il continuait à marcher, tout en réfléchissant ainsi. Il avait terriblement envie d'échapper à ces pensées, mais ne savait comment s'y prendre. Une sensation nouvelle s'emparait irrésistiblement de lui et croissait d'instant en instant. C'était un dégoût presque physique, un dégoût opiniâtre, haineux pour tout ce qu'il rencontrait, toutes les choses et les gens qui l'entouraient. Il avait horreur de tous les passants, horreur de leurs visages, de leur démarche, de leurs moindres mouvements. Il aurait aimé leur cracher à la face, il était prêt à mordre quiconque lui adresserait la parole...

Arrivé sur le quai de la Petite-Néva, dans Vassilievski Ostrov, il s'arrêta soudain brusquement près du pont. « C'est là qu'il habite, ici, dans cette maison, pensa-t-il. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Mes jambes m'ont machinalement porté jusqu'au logis de Rasoumikhine, la même histoire que l'autre jour. C'est tout de même très curieux ; suis-je venu

exprès ou bien ai-je été amené ici par le hasard ? N’importe, j’ai bien dit l’autre jour que j’irais chez Rasoumikhine *le lendemain*. Eh bien ! voilà, je suis venu ! Est-ce que je ne pourrais plus lui rendre visite par hasard ? »

Il monta au cinquième étage où habitait son ami.

Ce dernier était chez lui en train d’écrire dans sa chambre ; il vint lui ouvrir lui-même. Ils ne s’étaient pas vus depuis quatre mois. Il portait une robe de chambre toute usée, presque en lambeaux ; il avait les pieds nus dans des pantoufles, les cheveux ébouriffés ; il n’était ni rasé, ni lavé. Il parut étonné en voyant Raskolnikov.

« Que t’arrive-t-il ? » s’écria-t-il en l’examinant des pieds à la tête, puis il se tut et laissa échapper un sifflement. « Les affaires vont donc si mal ? Le fait est, frère, que tu arrives à nous dépasser tous en fait d’élégance, ajouta-t-il en examinant les haillons de son camarade. Assieds-toi donc, tu dois être fatigué. » Et quand Raskolnikov se laissa tomber sur le divan turc

tendu de toile usée (un divan pire, entre parenthèses, que le sien), Rasoumikhine remarqua soudain que son hôte paraissait souffrant.

« Mais tu es sérieusement malade, le sais-tu au moins ? » Il voulut tâter le pouls. Raskolnikov lui arracha sa main.

« Non, fit-il, inutile, je suis venu... voilà, je n’ai plus de leçons... je voulais... non, je n’ai nul besoin de leçons...

– Veux-tu que je te dise une chose ? Tu as le délire, fit observer Rasoumikhine qui le considérait attentivement.

– Non, je ne l’ai pas... », répondit Raskolnikov en se levant.

Il n’avait pas prévu, en montant chez Rasoumikhine, qu’il allait se trouver face à face avec son ami. Or, il comprit à cet instant qu’un tête-à-tête avec quiconque était la chose au monde qui lui répugnait le plus. Le seuil de Rasoumikhine à peine franchi, il avait failli étouffer de colère contre lui-même.

« Adieu, fit-il en se dirigeant vers la porte.

– Mais attends, attends donc, espèce de fou.

– Inutile, répéta l'autre en retirant brusquement la main que son ami avait saisie.

– Mais alors, pourquoi diable es-tu venu ? Tu as perdu la boussole, enfin... C'est presque une offense que tu me fais. Je ne te laisserai pas partir comme ça.

– Eh bien, écoute. Je suis venu chez toi, car je ne connais que toi qui puisses m'aider à commencer... parce que tu es meilleur qu'eux tous, c'est-à-dire plus intelligent et tu peux juger... Maintenant, je vois que je n'ai besoin de rien, entends-tu, de rien du tout... Je me passe des services et de la sympathie des autres... Je suis seul et me suffis à moi-même... Puis, en voilà assez. Laissez-moi tranquille.

– Mais attends une minute, espèce de pantin ! Il est fou, ma parole ! Tu peux en faire à ta guise, tu sais. Moi non plus, je n'ai pas de leçons et je m'en moque. J'ai au marché un libraire Kherouvimov qui vaut bien une leçon en son

genre. Je ne l'échangerai pas contre cinq leçons dans des familles de marchands. Il publie des petits livres sur les sciences naturelles ; cela s'enlève comme du pain. Les titres à eux seuls sont des trouvailles ! Voilà, tu m'as toujours traité d'imbécile ; eh bien vrai, je te donne ma parole qu'il y a des gens plus bêtes que moi. Mon éditeur, qui ne sait ni *a* ni *b*, veut suivre le mouvement, et moi, naturellement, je l'encourage. Tiens, tu as ici deux feuilles et demie de texte allemand, du pur charlatanisme selon moi ; en un mot, l'auteur se préoccupe de savoir si la femme est un être humain. Naturellement, il tient pour l'affirmative et il s'attache à le démontrer solennellement. Kherouvimov juge cette brochure d'actualité en ce moment où le féminisme est à la mode ; je la lui traduis donc. Il tirera bien six feuilles de ces deux feuilles et demie de texte allemand. Nous les ferons précéder d'un titre ronflant qui remplira bien une demi-page et nous vendrons cela cinquante kopecks le volume. Cela marchera ! On me paye ma traduction à raison de six roubles la feuille, ce qui fait quinze roubles

pour le tout ; j'en ai touché six d'avance. Quand nous aurons fini, nous traduirons un livre sur les baleines ; puis nous avons choisi quelques menus cancans dans *les Confessions*, et nous les traduirons aussi. Quelqu'un a dit à Kherouvimov que Rousseau est une sorte de Radichtchev[1]. Naturellement, je ne proteste pas, le diable les emporte. Eh bien, veux-tu traduire la seconde feuille de la brochure : *La femme est-elle un être humain ?* Si tu veux, prends immédiatement le texte, des plumes, du papier, tout cela est aux frais de l'éditeur, et voilà trois roubles ; puisque j'en ai reçu six d'avance pour toute la traduction, cela fait donc trois qui te reviennent pour ta part. Quand tu auras traduit ta feuille, tu en recevras encore trois. Surtout, ne va pas te figurer que tu me dois de la reconnaissance ; au contraire, dès que tu es entré, j'ai pensé à t'utiliser. Tout d'abord, je ne suis pas fort en orthographe et

---

[1] *Radichtchev :* Écrivain de la fin du XVIIIème siècle. Auteur du célèbre *Voyage de Pétersbourg à Moscou* où il s'élève violemment contre les abus du servage et du système judiciaire russe. Exilé en Sibérie par Catherine II.

ensuite mes connaissances en allemand sont vraiment pitoyables, si bien que je suis souvent obligé d'inventer ; je m'en console en pensant que l'ouvrage ne peut qu'y gagner. Mais après tout, peut-être ai-je tort ?... Alors, c'est dit, tu acceptes ? »

Raskolnikov prit en silence les feuilles du texte allemand et les trois roubles, et sortit sans dire un mot, Rasoumikhine le suivit d'un regard étonné. Mais, arrivé au premier coin de rue, Raskolnikov revint brusquement sur ses pas et remonta chez son ami ; il déposa sur la table les feuilles et les trois roubles, puis ressortit, toujours en silence.

« Mais tu deviens fou, vociféra Rasoumikhine, pris enfin de fureur. Quelle est cette comédie que tu joues là ? Tu m'as fait perdre la tête, parole d'honneur. Pourquoi es-tu venu dans ce cas, mille diables ?

– Je n'ai pas besoin de traductions, marmotta Raskolnikov, en continuant à descendre.

– Mais alors de quoi diable as-tu besoin ? » lui cria Rasoumikhine, du haut de son palier.

L’autre descendait toujours en silence.

« Hé, dis donc, où habites-tu ? »

Pas de réponse.

« Eh bien, alors, le d-d-diable t’emporte ! »

Mais Raskolnikov était déjà dans la rue ; il traversait le pont Nicolas quand une aventure désagréable le fit encore revenir momentanément à lui. Un cocher, dont les chevaux avaient failli le renverser, lui donna un grand coup de fouet dans le dos après lui avoir crié de se garer au moins trois ou quatre fois. Ce coup de fouet le mit dans une telle fureur qu’il bondit jusqu’au parapet (Dieu sait pourquoi il avait marché au milieu de la chaussée jusqu’ici) en grinçant des dents. Tout le monde naturellement s’était mis à rire autour de lui.

« C’est bien fait !

– Encore un voyou, pour sûr.

– On connaît cela, il fait l’ivrogne, il se fourre exprès sous les roues, et ensuite c’est moi qui suis responsable.

– Il y en a qui vivent de cela, naturellement. »

Il était encore là, appuyé au garde-fou, en se frottant le dos, à suivre des yeux, le cœur plein de fureur, la voiture qui s'éloignait, quand il sentit que quelqu'un lui glissait une pièce d'argent dans les mains. Il tourna la tête et vit une vieille marchande en bonnet, chaussée de bottines en peau de chèvre, accompagnée d'une jeune fille en chapeau, qui tenait une ombrelle verte, sa fille sans doute.

« Prends cela, mon ami, au nom du Christ ! »

Il prit l'argent. Elles continuèrent leur chemin. C'était une pièce de vingt kopecks. Elles avaient très bien pu le prendre, à sa mine et à son costume, pour un véritable mendiant des rues ; quant à cette offrande généreuse de vingt kopecks, il en était sans doute redevable au coup de fouet qui avait apitoyé les deux femmes.

Il serra la pièce dans sa main, fit une vingtaine de pas et se tourna vers le fleuve, dans la direction du Palais d'Hiver. Le ciel était sans un nuage et l'eau de la Néva, par extraordinaire, presque bleue. La coupole de la cathédrale de

Saint-Isaac[1] (c'était précisément l'endroit de la ville où elle apparaissait le mieux) rayonnait et l'on pouvait, dans l'air transparent, distinguer jusqu'au moindre ornement de la façade. La brûlure occasionnée par le coup de fouet s'apaisait. Raskolnikov oubliait son humiliation ; une pensée inquiète et un peu vague le préoccupait ; il restait là immobile, le regard fixé sur l'horizon. L'endroit où il se trouvait lui était particulièrement familier. Quand il fréquentait encore l'Université, il avait l'habitude, surtout au retour, de s'y arrêter (il l'avait fait plus de cent fois) et de contempler ce panorama vraiment merveilleux. Il s'étonnait toujours d'une impression confuse et vague qui l'envahissait à cet instant ! Ce tableau splendide lui semblait inexplicablement glacial, comme privé d'esprit et de résonance... Il se sentait surpris chaque fois de cette impression mystérieuse et sombre mais il ne

---

[1] *La cathédrale Saint-Isaac :* La plus grande église de Saint-Pétersbourg, bâtie par Montferrand, surmontée d'un dôme majestueux qui rappelle ceux de Saint-Pierre de Rome et du Panthéon.

s’arrêtait pas à l’analyser et il remettait toujours à plus tard l’espoir d’en trouver l’explication. Il se souvenait maintenant de ces incertitudes, de ces sensations vagues... et non pas pur hasard, croyait-il. Le seul fait de s’être arrêté au même endroit qu’autrefois, comme s’il avait imaginé pouvoir retrouver les mêmes pensées, s’intéresser aux mêmes spectacles qu’alors... que tout dernièrement encore, lui paraissait bizarre, extravagant, un peu comique même, bien qu’il en eût le cœur douloureusement serré ; tout ce passé, enfin, ses anciennes pensées, ses intentions, les buts qu’il avait poursuivis, ce paysage bien connu et lumineux, tout, tout cela lui paraissait enfoui dans un trou profond et presque invisible sous ses pieds... Il lui semblait s’envoler dans l’espace et voir disparaître toutes ces choses... Il fit un geste machinal et sentit la pièce de vingt kopecks toujours serrée dans sa main fermée. Alors il l’ouvrit, regarda fixement l’argent, leva le bras et jeta la pièce dans le fleuve. Ensuite, il se détourna et rentra chez lui. Il lui semblait, à cet instant, avoir tranché lui-même, aussi sûrement qu’avec des ciseaux, le lien qui le retenait à l’humanité, à

la vie en général.

Le soir tombait quand il arriva dans son logis ; il avait donc marché six heures au moins, mais il ne put se souvenir par quelles rues il avait passé. Il se déshabilla en tremblant tout entier comme un cheval fourbu, s'étendit sur son divan, se couvrit de son vieux pardessus et s'endormit aussitôt...

L'obscurité était complète quand il fut réveillé par un cri affreux. Quel cri, Seigneur ! Il n'avait jamais entendu pareils gémissements, pareils hurlements, pareils grincements de dents, pareils sanglots, pareils coups. Il n'aurait pu imaginer une fureur aussi bestiale.

Il se souleva épouvanté, et s'assit sur son lit, torturé par l'horreur et la crainte. Mais les coups, les plaintes, les invectives croissaient d'instant en instant. Et soudain, il reconnut, à son profond étonnement, la voix de la logeuse. Elle geignait, hurlait. Les mots sortaient de sa bouche si pressés, si rapides, qu'il était impossible de comprendre ce qu'elle disait, mais elle devait supplier qu'on cessât de la frapper, car on la

battait impitoyablement dans l'escalier. La voix de son bourreau n'était plus qu'un râle furieux, mais lui aussi parlait avec la même hâte et ses paroles pressées, étouffées, étaient également inintelligibles.

Raskolnikov se mit soudain à trembler comme une feuille : il venait de reconnaître cette voix ; c'était celle d'Ilia Petrovitch. Ilia Petrovitch était ici et il battait la logeuse. Il la battait avec les pieds, il lui frappait la tête contre les marches ; on l'entendait distinctement, on pouvait en juger aux cris de la victime, au bruit des coups.

Mais était-ce le monde renversé ? Les gens, accourant au bruit, se rassemblaient sur l'escalier. Il en venait de tous les étages, on entendait des exclamations, des bruits de pas qui montaient ou descendaient ; les portes claquaient. « Mais pourquoi la bat-il ? pourquoi ? et peut-on admettre une chose pareille ? » se demandait Raskolnikov, persuadé qu'il devenait fou. Mais, non, il percevait trop distinctement tous ces bruits... Ainsi, on allait bientôt venir chez lui aussi, puisque... « car assurément, c'est pour la

chose d’hier... Seigneur... ! »

Il voulut verrouiller sa porte, mais il n’eut pas la force de lever le bras ; d’ailleurs à quoi bon ? La frayeur glaçait son âme, le paralysait tout entier... Enfin ce vacarme, qui avait duré dix bonnes minutes, s’éteignit peu à peu. La logeuse gémissait doucement. Ilia Petrovitch continuait à jurer et à menacer, puis lui aussi se tut ; on ne l’entendait plus. « Seigneur ! il est donc parti ! Oui, il s’en va et la logeuse aussi, tout en larmes, gémissante... »

La porte a claqué. Les locataires quittent l’escalier, tous regagnent leurs appartements, ils poussent des exclamations, discutent, s’interpellent d’abord à grands cris, puis à voix basse en murmurant. Ils devaient être fort nombreux, toute la maison avait dû accourir. « Seigneur, tout cela est-il possible ? Et lui, pourquoi, au nom du Ciel, est-il venu ? »

Raskolnikov retomba, à bout de forces, sur son divan, mais il n’arriva plus à fermer l’œil de la nuit ; une demi-heure passa ; il était en proie à une épouvante, à une horreur qu’il n’avait jamais

éprouvées. Tout à coup, une vive lumière illumina sa chambre. Nastassia était entrée, une bougie et une assiette de soupe à la main. La servante le regarda attentivement et, s'étant assurée qu'il ne dormait pas, elle déposa la bougie sur la table, puis disposa tout ce qu'elle avait apporté : le pain, le sel, la cuiller, l'assiette.

« Tu n'as sûrement pas mangé depuis hier. Tu as traîné toute la journée sur le pavé avec la fièvre dans le corps !

– Nastassia, pourquoi a-t-on battu la patronne ? »

Elle le regarda fixement.

« Qui a battu la patronne ?

– Tout à l'heure, il y a une demi-heure. Ilia Petrovitch, l'adjoint du commissaire de police, sur l'escalier... pourquoi l'a-t-il battue ainsi... et que venait-il faire ? »

Nastassia avait froncé les sourcils ; un long moment elle l'examina en silence ; son regard inquisiteur troublait Raskolnikov ; il finit même par l'effrayer.

« Nastassia, pourquoi ne réponds-tu pas ? demanda-t-il enfin d’une voix faible et timide.

– C’est le sang, murmura-t-elle enfin, comme si elle se parlait à elle-même.

– Le sang ?... quel sang ? » balbutia-t-il, en pâlissant et il recula vers la muraille.

Nastassia cependant continuait à le regarder.

« Personne n’a battu la patronne », fit-elle enfin d’une voix ferme et sévère. Il la considérait, respirant à peine.

« Mais j’ai entendu moi-même... je ne dormais pas... j’étais assis, fit-il d’une voix plus timide encore. J’ai longtemps écouté... L’adjoint du commissaire est venu... Tout le monde est accouru de tous les logements, dans l’escalier...

– Personne n’est venu ; c’est le sang qui crie en toi. Quand il ne tourne plus, il forme des caillots dans le foie et on a la berlue... Vas-tu manger ou non ? »

Il ne répondit pas. Nastassia toujours penchée sur lui continuait à le regarder attentivement et ne s’en allait point.

« Donne-moi à boire, Nastassiouchka[1]. »

Elle descendit et revint deux minutes plus tard, rapportant de l'eau dans une petite cruche de terre ; mais là s'arrêtaient les souvenirs de Raskolnikov. Plus tard, il se souvint seulement avoir lampé une gorgée d'eau fraîche et laissé tomber un filet d'eau sur sa poitrine. Ensuite il perdit connaissance.

---

[1] Forme caressante de « Nastassia » – Anastasie.

III

Il ne demeura pourtant point tout à fait inconscient, pendant toute la durée de sa maladie ; c'était un état fiévreux et à demi lucide entremêlé de délire. Plus tard, il se rappela bien des détails de cette période. Tantôt, il lui semblait voir plusieurs individus réunis autour de lui et qui voulaient l'emporter. Ils discutaient à son sujet, se querellaient bruyamment. Puis il était seul, tout le monde l'avait quitté, il inspirait l'effroi. À peine, de temps en temps, osait-on entrouvrir la porte pour le regarder et le menacer ; on complotait contre lui, on riait, on le narguait... Il reconnaissait souvent Nastassia et encore une autre personne qu'il savait connaître parfaitement, mais sans pouvoir l'identifier, ce qui le remplissait d'angoisse et surtout le faisait pleurer. Parfois, il lui semblait être alité depuis un mois ; d'autres fois, c'était une seule journée qui achevait de s'écouler. Mais le *fait*, il l'avait

complètement oublié. Il est vrai qu'il se disait, à tout instant, qu'il avait oublié une chose essentielle, dont il aurait dû se souvenir, et il se tourmentait, faisait de pénibles efforts de mémoire. Il était pris d'accès de rage, puis de terreur affreuse. Alors, il se dressait sur son lit, tentait de s'enfuir, mais quelqu'un était toujours là pour le maintenir de force, et il retombait épuisé, inconscient. Enfin, il revint à lui.

Il était dix heures du matin. Quand il faisait beau, le soleil entrait dans sa chambre à cette heure, y formait une longue raie lumineuse sur le mur de droite et éclairait le coin voisin de la porte. Nastassia était à son chevet ; près d'elle, un individu qu'il ne connaissait pas et qui l'examinait curieusement. C'était un jeune homme en blouse qui ressemblait à un garçon de recette. La logeuse jetait un coup d'œil dans la pièce par la porte entrebâillée. Raskolnikov se souleva.

« Qui est-ce, Nastassia ? demanda-il, en désignant le jeune homme.

– Tiens, il est revenu à lui, fit la servante.

– Oui, il est revenu à lui », reprit le commis.

À ces mots, la logeuse ferma la porte et s'éclipsa. Sa timidité lui rendait pénibles les entretiens et les explications. Elle avait une quarantaine d'années, était forte et grasse, avec des yeux bruns, des sourcils noirs, au demeurant assez agréable et bonne de cette bonté qui vient de la paresse et de l'embonpoint ; elle était en outre d'une pudibonderie quelque peu exagérée.

« Qui êtes-vous ? » continua Raskolnikov, en s'adressant, cette fois, au garçon de recette.

Mais, à ce moment, la porte se rouvrit toute grande et livra passage à Rasoumikhine qui entra dans la pièce en se baissant un peu, à cause de sa haute taille.

« Hé ! une vraie cabine de bateau, s'écria-t-il ; je me cogne toujours la tête contre ce plafond ; on appelle cela un logement. Eh bien, frère, tu es enfin revenu à toi, à ce que vient de m'apprendre Pachenka ?

– Il vient de reprendre ses sens, dit la servante.

– Il vient de reprendre ses sens, reprit en écho

le commis avec un sourire.

– Mais vous, qui êtes-vous ? lui demanda brusquement Rasoumikhine. Moi, je m'appelle Vrasoumikhine (non pas Rasoumikhine comme tout le monde m'appelle). Je suis étudiant, fils de gentilhomme, et monsieur est mon ami. Et vous, qui êtes-vous ?

– Moi, je suis employé chez le marchand Chélopaïev et je viens ici pour affaire.

– Asseyez-vous donc sur cette chaise. » Ce disant, Rasoumikhine prit une autre chaise et s'assit de l'autre côté de la table. Il continua :

« Tu as bien fait de revenir à toi, frère. Voilà le quatrième jour que tu ne prends rien, sauf un peu de thé à la cuiller. Je t'ai amené Zossimov deux fois. Tu te souviens de Zossimov ? Il t'a examiné attentivement et il a déclaré que tu n'avais rien de grave, un simple ébranlement nerveux, résultat d'une mauvaise alimentation ; manque de soupe, a-t-il dit ; voilà la cause de la maladie, tout s'arrangera ! Un fameux gaillard, ce Zossimov ! C'est déjà un excellent médecin. Allons, je ne veux pas abuser de votre temps, fit-

il en s’adressant de nouveau au garçon de recette. Veuillez me faire connaître le motif de votre visite. Remarque bien, Rodia, que c’est la seconde fois que l’on vient de chez eux. Seulement, la dernière fois, c’en était un autre. Qui est-ce qui est venu ici avant vous ?

– Vous voulez sans doute parler de celui qui est venu avant-hier ? C’est Alexis Simionovitch. Il est également employé chez nous.

– Celui-là avait la langue mieux pendue que vous, hein ? Qu’en pensez-vous ?

– Oui, oui ! On peut dire que c’est un homme plus capable.

– Modestie digne d’éloges ; eh bien, continuez.

– Voici. À la demande de votre maman, Athanase Ivanovitch Vakhrouchine, dont vous avez sans doute entendu parler plus d’une fois, vous a envoyé de l’argent que notre bureau est chargé de vous remettre, fit l’homme en s’adressant directement à Raskolnikov. Si vous avez votre pleine connaissance, veuillez recevoir

ces trente-cinq roubles que Simion Simionovitch a reçu d'Athanase Ivanovitch, sur la demande de votre maman. On a dû vous informer de cet envoi.

– Oui... je me souviens... Vakhrouchine, fit Raskolnikov, d'un air pensif.

– Vous entendez ? Il connaît le marchand Vakhrouchine, s'exclama Rasoumikhine. Comment serait-il inconscient ? Je remarque d'ailleurs que vous aussi vous êtes un homme capable. Continuez, on a plaisir à écouter les paroles sensées...

– Oui, c'est ce même Vakhrouchine Athanase Ivanovitch, et sur la demande de votre maman, qui vous a déjà envoyé de l'argent de cette façon. Athanase Ivanovitch n'a pas refusé de lui rendre ce service et il en a informé Simion Simionovitch, en le priant de vous transmettre trente-cinq roubles ; les voilà, en attendant mieux.

– Hé, cette phrase : « en attendant mieux », est particulièrement réussie. J'aime aussi « votre maman ». Mais, d'après vous, a-t-il sa pleine

connaissance ou non, dites ?

– D’après moi ? Qu’est-ce que ça peut me faire ? Seulement, il y a une signature à donner, voilà !

– Il vous griffonnera cela. Vous avez un registre ?

– Un registre, tenez.

– Donnez. Allons, Rodia, un petit effort ! Soulève-toi ; je vais te soutenir, prends la plume et signe ton nom ; l’argent de nos jours est plus doux que le miel.

– Inutile, fit Raskolnikov, en repoussant la plume.

– Qu’est-ce qui est inutile ?

– Je ne veux pas signer.

– Ah ! diable, on ne peut pas se passer de signature, pourtant.

– Je n’ai pas... besoin d’argent !

– Pas besoin d’argent, toi ? Allons, frère, en voilà un joli mensonge. J’en suis témoin. Ne vous inquiétez pas, je vous prie, ce n’est rien ; il

recommence à divaguer ; il faut dire que cela lui arrive même quand il se porte bien... Vous êtes un homme de bon sens et nous allons le guider, c'est-à-dire tout simplement diriger sa main et il signera. Allons-y.

– Mais, du reste, je puis repasser.

– Non, non, pourquoi vous déranger ainsi ? Vous êtes un homme de bon sens... Allons, Rodia, ne retiens pas ce monsieur ; tu vois bien qu'il attend. » Il s'apprêtait fort sérieusement à diriger la main de son ami...

« Laisse, je le ferai tout seul... », fit l'autre ; il prit la plume et signa sur le registre. Le garçon de recette compta l'argent et s'en alla.

« Bravo, et maintenant, frère, veux-tu manger ?

– Je veux bien, répondit Raskolnikov.

– Vous avez de la soupe ?

– Il en reste d'hier, répondit Nastassia.

– De la soupe au riz et aux pommes de terre ?

– Oui.

– J’en étais sûr. Apporte-nous-en et du thé aussi.

– Bon. »

Raskolnikov contemplait cette scène avec une profonde surprise et une sorte de frayeur hébétée. Il décida de garder le silence dans l’attente des événements. « Il me semble que je ne délire pas, songeait-il, tout cela m’a l’air d’être bien réel... »

Deux minutes plus tard, Nastassia revenait avec la soupe et annonçait qu’on allait avoir le thé dans un instant. Elle avait monté avec la soupe deux cuillers, deux assiettes et, chose qui ne s’était vue depuis longtemps, tout le couvert, le sel, le poivre, la moutarde pour manger avec le bœuf, etc. La nappe même était propre.

« Nastassiouchka, Prascovia Pavlovna ne ferait pas mal de nous envoyer deux petites bouteilles de bière. Nous en viendrons bien à bout.

– Tu te soignes bien, toi », marmotta la servante, en partant faire la commission.

Raskolnikov continuait à observer ce qui se

passait autour de lui de toute son attention inquiète et tendue. Cependant, Rasoumikhine était venu s'installer à ses côtés sur le divan ; il lui avait entouré le cou de son bras gauche avec une maladresse d'ours et, bien que l'autre pût parfaitement soulever la tête, s'était mis à lui porter à la bouche, de la main droite, des cuillerées de soupe, après avoir soufflé dessus pour éviter de le brûler. Mais le potage était à peine tiède. Raskolnikov absorba avidement une cuillerée puis une seconde, une troisième. Rasoumikhine s'arrêtant brusquement déclara que, pour la suite, il lui fallait consulter Zossimov.

Sur ces entrefaites, Nastassia apporta les deux bouteilles de bière.

« Veux-tu du thé ?

– Oui.

– Va vite chercher le thé, Nastassia, car, en ce qui concerne ce breuvage, m'est avis que nous pouvons nous passer des ordonnances de la Faculté ! Ah ! voilà la bière. » Il alla se rasseoir sur sa chaise, approcha la soupière et le plat de

bœuf et se mit à dévorer avec autant d'appétit que s'il n'avait pas mangé depuis trois jours.

« Maintenant, ami Rodia, je dîne ainsi chez vous tous les jours, marmotta-t-il la bouche pleine. C'est Pachenka, ton aimable logeuse, qui me traite. Moi, naturellement, je la laisse faire sans protester. Mais voilà Nastassia qui arrive avec le thé ; en voilà une fille leste. – Nastenka, veux-tu un petit verre de bière ?

– Tu te moques de moi !

– Et du thé ?

– Du thé, je ne dis pas...

– Sers-toi, ou plutôt, attends, je vais te servir moi-même, mets-toi à table. »

Il entra aussitôt dans son rôle d'amphitryon, lui versa une tasse de thé, puis une seconde. Ensuite, il laissa là son déjeuner et alla se rasseoir sur le divan. Il entoura de nouveau la tête du malade de son bras, le souleva et se mit à lui faire boire du thé au moyen d'une petite cuiller, après avoir soufflé dessus aussi soigneusement que si c'était là le point essentiel et miraculeusement

salutaire de tout le traitement.

Raskolnikov se laissait faire en silence, quoiqu'il se sentît assez fort pour se soulever, s'asseoir sur le divan sans le secours de personne, tenir la cuiller, la tasse et même marcher ; mais, par une sorte de ruse, étrange et instinctive, l'idée lui était venue de feindre momentanément la faiblesse et de simuler même une sorte d'hébétement, tout en ayant l'œil et l'oreille aux aguets. Du reste, il ne put contenir son dégoût ; après avoir avalé une dizaine de cuillerées de thé, il dégagea sa tête d'un brusque mouvement, repoussa capricieusement la cuiller et se laissa retomber sur son oreiller (il dormait en effet maintenant sur de vrais oreillers bourrés de duvet et garnis de taies bien blanches). Il nota ce détail et en fut intrigué.

« Il faut que Pachenka nous envoie aujourd'hui même de la confiture de framboises pour lui en faire un sirop, dit Rasoumikhine, en reprenant sa place, et en se remettant à son repas interrompu.

– Et où prendra-t-elle des framboises ? »

demanda Nastassia, qui tenait sa soucoupe dans sa main entre ses doigts écartés et buvait son thé en le faisant filtrer goutte à goutte à travers le morceau de sucre qu'elle avait mis dans sa bouche.

« Elle en prendra, ma chère, à la boutique, tout simplement. Vois-tu, Rodia, il s'est passé ici toute une histoire pendant ta maladie. Lorsque tu t'es sauvé de chez moi, comme un voleur, sans me donner ton adresse, j'ai été pris d'une telle colère que j'ai résolu de te retrouver pour me venger de toi. Je me suis mis aussitôt en campagne. Ce que j'ai pu courir, questionner ! Ton adresse actuelle, je l'avais oubliée, ou plutôt je crois que je ne l'avais jamais sue. Quant à ton ancien logement, je me souvenais seulement qu'il était situé aux Cinq-Coins dans la maison Kharlamov. Ce que j'ai pu chercher ! Or, en fin de compte, ce n'était pas du tout la maison Kharlamov, mais la maison Buch. Voilà comment on s'embrouille parfois avec les noms ! J'étais furieux. Le lendemain, je m'en vais à tout hasard au bureau des adresses et figure-toi qu'au bout de deux minutes on me donnait la tienne. Tu

y es inscrit.

– Moi, inscrit ?

– Je crois bien, et cependant ils n'ont pas pu donner l'adresse du général Kobelev qu'on leur a demandée pendant que j'y étais. Alors, voilà, j'abrège. À peine suis-je arrivé ici que j'ai été initié à toutes tes affaires, oui, mon ami, à toutes. Je sais tout, Nastassia peut te le dire : j'ai fait la connaissance de Nicodème Fomitch ; on m'a montré Ilia Petrovitch ; je suis entré en rapport avec le concierge, avec M. Zamiotov, Alexandre Grigorevitch, le secrétaire, et enfin avec Pachenka : cela, c'est le bouquet, tu peux demander à Nastassia.

– Tu l'as enjôlée, murmura la servante avec un sourire malin.

– Vous devriez plutôt sucrer votre thé que de le boire ainsi, Nastassia Nikiphorovna[1].

---

[1] *Nastassia Nikiphorovna :* En Russie, c'est une impolitesse de ne pas savoir le nom du père de la personne à qui on s'adresse et de se tromper en déclinant ses prénoms et patronyme. Nikiphore : Nicéphore, Nicétas.

– Hé, toi, malappris ! cria soudain Nastassia, et elle partit d’un éclat de rire ; je m’appelle Petrovna et non Nikiphorovna, ajouta-t-elle quand elle se fut calmée.

– Nous en prendrons bonne note ; donc, eh bien, voilà, frère, pour être bref, je voulais user de grands moyens pour anéantir d’un seul coup tous ces préjugés, les couper à la racine, mais Pachenka a eu raison de mes velléités. Je ne m’attendais pas, je te l’avoue, mon ami, à la trouver si... avenante... tu dis ? Qu’en penses-tu ? »

Raskolnikov ne répondait pas, mais continuait à le fixer de son regard angoissé.

« Oui, elle l’est même extrêmement, continua Rasoumikhine sans paraître troublé de ce silence et comme s’il acquiesçait à la réponse de son ami ; elle est même fort bien sous tous les rapports.

– Voyez-vous cet animal, cria encore Nastassia que tout ce monologue paraissait plonger dans une jubilation extraordinaire.

– Le malheur, mon cher, c’est que tu t’y es mal pris dès le début. Ce n’est pas ainsi qu’il fallait procéder avec elle. Elle a, comment dire, un caractère plein d’imprévu. Du reste, nous y reviendrons plus tard. Mais, comment, par exemple, as-tu pu l’amener à te couper les vivres ? Et ce billet ! Il faut que tu aies perdu la raison pour l’avoir signé, ou encore ce projet de mariage du vivant de Nathalie Egorovna. Je suis au courant de tout. Je vois d’ailleurs que je touche là un point délicat : je ne suis qu’un âne, excuse-moi. Mais, à propos de sottise, ne trouves-tu pas Prascovia Pavlovna beaucoup moins bête qu’elle ne le paraît à première vue ?

– Oui », fit Raskolnikov entre ses dents, en détournant les yeux. Il avait compris qu’il était plus sage de paraître soutenir la conversation.

« N’est-ce pas ? s’écria Rasoumikhine, heureux de voir que l’autre consentait à répondre, mais elle n’est pas très intelligente non plus, hein ? Un caractère des plus imprévus. Je m’y perds presque, mon cher, je t’assure ; elle doit avoir quarante ans sonnés et n’en avoue que

trente-six, mais son aspect l’y autorise. Du reste, je te jure que je ne puis la juger que d’une façon intellectuelle, purement métaphysique, quoi ! Car nos relations sont ce qu’il y a de plus singulier au monde. Je n’y comprends rien ; mais, pour en revenir à nos moutons, quand elle a vu que tu avais quitté l’Université, que tu étais privé de leçons, sans vêtements convenables, et, d’autre part, comme elle n’avait plus, depuis la mort de sa fille, à te considérer comme un membre de sa famille, l’inquiétude l’a prise ; toi, de ton côté, tu t’étais mis à vivre retiré dans ton coin. Alors, elle a pensé te faire partir de chez elle ; elle y songeait depuis longtemps, mais tu lui avais donné ce billet et tu lui assurais que ta maman paierait...

– Cela, c’était une bassesse de ma part... Ma mère en est réduite elle-même presque à la mendicité... et moi je mentais pour que l’on continuât à me loger... et à me nourrir, déclara Raskolnikov d’une voix claire et vibrante.

– Oui, et tu avais raison. Ce qui a tout gâté, c’est l’intervention de M. Tchebarov, conseiller à la Cour et homme d’affaires. Sans lui, Pachenka

n’aurait rien entrepris contre toi : elle est bien trop timide pour cela ; mais l’homme d’affaires, lui, ne l’est pas et il a tout d’abord posé la question : « Le signataire de l’effet est-il solvable ? » ; et voici la réponse : « Oui, car il a une maman qui, avec sa pension de cent vingt roubles, tirera son Rodenka d’affaire, lui fallût-il se priver de manger pour cela, et il a encore une sœur qui se vendrait comme esclave pour son frère. » M. Tchebarov s’est donc basé là-dessus... Qu’est-ce que tu as à t’agiter ? Je connais toute l’histoire. Ce n’est pas pour rien que tu t’es épanché dans le sein de Prascovia Pavlovna au temps où tu voyais en elle une future parente, mais maintenant je te le dis amicalement... C’est là qu’est tout le secret de l’affaire : l’homme honnête et sensible se laisse aller aux confidences et l’homme d’affaires les recueille pour en faire son profit. Bref, elle a repassé son billet à Tchebarov et l’autre ne s’est pas gêné pour mener l’affaire rondement. Lorsque j’ai appris tout cela, je voulais, par acquit de conscience, l’arranger un peu à ma façon... mais, sur ces entrefaites, l’harmonie s’est établie entre Pachenka et moi et

j’ai fait interrompre l’affaire, en la prenant à sa racine pour ainsi dire, c’est-à-dire en répondant de ta dette. Tu m’entends : on a fait venir Tchebarov ; on lui a fermé la gueule avec une pièce de dix roubles et l’on a repris le papier. Le voici, j’ai l’honneur de vous le présenter. Maintenant, tu n’es qu’un débiteur sur parole ; tiens, prends-le, je l’ai déchiré moi-même. »

Rasoumikhine posa le papier sur la table. Raskolnikov y jeta un coup d’œil, et se détourna sans rien dire. Rasoumikhine en fut même froissé.

« Je vois, mon cher, que tu recommences ta comédie. Je pensais te distraire et t’amuser par mon bavardage, mais je ne fais que t’irriter, il me semble ?

– C’est toi que je n’arrivais pas à reconnaître dans mon délire ? demanda Raskolnikov, après un moment de silence et sans tourner la tête.

– Oui, ma présence te mettait même dans des états affreux, surtout le jour où j’ai amené Zamiotov.

– Zamiotov, le secrétaire ? et pourquoi ? »

Raskolnikov, en posant ces questions, s’était vivement tourné vers Rasoumikhine et le regardait fixement.

« Mais qu’est-ce que tu as ? Comme te voilà troublé ! Il désirait faire ta connaissance, parce que nous avions beaucoup parlé de toi... Autrement, où aurais-je appris tant de choses sur ton compte ? C’est un excellent garçon, mon cher, il est même merveilleux... dans son genre naturellement. Nous sommes des amis maintenant ; on se voit presque tous les jours. Je viens en effet de m’installer dans ce quartier. Tu ne le savais pas ? Je viens d’emménager. Tu te souviens de Louisa Ivanovna ?

– J’ai parlé dans mon délire ?

– Je crois bien, tu battais la campagne.

– Et qu’est-ce que je disais ?

– Ce que tu disais ? Oh là là ! On sait bien ce que peut dire qui n’a plus sa tête... Allons, mon vieux, il s’agit de ne plus perdre de temps ; occupons-nous de nos affaires. »

Il se leva et prit sa casquette.

« Qu'est-ce que je disais ?

– Ce qu'il peut être entêté ! Tu as peur d'avoir laissé échapper un secret ? Sois tranquille, tu n'as pas soufflé mot de la comtesse. Mais tu as beaucoup parlé d'un bouledogue, de boucles d'oreilles, de chaînes de montre, de l'île Krestovsky, d'un concierge ; Nicodème Fomitch et Ilia Petrovitch revenaient souvent aussi dans tes propos. De plus, vous sembliez, cher ami, fort préoccupé d'une de vos chaussettes, mais là très sérieusement. Vous ne cessiez de répéter d'un ton larmoyant : « Donnez-la-moi, je la veux. » Zamiotov l'a cherchée lui-même dans tous les coins et n'a pas craint de t'apporter, de ses propres mains blanches, parfumées et ornées de bagues, cette vieille saleté. Ce n'est qu'en la recevant que tu t'es calmé et tu as gardé cette ordure dans les mains pendant vingt-quatre heures ; impossible de te l'arracher ; elle doit traîner encore quelque part sous la couverture. Et puis, tu réclamais encore les franges d'un pantalon et sur quel ton larmoyant ! il fallait

entendre cela ! Nous avons tout fait pour savoir de quelle frange il s'agissait, impossible de rien comprendre... Allons, maintenant à notre affaire ! Voici trente-cinq roubles ; j'en prends dix et, dans deux petites heures, je viendrai te rendre compte de l'emploi que j'en aurai fait. Entre-temps, je passerai chez Zossimov ; il devrait d'ailleurs être ici depuis longtemps... Il est déjà onze heures passées. Et vous, Nastenka, n'oubliez pas de monter souvent en mon absence et veillez à ce qu'il ait à boire et, en général, qu'il ne manque de rien... Quant à Pachenka, je lui donnerai mes instructions en passant. Au revoir.

– Il l'appelle Pachenka. Ah ! le scélérat », fit la servante quand il eut tourné les talons ; ensuite, elle ouvrit la porte et se mit aux écoutes ; mais, au bout d'un instant, elle n'y put tenir et descendit en toute hâte. Elle était trop curieuse de savoir ce que Rasoumikhine pouvait avoir à dire à sa patronne. L'étudiant semblait du reste l'avoir fascinée.

À peine avait-elle refermé la porte en s'en allant que le malade rejetait sa couverture et

sautait à bas du lit comme un fou. Il avait attendu avec une impatience angoissée, presque convulsive, le moment où il serait seul pour se mettre à la besogne. Mais quelle était cette besogne à entreprendre ? Il ne pouvait plus s'en souvenir. « Seigneur ! fais-moi connaître une seule chose. Savent-ils tout ou ignorent-ils encore l'affaire ? Peut-être en sont-ils instruits déjà et ne font-ils semblant de rien parce que je suis malade ? Ils se réservent d'entrer un jour me dire que tout leur est connu depuis longtemps et qu'ils ne se taisaient que... Mais qu'ai-je à faire ? Voilà que je l'ai oublié comme par un fait exprès, oublié brusquement quand j'y pensais il y a à peine une minute... » Il restait debout au milieu de la pièce et regardait autour de lui avec angoisse, puis il s'approcha de la porte, l'entrouvrit, prêta l'oreille ; non ce n'était pas cela. Tout à coup, la mémoire parut lui revenir ; il se précipita vers le coin où la tapisserie était déchirée, introduisit sa main dans le trou, y fouilla ; mais ce n'était pas cela non plus. Il se dirigea vers le poêle, l'ouvrit et chercha parmi les cendres : les lambeaux du pantalon effrangé, les

petits chiffons provenant de la doublure de sa poche s’y trouvaient toujours ; personne n’avait donc regardé dans le poêle. Il se souvint alors de la chaussette dont Rasoumikhine venait de lui parler. Il est vrai qu’elle traînait sur le divan, à peine cachée par la couverture, mais elle était si usée, si boueuse que Zamiotov n’avait sans doute pu rien remarquer.

« Bah ! Zamiotov... le commissariat... Et pourquoi me convoque-t-on à ce commissariat ? Où est la citation ? Bah... je confonds ; c’est l’autre jour qu’on m’a fait venir ; ce jour-là, j’ai également examiné ma chaussette... Et pourquoi Zamiotov est-il venu ? Pourquoi Rasoumikhine l’a-t-il amené ? marmottait-il, tout épuisé, en se rasseyant sur son divan. Mais que se passe-t-il ? Ai-je toujours le délire ou est-ce la réalité ? La réalité, il me semble... Ah ! oui, je me souviens. Fuir, il faut fuir, fuir au plus vite. Oui... mais où aller ? et où sont mes vêtements ? Je n’ai plus de bottes. On me les a prises, cachées, je comprends ! et voilà mon pardessus. Il a échappé à leurs investigations et voilà l’argent sur la table, grâce à Dieu ; tiens, le billet... Je vais prendre

l’argent, m’en aller et louer un autre logement ; ils ne me trouveront pas... Mais le bureau des adresses ? Ils me découvriront. Rasoumikhine me trouvera, lui ! Il vaut mieux fuir, quitter le pays, m’en aller très loin, en Amérique. Là je me moquerai d’eux. Et prendre le billet... il me servira là-bas. Que prendrai-je encore ? Ils me croient malade. Ils pensent que je ne suis pas en état de marcher, hé, hé, hé ! J’ai vu à leurs yeux qu’ils savent tout. Il n’y a que la descente de cet escalier qui m’effraie. Mais si la maison est gardée, si je trouve des agents de police en bas, hein ? Qu’est-ce qu’il y a là ? Du thé, tiens, et voilà de la bière qui est restée, toute une demi-bouteille, et fraîche. »

Il saisit la bouteille qui contenait encore un bon verre de bière et la vida d’un trait avec délice, car sa poitrine était en feu. Mais une minute n’était pas passée que la boisson lui montait à la tête ; un frisson léger, agréable même, lui courut dans le dos. Il s’étendit, tira la couverture sur lui. Ses pensées déjà troublées et incohérentes se brouillaient de plus en plus ; bientôt un sommeil délicieux s’empara de lui. Il

posa voluptueusement la tête sur l'oreiller, s'enveloppa dans la moelleuse couverture ouatée qui avait remplacé son vieux manteau déchiré, poussa un faible soupir et s'endormit d'un sommeil profond et salutaire.

Il fut réveillé par un bruit de pas, ouvrit les yeux et aperçut Rasoumikhine qui avait ouvert la porte, mais hésitait sur le seuil. Raskolnikov se souleva vivement et le regarda comme s'il cherchait à retrouver un souvenir.

« Ah ! tu ne dors plus. Eh bien, me voilà ! Nastassia, monte ici le paquet, cria Rasoumikhine penché sur l'escalier. Je vais te rendre mes comptes...

– Quelle heure est-il ? demanda Raskolnikov, en promenant autour de lui un regard inquiet.

– Oui, on peut dire que tu as fait un bon somme, mon ami, le soir tombe, il doit être six heures. Tu as dormi plus de six heures...

– Seigneur, comment ai-je pu ?...

– Et que vois-tu de mal à ça ? Cela fait du bien. Quelle était cette affaire pressante que tu as

manquée, dis-moi ? Un rendez-vous ? Tu as tout le temps. Il y a au moins trois heures que j'attends ton réveil. Je suis passé deux fois chez toi ; tu dormais toujours. Je suis allé également deux fois chez Zossimov ; il était absent, toujours absent, et voilà... Mais n'importe, il viendra... J'ai eu, en outre, à m'occuper de mes petites affaires : je déménage aujourd'hui en emmenant mon oncle, car j'ai maintenant mon oncle chez moi... Allons, assez causé, à notre affaire maintenant. Nastenka, passe-nous le paquet, nous allons... Mais comment te sens-tu, mon vieux ?

– Je me porte bien, je ne suis pas malade... Rasoumikhine, il y a longtemps que tu es là ?

– Je te dis qu'il y a trois heures que j'attends ton réveil.

– Non, mais avant ?

– Quoi, avant ?

– Depuis quand viens-tu ici ?

– Mais, voyons, je te l'ai dit tantôt. L'aurais-tu oublié ? »

Raskolnikov parut songer. Les incidents de la

journée lui apparaissaient comme dans un rêve. Ses efforts de mémoire restant infructueux, il interrogea du regard Rasoumikhine.

« Hum, fit l'autre. Tu as oublié... J'avais bien cru remarquer tout à l'heure que tu n'étais pas dans ton assiette. Mais le sommeil t'a fait du bien... Non, vrai, tu as bien meilleure mine. Bravo ! Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. La mémoire te reviendra tout à l'heure, tu verras. En attendant, jette un coup d'œil par ici, mon brave homme ! »

Il se mit à défaire le paquet qui semblait le préoccuper fort.

« Cela, frère, était, si tu veux m'en croire, la question qui me tenait le plus à cœur. Car enfin, il faut bien faire un homme de toi. Commençons par le haut. Tu vois cette casquette ? fit-il en tirant du paquet une casquette assez jolie, quoique ordinaire, et qui ne devait pas valoir cher. Je me permets de te l'essayer ?

– Pas maintenant, plus tard, proféra Raskolnikov en repoussant son ami avec un geste d'impatience.

– Non, ami Rodia, tu dois te laisser faire, plus tard il sera trop tard. Pense, je ne pourrais pas en dormir de la nuit, d'inquiétude, j'ai acheté au jugé. Elle va parfaitement, s'écria-t-il, triomphant après l'avoir essayée, parfaitement ; on jurerait qu'elle a été faite sur mesure. La coiffure, mon ami, c'est la chose essentielle dans le costume ; cela vaut une lettre de recommandation... Mon ami Tolstakov enlève toujours son couvre-chef en entrant dans un lieu public où tous gardent leurs chapeaux et leurs casquettes. Tout le monde attribue ce geste à des sentiments serviles, quand lui a tout simplement honte de son nid à poussière, de son chapeau, quoi ! Que veux-tu, c'est un homme si timide ! Eh bien, Nastenka, vous avez là deux couvre-chefs : lequel préférez-vous, ce palmerston (il tira d'un coin le chapeau tout déformé de Raskolnikov qu'il appelait palmerston pour quelque raison connue de lui seul), ou ce petit bijou ? Devine un peu ce que je l'ai payée, Rodia ? Qu'en penses-tu, Nastassiouchka ? ajouta-t-il, voyant que son ami ne répondait rien.

– Oh ! vingt kopecks, sans doute, répondit

Nastassia.

– Vingt kopecks, sotte que tu es ! cria Rasoumikhine vexé ; à présent on ne pourrait même pas t'acheter, toi, pour vingt kopecks. Quatre-vingts kopecks ! Je l'ai achetée à une condition, il est vrai. Quand celle-ci sera usée, tu en auras une gratuitement l'année prochaine ; je t'en donne ma parole d'honneur ! Bon, passons maintenant aux États-Unis, comme nous appelions cette pièce de l'habillement au collège. Je dois te prévenir que je suis très fier du pantalon ! – et il étala devant Raskolnikov un pantalon gris d'une légère étoffe d'été. – Pas une tache, pas un trou et très convenable quoiqu'il ait été porté ; le gilet est assorti comme l'exige la mode. Du reste, on ne peut que se féliciter que ces effets ne soient pas neufs ; ils n'en sont que plus moelleux, plus souples... Vois-tu, Rodia, il suffit, d'après moi, pour faire son chemin dans le monde, de savoir observer les saisons. Si l'on ne demande pas d'asperges en janvier, on garde quelques roubles de plus dans son porte-monnaie, il en est de même pour ces emplettes. Nous sommes au milieu de l'été ; j'ai donc acheté des

vêtements d’été. Vienne l’automne, tu auras besoin d’étoffes plus chaudes. Tu devras donc abandonner ces habits... ils seront d’ailleurs réduits en lambeaux sinon parce que la fortune sera venue te visiter, du moins par suite de difficultés d’ordre intérieur, pour ainsi dire. Allons, devine ce qu’ils ont coûté. Combien d’après toi ? Deux roubles vingt-cinq kopecks ! Et, encore une fois, souviens-toi, à la même condition que la casquette : ils seront remplacés l’année prochaine gratuitement ! Le fripier Fediaev ne vend pas autrement ; qui y vient une fois n’y retourne plus, disons-le, car il en a pour toute la vie. Maintenant venons-en aux bottes ! Comment les trouves-tu ? On voit bien qu’elles ont été portées, mais elles tiendront bien deux mois encore ; elles ont été confectionnées à l’étranger ; un secrétaire de l’ambassade d’Angleterre s’en est défait la semaine dernière au marché. Il ne les avait portées que six jours, mais il a eu besoin d’argent. Je les ai payées un rouble cinquante, ce n’est pas cher, hein ?

– Mais si elles ne vont pas à son pied ? fit observer Nastassia.

– Pas aller, ces bottes ? et cela, qu'est-ce que c'est ? fit Rasoumikhine en tirant de sa poche la vieille botte tout éculée et maculée de boue de Raskolnikov. J'avais pris mes précautions ; ils ont relevé la mesure de cette saleté. Tout cela a été mené consciencieusement. Quant au linge, je me suis entendu avec la logeuse. Voilà, tout d'abord, trois chemises de coton, mais avec plastron à la mode... Bon. Et maintenant récapitulons : quatre-vingts kopecks pour la casquette, deux roubles vingt-cinq le reste du costume, total trois roubles cinq kopecks ; un rouble cinquante pour les bottes, cinq roubles pour le linge – il m'a fait un prix d'ensemble –, total neuf roubles cinquante-cinq kopecks ; cela fait que je dois te remettre quarante-cinq kopecks, et te voilà retapé à neuf, Rodia, car, pour ton pardessus, je te dirai que, non seulement il peut encore servir, mais il garde un cachet particulier. Voilà ce que c'est que de s'habiller chez Charmer[1] ! Pour ce qui est des chaussettes, je t'ai laissé le soin de les acheter toi-même ; il nous

[1] *Charmer :* Grand tailleur de Pétersbourg à cette époque.

reste vingt-cinq bons petits roubles. Quant à Pachenka et à ton loyer, ne t'en inquiète pas. Je t'ai dit : crédit illimité ! À présent, frère, laisse-nous te changer de linge, c'est indispensable, car ta chemise a peut-être gardé le microbe de la maladie.

– Laisse, je ne veux pas », fit Raskolnikov, en le repoussant ; son visage était resté morne et il avait écouté avec une sorte de répugnance le récit enjoué de Rasoumikhine...

« Il le faut, mon ami, sans cela, pourquoi aurais-je usé mes semelles ? insista Rasoumikhine. Nastassiouchka, ne faites pas la prude et venez nous aider. » Là – et malgré la résistance de Raskolnikov, il réussit à le changer de linge.

Le malade retomba sur son oreiller et, pendant deux minutes au moins, garda le silence... « Est-ce qu'ils ne vont pas me ficher la paix ? » pensait-il.

« Avec quel argent a-t-on acheté tout cela ? demanda-t-il enfin en fixant le mur.

– Quel argent ? Ah bien ! en voilà une question ! Mais avec ton propre argent : un garçon de recette de Vakhrouchine est venu te l'apporter tout à l'heure ; c'est ta maman qui te l'envoie ; tu l'as déjà oublié ?

– Maintenant, je me souviens... », fit Raskolnikov, après un long moment de silence méditatif et morose. Rasoumikhine s'était assombri et le considérait avec inquiétude.

La porte s'ouvrit ; un homme de haute taille et d'assez forte corpulence entra dans la pièce. Ses façons d'être à cet instant indiquaient qu'il était, lui aussi, un familier de Raskolnikov.

« Zossimov, enfin ! » s'écria Rasoumikhine.

IV

Zossimov était, comme nous l’avons dit, un homme de vingt-sept ans, grand et gros, au visage blême, bouffi et soigneusement rasé, aux cheveux plats. Il portait des lunettes et, à son doigt gonflé de graisse, un anneau d’or. Il était vêtu d’un ample et élégant pardessus de drap léger et d’un pantalon d’été. Toutes les pièces de son costume paraissaient d’ailleurs élégantes, cossues et commodes. Son linge était d’une blancheur irréprochable, sa chaîne de montre massive. Il avait dans son allure quelque chose de lent et de flegmatique bien qu’il affectât un air dégagé. Du reste, malgré la surveillance opiniâtre qu’il semblait exercer sur lui-même, sa prétention perçait à chaque instant... Ceux qui le connaissaient le jugeaient généralement un homme difficile à vivre, mais rendaient justice à sa science médicale.

« J’ai passé deux fois chez toi, cher ami... Tu vois, il a repris ses sens, s’écria Rasoumikhine.

– Je vois, je vois ; eh bien, comment allons-nous, aujourd’hui, hein ? » demanda Zossimov à Raskolnikov, en le regardant attentivement ; puis il s’assit à ses pieds sur le divan, ou plutôt il s’y étendit à l’aise.

« Toujours la mélancolie, continua Rasoumikhine ; il a presque pleuré tout à l’heure parce que nous le changions de linge.

– La chose se comprend ; on pouvait attendre pour le linge, si cela le contrariait. Le pouls est excellent ; toujours un peu mal à la tête, hein ?

– Je me porte bien, je me porte parfaitement bien », dit Raskolnikov avec irritation.

En prononçant ces mots, il s’était brusquement soulevé sur son divan et ses yeux lançaient des éclairs ; mais bientôt il retomba sur son oreiller et se tourna du côté du mur. Zossimov le considérait attentivement.

« Très bien... tout va bien, déclara-t-il négligemment. A-t-il mangé quelque chose ? »

On lui expliqua le repas fait par le malade et on lui demanda ce qu'on pouvait lui donner.

« Mais n'importe quoi... Du thé, de la soupe, pas de champignons ou de concombres, naturellement... ni de viande de bœuf, et il échangea un regard avec Rasoumikhine. Mais c'est là un bavardage superflu ; plus de potion, plus de médicaments. Je verrai demain... on aurait pu aujourd'hui... Allons, c'est bien !...

– Demain soir, je l'emmène promener, décida Rasoumikhine. Nous irons au jardin Ioussoupov, puis au Palais de Cristal.

– Demain serait un peu tôt... quoique... ou alors un petit tour, enfin on verra cela...

– Ce qui me vexe, c'est qu'aujourd'hui je pends la crémaillère à deux pas d'ici... je voudrais qu'il fût des nôtres, quand on devrait le coucher sur un divan. Toi, au moins, tu viendras ? fit-il brusquement à Zossimov. N'oublie pas, tu me l'as promis !

– Peut-être, mais je ne pourrai venir qu'assez tard. Tu as organisé une réception ?

– Mais non, j’aurai simplement du thé, des harengs, de la vodka, un pâté. C’est une petite réunion d’intimes.

– Qui doit venir ?

– Des camarades, des jeunes gens, de nouvelles connaissances pour la plupart, et il y aura encore un vieil oncle à moi, venu pour affaires à Pétersbourg. Nous nous voyons une fois tous les cinq ans.

– Qu’est-ce qu’il fait ?

– Il a végété toute sa vie comme maître de poste dans un district ; il touche une petite pension et il a soixante-cinq ans ; pas la peine d’en parler, quoique je l’aime à vrai dire. Porphyre Simionovitch[1] viendra aussi ; c’est le juge d’instruction... un juriste. Mais tu le connais...

– Lui aussi est ton parent ?

– Oh ! très, très éloigné. Mais, qu’as-tu ? Tu

---

[1] *Porphyre Simionovitch :* Il s’agit de celui que l’auteur appelle plus loin Porphyre Petrovitch.

as l’air mécontent ; tu es capable de ne pas venir parce que vous vous êtes chamaillés une fois...

– Ah ! je me moque pas mal de lui...

– Eh bien, tant mieux ! j’aurai encore des étudiants, un professeur, un fonctionnaire, un musicien, un officier, Zamiotov...

– Dis-moi, je te prie, ce que toi ou lui (il indiqua Raskolnikov d’un signe de tête) vous pouvez avoir de commun avec un Zamiotov ?

– Ah ! là, là, ces vieux grognons ! Des principes... Tu es assis sur tes principes comme sur des ressorts et tu n’oses pas faire un mouvement ; moi, je vais te dire : tout dépend de ce qu’est l’homme, voilà mon principe et je me moque pas mal de tout le reste. Zamiotov est un excellent homme.

– Pas trop scrupuleux quant aux moyens de s’enrichir, hein ?

– Soit, admettons-le, je m’en moque. Qu’est-ce que cela peut bien faire ? cria tout à coup Rasoumikhine, avec une sorte d’irritation affectée. T’ai-je jamais vanté ce trait-là en lui ?

J’ai seulement prétendu que c’était un brave homme en son genre. Et, après tout, si l’on voulait considérer les gens en leur appliquant les règles générales, en resterait-il beaucoup de vraiment bons ? Je parierais bien que si l’on se montrait si exigeant envers moi, on trouverait que je ne vaux pas plus d’un oignon, et encore, en y ajoutant ta propre personne.

– Ce n’est guère. Moi, j’en donnerais bien deux pour toi.

– Et moi je trouve que tu n’en vaux qu’un ! Continue ! Zamiotov n’est qu’un gamin et je lui tire encore les oreilles. Voilà pourquoi il vaut mieux l’attirer que le repousser. En repoussant un homme, tu ne le forceras pas à s’amender, d’autant plus qu’il s’agit d’un gamin. On doit se montrer doublement prudent avec ces enfants... C’est vous, stupides progressistes, qui ne comprenez rien. Vous méprisez les gens et vous vous faites tort à vous-mêmes aussi... Et si tu veux savoir la vérité, nous avons, lui et moi, une affaire ensemble.

– Je serais curieux de savoir laquelle.

– Mais toujours à propos du peintre, du peintre en bâtiments. Nous finirons bien par le tirer de là ; d'ailleurs à présent cela ira tout seul. La chose est parfaitement claire, nous n'aurons qu'à presser un peu le dénouement.

– Qui est ce peintre en bâtiments encore ?

– Comment, je ne t'ai pas raconté l'histoire ? Ah ! c'est vrai ; je ne t'en ai parlé qu'au commencement... Il s'agit du meurtre de la vieille usurière. Eh bien, un peintre en bâtiments a été mêlé à l'histoire...

– Oui, j'avais entendu parler de cet assassinat avant ton récit et l'affaire m'intéresse même... jusqu'à un certain point. J'ai eu raison ; j'ai lu la chose dans les journaux. Eh bien ?...

– Lisbeth a été tuée, elle aussi, fit tout à coup Nastassia, en s'adressant à Raskolnikov. (Elle était restée dans la pièce collée contre le mur, à écouter.)

– Lisbeth ? marmotta Raskolnikov, d'une voix presque inintelligible.

– Lisbeth, tu ne connais pas Lisbeth, la

marchande à la toilette ? Elle venait dans la maison, en bas. Elle t'a même raccommodé une chemise. »

Raskolnikov se tourna vers le mur ; il choisit sur la tapisserie d'un jaune sale une des fleurettes auréolées de petits traits bruns qui la semaient, et se mit à l'examiner attentivement ; il étudiait les pétales : combien y en avait-il ? et les traits, jusqu'aux moindres dentelures de la corolle. Il sentait ses membres s'engourdir, mais n'essayait pas de remuer ; son regard restait obstinément attaché à la petite fleur.

« Eh bien, quoi, ce peintre en bâtiments ? fit Zossimov, interrompant avec une impatience marquée le bavardage de Nastassia qui soupira et se tut.

– Eh bien, il a été soupçonné du meurtre, lui aussi, reprit Rasoumikhine avec feu.

– On a relevé des charges contre lui ?

– Ah bien, oui, des charges ! quoiqu'il ait été arrêté pour une charge qui pesait sur lui. Mais, en fait, cette charge n'en est pas une et voilà ce qu'il

nous faut démontrer. La police fait fausse route comme elle s'est trompée au début au sujet de ces deux... comment s'appellent-ils déjà ? Koch et Pestriakov ! Fi, si désintéressé qu'on soit dans la question, on se sent révolté en voyant une enquête si sottement conduite. Pestriakov va peut-être passer chez moi tantôt... À propos, Rodia, tu connais cette histoire ; elle est arrivée avant ta maladie, juste la veille du jour où tu t'es évanoui au bureau de police au moment où on la racontait. »

Zossimov regarda curieusement Raskolnikov qui ne bougea pas.

« Eh ! veux-tu que je te dise, Rasoumikhine ? Je t'observais tout à l'heure ; ce que tu peux t'agiter, c'est inimaginable, fit Zossimov.

– Qu'importe ! Nous ne l'en tirerons pas moins de là, cria Rasoumikhine, en donnant un coup de poing sur la table. En fin de compte, qu'est-ce qui vous irrite le plus dans toute cette histoire ? Pas les bévues de tous ces gens-là ; on peut toujours se tromper ; l'erreur mène à la vérité. Non, ce qui me met hors de moi, c'est que,

tout en se trompant, ils continuent à se croire infaillibles. J’estime Porphyre, mais... Tiens, sais-tu, par exemple, ce qui les a déroutés tout d’abord ? C’est que la porte était fermée. Or, quand Koch et Pestriakov sont revenus avec le concierge, ils l’ont trouvée ouverte. Ils en ont donc conclu que c’est Koch et Pestriakov qui ont tué la vieille. Voilà leur raisonnement.

– Ne t’échauffe donc pas ; on les a seulement arrêtés... On ne peut pourtant... À propos de ce Koch, j’ai eu l’occasion de le rencontrer ; il achetait, paraît-il, à la vieille les objets non dégagés, hein ?

– Oui, c’est un personnage louche ; il rachète les billets aussi. Le diable l’emporte ! Comprends-tu ce qui m’irrite ? C’est leur routine, leur vieille et ignoble routine... C’était l’occasion ici d’y renoncer, de suivre une voie nouvelle. Les seules données psychologiques suffiraient à mener sur une nouvelle piste. Et eux, ils vous disent : « Nous avons des faits. » Mais les faits ne sont pas tout. La manière de les interpréter est pour moitié au moins dans le succès d’une

instruction.

– Et toi, tu sais interpréter les faits ?

– Vois-tu, il est impossible de se taire quand on a l'intime conviction qu'on pourrait aider à la découverte de la vérité... Tu connais les détails de l'affaire ?

– Mais j'attends toujours l'histoire du peintre en bâtiments.

– Ah ! oui... Eh bien, écoute. Le surlendemain du crime, au matin, tandis qu'à la police ils étaient encore à s'occuper de Koch et de Pestriakov – pourtant ceux-ci avaient fourni des explications parfaites sur chacun de leurs pas, et c'était criant de vérité –,... voilà que surgit tout à coup un incident des plus inattendus. Un certain paysan, Douchkine, tenancier d'un cabaret en face de la maison du crime, se présente au commissariat et y apporte un écrin contenant une paire de boucles d'oreilles en or et raconte à ce propos toute une histoire : « Avant-hier soir un peu après huit heures, dit-il – remarque la coïncidence –, Mikolaï, un ouvrier peintre qui est mon client, est venu m'apporter cette boîte avec

les bijoux, en me demandant de lui prêter deux roubles dessus. « Où as-tu pris cela ? » lui dis-je ; il me déclare qu'il l'a ramassé sur le trottoir. Je ne lui en ai pas demandé davantage – c'est Douchkine qui parle – et je lui ai donné un billet, c'est-à-dire un rouble, car je pensais si je ne prenais pas l'objet, un autre le ferait à ma place ; l'homme boirait l'argent de toute façon et il valait mieux que l'écrin fût entre mes mains. Si j'apprends qu'il a été volé, me dis-je, ou qu'on vienne me le réclamer je le porterai à la police. » Naturellement, c'était un conte à dormir debout ; il mentait effrontément, car ce Douchkine, je le connais, c'est un receleur, et quand il a pris à Mikolaï ses boucles qui valent trente roubles, ce n'était nullement pour les remettre à la police. Il a tout simplement eu peur. Mais, au diable tout cela ! donc, il continue : « Ce paysan, Mikolaï Dementiev, je le connais depuis mon enfance ; il est, comme moi, du gouvernement de Riazan, du district de Zaraïsk. Ce n'est pas un ivrogne, mais il aime boire parfois. Je savais qu'il faisait des travaux de peinture dans cette même maison, avec Mitri, qui est son pays. À peine eut-il touché

son rouble qu'il le dépensait ; il but deux petits verres, empocha la monnaie et partit. Quant à Mitri, il n'était pas avec lui à ce moment-là. Le lendemain, nous apprîmes qu'Alena Ivanovna et sa sœur Lisbeth Ivanovna avaient été assassinées à coups de hache. Nous les connaissions bien et un doute m'est venu au sujet des boucles d'oreilles, car nous savions que la victime prêtait de l'argent sur des objets de cette sorte. Je me rendis donc dans la maison et me livrai à une enquête tout doucement, sans faire semblant de rien. Je demandai tout d'abord : « Mikolaï est ici ? » et Mitri me dit que Mikolaï faisait la noce ; il était rentré chez lui à l'aube, ivre, y était resté pas plus de dix minutes et était reparti. Mitri ne l'avait plus revu et il terminait le travail tout seul. Or, ils travaillaient dans un logement qui donne sur le même escalier que celui des victimes, au deuxième. Ayant appris tout cela, nous n'en avons soufflé mot à personne (c'est toujours Douchkine qui parle), puis nous avons recueilli le plus de renseignements possible sur l'assassinat et nous sommes rentré chez nous en proie au même doute. Or, ce matin, – donc le

surlendemain du crime, tu comprends –, continue-t-il, je vois entrer Mikolaï chez moi ; il avait bu mais il n'était pas trop ivre et il pouvait comprendre ce qu'on lui disait. Il s'assied sur un banc et ne dit rien ; il n'y avait à ce moment dans le cabaret qu'un seul client en train de dormir sur un autre banc ; je ne parle pas de mes deux garçons. « As-tu vu Mitri ? demandai-je à Mikolaï. – Non, qu'il me répond, je ne l'ai pas vu. – Et tu n'es pas revenu ici ? – Non, dit-il, pas depuis avant-hier. – Et cette nuit, où as-tu couché ? – Aux Sables[1], chez les Kolomensky. – Et où, dis-je, as-tu pris les boucles d'oreilles ce jour-là ? – Je les ai trouvées sur le trottoir, fait-il d'un air tout drôle, en évitant de me regarder. – Et as-tu entendu dire qu'il s'est passé telle ou telle chose le même soir à telle heure dans le corps de bâtiment où tu travaillais ? – Non, fait-il, je n'en savais rien. » Il m'écoutait les yeux écarquillés. Tout à coup, il devient blanc comme un linge, il prend son bonnet, se lève et moi alors

---

[1] *Sables :* Pétersbourg fut bâtie dans une région de sables et de marais. Certains noms de lieu en font foi.

j’ai voulu le retenir. « Attends, Mikolaï, lui dis-je, tu ne veux pas prendre quelque chose ? » Et je fais signe à mon garçon de se placer devant la porte, pendant que je quitte mon comptoir ; mais lui, devinant mes intentions, ne fait qu’un bond jusqu’à la rue, prend sa course et disparaît au tournant. Depuis, je n’ai plus de doute sur sa culpabilité... »

– Je crois bien, dit Zossimov.

– Attends, écoute la fin. Naturellement, la police s’est mise à rechercher Mikolaï de tous côtés. On a arrêté Douchkine, perquisitionné chez lui. On s’est assuré de Mitri, on a tout mis sens dessus dessous chez les Kolomensky aussi ; enfin, avant-hier, on amène Mikolaï lui-même, qu’on avait arrêté dans une auberge près de la barrière. Il était venu là, avait retiré sa croix d’argent, l’avait remise au patron et réclamé de la vodka en échange. On lui en donne. Quelques minutes plus tard, une paysanne vient traire les vaches et, en regardant par une fente dans la remise voisine, elle voit l’homme en train de se pendre. Il avait fait un nœud coulant à sa

ceinture, attaché celle-ci au plafond et, monté sur une bille de bois, il essayait de passer la tête dans le nœud coulant. La femme se met à hurler de toutes ses forces, les gens accourent. « Ainsi, voilà à quoi tu passes ton temps ! – Conduisez-moi, dit-il, au commissariat ; je ferai ma confession. » On fait donc droit à sa demande et on l'amène avec tous les honneurs dus à son rang au commissariat indiqué, c'est-à-dire au nôtre. Là commence l'interrogatoire d'usage. « Qui es-tu, quel âge as-tu ? – Vingt-deux ans, etc. » Question : « Quand vous travailliez dans la maison avec Mitri, n'avez-vous vu personne dans l'escalier, à telle et telle heure ? » Réponse : « Bien des gens ont passé, mais nous n'avons remarqué personne. – Et n'avez-vous pas entendu de bruit ? – Nous n'avons rien entendu de particulier. – Et savais-tu, toi, Mikolaï, que ce jour-là, à telle heure, on a tué et dévalisé telle veuve et sa sœur ? – Je n'en savais absolument rien ; j'en ai eu les premières nouvelles par Athanase Pavlovitch avant-hier au cabaret. – Et où as-tu pris les boucles d'oreilles ? – Je les ai trouvées sur le trottoir. – Pourquoi n'es-tu pas

venu travailler avec Mitri le lendemain ? – Parce que j'ai fait la noce. – Et où as-tu fait la noce ? – Ici et là. – Pourquoi t'es-tu sauvé de chez Douchkine ? – Parce que j'avais peur. – De quoi avais-tu peur ? – D'être condamné. – Pourquoi crains-tu cela si tu te sens la conscience tranquille ?... » Eh bien, le crois-tu, Zossimov, cette question a été posée textuellement, en ces propres termes, je le sais de source sûre... Qu'en dis-tu ? non, mais qu'en dis-tu ?

– Mais, enfin, les preuves sont là !...

– Je ne te parle pas de preuves, mais de la question qu'ils lui ont posée, de leur façon de comprendre leur devoir, à ces gens de la police... Mais laissons cela, que diable... En fin de compte, ils l'ont si bien pressé, torturé, qu'il a fini par avouer. « Ce n'est pas sur le trottoir que j'ai ramassé les boucles d'oreilles, mais dans l'appartement où je travaillais avec Mitri. – Comment les as-tu trouvées ? – Eh bien, de la manière suivante : nous avions peint toute la journée jusqu'à huit heures avec Mitri et nous allions partir quand Mitri prit le pinceau et me le

passa, tout plein de couleur, sur la figure ; puis, il se sauva après m'avoir ainsi barbouillé ; moi je me mis à courir derrière lui et à descendre l'escalier quatre à quatre en jurant des « nom de Dieu ». Au moment où j'arrive sous la voûte, je bouscule le concierge et des messieurs qui se trouvaient là ; je ne me souviens plus combien ils étaient. Là-dessus, le concierge m'engueule et le second concierge aussi, puis la femme du premier sort de la loge et elle aussi se met à nous dire des injures. Enfin, un monsieur, qui entrait dans la maison avec une dame, nous apostrophe à son tour, parce que nous barrions le chemin. Moi, je saisis Mitka par les cheveux, je le jette par terre et je le bats ; lui alors, qui était couché sous moi, m'attrape par les cheveux également et se met à me rendre les coups, mais nous faisions tout cela sans méchanceté, histoire de rire. Ensuite, Mitka réussit à se dégager et file dans la rue, moi je le poursuis, mais je n'ai pas pu le rattraper et je m'en suis retourné tout seul dans l'appartement, parce que j'avais mes affaires à mettre en ordre. Tout en les rangeant, j'attendais Mitka ; je pensais qu'il allait revenir d'un moment à l'autre.

Tout à coup, voilà qu'au coin du vestibule, près de la porte, je marche sur une boîte. Je regarde, elle était enveloppée dans un papier. J'enlève le papier et je vois l'écrin et dans l'écrin des boucles d'oreilles... »

– Derrière la porte ? tu dis derrière la porte ?... derrière la porte ! » s'écria soudain Raskolnikov, en fixant Rasoumikhine d'un regard troublé et plein d'effroi ; il se souleva avec effort sur son divan et s'appuya sur son coude.

« Oui, et alors ? qu'est-ce qui te prend ? que t'arrive-t-il ? fit Rasoumikhine en se levant lui aussi de son siège.

– Ce n'est rien », balbutia Raskolnikov à grand-peine, en retombant sur son oreiller et en se tournant de nouveau du côté du mur.

Un moment, le silence régna.

« Il était à moitié endormi, sans doute », fit Rasoumikhine, en jetant à Zossimov un regard interrogateur. Celui-ci fit un petit signe négatif de la tête.

« Eh bien, continue, dit Zossimov. Après ?

– Quoi après ? À peine vit-il les boucles qu'il oublia sa besogne et Mitka ; il prit son bonnet et courut chez Douchkine. Il se fit donner, comme nous le savons, un rouble, mais il mentit en lui disant qu'il avait trouvé la boîte sur le trottoir, et ensuite, il partit faire la noce. En ce qui concerne le meurtre, il maintient ses premières déclarations. « Je ne sais rien de rien, répète-t-il ; je n'ai appris la chose que le surlendemain. – Et pourquoi as-tu disparu ? – De peur. – Et pourquoi voulais-tu te pendre ? – À cause d'une pensée. – Quelle pensée ? – Qu'ils me condamneraient. » Et voilà toute l'histoire. Quelle conclusion crois-tu qu'ils en ont tirée ?

– Que veux-tu que je pense ? Il y a une présomption ; peut-être douteuse, mais enfin réelle. C'est un fait. Tu ne peux tout de même pas exiger qu'ils le mettent en liberté, ton peintre en bâtiment.

– Mais c'est qu'ils l'ont inculpé d'assassinat. Il ne leur reste aucun doute...

– Voyons, tu te trompes. Ne t'échauffe donc pas. Et les boucles d'oreilles ? Conviens que si le

jour même, à l'heure du meurtre, des boucles qui se trouvaient dans le coffre de la victime sont tombées entre les mains de Nicolas[1], eh bien, on peut se demander de quelle façon il se les est procurées. La chose a une certaine importance pour l'instruction.

– Comment se les est-il procurées ? Comment il se les est procurées ? s'écria Rasoumikhine ; se peut-il que, toi, docteur, obligé plus que quiconque à étudier l'homme, et qui as l'occasion d'approfondir la nature humaine, se peut-il que toutes ces données ne suffisent pas à t'expliquer la nature de Mikolaï ? Comment ne sens-tu pas, avant toutes choses, que ses déclarations au cours des interrogatoires qu'il a subis sont la vérité pure et simple ? Les boucles lui sont parvenues exactement comme il le prétend ; il a marché sur l'écrin et il l'a ramassé !

– La vérité toute pure ! Cependant, il reconnaît lui-même avoir menti la première fois !

– Écoute-moi, écoute-moi bien attentivement :

---

[1] Mikolaï est un diminutif de Nicolas.

le concierge, Koch, Pestriakov, le second concierge, la femme du premier, la femme qui se trouvait à ce moment-là avec elle dans la loge et le conseiller à la cour Krukov, qui venait de descendre de voiture et entrait dans la maison, une dame à son bras, tous, c'est-à-dire huit ou dix témoins, affirment d'un commun accord que Nicolas a jeté Dmitri par terre, l'a maintenu sous lui en le bourrant de coup, tandis que Dmitri a pris son camarade aux cheveux et lui a rendu la pareille. Ils sont étendus devant la porte et barrent le passage ; on les injurie de tous côtés et eux « comme des gamins » (expression textuelle des témoins) crient, se disputent, poussent des éclats de rire, se font des grimaces et se poursuivent dans la rue comme de vrais gamins, tu entends ? À présent, remarque bien qu'en haut gisent deux cadavres encore chauds, entends-tu ? chauds, c'est qu'ils n'étaient pas encore refroidis quand on les a trouvés... Supposons que ce crime a été commis par les deux ouvriers, ou par Nicolas tout seul et qu'ils ont volé en forçant les serrures des coffres, ou simplement participé au vol, eh bien, dans ce cas, permets-moi de te poser une

question : imagine-t-on une telle insouciance, une telle liberté d'esprit, c'est-à-dire ces cris, ces rires, cette querelle enfantine devant la porte, chez des gens qui viennent de commettre un crime, et tout cela est-il compatible avec la hache, le sang, la ruse criminelle, la prudence nécessités par cet acte ? Quoi, cinq ou dix minutes après avoir tué, car il faut bien qu'il en soit ainsi, quand les corps ne sont pas encore refroidis... tout abandonner là, laisser la porte de l'appartement grande ouverte et, sachant que des gens montent chez la vieille, se mettre à batifoler sous la porte cochère au lieu de fuir au plus vite ! rire, attirer l'attention générale, ainsi que dix témoins sont là pour le déclarer !

– Sans doute, c'est étrange, certes cela paraît impossible, mais...

– Non, mon ami, pas de mais. Je reconnais que les boucles d'oreilles trouvées entre les mains de Nikolaï peu d'instants après le crime constituent contre lui une charge sérieuse ; elle est cependant expliquée d'une façon fort plausible par ses déclarations et par conséquent *discutable ;* encore

faut-il prendre en considération les faits qui sont en sa faveur, d'autant plus que ceux-ci sont *hors de doute*. Qu'en penses-tu ? Étant donné le caractère de notre jurisprudence, les juges sont-ils capables de considérer un tel fait, établi uniquement sur une impossibilité psychologique, sur un état d'âme pour ainsi dire, comme un fait indiscutable et suffisant à détruire toutes les charges matérielles quelles qu'elles soient ? Non, ils ne l'admettront jamais, jamais, parce qu'ils ont trouvé l'écrin et que l'homme voulait se pendre, ce qui ne se serait jamais produit s'il ne s'était pas senti coupable. Voilà la question capitale ; voilà pourquoi je m'emporte ; tu comprends ?

– Oui, je le vois bien que tu t'emportes. Attends, j'ai oublié de te demander : qu'est-ce qui prouve que l'écrin renfermant les boucles d'oreilles a été pris chez la vieille ?

– Cela est prouvé, répondit Rasoumikhine de mauvaise grâce et en fronçant les sourcils. Koch a reconnu l'objet, il a désigné celui qui l'avait engagé et l'autre a prouvé que l'écrin lui

appartenait.

– Tant pis. Encore une question : n’y a-t-il personne qui ait vu Nicolas pendant que Koch et Pestriakov montaient au quatrième et son alibi ne peut-il être établi ?

– Voilà justement le malheur ; c’est que personne ne l’a vu, répondit Rasoumikhine d’un air ennuyé. Koch et Pestriakov eux-mêmes n’ont pas aperçu les ouvriers en montant ; il est vrai qu’à présent leur témoignage ne signifierait pas grand-chose. « Nous avons vu, disent-ils, que l’appartement était ouvert et qu’on devait y travailler, mais nous n’y avons prêté aucune attention et ne saurions dire si les ouvriers s’y trouvaient à ce moment-là. »

– Hum ! Ainsi, toute la justification de Nikolaï repose sur les rires et les coups de poing qu’il échangeait avec son camarade... Mettons que ce soit une preuve importante en sa faveur, mais... Permets-moi maintenant encore une question : comment expliques-tu la trouvaille des boucles d’oreilles, si tu admets que l’accusé dit vrai en prétendant les avoir trouvées là où il dit ?

– Comment je l’explique ? Mais qu’ai-je à expliquer ? La chose est claire ! ou du moins la route à suivre pour arriver à la vérité est clairement indiquée, et par l’écrin précisément. Le vrai coupable a laissé tomber ces boucles d’oreilles. Il était en haut enfermé dans l’appartement, pendant que Koch et Pestriakov frappaient à la porte. Koch a fait la sottise de descendre, lui aussi ; alors l’assassin a bondi hors de l’appartement et est descendu à son tour, car il n’avait pas d’autre moyen de s’échapper. Dans l’escalier, il a dû, pour éviter Koch, Pestriakov et le concierge, se réfugier dans l’appartement vide, à l’instant où Nicolas et Dmitri le quittaient ; il y est resté derrière la porte pendant que les autres montaient chez la vieille et, quand le bruit de leurs pas s’est éloigné, il en est sorti ; il est descendu tout tranquillement au moment où Dmitri et Nicolas se précipitaient dans la rue. Tout le monde s’était entre-temps dispersé et il ne restait personne devant la porte. Il se peut même qu’on l’ait vu, mais nul ne l’a remarqué. Tant de monde entre et sort ! Quant à l’écrin, il l’a laissé tomber de sa poche pendant qu’il était derrière la

porte et il ne s'en est pas aperçu, car il avait d'autres chats à fouetter à ce moment-là. Cet écrin prouve qu'il s'est dissimulé à cet endroit. Voilà tout le mystère expliqué !

– Ingénieux, mon ami. Diablement ingénieux, trop ingénieux même.

– Mais pourquoi, pourquoi ?

– Mais parce que tout cela est trop bien agencé... tous ces détails s'emboîtent ; on se croirait au théâtre. »

Rasoumikhine ouvrait la bouche pour protester, quand la porte s'ouvrit et les jeunes gens virent entrer un visiteur qu'aucun d'eux ne connaissait.

V

C’était un monsieur d’un certain âge, au maintien compassé, à la physionomie réservée et sévère. Il s’arrêta tout d’abord sur le seuil, en promenant ses yeux autour de lui avec une surprise qu’il ne cherchait pas à dissimuler et qui n’en était que plus désobligeante. « Où me suis-je fourvoyé ? » avait-il l’air de se demander. Il contemplait la pièce étroite et basse, une vraie cabine de bateau, avec défiance, et une sorte de frayeur affectée.

Son regard conserva la même expression d’étonnement, en se portant ensuite sur Raskolnikov qui était couché sur son misérable divan, dans une tenue fort négligée et qui, lui aussi, le regardait. Puis, le visiteur considéra avec la même attention la barbe inculte, les cheveux ébouriffés et toute la personne débraillée de Rasoumikhine qui, à son tour, le dévisageait avec

une curiosité impertinente, sans bouger de sa place. Un silence pénible régna pendant une minute au moins et, enfin la scène changea comme il fallait d'ailleurs s'y attendre.

Comprenant, sans doute, à des signes fort explicites que ses grands airs n'en imposaient à personne dans cette espèce de « cabine de paquebot », le monsieur daigna s'humaniser un peu et s'adressa poliment, quoique avec une certaine raideur, à Zossimov :

« Rodion Romanovitch Raskolnikov, étudiant ou ancien étudiant ? » fit-il en articulant nettement chaque mot.

Zossimov eut un geste lent, et s'apprêtait peut-être à répondre quand Rasoumikhine, auquel la question ne s'adressait nullement, s'empressa :

« Le voilà, sur le divan ; et vous, que voulez-vous ? »

Cette question familière sembla abattre le monsieur important. Il ébaucha même un mouvement du côté de Rasoumikhine, mais se retint à temps et se tourna vivement vers

Zossimov :

« Voici Raskolnikov », marmotta le docteur, en montrant le malade d'un signe de tête, puis il bâilla à se décrocher la mâchoire ; ensuite il tira lentement de son gousset une énorme montre bombée en or, la regarda et la remit dans sa poche avec la même lenteur.

Quant à Raskolnikov, toujours couché sur le dos, il ne quittait pas le nouveau venu des yeux, et ne disait mot. Son visage, maintenant qu'il s'était arraché à la contemplation de la petite fleur si curieuse de la tapisserie, apparaissait pâle et exprimait une souffrance extraordinaire, comme s'il venait de subir une opération ou de se voir infliger de terribles tortures... Le visiteur inconnu semblait cependant lui inspirer un intérêt croissant : ce fut d'abord une certaine surprise, bientôt de la méfiance, et finalement une sorte de crainte.

Quand Zossimov dit, en le désignant : « Voici Raskolnikov », il se souleva si brusquement qu'on eût dit qu'il bondissait sur son lit, et prononça d'une voix faible et entrecoupée, mais

presque agressive :

« Oui, je suis Raskolnikov. Que désirez-vous ? »

Le visiteur l’examina attentivement et répondit d’un ton plein de dignité.

« Piotr Petrovitch Loujine. J’ai lieu d’espérer que mon nom ne vous est plus entièrement inconnu.

Mais Raskolnikov, qui s’attendait à tout autre chose, se contenta de regarder son interlocuteur d’un air pensif et presque hébété, sans lui répondre, comme s’il eût entendu ce nom pour la première fois de sa vie.

« Comment se peut-il que vous n’ayez pas encore entendu parler de moi ? » demanda Piotr Petrovitch, un peu déconcerté.

Pour toute réponse, Raskolnikov se laissa lentement retomber sur son oreiller ; il mit ses mains derrière sa tête et fixa les yeux au plafond. Loujine parut inquiet. Zossimov et Rasoumikhine l’observaient avec une curiosité de plus en plus grande qui acheva de le décontenancer.

« Je présumais... je comptais, balbutia-t-il, qu'une lettre... mise à la poste il y a dix... ou même quinze jours...

– Écoutez, pourquoi restez-vous ainsi à la porte ? interrompit Rasoumikhine ; si vous avez quelque chose à dire, en bien, asseyez-vous, mais Nastassia et vous, vous ne pouvez pas tenir tous les deux sur le seuil. Nastassiouchka, range-toi, laisse passer monsieur. Entrez, voici une chaise, faufilez-vous par ici. »

Il écarta les chaises de la table, laissa un petit espace libre entre celle-ci et ses genoux et attendit dans cette position assez incommode, que le visiteur se glissât dans le passage. Il n'y avait pas moyen de refuser. Loujine parvint donc non sans peine jusqu'au siège qu'on lui offrait et, quand il fut assis, fixa sur Rasoumikhine un regard inquiet.

« D'ailleurs, ne vous gênez pas, lança l'autre d'une voix forte. Voilà le cinquième jour que Rodia est malade ; il a même eu le délire pendant trois jours. Maintenant, il a repris connaissance et il mange avec appétit. Voilà son médecin qui

vient de l’examiner ; moi, je suis son camarade, un ancien étudiant comme lui et en ce moment je lui sers de garde-malade. Ainsi, ne faites pas attention à nous et continuez votre entretien comme si nous n’étions pas là !

– Je vous remercie, mais ma présence et ma conversation ne risqueront-elles pas de fatiguer le malade ? demanda Piotr Petrovitch, en s’adressant à Zossimov.

– N... non, marmotta Zossimov, au contraire, ce sera une distraction pour lui. Il se remit à bâiller.

– Oh ! il y a longtemps qu’il est revenu à lui ; depuis ce matin, fit Rasoumikhine, dont la familiarité respirait une bonhomie si franche que Piotr Petrovitch commença à se sentir plus à l’aise. N’oublions pas que cet homme impertinent et vêtu presque de haillons s’était présenté comme un étudiant.

– Votre maman... commença Loujine.

– Hum ! fit bruyamment Rasoumikhine ; Loujine le regarda d’un air interrogateur.

– Non, ce n’est rien ; continuez... »

Loujine haussa les épaules.

« Votre maman avait commencé une lettre pour vous avant mon départ. Arrivé ici, j’ai différé exprès ma visite de quelques jours, pour être bien sûr que vous seriez au courant de tout, mais maintenant je vois avec surprise que...

– Je sais, je sais, répliqua tout à coup Raskolnikov, dont le visage exprima la plus violente irritation. C’est vous le fiancé ? eh bien, je le sais... en voilà assez. »

Ce langage toucha Piotr Petrovitch au vif, mais il n’en laissa rien voir. Il se demandait ce que tout cela voulait dire. Pendant une minute au moins, le silence régna. Cependant, Raskolnikov, qui pour lui répondre s’était légèrement tourné de son côté, se remit soudain à l’examiner fixement avec une sorte de curiosité, comme s’il n’avait pas eu le temps de bien le voir tout à l’heure ou qu’il eût soudain découvert sur sa personne quelque détail qui le frappait. Il se souleva même sur son divan pour le considérer plus à l’aise.

Le fait est que l'aspect de Piotr Petrovitch présentait quelque chose de particulier qui semblait justifier l'appellation de « fiancé » qui venait de lui être si cavalièrement appliquée. Tout d'abord, on voyait bien, et même un peu trop, que Piotr Petrovitch s'était empressé de mettre à profit ces quelques journées de séjour dans la capitale pour se faire beau en prévision de l'arrivée de sa fiancée, ce qui était fort innocent et bien permis. La satisfaction, peut-être un peu excessive, qu'il éprouvait de son heureuse transformation pouvait, à la rigueur, lui être pardonnée en raison de cette circonstance. Le costume de M. Loujine venait à peine de sortir de chez le tailleur ; il était parfaitement élégant et ne donnait prise à la critique que sur un point : il était trop neuf ! Tout, dans sa tenue, dénonçait le plan arrêté, depuis l'élégant chapeau tout flambant neuf, qu'il entourait d'égards et tenait avec mille précautions dans ses mains, jusqu'aux merveilleux gants Jouvin de couleur lilas, qu'il n'avait pas enfilés, se contentant de les tenir à la main. Dans son costume dominaient les tons tendres et clairs. Il portait un léger et coquet

veston havane et un pantalon clair avec un gilet assorti, du linge fin qu'il venait d'acheter et la plus charmante des petites cravates de batiste à raies roses. La chose la plus étonnante était que cette élégance lui seyait fort bien. Son visage, très frais et même assez beau, ne portait pas ses quarante-cinq ans ; des favoris bruns en côtelette l'encadraient agréablement et s'épaississaient fort élégamment des deux côtés du menton soigneusement rasé et d'une blancheur éclatante. Ses cheveux grisonnaient à peine et son coiffeur avait réussi à le friser sans lui faire, comme il arrive presque toujours en pareil cas, la tête ridicule d'un marié allemand. Ce que cette physionomie sérieuse et assez belle pouvait présenter de vraiment déplaisant et d'antipathique tenait à d'autres raisons.

Après avoir ainsi dévisagé Loujine avec impertinence, Raskolnikov eut un sourire fielleux, se laissa retomber sur son oreiller et se remit à contempler le plafond.

Mais M. Loujine semblait résolu à prendre patience et ne paraissait remarquer

momentanément aucune de ces bizarreries.

« Je regrette infiniment de vous trouver en cet état, fit-il pour renouer la conversation. Si je vous avais su souffrant, je serais venu vous voir plus tôt. Mais vous savez les mille tracas qu'on a ! J'ai, de plus, un procès très important à suivre au Sénat, sans parler des soucis que vous pouvez deviner. J'attends votre famille, c'est-à-dire votre mère et votre sœur, d'un moment à l'autre... »

Raskolnikov fit un mouvement et parut vouloir dire quelque chose. Son visage exprima une certaine agitation. Piotr Petrovitch s'arrêta, attendit un moment puis, voyant que le jeune homme restait silencieux, il continua :

« D'un moment à l'autre, oui... je leur ai trouvé un logement provisoire.

– Où cela ? fit Raskolnikov, d'une voix faible.

– Tout près d'ici, dans la maison Bakaleev.

– Sur le boulevard Vosnessenski, interrompit Rasoumikhine. Le marchand Iouchine y loue deux étages en garni... j'y suis allé...

– Oui, ce sont des logements meublés...

– C’est un taudis épouvantable, sale, puant, et, par-dessus le marché, un endroit louche ; il s’y est passé de vilaines histoires. Le diable sait quels gens y vivent... Moi-même j’y suis allé, amené par un scandale. Du reste, les logements y sont bon marché.

– Je ne pouvais naturellement pas me procurer tous ces renseignements, vu que j’arrive de province, fit Piotr Petrovitch d’un air piqué, mais, quoi qu’il en soit, les deux pièces que j’ai retenues sont très, très propres, et comme tout cela est provisoire... J’ai déjà arrêté notre véritable, c’est-à-dire notre futur logement, fit-il en se tournant vers Raskolnikov ; on est en train de le mettre en état. Moi-même, je loge en garni et bien à l’étroit ; c’est à deux pas d’ici, chez Mme Lippevechsel. J’habite avec un jeune ami à moi, André Simionovitch Lebeziatnikov : c’est lui précisément qui m’a indiqué la maison Bakaleev.

– Lebeziatnikov ? fit Raskolnikov, d’un air songeur, comme si ce nom lui eût rappelé quelque chose.

– Oui, André Simionovitch Lebeziatnikov, employé dans un ministère. Vous le connaissez ?

– Mais... non ! répondit Raskolnikov.

– Excusez-moi ; votre question m’a fait supposer qu’il ne vous était pas inconnu. J’ai été autrefois son tuteur... c’est un charmant jeune homme... et au courant de toutes les idées... Quant à moi, je suis heureux de fréquenter les jeunes gens ; on apprend par eux ce que le monde offre de nouveau. »

En achevant ces paroles, Piotr Petrovitch regarda ses auditeurs avec l’espoir de saisir sur leurs visages une marque d’approbation.

« À quel point de vue ? demanda Rasoumikhine.

– Au point de vue le plus sérieux, je veux dire essentiel, fit Piotr Petrovitch, qui semblait enchanté de cette question. Moi, voyez-vous, il y a dix ans que je ne suis pas venu à Pétersbourg. Toutes ces réformes, ces idées nouvelles, ont bien pénétré chez nous en province, mais, pour bien se rendre compte des choses, pour tout voir, il faut

se trouver à Pétersbourg. Et voilà, selon moi, c'est en observant nos jeunes générations qu'on se renseigne le mieux, et, je vous avouerai, j'ai été charmé...

– Pourquoi ?

– C'est une question bien complexe. Je puis me tromper, mais je crois avoir remarqué des vues plus nettes, un esprit pour ainsi dire plus critique, une activité plus raisonnée.

– C'est vrai, fit Zossimov entre ses dents.

– Tu dis des sottises ; il n'y a aucune activité raisonnée, interrompit Rasoumikhine. Le sens des affaires s'acquiert difficilement et ne vous tombe pas du ciel. Et nous, voici deux cents ans que nous sommes déshabitués de toute activité... Pour les idées, on peut dire qu'elles flottent par-ci par-là, fit-il, en s'adressant à Piotr Petrovitch. Nous avons aussi un certain amour du bien, quoique assez enfantin, il faut le dire ; on trouverait également de l'honnêteté, bien que nous soyons encombrés, depuis quelque temps, de bandits ; mais d'activité, point !

– Je ne suis pas d’accord avec vous, fit Loujine, visiblement enchanté ; certes on s’emballe, on commet des erreurs, mais il faut se montrer indulgent. Les entraînements, les fautes, sont la preuve de l’ardeur avec laquelle on se met à la besogne et encore des conditions défavorables mais purement matérielles où l’on se trouve. Si les résultats sont modestes, n’oublions pas que les efforts tentés sont tout récents. Je ne parle pas des moyens dont on a pu disposer. D’après moi, cependant, un résultat a déjà été acquis ; on a répandu des idées nouvelles et excellentes, des œuvres inconnues et fort utiles remplacent les anciennes productions romanesques et sentimentales. La littérature prend un caractère de maturité ; des préjugés fort nuisibles ont été tournés en ridicule, tués... En un mot, nous nous sommes définitivement séparés du passé et je trouve que c’est déjà un succès...

– Bon, il a mis la machine en marche ; tout ça pour se faire valoir, grogna tout à coup Raskolnikov.

– Quoi ? » fit Loujine, qui n’avait pas entendu.

Mais l’autre ne lui répondit rien.

« Tout cela est très juste, se hâta d’intervenir Zossimov.

– Oui, n’est-ce pas ? continua Piotr Petrovitch, en lançant au docteur un regard aimable. Vous conviendrez, fit-il en s’adressant à Rasoumikhine, mais avec un air de triomphe et de supériorité (il faillit même l’appeler jeune homme), qu’il y a perfectionnement, ou, si vous préférez, progrès, au moins dans le domaine scientifique ou économique...

– C’est un lieu commun !

– Non, ce n’est pas un lieu commun. Par exemple, on nous a enseigné jusqu’ici : « aime ton prochain » ; si je mets ce précepte en pratique, qu’en résulte-t-il ? continua Piotr Petrovitch avec une précipitation peut-être un peu trop visible. Il en résulte que je coupe mon manteau en deux, que j’en donne la moitié à mon prochain et que nous sommes tous les deux à moitié nus. Selon le proverbe russe, « à courir plusieurs lièvres à la fois, on n’en attrape aucun ». Or, la science m’ordonne d’aimer ma

propre personne par-dessus tout, car tout repose ici-bas sur l'intérêt personnel[1]. Si tu t'aimes toi-même, tu feras tes affaires convenablement et tu garderas ton manteau entier. L'économie politique ajoute que, plus il s'élève de fortunes privées dans une société ou, en d'autres termes, plus il se fabrique de manteaux « entiers », plus elle est solidement assise sur ses bases et heureusement organisée. Donc, en ne travaillant que pour moi seul, je travaille, par le fait, pour tout le monde et je contribue à ce que mon prochain reçoive un peu plus de la moitié du manteau troué et cela non pas grâce à des libéralités privées et individuelles, mais par suite du progrès général. L'idée est simple ; elle a malheureusement mis du temps à faire son chemin et elle a été longtemps étouffée par l'esprit chimérique et rêveur. Cependant, il semble qu'il ne faut pas beaucoup, beaucoup d'intelligence pour se rendre compte...

– Pardon, j'appartiens moi aussi à la catégorie

---

[1] *L'intérêt personnel :* Dostoïevski raille ici la morale utilitaire prônée par Pissarev, Tchernychovski et leurs disciples.

des imbéciles, interrompit Rasoumikhine ; laissons là ce sujet. J’avais une intention en vous adressant la parole. Quant à ce bavardage, à toutes ces banalités, ces lieux communs, j’en ai les oreilles tellement rebattues depuis trois ans que je rougis, non seulement d’en parler, mais d’en entendre parler devant moi. Vous vous êtes naturellement empressé de faire parade devant nous de vos théories et je ne veux pas vous en blâmer ; moi je ne désirerais que savoir qui vous êtes, car, ces derniers temps, tant de faiseurs louches se sont accrochés aux affaires publiques et ils ont si bien sali tout ce à quoi ils ont touché qu’il en est résulté un véritable gâchis. Et puis en voilà assez !

– Monsieur, reprit Loujine piqué au vif et sur un ton fort digne, est-ce une façon de me dire que moi aussi...

– Oh ! mais jamais de la vie, comment aurais-je pu ? En voilà assez tout simplement », trancha Rasoumikhine, et il renoua brusquement avec Zossimov l’entretien qu’avait interrompu l’entrée de Piotr Petrovitch.

Celui-ci eut le bon esprit d'accepter l'explication de l'étudiant, avec l'intention bien arrêtée de s'en aller au bout de deux minutes.

« J'espère que maintenant que nous avons fait connaissance, dit-il à Raskolnikov, nos relations deviendront, après votre guérison, plus intimes, grâce aux circonstances que vous connaissez... Je vous souhaite un prompt rétablissement... »

Raskolnikov n'eut même pas l'air d'avoir entendu et Piotr Petrovitch se leva.

« C'est assurément un de ses débiteurs qui l'a tuée, affirma Zossimov.

– Assurément, répéta Rasoumikhine... Porphyre ne dit pas ce qu'il pense, mais il n'en interroge pas moins ceux qui avaient déposé des objets en gage chez la vieille...

– Il les interroge ? demanda Raskolnikov d'une voix forte.

– Oui, pourquoi ?

– Rien.

– Comment arrive-t-il à les connaître ? demande Zossimov.

– Koch en a désigné quelques-uns ; les noms des autres étaient inscrits sur les papiers qui enveloppaient les objets, d’autres sont venus tout seuls dès qu’ils ont appris...

– Ah ! ce doit être un gaillard adroit et expérimenté. Quelle décision ! Quelle audace !

– Eh bien, c’est justement ce qui te trompe, interrompit Rasoumikhine et ce qui induit tout le monde en erreur. Moi, je soutiens qu’il est maladroit, que c’est un novice dont ce crime était le début. Imagine un plan bien établi et un scélérat expérimenté : rien ne s’explique. Suppose-le novice et admets que le hasard seul lui a permis de s’échapper. Que ne fait le hasard ! Car enfin, il n’a peut-être prévu aucun obstacle ! Et comment mène-t-il son affaire ? Il prend des objets qui ne valent pas plus de vingt à trente roubles, en bourre ses poches et fouille dans le coffre où la femme mettait ses chiffons. Dans le tiroir supérieur de la commode, on a trouvé, dans une cassette, plus de quinze cents roubles en espèces, sans parler des billets. Il n’a même pas su voler ; il n’a pu que tuer. Un début, te dis-je,

un début ! Il a perdu la tête et s’il n’a pas été pris, il ne le doit qu’au hasard et non à son adresse.

– Il s’agit de l’assassinat commis sur la personne de cette vieille ? » intervint Loujine, en s’adressant à Zossimov. Son chapeau à la main, il s’apprêtait à prendre congé, mais il voulait prononcer encore quelques paroles profondes. Il tenait à laisser une impression flatteuse ; sa vanité l’emportait sur la raison.

« Oui, vous en avez entendu parler ?

– Comment donc ! Cela s’est passé dans le voisinage...

– Vous connaissez les détails ?

– Pas précisément, mais cette affaire m’intéresse, surtout par la question générale qu’elle soulève. Je ne parle même plus de l’augmentation croissante des crimes dans les basses classes durant ces cinq dernières années, ni de la succession ininterrompue de pillages et d’incendies. Ce qui m’étonne, c’est que la criminalité croît de façon parallèle pour ainsi dire dans les classes supérieures. Ici, on apprend

qu’un ancien étudiant a volé la poste sur la grand-route. Là, que des hommes que leur situation place au premier plan, fabriquent de la fausse monnaie. À Moscou encore, on découvre une compagnie de faussaires qui contrefaisaient des billets de loterie et dont un des chefs était un professeur d’histoire universelle. Ailleurs on tue un secrétaire d’ambassade pour une mystérieuse raison d’argent... Et si cette usurière a été assassinée par un homme de la classe moyenne, car les gens du peuple n’ont pas l’habitude d’engager des bijoux, comment expliquerons-nous ce relâchement des mœurs dans la partie la plus civilisée de notre société ?

– Transformations dans les phénomènes économiques..., commença Zossimov.

– Comment l’expliquer ? intervint Rasoumikhine. Eh bien, justement par ce manque d’activité raisonnée...

– Que voulez-vous dire ?

– Et qu’a répondu votre professeur faussaire quand on l’interrogeait ?

– « Tout le monde s’enrichit de différentes manières ; eh bien, j’ai voulu, moi aussi, m’enrichir au plus vite. » Je ne me souviens plus de l’expression qu’il a employée, mais il voulait dire : gagner au plus vite, sans effort... On s’habitue à ne pas se donner de peine, à marcher en lisières et à n’avaler que de la nourriture toute mâchée. L’heure a sonné où chacun se montre tel qu’il est...

– Mais, cependant, la morale ? Et les lois pour ainsi dire...

– Mais de quoi vous inquiétez-vous donc ? fit tout à coup Raskolnikov ; tout cela est l’application de votre propre théorie !

– Comment de ma propre théorie ?

– Oui ; la conclusion logique du principe que vous posiez tout à l’heure, c’est qu’on peut assassiner...

– Permettez,... s’écria Loujine.

– Non, c’est faux », fit Zossimov.

Raskolnikov était pâle et respirait avec peine ; sa lèvre supérieure tremblait convulsivement.

« Il y a une mesure à tout, poursuivit Loujine d'un air hautain, une idée économique n'est pas encore, que je sache, une provocation à l'assassinat, et si l'on suppose...

– Et est-il vrai, l'interrompit Raskolnikov d'une voix tremblante de colère, mais pleine d'une joie hostile en même temps, est-il vrai que vous avez dit à votre fiancée... à l'heure où elle venait d'agréer votre demande, que ce qui vous rendait le plus heureux... c'était qu'elle était pauvre, car il vaut mieux épouser une femme pauvre pour pouvoir la dominer ensuite et lui reprocher les bienfaits dont on l'a comblée ?...

– Monsieur, s'écria furieusement Loujine, éperdu de colère, monsieur, dénaturer ainsi ma pensée ! Excusez-moi, mais je dois vous déclarer que les bruits parvenus jusqu'à vous ou plutôt portés à votre connaissance ne présentent pas une ombre de fondement et je... soupçonne d'où... cette flèche... En un mot, votre maman... elle m'a d'ailleurs semblé, malgré toutes ses excellentes qualités, avoir l'esprit un peu... un peu exalté et romanesque, mais j'étais cependant à mille lieues

de supposer qu’elle pût se méprendre à ce point sur le sens de mes paroles et les citer en les altérant ainsi... et enfin... enfin...

– Savez-vous une chose ? vociféra le jeune homme, en se soulevant sur son oreiller et en le fixant d’un regard enflammé, savez-vous une chose ?

– Laquelle ? »

Sur ce mot, Loujine s’arrêta et attendit d’un air de défi. Le silence dura quelques secondes.

« Eh bien ! si vous vous permettez encore une fois... de dire un seul mot au sujet de ma mère... je vous jette en bas de l’escalier.

– Mais que te prend-il ? cria Rasoumikhine.

– Ah ! c’est comme cela ? bien. » Loujine avait pâli et se mordait la lèvre.

« Écoutez-moi donc, monsieur, commença-t-il lentement et tendant tous ses nerfs pour se dominer. L’accueil que vous m’avez fait ne m’a guère laissé de doutes sur votre inimitié et je n’ai prolongé ma visite que pour être mieux édifié là-dessus. J’aurais pardonné bien des choses à un

malade, à un parent, mais maintenant, jamais... voyez-vous.

– Je ne suis pas malade, cria Raskolnikov.

– D’autant plus...

– Allez-vous-en au diable ! »

Mais Loujine n’avait pas attendu cette invitation ; il se faufilait entre la chaise et la table. Rasoumikhine cette fois se leva pour le laisser passer. Loujine ne le regarda pas et sortit sans même saluer Zossimov qui, depuis un moment, lui faisait signe de laisser le malade tranquille. À le voir s’en aller, le dos voûté, on devinait qu’il n’oublierait pas l’offense terrible qu’il avait reçue.

« Peut-on se conduire ainsi, non, mais peut-on se conduire ainsi ? faisait Rasoumikhine en hochant la tête d’un air préoccupé.

– Laissez-moi, laissez-moi tous ! vociféra Raskolnikov dans un transport de fureur. Mais allez-vous me laisser, bourreaux que vous êtes ! Je ne vous crains pas. À présent, je ne crains plus personne, personne. Allez-vous-en ; je veux être

seul, seul, seul !

– Partons, fit Zossimov, en faisant un signe à Rasoumikhine.

– Mais, voyons, peut-on le laisser ainsi ?

– Partons », insista le docteur.

Rasoumikhine parut réfléchir, puis s'en alla le rejoindre.

« Cela aurait pu tourner plus mal si nous avions refusé de lui obéir, fit Zossimov dans l'escalier. Il ne faut pas l'irriter.

– Qu'a-t-il ?

– Une secousse qui l'arracherait à ses préoccupations lui ferait le plus grand bien. Tout à l'heure, il était capable... Tu sais, il a quelque préoccupation, un souci qui le ronge, le tracasse...

– C'est ce qui m'inquiète beaucoup !

– Ce monsieur Piotr Petrovitch y est peut-être pour quelque chose. D'après leur conversation, il apparaît que l'autre épouse sa sœur et que Rodia en a reçu la nouvelle peu de temps avant sa maladie...

– Oui, c’est vraiment le diable qui l’a amené ici, car sa visite a peut-être gâté toute l’affaire ? Et as-tu remarqué qu’il semble indifférent à tout, qu’un sujet seul est capable de le faire sortir de son mutisme : ce meurtre ?

« Aussitôt qu’on en parle, le voilà hors de lui...

– Oui, oui, approuva Rasoumikhine ; je l’ai parfaitement remarqué. Il devient attentif alors et paraît inquiet. C’est le jour où il est tombé malade qu’ils lui ont fait peur avec cette histoire à la police ; il s’est même évanoui.

– Tu me raconteras l’histoire dans tous ses détails ce soir et moi, à mon tour, je te dirai quelque chose. Il m’intéresse infiniment. Je reviendrai le voir dans une demi-heure... La fièvre cérébrale n’est pas à redouter du reste...

– Je te remercie. Moi, je vais passer un moment chez Pachenka et je le ferai surveiller par Nastassia. »

Raskolnikov, resté seul, eut un regard d’impatience angoissée vers Nastassia, mais elle

ne mettait pas de hâte à s’en aller.

« Tu boiras peut-être ton thé, maintenant ? demanda-t-elle.

– Plus tard ; je veux dormir, laisse-moi... »

Il se tourna d’un geste convulsif du côté du mur et Nastassia quitta la pièce.

VI

À peine était-elle sortie qu’il se levait, mettait le crochet à la porte, dénouait le paquet de vêtements apportés tout à l’heure par Rasoumikhine et se mettait à les revêtir. Fait bizarre, il semblait apaisé tout à coup. La frénésie qui s’était emparée de lui et la terreur panique de ces derniers jours l’avaient abandonné. C’était sa première minute de calme, d’un calme brusque, étrange. Ses gestes étaient sûrs et précis : ils exprimaient une forte volonté. « Aujourd’hui, aujourd’hui même », marmottait-il. Il se rendait compte cependant de son état de faiblesse, mais l’extrême tension morale à laquelle il devait son sang-froid lui donnait de l’assurance et semblait lui insuffler des forces. Du reste il espérait ne pas tomber dans la rue. Quand il fut vêtu de neuf de la tête aux pieds, il contempla un moment l’argent resté sur la table, parut réfléchir et le mit dans sa poche. La somme se montait à vingt-cinq

roubles. Il prit aussi la menue monnaie rapportée par Rasoumikhine sur les dix roubles destinés à l'achat des vêtements, puis retira doucement le crochet, sortit de la chambre, descendit l'escalier et jeta un coup d'œil dans la cuisine dont la porte était grande ouverte ; Nastassia lui tournait le dos, tout occupée à souffler sur le samovar ; elle n'entendit rien. D'ailleurs, qui aurait pu prévoir cette fugue ?

Un instant plus tard, il se trouvait dans la rue. Il était environ huit heures et le soleil s'était couché. Quoique l'atmosphère fût toujours étouffante, il aspirait avidement l'air poussiéreux, empoisonné par les exhalaisons pestilentielles de la ville. Il éprouvait un léger vertige ; ses yeux enflammés, son visage amaigri et livide exprimaient soudain une énergie sauvage. Il ne savait où aller et ne s'en occupait même pas. Il ne pensait qu'à une chose, c'est qu'il fallait mettre fin à tout cela, aujourd'hui, d'un coup, à l'instant même, que sinon il ne rentrerait point chez lui, car il ne voulait pas *continuer à vivre ainsi*. Mais comment allait-il faire ? De quelle façon « en finir », comme il disait, il n'en avait pas la

moindre idée. Il s'efforçait de n'y point songer ! Bien plus, cette pensée, il la repoussait, car elle le torturait. Il n'éprouvait qu'un sentiment, il ne pensait qu'à une chose, qu'il fallait que tout changeât d'une façon ou d'une autre, « coûte que coûte », répétait-il avec une assurance désespérée et une fermeté indomptable.

Poussé par une vieille habitude, il prit machinalement le chemin de ses promenades ordinaires et se dirigea vers les Halles. À mi-chemin, il rencontra, devant la porte d'une boutique, sur la chaussée, un jeune joueur d'orgue en train de moudre une mélodie sentimentale. Il accompagnait sur son instrument une jeune fille d'une quinzaine d'années, debout près de lui sur le trottoir, vêtue comme une demoiselle. Elle portait une crinoline, des gants, un chapeau de paille à plume d'un rouge feu et une mantille. Tout cela était vieux et fripé. Elle chantait sa romance d'une voix fêlée, mais assez forte et agréable, dans l'espoir de se voir jeter de la boutique une pièce de deux kopecks. Raskolnikov s'arrêta près de deux ou trois badauds, écouta un moment, puis il tira de sa

poche une pièce de cinq kopecks et la fourra dans la main de la jeune fille. Celle-ci s'interrompit sur la note la plus haute et la plus pathétique comme si on lui avait brisé la voix.

« Assez », cria-t-elle brusquement à son compagnon, et tous deux s'acheminèrent vers la boutique suivante.

« Vous aimez les chansons des rues ? » demanda tout à coup Raskolnikov à un passant d'un certain âge qui avait écouté près de lui les musiciens ambulants et semblait être un flâneur.

L'autre le regarda avec étonnement.

« Moi, continua Raskolnikov – mais on eût cru à l'entendre qu'il parlait de toute autre chose que de chansons –, j'aime entendre chanter au son de l'orgue, par une froide, sombre et humide soirée automnale, humide surtout, de ces soirées où tous les passants ont le visage verdâtre et défait, ou, mieux encore, quand il tombe une neige mouillée et toute droite que le vent ne chasse pas, vous savez ? Les becs de gaz brillent au travers.

– Je ne sais pas, excusez-moi », balbutia le monsieur, effrayé à la fois par la question et l'air étrange de Raskolnikov. Il se hâta ensuite de changer de trottoir.

Le jeune homme continua son chemin et déboucha enfin sur la place des Halles, à l'endroit où, l'autre jour, le marchand et sa femme causaient avec Lisbeth, mais ils n'y étaient plus. Reconnaissant le lieu, il s'arrêta, jeta un coup d'œil autour de lui et se tourna vers un jeune gars en chemise rouge qui bâillait à l'entrée d'un magasin de farine.

« Il y a un marchand qui s'installe là dans ce coin, avec une paysanne, sa femme, hein ?

– Il en vient de toutes sortes, des marchands, répondit le gars en toisant Raskolnikov avec dédain.

– Quel est son nom ?

– Celui qu'il a reçu à son baptême.

– N'es-tu pas de Zaraïsk, par hasard ? De quelle province viens-tu ? »

Le gars jeta encore un coup d'œil sur

Raskolnikov.

« Altesse, chez nous ce n’est pas une province, mais un district et, comme c’est mon frère qui a voyagé, et que moi je suis resté à la maison, je ne sais rien. Votre Altesse, daignez miséricordieusement me pardonner !

– C’est une gargote qu’il y a là-haut ?

– Une taverne ; il y a même un billard et l’on y trouve des princesses... C’est chic ! »

Raskolnikov traversa la place ; une foule compacte de moujiks y stationnait dans un coin. Il se glissa au plus épais du rassemblement, examinant longuement chacun. Il avait envie d’adresser la parole à tout le monde. Mais les paysans ne faisaient aucune attention à lui. Ils étaient tous à crier, répartis en petits groupes.

Il resta là un moment à réfléchir, puis continua son chemin dans la direction du boulevard V... Bientôt, il quittait la place et s’engageait dans une ruelle. Cette ruelle, qui fait un coude et mène de

la place à la Sadovaïa[1], il l'avait suivie bien des fois. Depuis quelque temps une force obscure le poussait à flâner dans ces parages, quand il se sentait pris par son humeur noire pour s'y abandonner encore davantage. À cet instant, il s'y engageait inconsciemment. Il s'y trouve une grande bâtisse occupée par des débits de boisson et des gargotes. Des femmes en cheveux et négligemment vêtues (comme quand on ne va pas loin de chez soi) en sortaient, à chaque instant. Elles formaient des groupes çà et là sur le trottoir, surtout au pied des escaliers qui menaient aux bouges mal famés du sous-sol.

Dans l'un de ceux-ci régnait justement un vacarme assourdissant. On pinçait de la guitare ; on chantait et l'on semblait s'amuser beaucoup. Un groupe nombreux de femmes se pressait devant l'entrée. Les unes étaient assises sur les marches, d'autres sur le trottoir, les dernières enfin parlaient debout devant la porte. Un soldat ivre, la cigarette à la bouche, errait autour d'elles

---

[1] *Sadovaïa :* Ou rue des Jardins.

sur la chaussée et jurait. On eût dit qu'il ne se souvenait plus du but de sa course. Deux individus déguenillés échangeaient des injures ; enfin, un ivrogne était là, étalé de tout son long en travers de la rue.

Raskolnikov s'arrêta près du principal groupe de femmes. En robes d'indienne, chaussures de chevreau, têtes nues, elles bavardaient d'une voix éraillée. Plusieurs avaient dépassé la quarantaine ; d'autres paraissaient dix-sept ans à peine ; presque toutes avaient les yeux pochés.

Le chant et tout ce bruit qui montait du sous-sol captivèrent Raskolnikov. Du milieu des éclats de rire et des clameurs joyeuses montait une mince voix de fausset qui chantait un air entraînant, tandis que quelqu'un dansait furieusement aux sons d'une guitare, en battant la mesure avec ses talons. Le jeune homme, penché vers l'entrée du bouge, écoutait sombre et rêveur.

Mon beau petit homme,

Ne me bats pas sans raison

chantait la voix aiguë. Il avait passionnément envie de saisir le moindre mot de cette chanson, comme si la chose eût été pour lui de la plus haute importance.

« Si j'entrais ? pensa-t-il. Ils rient, c'est l'ivresse. Et si je m'enivrais, moi aussi ! »

« Vous n'entrez pas, gentil monsieur ? » demanda une des femmes d'une voix assez claire et fraîche encore. Elle paraissait jeune et c'était la seule de tout le groupe qui ne fût pas repoussante.

« Oh ! la jolie fille », fit-il en relevant la tête et la regardant. Elle sourit. Le compliment lui avait beaucoup plu.

« Vous aussi, vous êtes très joli garçon, dit-elle.

– Ce qu'il est maigre, remarqua une autre d'une voix caverneuse. Vous sortez de l'hôpital, pour sûr.

– Paraît que c'est des dames de la haute, mais ça ne les empêche pas d'avoir le nez camus, fit brusquement un homme en goguette qui passait,

le sarrau déboutonné, la face élargie par un rire narquois.

– Voyez-vous cette gaieté ? reprit-il.

– Entre, puisque tu es là !

– J'entre, ma beauté. » Et il dégringola jusqu'en bas.

Raskolnikov continua son chemin.

« Écoutez, monsieur, cria la jeune fille comme il tournait les talons.

– Quoi ? »

Elle se troubla.

« Je serai, mon gentil monsieur, toujours heureuse de passer quelques heures avec vous. Mais, maintenant, je me sens gênée en votre présence. Donnez-moi six kopecks pour boire un verre, aimable cavalier. »

Raskolnikov fouilla dans sa poche et en tira tout ce qu'il trouva : trois pièces de cinq kopecks.

« Ah ! quel généreux prince !

– Comment t'appelles-tu ?

– Vous demanderez Douklida.

– Eh bien, cela alors, ça dépasse les bornes, fit l’une des femmes du groupe, en hochant la tête d’un air désapprobateur. Je ne comprends pas qu’on puisse mendier ainsi ; moi, je mourrais de honte à la seule pensée... »

Raskolnikov regarda curieusement la femme qui parlait ainsi. C’était une fille grêlée, d’une trentaine d’années, toute couverte d’ecchymoses, à la lèvre supérieure un peu enflée. Elle avait formulé son blâme d’un air calme et sérieux.

« Où ai-je lu, pensa Raskolnikov en s’éloignant, qu’un condamné à mort disait, une heure avant son supplice, que s’il lui fallait vivre sur quelque cime, sur une roche escarpée, où il n’aurait qu’une étroite plate-forme, juste assez large pour y poser les pieds, une plate-forme entourée de précipices, perdue au milieu d’océans infinis dans les ténèbres éternelles, dans une perpétuelle solitude, exposé aux tempêtes incessantes, et s’il devait rester là, sur ce lambeau, sur ce mètre d’espace, y rester toute sa vie, mille ans, toute l’éternité, il préférerait

encore cette vie à la mort ? Vivre, vivre seulement, vivre n'importe comment, mais vivre... Que c'est donc vrai, Seigneur, que c'est donc vrai ! L'homme est un lâche... et lâche est celui qui lui reproche cette lâcheté », ajouta-t-il au bout d'un moment.

Il déboucha dans une autre rue. « Tiens ! le Palais de Cristal. Rasoumikhine en a parlé tantôt, mais qu'est-ce donc que j'avais l'intention de faire ? Ah ! oui ! lire. Zossimov a dit qu'il avait lu dans les journaux... »

« Vous avez les journaux ? » demanda-t-il, en entrant dans un établissement spacieux et même assez proprement tenu, à peu près vide d'ailleurs.

Il n'y avait là que deux ou trois consommateurs en train de prendre du thé et, dans une pièce éloignée, un groupe de quatre personnes qui buvaient du champagne. Raskolnikov crut reconnaître Zamiotov parmi eux ; il est vrai que la distance ne lui permettait pas de bien voir.

« Qu'importe », pensa-t-il.

« Voulez-vous de la vodka ? demanda le garçon.

– Donne-moi du thé et apporte-moi les journaux, les anciens, ceux des cinq derniers jours ; tu auras un pourboire.

– Bien, monsieur. Voici ceux d’aujourd’hui. Vous voulez de la vodka aussi ? »

On lui apporta les journaux et le thé. Raskolnikov s’assit et se mit à chercher : « Izler, Izler... Les Aztèques, Izler, Bartola, Massimo... Les Aztèques... Izler. Merci. Ah ! voilà les faits divers : tombée dans l’escalier – un marchand ivre brûlé vif – un incendie dans le quartier des Sables – un incendie dans le quartier neuf de Pétersbourg – encore un au même endroit – Izler – Izler – Izler... Massimo. Ah ! voilà ! » Il finit par découvrir ce qu’il cherchait et se mit à lire ; les lignes dansaient devant ses yeux. Il lut cependant la colonne des faits divers jusqu’au bout et se mit à en chercher la suite dans les numéros suivants. Ses mains tremblaient d’impatience convulsive en tournant les pages. Tout à coup, quelqu’un s’assit à côté de lui à sa

table. Il jeta un coup d’œil au nouveau venu. C’était Zamiotov, Zamiotov en personne, dans le même costume qu’au commissariat.

Il avait toujours ses bagues, ses chaînes, ses cheveux noirs frisés, pommadés, partagés par une belle raie, son gilet merveilleux, son veston quelque peu usé et son linge légèrement défraîchi. Il semblait d’excellente humeur, c’est-à-dire qu’il souriait avec gaieté et bonhomie. Le champagne avait rougi sa figure basanée.

« Comment ? vous ici ? commença-t-il d’un air étonné et du ton qu’il aurait pris pour aborder un vieux camarade ; mais Rasoumikhine me disait, pas plus tard qu’hier, que vous aviez toujours le délire ! Voilà qui est étrange ! Moi, je suis passé chez vous... »

Raskolnikov avait pressenti que le secrétaire s’approcherait de lui. Il déposa ses journaux et se tourna vers Zamiotov. Il avait sur les lèvres un sourire ironique, qui laissait percer une irritation toute nouvelle.

« Je sais bien que vous êtes venu, répondit-il ; on me l’a appris, oui... Vous avez cherché ma

botte... Et, savez-vous, Rasoumikhine est absolument fou de vous ; il prétend que vous avez été avec lui chez Louisa Ivanovna, celle dont vous essayiez de prendre la défense l'autre jour ; vous savez bien, vous faisiez des signes au lieutenant Poudre et il ne voyait rien ; vous rappelez-vous ? Pourtant, il ne fallait pas être très malin pour comprendre ; la chose est claire... hein ?

– Il est joliment tapageur !

– Poudre ?

– Non, votre ami Rasoumikhine.

– Et vous aussi, vous vous la coulez douce, monsieur Zamiotov, vous avez vos entrées gratuites dans des lieux enchanteurs ! Qui est-ce qui vous régalait de champagne tout à l'heure ?

– Heu... nous avons bu... Pourquoi voulez-vous qu'on m'ait régalé ?

– À titre d'honoraires ! Vous tirez profit de tout ! » Raskolnikov se mit à rire. « Ne vous fâchez pas, cher et excellent garçon. Ne vous fâchez pas, ajouta-t-il en lui donnant une tape sur

l’épaule. Ce que je vous en dis, c’est sans méchanceté, mais amicalement, « histoire de rire », comme disait, à propos des coups de poing qu’il donnait à Mitka, l’ouvrier que vous avez arrêté dans l’histoire de la vieille.

– Et vous, comment le savez-vous ?

– Mais... j’en sais peut-être plus que vous-même là-dessus.

– Que vous êtes étrange !... Vous êtes sans doute fort malade encore. Vous avez eu tort de sortir.

– Je vous parais étrange ?

– Oui. Qu’est-ce que vous lisez là ?

– Les journaux.

– Il est souvent question d’incendies...

– Non, je ne m’occupe pas des incendies », et il regarda Zamiotov d’un air singulier ; le même sourire ironique tordit ses lèvres. « Non, reprit-il, je ne parle pas des incendies, – il cligna des yeux. – Avouez, cher ami, que vous brûlez d’envie de savoir ce que je lisais ?

– Pas du tout ! Je vous demandais cela pour dire quelque chose. Comme si l'on ne pouvait pas demander... Mais qu'avez-vous tout le temps !...

– Écoutez ! Vous êtes un homme instruit, vous comprenez la littérature, n'est-ce pas ?

– J'ai fait six classes de lycée, répondit Zamiotov avec un certain orgueil.

– Six classes ! Ah ! le cher ami ! Et il a une belle raie, des bagues, un homme riche, quoi ! Seigneur, est-il assez mignon ! » Raskolnikov éclata de rire au nez de son interlocuteur. L'autre recula, pas précisément blessé, mais fort surpris.

« Que vous êtes étrange ! répéta sérieusement Zamiotov ; mon avis est que vous avez encore le délire.

– Le délire ? Tu te trompes, mon petit. Ainsi, je vous parais bizarre ? et je vous intrigue, hein, je vous intrigue ?

– Oui.

– Alors, vous désirez savoir ce que je lisais, ce que je cherchais ? Voyez combien de numéros je me suis fait apporter. Cela paraît suspect, hein ?

– Allons, dites.

– Vous croyez avoir trouvé la pie au nid ?

– Quelle pie ?

– Je vous le dirai plus tard, et maintenant, mon très cher, je vous déclare, ou plutôt j'avoue... non ce n'est pas cela... je fais une déposition et vous la notez, voilà... Ainsi, je dépose que j'ai lu, cherché... recherché... (Raskolnikov cligna des yeux et fit une pause) que je suis venu chercher ici les détails relatifs au meurtre de la vieille usurière », acheva-t-il dans un murmure, en rapprochant son visage jusqu'à toucher celui de Zamiotov.

Ce dernier le fixait sans bouger et sans écarter la tête ; ce qui, plus tard, parut le plus étrange au secrétaire fut de penser qu'ils s'étaient contemplés pendant une minute ainsi, sans échanger un mot.

« Que m'importe ce que vous avez lu ? s'écria-t-il tout à coup, impatienté et désorienté par ces manières. Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse, et qu'y voyez-vous

d’extraordinaire ?

– Il s’agit de cette même vieille, continuait Raskolnikov, toujours à voix basse et sans prendre garde à l’exclamation de Zamiotov, cette vieille dont vous parliez au commissariat, vous vous en souvenez ? quand je me suis évanoui... Eh bien, comprenez-vous maintenant ?

– Mais quoi, enfin !... Qu’y a-t-il à... comprendre ? » fit Zamiotov presque épouvanté.

Le visage immobile et grave de Raskolnikov changea instantanément d’expression et il éclata de nouveau du même rire nerveux et irrésistible que tout à l’heure. Soudain, il lui sembla revivre avec une intensité singulière les sensations éprouvées le jour du meurtre : il se tenait derrière la porte, la hache à la main ; le verrou tremblait ; de l’autre côté, les hommes juraient et essayaient de forcer la porte et lui se sentait pris du désir de crier des injures, de leur tirer la langue, de les narguer et de rire, rire aux éclats, rire, rire sans fin.

« Vous êtes fou, ou bien... » commença Zamiotov. Puis, il s’interrompit comme s’il était

frappé d’une idée subite...

« Ou bien quoi ? Allons, quoi... dites-le donc !

– Rien, répondit vivement Zamiotov, tout cela ce sont des absurdités. »

Tous les deux se turent. Raskolnikov, après son brusque accès d’hilarité, était devenu triste et songeur. Il s’accouda à la table et se mit la tête dans les mains. Il semblait avoir oublié la présence de Zamiotov. Le silence dura un bon moment.

« Pourquoi ne buvez-vous pas votre thé ? Il va refroidir, dit Zamiotov.

– Hein ? quoi ? mon thé ?... Soit... » Raskolnikov but une gorgée, avala une bouchée de pain, jeta les yeux sur Zamiotov et parut secouer ses préoccupations. Son visage reprit l’expression moqueuse qu’il avait eue tout à l’heure, puis il continua à prendre son thé.

« Ces crimes se multiplient à présent, dit Zamiotov. J’ai lu dernièrement, dans les *Nouvelles de Moscou* qu’on a arrêté à Moscou toute une bande de faux monnayeurs. C’était une

redoutable organisation. Ils fabriquaient des billets de banque.

« Oh ! cela, c’est une vieille histoire. Il y a au moins un mois que j’ai lu cela, répondit tranquillement Raskolnikov. Alors, ce sont des bandits, d’après vous ?

– Comment ne le seraient-ils pas ?

– Eux ? Ce sont des enfants, des blancs-becs, non des bandits ; ils se mettent à cinquante pour une affaire... Est-ce possible ? S’ils n’étaient que trois ce serait encore trop, et encore faudrait-il que chacun fût plus sûr de ses associés que de lui-même. Il suffirait que l’un d’eux eût la langue trop bien pendue dans un moment d’ivresse, pour que tout fût gâché. Des blancs-becs, vous dis-je ! Ils chargent n’importe qui de changer leurs billets dans les banques. Confier une affaire de cette importance au premier venu ! Et puis, mettons que la chose ait réussi aux blancs-becs et qu’ils s’en soient tirés avec un million chacun, bon ! Ensuite, toute la vie durant, dépendre l’un de l’autre ? Mieux vaut se pendre ! Et eux, ils n’ont même pas su écouler les billets ; l’un s’avise de

changer l’argent à la banque ; il touche cinq mille roubles et voilà que ses mains se mettent à trembler. Il compte quatre billets ; quant au cinquième, il le prend sans le vérifier, au hasard, rien que pour le fourrer au plus vite dans sa poche tant il est pressé de s’enfuir. C’est ainsi qu’il a éveillé la méfiance. Toute l’affaire a été fichue par la faute d’un imbécile. Non, vraiment, peut-on concevoir une chose pareille ?

– Quoi ? que ses mains aient tremblé ! reprit Zamiotov, eh bien, mais cela se comprend très bien ; je trouve même la chose très naturelle ; on n’est pas toujours maître de soi ; c’est parfois au-dessus des forces humaines.

– Quoi, cette chose-là ?

– Vous, vous vous croyez capable de la supporter ? Eh bien, moi, je ne le serais pas. Pour cent roubles, en arriver là ! Aller changer son billet faux, et où, s’il vous plaît ? À une banque où l’on s’entend à dépister les moindres trucs ! Non, moi j’aurais perdu la tête. Vous pas ? »

Raskolnikov eut encore envie de tirer la langue au chef de la Chancellerie. Une sorte de

frisson lui passait par moments entre les épaules.

« Moi, je n'aurais pas agi ainsi, fit-il. Voici comment je m'y serais pris pour changer l'argent : j'aurais compté les premiers mille roubles au moins quatre fois en examinant les billets de tous côtés, puis, la seconde liasse, j'en aurais compté la moitié. À ce moment-là, j'aurais tiré du tas un billet de cinquante roubles pour le mirer au jour puis, l'ayant retourné, je l'aurais encore étudié de près. Ne serait-il pas faux par hasard ? Et je me serais mis à raconter une histoire : « J'ai peur, vous comprenez, une parente à moi a perdu comme cela dernièrement un billet de vingt-cinq roubles. » Une fois au troisième millier de roubles : « Non, permettez, dis-je, dans la seconde liasse il me semble avoir mal vérifié la septième centaine. » Je suis pris de doutes ; là-dessus, le désir me prend de recompter la seconde liasse, puis la troisième et ainsi de suite jusqu'à la fin. À ce moment-là, j'aurais tiré de la seconde liasse de mille roubles, puis de la cinquième, par exemple, un billet, en demandant : « Échangez-le-moi, s'il vous plaît. » J'aurais littéralement affolé l'employé, si bien qu'il

n’aurait plus pensé qu’à se débarrasser de moi. Enfin, l’affaire terminée, je me serais dirigé vers la sortie, puis, en ouvrant la porte : « Ah pardon, excusez-moi », je serais encore revenu sur mes pas pour demander un renseignement. Voilà comment j’aurais agi !

– Mais vous êtes terrible, fit Zamiotov en riant. Heureusement, ce ne sont que des mots ; en réalité, vous auriez flanché ! Je vais vous dire : non seulement vous ni moi, mais même un vieux routier, un hardi luron au courage à toute épreuve n’aurait pas pu répondre de lui en l’occurrence. Et pourquoi chercher si loin ? Tenez, un exemple : la vieille qu’on a tuée dans notre quartier, l’assassin semble avoir été un coquin résolu, pour n’avoir pas hésité à commettre son crime en plein jour, et c’est miracle qu’il n’ait pas été pris. Eh bien ! ses mains n’en ont pas moins tremblé. Il n’a pas pu la voler. Le sang-froid l’a abandonné, les faits le prouvent... »

Raskolnikov parut froissé.

« Ah ! ils le prouvent, dites-vous ? Eh bien, essayez de l’attraper, cria-t-il, en narguant

méchamment Zamiotov.

– Soyez sans crainte ; on le trouvera.

– Qui ? vous ? Vous, le découvrir ? Allons donc ! Vous pouvez courir. L'essentiel pour vous est de savoir si un homme se livre à des dépenses ; un tel, par exemple, n'avait pas le sou, et voilà qu'il se met tout à coup à jeter l'argent par les fenêtres. Comment ne serait-il pas le coupable ? En se réglant là-dessus, un enfant vous tromperait pour peu qu'il le voulût.

– Le fait est que c'est ce qu'ils font tous, répondit Zamiotov. Après avoir souvent fait preuve d'une grande adresse et de beaucoup de ruse dans l'assassinat, ils se font pincer au cabaret. Tous ne sont pas malins comme vous. Vous naturellement, vous n'iriez pas au cabaret. »

Raskolnikov fronça les sourcils et regarda fixement son interlocuteur.

« Ah ! ah ! vous devenez bien gourmand, il me semble ; vous voulez savoir maintenant comment j'aurais agi en pareil cas, fit-il d'un ton

de mauvaise humeur.

– Oui », répondit l'autre d'un air ferme et grave. Toute son attitude était devenue depuis un moment trop sérieuse.

« Vous le désirez beaucoup ?

– Beaucoup.

– Bon ! Voici comment j'aurais agi, commença Raskolnikov en rapprochant de nouveau son visage de celui de Zamiotov, qu'il s'était remis à regarder si fixement que, cette fois, l'autre ne put s'empêcher de tressaillir. Voici comment j'aurais fait. J'aurais pris les objets et l'argent et, à peine sorti de la maison, je me serais rendu dans quelque endroit écarté, clos de murs et désert, un potager par exemple ou quelque chose d'approchant. J'aurais repéré d'avance une pierre d'une quarantaine de livres au moins, une de ces pierres qui restent après la construction d'une maison, peut-être dans un coin contre le mur. J'aurais soulevé la pierre ; il y aurait un creux au-dessous et, dans ce creux, j'aurais déposé les objets, l'argent. Je les aurais déposés, j'aurais remis la pierre à sa place et tassé de la

terre avec le pied tout autour, puis je m'en serais allé et, pendant un an, deux ans, trois ans, je n'y aurais pas touché. Cherchez alors le coupable !

– Vous êtes fou », répondit brusquement Zamiotov à voix basse lui aussi, et il s'écarta de Raskolnikov. Les yeux de celui-ci étincelèrent et il pâlit affreusement. Sa lèvre supérieure frémit convulsivement. Il se rapprocha le plus qu'il put de Zamiotov et se mit à remuer les lèvres sans parler. Trente secondes se passèrent ainsi ; il se rendait parfaitement compte de ce qu'il faisait, mais il ne pouvait se dominer. L'épouvantable aveu tremblait sur ses lèvres, comme l'autre jour le verrou sur la porte, et il était prêt à lui échapper.

« Et si j'étais l'assassin de la vieille et de Lisbeth ? » dit-il. Tout à coup il revint à lui.

Zamiotov le regarda avec des yeux fous et devint blanc comme un linge. Il grimaça un sourire.

« Mais, est-ce possible ? » fit-il d'une voix à peine perceptible.

Raskolnikov lui jeta un regard venimeux.

« Avouez que vous l’avez cru ? fit-il enfin d’un air froid et moqueur. Oui ? n’est-ce pas, avouez-le !

– Pas du tout. Je ne le crois pas du tout, et maintenant moins que jamais, fit vivement Zamiotov.

– Vous vous êtes coupé ; vous voilà pris, mon gaillard. C’est donc que vous l’avez cru, puisque vous le pensez maintenant « *moins que jamais*[1] ».

– Mais pas le moins du monde ! s’exclama Zamiotov, visiblement confus. C’est vous, n’est-ce pas, qui ne m’avez effrayé que pour m’amener à cette idée.

– Ainsi, vous ne le croyez pas ? Et de quoi vous êtes-vous mis à parler l’autre jour, quand je suis sorti du bureau ? Et pourquoi le lieutenant Poudre m’a-t-il interrogé après mon évanouissement ? – Eh ! dis donc, cria-t-il au garçon, en se levant et prenant sa casquette.

---

[1] En français dans le texte.

Combien dois-je ?

– Trente kopecks en tout, fit l'autre, en accourant rapidement.

– Tiens, et encore vingt kopecks de pourboire. Voyez un peu, que d'argent ! poursuivit-il en tendant à Zamiotov sa main tremblante, pleine de billets. Des billets rouges, des billets bleus, des billets de vingt-cinq roubles : d'où viennent-ils ? Et ces habits neufs, où les ai-je pris ? Vous savez pourtant que je n'avais pas un sou, car je suis bien sûr que vous avez interrogé la logeuse, hein ?... Mais, en voilà assez. Assez causé ! Au revoir... Au plaisir !... »

Il sortit, tout secoué par une sensation nerveuse et bizarre, mêlée d'une sorte de jouissance exaspérée. Il était sombre d'ailleurs et terriblement las. Son visage semblait convulsé par une crise récente. La fatigue l'accablait de plus en plus. À présent, il retrouvait rapidement ses forces sous le coup d'une excitation vive, mais les perdait aussitôt ce stimulant factice évanoui.

Cependant Zamiotov resté seul demeura

longtemps assis à la même place, à songer. Raskolnikov avait inopinément bouleversé toutes ses idées sur un certain point et fixé définitivement son opinion.

« Ilia Petrovitch est un imbécile », décida-t-il enfin.

À peine Raskolnikov avait-il ouvert la porte de la rue qu'il se heurtait nez à nez avec Rasoumikhine qui entrait. Ils étaient à un pas de distance l'un de l'autre qu'ils ne s'étaient pas encore vus, si bien qu'ils faillirent se cogner. Ils se mesurèrent un instant du regard. Rasoumikhine était stupéfait, mais tout à coup la fureur, une véritable fureur, étincela dans ses yeux.

« Ah ! voilà où tu étais ! cria-t-il d'une voix tonnante. Il s'est échappé de son lit, et moi qui l'ai cherché jusque sous le divan ! On a même été au grenier ! J'ai manqué battre Nastassia à cause de toi... Et lui, voilà où il était ! Rodia ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Dis la vérité. Avoue ! tu m'entends ?

– Cela veut dire que vous m'avez tous

mortellement ennuyé et que je désire être seul, répondit tranquillement Raskolnikov.

– Seul, quand tu es encore incapable de marcher et que tu as la gueule blanche comme un linge, quand tu respires à peine... Idiot, que fais-tu au Palais de Cristal ? Avoue immédiatement.

– Laisse-moi », fit Raskolnikov, et il voulut passer outre. Ce geste mit Rasoumikhine hors de lui ; il s'agrippa à l'épaule de son ami.

« Laisse-moi ? tu oses dire « laisse » après ce que tu as fait ? Mais sais-tu ce que je vais faire, moi ? Je vais t'empoigner sous le bras et t'emporter comme un paquet pour t'enfermer.

– Écoute, Rasoumikhine, commença Raskolnikov à voix basse et d'un air parfaitement tranquille. Comment ne vois-tu pas que tes bienfaits me pèsent ? Et quel plaisir trouves-tu à faire la charité à ceux qui... s'en moquent, ceux qui en souffrent, enfin. Dis, pourquoi m'as-tu cherché au début de ma maladie ? J'aurais peut-être été très heureux de mourir. Non, mais enfin, ne t'ai-je pas montré suffisamment que tu me tortures, que... j'en ai assez ? Quel plaisir trouve-

t-on à martyriser les gens ? Je t'assure que tout cela nuit à ma guérison, car je suis continuellement irrité. Tantôt, Zossimov est bien parti pour éviter de me déranger. Laisse-moi donc, toi aussi, pour l'amour de Dieu. De quel droit prétends-tu me retenir de force ? Ne vois-tu pas que j'ai retrouvé toute ma connaissance ? Enfin, apprends-moi, apprends-moi en quels termes je dois te supplier de me laisser tranquille, de ne plus me faire la charité, pour arriver à me faire entendre ! Traitez-moi d'ingrat, d'homme vil, mais laissez-moi tranquille, laissez-moi tranquille, pour l'amour de Dieu ! »

Il avait prononcé les premiers mots d'une voix calme, tout heureux à la pensée de tout le venin qu'il s'apprêtait à déverser sur son ami, mais il acheva dans une sorte de délire ; il étouffait comme pendant la scène avec Loujine.

Rasoumikhine resta un moment songeur, puis il lâcha le bras de son ami.

« Va-t'en au diable », fit-il d'un air pensif ; sa colère tomba. Mais, au premier pas que fit Raskolnikov, il cria avec un emportement

soudain :

« Arrête, écoute-moi. Je te déclare que vous êtes tous, du premier au dernier, des fanfarons ! et des bavards. Quand il vous arrive un malheur, un chagrin, vous le couvez comme la poule ses œufs et même, dans ce cas-là, vous êtes incapables d'être vous-mêmes. On ne trouve pas un atome de vie, de vie personnelle, originale en vous. C'est du petit-lait et non du sang qui coule en vos veines... Aucun de vous ne m'inspire confiance. Votre premier souci, en toutes circonstances, c'est de ne ressembler à aucun autre être humain. A-rrê-te, hurla-t-il, avec une fureur décuplée en voyant Raskolnikov prêt à tourner les talons. Écoute jusqu'au bout. Tu sais que je pends la crémaillère aujourd'hui et mes invités sont peut-être déjà chez moi, mais j'y ai laissé mon oncle ; il est venu exprès pour les recevoir. Eh bien, si tu n'es pas un imbécile, un triste imbécile, un phénoménal idiot, une simple copie d'étranger[1] – vois-tu, Rodia, je reconnais

[1] *Copie d'étranger :* Poètes anglais, techniciens et philosophes allemands, socialistes français avaient si fortement

que tu es intelligent, mais idiot quand même –, eh bien, voilà, si tu n’étais pas idiot, tu viendrais passer la soirée chez moi, au lieu d’user stupidement tes bottes à déambuler dans les rues. Puisque tu es déjà sorti, tant pis, continue. Je te roulerai un bon fauteuil moelleux, ma logeuse en a... Un bon petit thé... la compagnie... Si tu préfères, je te ferai coucher sur le divan ; tu n’en seras pas moins parmi nous. Zossimov y sera aussi ; tu viendras ?

– Non.

– Ce n’est pas vrai, cria Rasoumikhine d’un air impatienté. Comment le sais-tu ? Tu ne peux répondre de toi et tu n’y comprends rien d’ailleurs... Moi-même, j’ai mille fois craché ainsi sur la société et, ensuite, je n’avais rien de plus pressé que d’y revenir... Tu auras honte de ces sentiments et tu retourneras à tes semblables. Souviens-toi donc, la maison de Potchinkov, au

---

influencé les classes cultivées, surtout après les guerres de Napoléon, que les jeunes Russes des années 1820, puis 1840, puis 1860 se demandaient avec inquiétude où résidait leur propre essence dans cet amalgame d’éléments hétérogènes.

troisième...

– Mais si vous continuez ainsi, vous vous laisserez battre un jour, monsieur Rasoumikhine, par pure charité !

– Qui donc ? Moi ? Mais je couperais les oreilles à celui qui en manifesterait seulement l'intention. Maison Potchinkov n° 47, logement du fonctionnaire Babouchkine...

– Je ne viendrai pas, Rasoumikhine. » Raskolnikov se détourna et s'en alla.

« Je suis prêt à parier que tu viendras, lui cria son ami, ou je ne te connais plus... Attends, dis-moi, Zamiotov est là ?

– Oui.

– Et tu lui as parlé ?

– Oui.

– De quoi ? Allons, soit, va au diable, ne dis rien. Potchinkov, 47, Babouchkine, n'oublie pas. »

Raskolnikov arriva dans la Sadovaïa ; il tourna le coin de la rue et disparut. Rasoumikhine l'avait

suivi des yeux d'un air songeur. Enfin, il haussa les épaules, entra dans la maison et s'arrêta au milieu de l'escalier.

« Le diable l'emporte, continua-t-il presque à haute voix. Il parle comme un homme sain d'esprit, et cependant... Quel imbécile je fais ! Les fous ne parlent-ils pas d'une façon raisonnable ? C'est précisément ce que redoute Zossimov à ce qu'il me semble (et il se frappa le front du doigt). Et qu'arrivera-t-il si... comment le laisser seul ? Il est capable d'aller se noyer... Eh ! j'ai fait une sottise. Impossible de le laisser dans cet état-là ! » Il se mit à la poursuite de Raskolnikov. Mais l'autre semblait s'être évanoui sans laisser de traces. Force lui fut de revenir à grands pas au Palais de Cristal pour interroger au plus vite Zamiotov.

Raskolnikov était allé droit au pont ...ski. Arrivé sur le milieu du pont il s'accouda au parapet et se mit à regarder au loin. Sa faiblesse était si grande qu'il avait eu peine à se traîner jusque-là. Il avait envie de s'asseoir ou de s'étendre en pleine rue. Penché sur l'eau, il fixait

machinalement les reflets roses du couchant, les rangées de maisons obscurcies par les ombres crépusculaires et une lointaine lucarne de mansarde sur la rive gauche du fleuve, incendiée semblait-il par les feux d'un dernier rayon de soleil qui l'avait prise pour cible. Ensuite, il reportait ses regards sur l'eau noire du canal et demeurait fixé dans une contemplation attentive. Enfin des cercles rouges se mirent à danser devant ses yeux, les maisons, les passants, les quais commencèrent à tourner et à danser autour de lui. Soudain, il tressaillit. Une vision extravagante, affreuse, lui apparaissait et lui évita de s'évanouir. Il sentit que quelqu'un venait de s'arrêter tout près de lui, à sa droite. Il se tourna et vit une femme coiffée d'un fichu ; elle avait le visage jaune, allongé, mais bouffi par l'ivresse. Ses yeux caves le regardaient fixement, mais semblaient ne pas le voir, non plus que ce qui l'entourait. Tout à coup, elle s'appuya au parapet de son bras droit, souleva la jambe droite, enjamba la grille et se jeta dans le canal. L'eau sale bouillonna et recouvrit un moment la noyée, mais bientôt elle surnagea et fut doucement

emportée par le courant ; sa tête et ses jambes étaient sous l'eau et, seul, son dos flottait avec sa jupe gonflée dessus comme un oreiller.

« Elle s'est noyée, noyée ! » criaient des dizaines de voix.

Les badauds se rassemblaient ; les deux rives se garnissaient de spectateurs ; la foule grandissait sur le pont autour de Raskolnikov et le pressait par-derrière.

« Seigneur, mais c'est Afrossiniouchka, fit tout à coup une voix plaintive. Seigneur ! sauvez-la. Bonnes gens, frères, tirez-la de là.

– Une barque, une barque ! » criait-on dans la foule.

Mais il n'en était plus besoin : un commissaire de police avait descendu en courant les marches qui menaient au canal, enlevé son uniforme, ses bottes, et il se jetait à l'eau. Sa tâche n'était pas difficile, car la noyée était emportée par le courant à deux pas du ponton. Il l'attrapa par ses habits de la main droite en s'agrippant, de la gauche, à un bâton que lui tendait un camarade.

La victime fut aussitôt retirée de l’eau. On la déposa sur les marches de pierre. Elle revint rapidement à elle, se souleva et se mit à éternuer, en épongeant sa robe d’un air stupide, sans rien dire.

« Elle s’est mise à boire, petit père, à boire, larmoyait la même voix, tout près d’Afrossiniouchka cette fois. Dernièrement, elle voulait se pendre ; on l’a décrochée. Aujourd’hui, je m’en vais faire mes courses en laissant ma fille pour la surveiller, et voilà comment le malheur s’est produit. C’est notre voisine, voyez-vous, notre voisine, elle habite la deuxième maison après le coin, ici, tenez... »

La foule se dispersait peu à peu ; les agents continuaient à s’occuper de la noyée ; quelqu’un parla du commissariat... Raskolnikov contemplait la scène avec une étrange sensation d’indifférence et une sorte d’hébétement. Il se sentait dégoûté. « Non, marmottait-il, c’est répugnant ; l’eau, pas la peine... Il ne se passera rien, ajouta-t-il ; rien à attendre... quant au commissariat... Pourquoi Zamiotov n’est-il pas au

commissariat ? Il est ouvert jusqu'à dix heures. » Il se détourna, s'appuya au parapet, jeta un coup d'œil autour de lui.

« Allons, soit ! » dit-il, et, quittant le pont, il se dirigea vers le commissariat. Son cœur lui semblait vide et il ne voulait pas réfléchir. Il n'éprouvait même plus d'angoisse ; une apathie avait remplacé l'exaltation qui l'avait envahi quand il était sorti de la maison en se disant qu'il fallait en finir.

« Eh bien, quoi ! c'est une solution, se disait-il, en suivant nonchalamment le quai. Je n'en finirai pas moins parce que je le veux. Mais est-ce vraiment une solution ? Ah ! n'importe, un mètre d'espace... Hé ! mais quelle fin cependant ! Se peut-il que ce soit la fin ? Leur raconter ou non ? Eh... diable ! Que je suis fatigué tout de même. Si je pouvais m'asseoir ou m'étendre au plus vite... Ce qui me fait honte, c'est la stupidité de la chose. Ah ! je m'en moque pas mal. Quelles sottises peuvent venir à l'esprit !... »

Pour se rendre au commissariat, il devait marcher droit devant lui, puis prendre la seconde

rue à gauche ; on trouvait aussitôt le commissariat ; mais, arrivé au premier tournant, il s'arrêta, réfléchit un moment, puis s'engagea dans la ruelle ; ensuite il erra dans deux autres rues, peut-être sans but précis, dans le désir inconscient de gagner une minute. Il allait, les yeux fixés à terre. Tout à coup, ce fut comme si quelqu'un lui eût chuchoté quelque chose à l'oreille. Il releva la tête et s'aperçut qu'il était devant la porte de la fameuse maison. Il n'y était pas venu depuis l'*autre* soir.

Un désir aussi mystérieux qu'irrésistible s'empara de lui. Il franchit la voûte, entra dans le premier corps de bâtiment à droite et se mit en devoir de monter au quatrième étage. L'escalier était étroit et raide ; il y faisait très sombre. Il s'arrêtait à chaque palier et jetait des regards curieux autour de lui. Une vitre manquait à une fenêtre sur le carré du premier étage. « Voilà qui n'existait pas alors, pensa-t-il, et voici l'appartement du second où travaillaient Nikolachka et Mitka ; il est fermé, la porte est repeinte ; c'est donc qu'il est à louer » ; puis le troisième... le quatrième... « Ici ! » À ce moment-

là, il éprouva une vive stupéfaction : la porte du logement était grande ouverte ; des gens s'y trouvaient dont on entendait les voix ; c'était bien la dernière chose à laquelle il pût s'attendre. Il hésita un moment, puis acheva de monter les dernières marches et pénétra dans l'appartement.

On était en train de le remettre à neuf, également ; les ouvriers y travaillaient, ce qui parut surprendre Raskolnikov. Il s'imaginait, on ne saurait dire pourquoi, retrouver toutes choses dans l'état où il les avait laissées ; peut-être même se figurait-il revoir les cadavres gisant sur le parquet. Au lieu qu'à présent il voyait des murs nus, des pièces vides, sans meubles, tout cela lui paraissait bizarre. Il traversa la pièce et s'assit sur l'appui de la fenêtre.

Il n'y avait que deux ouvriers en tout, deux jeunes gars dont l'un paraissait plus âgé que l'autre. Ils étaient en train de coller aux murs des papiers neufs, blancs à petites fleurettes mauves, pour remplacer la vieille tapisserie jaune toute souillée qui s'en allait en lambeaux. La chose déplut souverainement à Raskolnikov. Il regardait

ces papiers neufs d'un air hostile, comme si tous ces changements l'eussent contrarié. Les ouvriers semblaient s'être attardés ; aussi se hâtaient-ils d'empaqueter leurs restes de papier pour rentrer chez eux. Ils firent à peine attention à l'apparition de Raskolnikov et continuèrent à causer entre eux. Il croisa les bras et se mit à les écouter.

« Elle vient chez moi à l'aube, disait le plus âgé à l'autre, il faisait à peine jour, quoi ! toute endimanchée. « Qu'as-tu, lui dis-je, à faire devant moi la douce et la sucrée ? – Je veux, me dit-elle, Tite Vassilitch, être dès à présent soumise à votre volonté. » Voilà ! Et ce qu'elle était bien attifée, une vraie gravure de journal de mode !

– Et qu'est-ce qu'un journal de mode, vieux ? » demanda le plus jeune. Il semblait s'instruire auprès de son « ancien ».

« Un journal, c'est, mon petit, des images peintes. On les envoie, chaque semaine, de l'étranger à nos tailleurs ; elles viennent par la poste et c'est pour apprendre comment il faut s'habiller aux personnes du sexe masculin, aussi bien que du sexe féminin. Enfin, ce sont des

dessins, quoi !

– Seigneur ! Quelles choses on peut voir dans ce Piter[1] ! cria le plus jeune avec enthousiasme ; excepté Dieu, on y trouve tout.

– Tout, excepté ça, mon vieux », trancha l'aîné d'un ton sentencieux.

Raskolnikov se leva et s'en alla dans la pièce voisine qui avait contenu le coffre, le lit et la commode. Elle lui parut terriblement petite sans meubles ; la tapisserie n'avait pas été changée ; on pouvait reconnaître dans un coin la place occupée auparavant par les images saintes. Il regarda un moment, puis retourna à la fenêtre. Le plus âgé des deux ouvriers l'observait en dessous.

« Que voulez-vous ? » demanda-t-il tout à coup.

Au lieu de répondre, Raskolnikov se leva, passa dans le vestibule et se mit à tirer le cordon. C'était toujours la même sonnette, le même son de fer-blanc. Il sonna une seconde, une troisième

---

[1] *Piter :* Diminutif de Pétersbourg.

fois, prêtant l’oreille et rappelant ses souvenirs. L’atroce et effroyable impression ressentie l’autre jour lui revenait de plus en plus forte. Il tressaillait à chaque coup et y prenait un plaisir de plus en plus violent.

« Mais que veux-tu ? Qui es-tu ? » cria l’ouvrier en se dirigeant vers lui. Raskolnikov rentra dans le logement.

« Je veux louer l’appartement et je le visite, fit-il.

– Ce n’est pas la nuit qu’on visite les appartements, et d’ailleurs vous auriez dû venir accompagné du concierge.

– On a lavé le parquet ; va-t-on le peindre encore ? continua Raskolnikov. Il ne reste pas de sang ?

– Quel sang ?

– Eh bien, la vieille qu’on a tuée avec sa sœur. Il y avait là toute une mare de sang.

– Mais, quel homme es-tu donc ? cria l’ouvrier, pris d’inquiétude.

– Moi ?

– Oui.

– Tu as envie de le savoir ? Allons ensemble au bureau de police, là je le dirai. »

Les ouvriers le regardèrent d'un air interloqué.

« Il est temps de nous en aller. Nous sommes en retard. Allons, Aliochka, il faut fermer, fit l'aîné des ouvriers.

– Allons, répondit Raskolnikov, d'un air indifférent, et il sortit le premier, puis se mit à descendre lentement l'escalier.

– Holà, concierge », cria-t-il en arrivant sous la voûte.

Plusieurs personnes se tenaient devant la porte et regardaient les passants. Il y avait là les deux concierges, une bonne femme, un bourgeois en robe de chambre et quelques autres individus. Raskolnikov alla droit à eux.

« Que voulez-vous ? demanda l'un des concierges.

– Tu as été au commissariat ?

– J'en viens. Qu'est-ce que vous voulez ?

– Ils sont encore là ?

– Oui.

– Et l'adjoint du commissaire y est encore ?

– Il y était tout à l'heure. Qu'est-ce qu'il vous faut ? »

Raskolnikov ne répondit pas ; il restait là, pensif à leurs côtés.

« Il est venu visiter le logement, fit l'aîné des ouvriers en s'approchant.

– Quel logement ?

– Celui où nous travaillons. « Pourquoi a-t-on lavé le sang ? On a commis un meurtre ici, a-t-il fait, et je suis venu pour louer l'appartement. » Il a manqué casser le cordon de la sonnette à force de sonner. « Allons au commissariat, a-t-il fait, j'y raconterai tout. » Il s'est collé à nous. »

Le concierge examinait Raskolnikov d'un air intrigué et soupçonneux.

« Mais enfin, qui êtes-vous ? dit-il en élevant la voix d'un ton menaçant.

– Je suis Rodion Romanovitch Raskolnikov,

ancien étudiant, et j’habite dans la ruelle voisine, maison Schill, logement 14. Renseigne-toi chez le concierge, il me connaît. »

Raskolnikov parlait d’un air nonchalant et pensif. Il fixait obstinément la rue obscurcie et ne se détourna pas une fois vers son interlocuteur.

« Mais qu’êtes-vous venu faire dans ce logement ?

– Le visiter.

– Qu’y avait-il à visiter ?

– Ne faudrait-il pas le prendre et l’emmener au commissariat ? » proposa soudain le bourgeois.

Raskolnikov lui jeta un regard oblique par-dessus l’épaule, le regarda attentivement et dit, d’un air toujours tranquille et nonchalant.

« Allons.

– Oui, il faut l’emmener, continua le bourgeois enhardi. Pourquoi est-il allé *là-haut* ? Il faut qu’il ait quelque chose sur la conscience.

– Il est peut-être ivre, après tout, murmura l’ouvrier.

– Mais que voulez-vous ? cria de nouveau le concierge, qui commençait à se fâcher sérieusement. Pourquoi viens-tu nous ennuyer ?

– Tu as peur d'aller chez le commissaire ? fit Raskolnikov d'un air moqueur.

– Pourquoi peur ? Qu'est-ce que tu as à nous ennuyer ?

– C'est un vagabond, cria la femme.

– Mais qu'avez-vous à discuter avec lui ? fit l'autre concierge, un énorme bonhomme au sarrau déboutonné et qui portait un trousseau de clefs pendu à sa ceinture. Hors d'ici !... C'est un vagabond... Décampe, te dis-je ! »

Et saisissant Raskolnikov par l'épaule, il le jeta dehors. L'autre chancela, mais ne tomba pas. Quand il eut repris son équilibre, il regarda silencieusement tous les assistants et continua son chemin.

« Un drôle de type ! fit l'ouvrier.

– Les gens sont devenus drôles à présent, dit la paysanne.

– Il aurait tout de même fallu le conduire au

commissariat.

– Ce n’est pas la peine de s’en mêler, décida le grand concierge. Un vagabond pour sûr. Cela a l’air de vous pousser à la chose et puis, une fois qu’on s’est laissé entortiller par des types pareils, on ne s’en sort plus... Connu ! »

« Irai-je ou n’irai-je pas ? » pensa Raskolnikov, en s’arrêtant au milieu de la chaussée, à un carrefour, et en jetant un coup d’œil autour de lui comme s’il attendait un conseil.

Rien ne vint troubler le silence profond : la ville semblait morte comme les pierres qu’il foulait, mais morte pour lui seul, lui seul... Soudain, il distingua au loin, à deux cents pas environ, au bout d’une rue, un rassemblement d’où partaient des cris ; une voiture stationnait au milieu de la foule ; une lumière brillait faiblement : « Qu’est-ce donc ? » Il tourna à droite et se dirigea vers le rassemblement. Il semblait s’agripper au moindre incident et sourit froidement en s’en rendant compte, car son parti

était bien pris : dans un instant, il en aurait fini avec tout cela.

VII

Au milieu de la rue était arrêtée une élégante calèche de maître attelée de deux fringants pur-sang gris. La voiture était vide et le cocher lui-même, descendu de son siège, se trouvait debout près de l'équipage, tenant ses bêtes par le mors. Une foule épaisse, contenue par des agents de police, se pressait autour de la voiture. L'un des policiers tenait une petite lanterne allumée et la baissait pour éclairer quelque chose sur le pavé devant les roues. Tous parlaient à la fois ; on criait, on soupirait. Le cocher semblait ahuri et ne faisait que répéter : « Quel péché ! Seigneur, quel malheur ! »

Raskolnikov se fraya un passage et finit par apercevoir la cause du vacarme et de la curiosité. Sur la chaussée gisait un homme ensanglanté et évanoui qui venait d'être écrasé par les chevaux. Quoiqu'il fût misérablement vêtu, ses habits

étaient ceux d'un bourgeois. Le sang lui coulait de la tête et du visage, qui était tout tuméfié, déchiré et couvert d'ecchymoses. L'accident était visiblement sérieux. « Seigneur, se lamentait le cocher. Comment aurais-je pu empêcher ce malheur ! Si encore j'étais allé trop vite ou sans crier gare... Mais non, j'allais lentement, d'un pas bien régulier. Tout le monde l'a vu. Mais un homme ivre ne voit rien ; c'est connu. Je le vois qui traverse en titubant ; il semble tout prêt à tomber ; je crie une fois, deux fois, trois fois, puis je retiens les chevaux et lui il leur tombe en plein sous leurs sabots. L'a-t-il fait exprès ou était-il bien ivre ?... Les chevaux sont jeunes, ombrageux ; ils se sont élancés ; lui s'est mis à crier, eux à courir encore plus fort... voilà comment le malheur est arrivé. »

« C'est bien vrai qu'il a crié gare, fit une autre voix.

– Parfaitement, trois fois, tout le monde a pu l'entendre », ajouta une troisième.

Le cocher, du reste, ne semblait pas inquiet des conséquences de l'accident. La voiture devait

appartenir à un homme important et riche qui l'attendait sans doute quelque part. Cette circonstance avait éveillé la sollicitude des agents. Il fallait transporter le blessé à l'hôpital, mais personne ne savait son nom.

Raskolnikov, cependant, avait réussi à se pousser au premier rang. Il se pencha davantage. Soudain, une raie de lumière éclaira le visage du malheureux : il le reconnut.

« Je le connais, je le connais, cria-t-il en jouant des coudes pour passer devant les autres. C'est un ancien fonctionnaire, le conseiller titulaire Marmeladov. Il habite tout près d'ici dans la maison Kosel... Appelez vite un médecin. Je paierai. Voilà ! » Il tira de l'argent de sa poche et le montra à un agent. Il était en proie à une agitation extraordinaire.

Les agents furent bien aises d'apprendre l'identité de la victime. Raskolnikov se nomma également ; il donna son adresse et insista ardemment pour qu'on transportât au plus vite le blessé chez lui. Il n'eût pas montré plus de zèle s'il se fût agi de son propre père.

« C’est ici, à trois maisons, disait-il, la maison de Kosel, un riche Allemand. Il devait essayer de rentrer chez lui, étant saoul. C’est un ivrogne... Il a une famille, une femme, des enfants. L’amener à l’hôpital, c’est toute une histoire ; il y a sûrement un médecin dans la maison. Je paierai, je paierai ! Chez lui on le soignera, tandis que si on ne le secourt pas immédiatement, il mourra avant d’arriver à l’hôpital... »

Il glissa même à la dérobée quelque argent dans la main d’un agent. Ce qu’il demandait était du reste parfaitement légitime et s’expliquait fort bien. De toute façon, c’était aller au plus rapide. On releva l’homme et des gens de bonne volonté s’offrirent pour le transporter. La maison Kosel était à trente pas de l’endroit où s’était produit l’accident. Raskolnikov fermait la marche et indiquait le chemin à suivre, tout en soutenant avec précaution la tête du blessé.

« Ici, par ici, il faut faire bien attention à lui soulever la tête dans l’escalier. Tournez-vous... là. Je paierai, je ne serai pas ingrat », marmottait-il.

Ils trouvèrent Catherine Ivanovna, fidèle à l’habitude qu’elle avait prise dès qu’elle disposait d’un moment, en train d’arpenter sa petite chambre, les bras croisés sur la poitrine, toussant et se parlant à haute voix.

Depuis quelque temps, elle s’entretenait de plus en plus volontiers avec sa fille aînée Polenka, une enfant de dix ans, qui, encore incapable toutefois de comprendre bien des choses, se rendait parfaitement compte que sa mère avait le plus grand besoin d’elle. Aussi ses grands yeux intelligents étaient-ils toujours fixés sur Catherine Ivanovna et faisait-elle tout son possible pour avoir l’air de tout comprendre.

Elle était à cet instant occupée à déshabiller, pour le coucher, son petit frère qui avait été souffrant toute la journée. Le petit était assis sur une chaise, la mine sérieuse, en attendant qu’on lui ôtât sa chemise pour la laver pendant la nuit. Silencieux et immobile, il avait allongé ses petites jambes serrées l’une contre l’autre, les talons levés vers le public, et écoutait ce que disaient sa mère et sa sœur, les lèvres gonflées

dans une moue attentive, avec de grands yeux, sans bouger, comme font les petits garçons sages pendant qu'on les déshabille pour les coucher. Une fillette plus jeune que lui et couverte de véritables guenilles attendait son tour, debout près du paravent. La porte donnant sur le palier était ouverte pour laisser sortir la fumée de tabac qui arrivait des chambres voisines et provoquait à chaque instant les longs et pénibles accès de toux de la pauvre poitrinaire. Catherine Ivanovna semblait avoir encore maigri cette semaine et les sinistres taches rouges de ses joues brûlaient d'un éclat plus vif.

« Tu ne me croiras pas, mais tu ne saurais t'imaginer, Polenka, disait-elle, en arpentant la pièce, quelle existence luxueuse et brillante on menait chez papa et combien cet ivrogne m'a rendue misérable. Il vous perdra vous aussi, comme moi. Papa avait dans le service civil un grade qui correspondait à celui de colonel ; il était presque gouverneur ; il n'avait plus qu'un pas à faire pour y parvenir, si bien que tout le monde lui disait : « Nous vous considérons déjà, Ivan Mikhaïlovitch, comme notre gouverneur. »

Quand je... han !... Quand je... han... han... han... Oh ! vie trois fois maudite ! s'écria-t-elle en crachant et en crispant ses mains sur sa poitrine. Quand je... ah !... quand au dernier bal... chez le maréchal de la noblesse, la princesse Bezemelny m'a aperçue – c'est elle qui m'a bénie plus tard à mon mariage avec ton papa, Polia –, eh bien, elle a demandé : « N'est-ce pas la charmante jeune fille qui a dansé la danse du châle à la fête de clôture de l'Institut[1] ? » (Il faut coudre cette étoffe, regarde ce trou, tu aurais dû prendre l'aiguille et faire le raccommodage, comme je t'ai appris, car si l'on remet à demain... han... demain ! han... han... han... le trou s'agrandira, cria-t-elle à bout de souffle.) Le page, prince Chtchegolskoï, venait d'arriver de Pétersbourg... Il avait dansé la mazurka avec moi et le lendemain il se préparait à demander ma main. Mais je le remerciai en termes flatteurs et lui dis que mon cœur appartenait depuis longtemps à un autre. Cet autre était ton père, Polia. Papa était furieux... Tu es prête ? Allons, donne la chemise ;

---

[1] *L'Institut :* Institut de jeunes filles nobles.

et les bas ?... Lida, fit-elle, s’adressant à la petite fille, pour cette nuit, tu coucheras sans chemise, on s’arrangera... Mets les bas avec, on lavera tout à la fois. Et pourquoi ce va-nu-pieds, cet ivrogne, ne rentre-t-il pas ? Il a sali sa chemise, il en a fait une loque... Mieux vaudrait que je lave le reste tout de suite pour ne pas me fatiguer deux nuits de suite. Seigneur ! han ! han !... Encore ! qu’est-ce que c’est ? cria-t-elle, en voyant le vestibule plein de monde et des gens pénétrer dans sa chambre en portant un fardeau. Qu’est-ce que c’est ? Qu’apporte-t-on là ? Seigneur !

– Où faut-il le mettre ? demanda l’agent, en jetant un coup d’œil autour de lui, quand on eut introduit dans la pièce Marmeladov tout sanglant et inanimé.

– Sur le divan, étendez-le sur le divan ; voilà, ainsi, la tête de ce côté, indiquait Raskolnikov.

– Il s’est fait écraser ; il était ivre », cria quelqu’un dans la foule.

Catherine Ivanovna était toute pâle ; elle avait peine à respirer. La petite Lidotchka poussa un cri, se jeta dans les bras de Polenka et se serra

convulsivement contre elle, en tremblant de tous ses membres.

Après avoir couché Marmeladov, Raskolnikov courut à Catherine Ivanovna.

« Pour l’amour de Dieu, calmez-vous, ne vous effrayez pas, fit-il vivement. Il traversait la rue et une voiture l’a renversé. Ne vous inquiétez pas, il va revenir à lui, je l’ai fait porter ici ; c’est moi qui suis venu chez vous... si vous vous en souvenez... il reviendra à lui ; je paierai !

– Cela devait lui arriver », s’écria Catherine Ivanovna d’un air désespéré et elle s’élança vers son mari.

Raskolnikov s’aperçut bientôt que cette femme n’était pas de celles qui, en toutes choses, commencent par s’évanouir. En un clin d’œil, un oreiller se trouva placé sous la tête du malheureux, ce à quoi personne n’avait pensé. Catherine Ivanovna se mit à le déshabiller, à examiner ses plaies ; elle était tout affairée, mais gardait son sang-froid et s’oubliait elle-même ; elle mordait ses lèvres qui tremblaient pour arrêter les cris prêts à lui échapper.

Pendant ce temps, Raskolnikov décidait quelqu'un à aller chercher le docteur. On apprit qu'il y en avait un dans une maison voisine.

« J'ai envoyé chercher le docteur, répétait-il à Catherine Ivanovna ; ne vous inquiétez pas. Je paierai. N'avez-vous pas d'eau ? Donnez une serviette, un essuie-mains, enfin quelque chose au plus vite. On ne peut pas juger de la gravité des blessures... Il est blessé, mais pas mort, croyez-moi... Nous verrons ce que dira le docteur. »

Catherine Ivanovna se précipita vers la fenêtre ; une grande cuvette de terre, pleine d'eau, y était posée sur une mauvaise chaise. Elle l'avait préparée pour laver pendant la nuit le linge de son mari et de ses enfants. Cette lessive nocturne, Catherine Ivanovna la faisait elle-même au moins deux fois par semaine, parfois plus souvent, car la famille était tombée à un tel degré de misère qu'aucun de ses membres n'avait de linge de rechange. Or, Catherine Ivanovna ne pouvait souffrir la saleté et préférait, plutôt que de la voir régner chez elle, travailler au-delà de ses forces, quand tout le monde dormait la nuit,

pour arriver le matin à donner aux siens le linge propre qu'elle avait fait sécher sur des cordes.

Elle voulut prendre la cuvette et l'apporter à Raskolnikov, mais ses forces la trahirent et peu s'en fallut qu'elle ne tombât. Le jeune homme était parvenu à trouver une serviette et, l'ayant trempée dans l'eau, il en lava le visage ensanglanté de Marmeladov. Catherine Ivanovna, debout à ses côtés, avait peine à respirer ; ses mains se crispaient sur sa poitrine. Elle avait elle-même grand besoin de soins. Raskolnikov commençait à se dire qu'il avait peut-être eu tort de faire transporter le blessé chez lui.

« Polia, s'écria Catherine Ivanovna, cours chez Sonia, vite, dis-lui que son père a été écrasé par une voiture, qu'elle vienne ici, immédiatement. Si tu ne la trouves pas chez elle, tu diras aux Kapernaoumov de lui faire la commission dès qu'elle sera rentrée. Dépêche-toi, tiens, mets ce fichu sur la tête. » La pièce, entre-temps, s'était remplie si bien qu'une épingle n'aurait pu y tomber. Les agents étaient partis, sauf un seul qui essayait de refouler le public sur

le palier, mais, tandis qu'il s'y efforçait, tous les locataires de Mme Lippevechsel au grand complet, ou peu s'en fallait, quittaient leurs pièces respectives et se pressaient sur le seuil de la porte ; puis bientôt ils se précipitèrent en masse dans la pièce même...

Catherine Ivanovna entra en fureur :

« On ne laisse même pas les gens mourir en paix, cria-t-elle à la foule. Vous croyez avoir trouvé un spectacle, n'est-ce pas ? et vous y venez, la cigarette à la bouche... Han... han... han ! Il ne nous manque plus que de vous voir entrer en chapeau. Et encore, en voilà un qui a gardé le sien. Ayez au moins le respect de la mort. »

La toux l'étouffa, mais cette semonce fit son effet ; on semblait la craindre dans la maison. Les locataires repassèrent la porte, l'un après l'autre, avec cet étrange sentiment de satisfaction intime que l'homme le plus compatissant ne peut s'empêcher d'éprouver à la vue du malheur d'autrui, fût-ce celui d'un ami cher.

Du reste, quand ils furent sortis, quelques-uns

d’entre eux firent remarquer, derrière la porte, qu’il y avait l’hôpital pour ces cas-là et qu’il était inconvenant de troubler la paix de la maison.

« Il est inconvenant de mourir », cria Catherine Ivanovna et elle se précipita pour ouvrir la porte et les foudroyer de sa colère, mais elle se heurta sur le seuil à la logeuse elle-même, Mme Lippevechsel, qui venait d’apprendre le malheur et accourait rétablir l’ordre dans l’appartement. C’était une Allemande, extrêmement brouillonne et tracassière.

« Ah ! Seigneur mon Dieu ! fit-elle en frappant ses mains l’une contre l’autre. Votre mari ivre – par le cheval écrasé. Il faut l’emmener hôpital ! Moi, je suis propriétaire.

– Amalia Ludwigovna ! Je vous prie de penser à ce que vous dites, commença Catherine Ivanovna d’un air hautain (elle lui parlait toujours sur ce ton, afin de l’obliger à « ne pas oublier son rang » et elle ne put, même à pareil moment, se refuser ce plaisir), Amalia Ludwigovna...

– Je vous ai déjà dit, une fois pour toutes, de ne jamais m’appeler Amalia Ludwigovna. Je suis

Amal Ivan.

– Vous n’êtes pas Amal Ivan, mais Amalia Ludwigovna et, comme je ne fais pas partie du groupe de vos vils flatteurs, tels que M. Lebeziatnikov, qui rit en ce moment derrière la porte (on entendit en effet ricaner derrière la porte et crier : « Les voilà qui s’empoignent ! »), je continuerai à vous appeler Amalia Ludwigovna, quoique je ne puisse décidément comprendre en quoi ce nom vous déplaît. Vous voyez vous-même ce qui est arrivé à Simion Zakharovitch : il agonise. Je vous prie de fermer au plus vite cette porte et de ne laisser entrer personne. Laissez-le au moins mourir tranquillement, sinon je vous assure que le gouverneur général sera, dès demain, instruit de votre conduite. Le prince m’a connue jeune fille ; il se souvient parfaitement de Simion Zakharovitch auquel il a rendu service bien des fois. Tout le monde sait que Simion Zakharovitch a eu beaucoup d’amis et de protecteurs. Lui-même, conscient de sa faiblesse, a cessé de les voir par un sentiment de noble fierté, mais maintenant (elle désigna Raskolnikov) nous

avons trouvé un appui dans ce magnanime jeune homme qui possède argent et relations et que Simion Zakharovitch connaît depuis son enfance, et soyez sûre, Amalia Ludwigovna...

Tout ce discours fut débité avec une rapidité croissante, mais un accès de toux vint bientôt mettre fin à l'éloquence de Catherine Ivanovna. À ce moment, le mourant reprit ses sens et poussa un gémissement. Elle courut à lui ; il avait ouvert les yeux et regardait, d'un air inconscient, Raskolnikov qui était penché sur lui. Sa respiration était rare et pénible ; du sang apparaissait aux commissures des lèvres et son front se couvrait de sueur. Il ne reconnut pas le jeune homme et ses yeux commencèrent à errer fiévreusement autour de la pièce. Catherine Ivanovna le considérait d'un regard triste et sévère, des larmes lui coulaient des yeux.

« Seigneur ! Il a la poitrine défoncée. Que de sang ! Que de sang ! fit-elle d'un air désespéré. Il faut lui enlever ses habits. Tourne-toi un peu, Simion Zakharovitch, si tu le peux », lui cria-t-elle.

Marmeladov la reconnut.

« Un prêtre ! » proféra-t-il d’une voix rauque. Catherine Ivanovna s’en alla vers la fenêtre ; elle appuya son front à la vitre et s’écria avec désespoir :

« Ô vie trois fois maudite !

– Un prêtre ! répétait le mourant, après un bref silence.

– Ch-chut”, cria Catherine Ivanovna. Il obéit et se tut. Ses yeux cherchaient sa femme avec une expression timide et anxieuse. Elle était revenue vers lui et se tenait à son chevet. Il se calma, mais momentanément. Bientôt ses yeux s’arrêtèrent sur la petite Lidotchka, sa préférée, qui tremblait dans son coin comme si elle eût été prise de convulsions et le regardait de ses grands yeux étonnés et fixes.

« A-a, fit-il en la désignant d’un air inquiet. On voyait qu’il voulait dire quelque chose.

– Quoi encore ? cria Catherine Ivanovna.

– Nu-pieds, elle est nu-pieds, murmura-t-il en fixant son regard presque inconscient sur les

petits pieds nus de l’enfant.

– Tais-toi, cria Catherine Ivanovna d’un air irrité. Tu sais parfaitement pourquoi elle a les pieds nus.

– Dieu soit béni, voilà le docteur ! » s’écria joyeusement Raskolnikov.

Le docteur, un petit vieillard propret, entra ; c’était un Allemand qui jetait autour de lui des regards méfiants. Il s’approcha du malade, lui tâta le pouls, examina attentivement sa tête, puis, avec l’aide de Catherine Ivanovna, il déboutonna sa chemise trempée de sang et mit à nu la poitrine du patient. Elle était toute broyée, toute déchirée ; à droite plusieurs côtes étaient brisées ; à gauche, à l’endroit du cœur, se voyait une large tache d’un jaune noirâtre et d’une apparence sinistre ; c’était la trace d’un violent coup de pied de cheval. Le docteur s’assombrit ; l’agent de police lui avait raconté que l’homme avait été happé par une roue et traîné sur une trentaine de pas.

« Il est étonnant qu’il ne soit pas mort sur le coup, confia tout bas le docteur à Raskolnikov.

– Que pensez-vous de lui ? demanda celui-ci.

– Il va mourir dans un instant.

– Quoi, n'y a-t-il aucun espoir ?

– Pas le moindre. C'est son dernier soupir. Il est, au surplus, très gravement blessé à la tête... Hum... On peut tenter une saignée... mais ce sera inutile ; il mourra dans cinq ou dix minutes au plus tard.

– Eh bien, essayez au moins la saignée.

– Soit... mais je vous préviens que cela ne servira à rien, absolument. »

Sur ces entrefaites, un nouveau bruit de pas se fit entendre ; la foule qui encombrait le vestibule s'écarta et un prêtre à cheveux blancs apparut. Il venait donner l'extrême-onction au moribond. Un agent le suivait. Le docteur lui céda la place après avoir échangé avec lui un regard significatif. Raskolnikov pria le médecin de rester encore un moment. L'autre y consentit avec un haussement d'épaules.

Tout le monde s'était écarté. La confession fut brève. Le mourant n'était guère en état de rien

comprendre ; il ne pouvait qu'émettre des sons vagues et inarticulés.

Catherine Ivanovna saisit Lidotchka, elle cueillit le petit garçon sur sa chaise et alla s'agenouiller avec les enfants dans le coin, près du poêle. La fillette ne faisait que trembler. Le petit garçon, lui, bien tranquille sur ses petits genoux nus, levait sa menotte et faisait de grands signes de croix et des saluts jusqu'à terre ; il semblait éprouver un grand plaisir à donner du front contre le parquet. Catherine Ivanovna se mordait les lèvres et retenait ses larmes. Elle aussi priait, en rajustant de temps en temps la chemise du bébé ; puis elle recouvrit les épaules nues de la fillette d'un fichu qu'elle tira de la commode sans bouger de sa place. Cependant, les portes de communication avaient de nouveau été ouvertes par les curieux. Des spectateurs se pressaient, de plus en plus nombreux, dans le vestibule. Tous les habitants de la maison se trouvaient là, mais ils ne franchissaient pas le seuil de la porte. Cette scène n'était éclairée que par un morceau de bougie.

À ce moment, Polenka, qui était allée chercher sa sœur, se fraya vivement un passage à travers la foule. Elle entra tout essoufflée de sa course, enleva son fichu, chercha sa mère des yeux, s'approcha d'elle et dit : « Elle vient, je l'ai rencontrée dans la rue. » La mère la fit agenouiller à côté d'elle. Alors une jeune fille se glissa timidement et sans bruit à travers la foule et son apparition dans cette pièce, parmi la misère, les haillons, la mort et le désespoir, parut bien étrange. Elle était vêtue pauvrement, mais sa toilette de pacotille avait le chic tapageur particulier à un monde spécial, et qui révèle, à première vue, sa destination.

Sonia s'arrêta sur le seuil sans le franchir, en jetant dans la pièce des regards éperdus ; elle semblait ne rien comprendre, elle oubliait que sa robe de soie achetée à un revendeur était déplacée ici, avec sa traîne démesurée, son immense crinoline qui occupait toute la largeur de la porte, et sa couleur criarde ; elle oubliait ses bottines claires, son ombrelle inutile la nuit, mais qu'elle avait prise cependant, et son ridicule chapeau de paille garni d'une plume d'un rouge vif. Sous ce

chapeau, crânement posé de côté, on apercevait un petit visage pâle, maladif et effrayé, à la bouche entrouverte, aux yeux figés d'épouvante. Sonia avait dix-huit ans ; elle était petite, maigre, mais assez jolie, blonde avec de merveilleux yeux bleus. Elle regardait fixement le lit et le prêtre, tout essoufflée, elle aussi, par la rapidité de sa course. Enfin, quelques mots chuchotés dans la foule durent lui parvenir. Elle baissa les yeux, franchit le seuil de la pièce et s'arrêta tout près de la porte.

Le moribond venait de recevoir l'extrême-onction. Catherine Ivanovna se rapprocha du lit de son mari. Le prêtre s'écarta et, avant de se retirer, crut devoir adresser quelques mots de consolation à Catherine Ivanovna.

« Et que ferai-je d'eux ? l'interrompit-elle brusquement d'un air irrité, en montrant ses enfants.

– Dieu est miséricordieux ; ayez foi dans le secours du Très-Haut, commença l'ecclésiastique.

– E-Eh ! miséricordieux, oui, mais pas pour

nous !

– C’est un péché, madame, un péché, fit le pope en hochant la tête.

– Et cela, n’est-ce pas un péché ? cria Catherine Ivanovna, en désignant l’agonisant.

– Peut-être ceux qui ont été la cause involontaire de l’accident voudront-ils vous offrir une indemnité pour réparer au moins le préjudice matériel causé par la perte de votre soutien...

– Vous ne me comprenez pas, cria Catherine Ivanovna d’un ton irrité et avec un geste découragé. Pourquoi m’indemniseraient-ils ? C’est lui-même qui s’est fourré, ivre, sous les sabots des chevaux. De quel soutien s’agit-il ? Il n’était pas un soutien, mais une torture. Car il buvait tout, l’ivrogne. Il nous volait, nous, pour aller dissiper au cabaret l’argent du ménage et il a sucé notre sang. Sa mort est un bonheur pour nous, une économie.

– Il faudrait pardonner à un mourant ! De tels sentiments sont un péché, madame, un grand péché ! »

Catherine Ivanovna, tout en parlant avec le pope, ne cessait de s’occuper de son mari. Elle épongeait le sang et la sueur qui lui coulaient de la tête, arrangeait les oreillers, lui donnait à boire, sans même se tourner vers son interlocuteur ; mais cette dernière phrase du prêtre la rendit furieuse.

« Hé ! mon père, ce sont des mots, rien que des mots ! Pardonner ! Voilà, il serait rentré ce soir, ivre, s’il n’avait été écrasé, avec son unique chemise sur le dos, une chemise usée, en lambeaux, et il se serait jeté sur le lit tel quel pour roupiller et moi j’aurais trimé, les mains dans l’eau jusqu’au matin, à laver ses loques et celles des enfants, puis il aurait fallu les sécher à la fenêtre, puis, dès que le jour aurait point, j’aurais dû me mettre à les raccommoder, et voilà ma nuit ! Alors, à quoi bon parler de pardon ? D’ailleurs, je lui ai pardonné ! »

Un violent accès de toux l’interrompit. Elle cracha dans son mouchoir, puis fourra celui-ci sous le nez du prêtre, en serrant convulsivement sa poitrine de son autre main. Le mouchoir était

tout taché de sang...

Le pope baissa la tête et ne répondit rien.

Marmeladov agonisait ; il ne détournait pas les yeux de Catherine Ivanovna qui s'était de nouveau penchée sur lui. Il avait toujours envie de lui dire quelque chose et essayait de remuer la langue, mais ne parvenait à proférer que des sons inarticulés. Catherine Ivanovna, comprenant qu'il voulait lui demander pardon, lui cria d'un ton impérieux :

« Tais-toi. Inutile. Je sais ce que tu veux dire. » Et le malade se tut, mais, au même instant, son regard errant tomba sur la porte et il aperçut Sonia... Il n'avait pas encore remarqué sa présence, car elle était agenouillée dans un coin obscur.

« Qui est-ce ? Qui est-ce ? » fit-il anxieusement, d'une voix étouffée et rauque, en indiquant des yeux, avec une sorte d'horreur, la porte où se tenait sa fille, et en essayant de se soulever.

« Reste couché ! res-te cou-ché ! » cria

Catherine Ivanovna ; mais, par un effort surhumain, il parvint à se soulever sur les mains un long moment, et il regarda sa fille d'un air hagard, avec de grands yeux fixes. Il semblait ne point la reconnaître. Il ne l'avait d'ailleurs jamais vue dans ce costume. Elle était là simple, désespérée, honteuse sous ses oripeaux, attendant humblement son tour de recevoir l'adieu de son père expirant. Soudain le visage de Marmeladov exprima une douleur infinie !

« Sonia, ma fille, pardonne-moi », cria-t-il ; il voulut tendre les bras vers elle, mais, perdant son point d'appui, il roula lourdement sur le plancher, la face contre terre. On se précipita pour le relever et on le remit sur son divan, mais c'était la fin. Sonia poussa un faible cri ; elle l'enlaça, puis demeura figée, le corps entre ses bras. Il mourut ainsi.

« Cela devait lui arriver, cria Catherine Ivanovna, en voyant le cadavre de son mari. Que faire maintenant ? Comment l'enterrer ? Et eux, comment les nourrirai-je demain ? »

Raskolnikov s'approcha de Catherine

Ivanovna.

« Catherine Ivanovna, fit-il, la semaine dernière votre défunt mari m'a conté l'histoire de sa vie et toutes les circonstances... Soyez certaine qu'il parlait de vous avec la vénération la plus enthousiaste. À partir de ce soir-là, quand j'appris combien il vous était attaché à tous, malgré sa faiblesse, et surtout comme il vous respectait et vous aimait, vous, Catherine Ivanovna, je devins son ami... Permettez-moi donc maintenant... d'aider à rendre les derniers devoirs à mon ami défunt. Voilà... vingt roubles, si cette somme peut vous être utile, eh bien... je... bref, je reviendrai ; je reviendrai sûrement dès demain... Au revoir. »

Et il sortit rapidement de la pièce, se fraya vivement un passage à travers la foule qui encombrait le palier ; là, il se heurta soudain à Nicodème Fomitch, qui avait été informé de l'accident et venait prendre lui-même les dispositions d'usage. Ils ne s'étaient pas vus depuis la scène qui avait eu lieu au commissariat, mais Nicodème Fomitch le reconnut instantanément.

« Ah ! c’est vous ? demanda-t-il.

– Moi, répondit Raskolnikov. Le docteur est venu et un prêtre également. Rien ne lui a manqué ! N’ennuyez pas trop la pauvre femme, elle est déjà poitrinaire. Réconfortez-la si vous le pouvez... car vous êtes bon, je le sais... ajouta-t-il en le fixant ironiquement.

– Mais vous êtes tout trempé de sang, fit Nicodème Fomitch qui, à la lumière d’un bec de gaz, remarquait quelques taches fraîches sur le gilet de Raskolnikov.

– Oui, il en a coulé sur moi. Je suis tout couvert de sang, dit le jeune homme d’un air un peu étrange », puis il sourit, salua, et se mit à descendre l’escalier.

Il allait doucement, sans se hâter, inconscient de la fièvre qui le brûlait, plein d’une seule et infinie sensation de vie nouvelle et puissante qui affluait en lui. Elle ne pouvait être comparée qu’à ce qu’éprouve un condamné a mort qui reçoit inopinément sa grâce.

Au milieu de l’escalier, il fut rejoint par le

pope qui rentrait chez lui. Raskolnikov se rangea pour le laisser passer. Les deux hommes échangèrent un salut silencieux. Il descendait les dernières marches quand il entendit un pas pressé derrière lui. Quelqu'un essayait de le rattraper. C'était Polenka. Elle courait derrière lui et l'appelait :

« Écoutez, écoutez ! »

Il se tourna vers elle. L'enfant descendit encore et s'arrêta à une marche au-dessus de lui. Un rayon de lumière blafarde venait de la cour. Raskolnikov examina le visage maigre mais joli de la fillette qui lui souriait et le regardait avec une gaieté enfantine. Elle était chargée d'une commission qui semblait lui plaire beaucoup.

« Écoutez. Comment vous appelez-vous ? ah ! encore, où habitez-vous ? » demanda-t-elle précipitamment d'une voix entrecoupée.

Il lui appuya les deux mains sur les épaules et se mit à la regarder avec une sorte de bonheur. Il ne savait pas lui-même pourquoi il éprouvait tant de plaisir à la contempler ainsi.

« Et qui vous envoie ?

– C’est ma sœur Sonia qui m’a envoyée, répondit la fillette en souriant plus gaiement encore.

– Je le savais bien que c’était votre sœur Sonia qui vous avait envoyée.

– Maman aussi m’a envoyée. Quand ma sœur Sonia m’a envoyée vers vous, maman s’est approchée et a dit, elle aussi : « Cours vite, Polenka ! »

– Vous aimez votre sœur Sonia ?

– Je l’aime plus que tout, déclara Polenka, d’un ton particulièrement ferme, et son sourire devint plus sérieux.

– Et moi, vous m’aimerez ? »

Au lieu de répondre, la fillette rapprocha son visage et il vit qu’elle tendait ses petites lèvres gonflées, prête à l’embrasser. Soudain, ses bras maigres comme des allumettes l’enlacèrent fort, bien fort, sa tête enfantine se pencha sur son épaule et la fillette se mit à pleurer tout en se serrant contre lui de plus en plus.

« Pauvre papa, fit-elle au bout d'un instant en relevant son visage trempé de larmes, qu'elle essuya avec sa main. On ne voit plus que des malheurs pareils, ajouta-t-elle, inopinément, de cet air particulièrement grave que prennent les enfants quand ils veulent parler comme les grandes personnes.

– Et votre papa vous aimait ?

– Il aimait Lidotchka, surtout, continua-t-elle avec la même gravité et sans sourire, parce qu'elle était petite et toujours malade et il lui apportait des cadeaux et nous, il nous apprenait à lire et à moi il m'enseignait la grammaire et le catéchisme, ajouta-t-elle avec dignité, et petite mère ne disait rien, mais nous savions qu'elle aimait cela, et papa aussi le savait, et petite mère veut m'apprendre le français parce qu'il est temps de commencer mon éducation.

– Et vous savez dire vos prières ?

– Oh ! comment donc, il y a longtemps. Moi, comme je suis déjà grande, je prie tout bas toute seule et Kolia et Lidotchka disent leurs prières tout haut avec maman. Ils récitent d'abord la

prière à la Sainte Vierge, puis encore une autre : « Seigneur, pardonne à notre sœur Sonia et bénis-la » et encore « Pardonne à notre autre papa et bénis-le » parce que notre premier papa est déjà mort et celui-ci est le second, et nous prions pour lui aussi.

– Poletchka, je m'appelle Rodion ; nommez-moi parfois dans vos prières, « et aussi à ton serviteur Rodion », c'est tout.

– Toute ma vie, je prierai pour vous », répondit chaleureusement la fillette ; soudain elle se remit à rire, se jeta vers lui et l'enlaça de nouveau.

Raskolnikov lui dit son nom et son adresse, et promit de revenir le lendemain. La fillette le quitta folle de lui. Il était dix heures passées quand il sortit de la maison. Cinq minutes plus tard, il se trouvait sur le pont, à l'endroit même d'où la femme s'était tantôt précipitée dans l'eau.

« Assez, fit-il d'un ton énergique et solennel. Arrière les mirages, les vaines frayeurs, les spectres... La vie est là ! N'ai-je pas vécu tout à l'heure ? Ma vie n'est pas morte avec la vieille !

Pour elle, le règne des cieux et – c’est bon ! La mère, il était temps qu’elle se repose ! C’est maintenant le règne de la raison, de la clarté et... de la volonté, de l’énergie... Nous allons bien voir ! À nous deux », ajouta-t-il orgueilleusement, comme s’il jetait un défi à quelque puissance occulte et maléfique.

« Dire que j’étais prêt à me contenter de la plate-forme rocheuse entourée d’abîmes.

« ... Je suis très faible... Voilà, mais je me sens guéri. Je savais bien qu’il en serait ainsi quand je suis sorti tantôt. À propos, la maison Potchinkov est à deux pas d’ici. J’irai chez Rasoumikhine, c’est sûr ; j’y serais allé même s’il fallait marcher davantage... Laissons-le gagner son pari... et s’amuser, n’importe... Ah ! il faut des forces, des forces. On ne peut rien sans forces et ces forces, il faut les gagner par la force. Voilà ce qu’ils ignorent », ajouta-t-il avec fierté en traînant péniblement les pieds. Cette fierté grandissait en lui de minute en minute. Un véritable changement à vue s’opérait au fond de lui-même. Mais qu’était-il arrivé d’extraordinaire qui avait

pu le transformer ainsi, à son insu d'ailleurs ? Il était comme le noyé qui s'agrippe au moindre rameau flottant ; il se persuadait que « lui aussi pouvait vivre, que sa vie n'avait pas péri avec la vieille ». Sa conclusion était peut-être prématurée, mais il ne s'en rendait point compte. « J'ai pourtant demandé de nommer ton serviteur Rodion, se rappela-t-il tout à coup ; oui, cela c'est... une précaution à tout hasard... » Et il se mit à rire de cet enfantillage. Il était d'une humeur excellente.

Il trouva sans peine la demeure de Rasoumikhine, car on connaissait déjà le nouveau locataire dans la maison Potchinkov et le concierge lui indiqua immédiatement le logement. Il était à peine arrivé au milieu de l'escalier qu'il entendit le bruit d'une réunion nombreuse et animée. La porte de l'appartement était ouverte, des éclats de voix et tout le bruit d'une discussion parvenaient à Raskolnikov. La chambre de Rasoumikhine était assez grande ; une quinzaine de personnes s'y trouvaient réunies ; Raskolnikov s'arrêta dans le vestibule, derrière la cloison. Deux servantes de la logeuse

s’affairaient près de deux grands samovars entourés de bouteilles, d’assiettes et de plats pleins de hors-d’œuvre et de pâtés, apportés de chez la propriétaire. Raskolnikov fit appeler Rasoumikhine. L’autre accourut transporté de joie. On pouvait voir au premier coup d’œil qu’il avait bu énormément et quoiqu’il lui fût d’ordinaire presque impossible de s’enivrer, il semblait visiblement gris cette fois-là.

« Écoute, fit vivement Raskolnikov, je suis venu te dire que tu as gagné ton pari et qu’en effet personne ne peut prévoir ce qui lui arrivera. Quant à entrer, je ne le puis : je suis si faible que je me sens prêt à tomber ; donc, bonsoir et adieu, et viens me voir demain...

– Sais-tu ce que je vais faire ? T’accompagner chez toi. Car si tu avoues, toi, te sentir faible, c’est que...

– Et tes invités ? Qui est ce frisé qui vient de jeter un coup d’œil par ici ?

– Celui-ci ? Le diable le sait ! Un ami de mon oncle, sans doute, ou peut-être est-il venu sans invitation... Je leur laisserai mon oncle ; c’est un

homme extraordinaire : quel dommage que tu ne puisses pas faire sa connaissance. Et du reste le diable les emporte tous ! Ils se fichent bien maintenant de moi. J'ai besoin de me rafraîchir. Car tu es venu à temps, frère, deux minutes de plus, et je me battais, parole d'honneur. Ils disent de telles extravagances... tu ne saurais t'imaginer de quelles inventions un homme est capable. Du reste comment ne te l'imaginerais-tu pas ? ne mentons-nous pas nous-mêmes ? Laissons-les mentir : ils ne le feront pas toujours. Attends une minute, je vais t'amener Zossimov. » Zossimov se précipita sur Raskolnikov avec une sorte d'avidité ; son visage exprimait une grande curiosité, mais il ne tarda pas à s'éclairer.

« Il faut aller vous coucher tout de suite, décida-t-il après avoir examiné son patient, et vous devriez prendre pour la nuit encore un de ces cachets que j'ai préparés pour vous. Vous voulez bien ?

– Même deux. »

Le cachet fut avalé séance tenante.

« Tu fais très bien de l'accompagner, fit

Zossimov à Rasoumikhine. Nous verrons bien comment cela ira demain – mais pour aujourd'hui je ne suis pas mécontent. Je constate une grande amélioration depuis tantôt. Cela prouve qu'on apprend toujours à mesure qu'on vit...

– Sais-tu ce que Zossimov m'a murmuré comme nous sortions, tout à l'heure, laissa échapper Rasoumikhine dès qu'ils furent dans la rue. Je ne te dirai pas tout, frère, car ce sont des imbéciles. Zossimov m'a dit de bavarder avec toi en chemin et de te faire parler, puis de tout lui conter, car il a idée... que tu... que tu es fou ou à peu près. Imagine ça ! D'abord tu es trois fois plus intelligent que lui, ensuite si tu n'es pas fou tu te moques pas mal de cette idée extravagante qu'il a dans la tête, et troisièmement ce paquet de viande, qui est chirurgien par-dessus le marché, n'a plus en tête, depuis quelque temps, que les maladies mentales ; mais ce qui a décidément modifié ses idées sur ton compte c'est la conversation que tu as eue avec Zamiotov.

– Zamiotov t'a tout raconté ?

– Tout, et il a très bien fait. Cela m'a fait

comprendre toute l’histoire, et à Zamiotov aussi... Oui, en un mot, Rodia... le fait est... Il faut dire que je suis un peu gris... mais ce n’est rien... le fait est que... Cette pensée, comprends-tu ?... leur venait en effet à l’esprit... tu comprends ? C’est-à-dire qu’aucun d’eux n’osait la formuler, parce qu’elle était trop absurde et surtout quand on a arrêté ce peintre en bâtiment tout cela s’est définitivement évanoui. Mais pourquoi sont-ils si stupides ? J’ai quelque peu sonné Zamiotov ce jour-là... mais je te le dis entre nous, frère, ne laisse pas soupçonner que tu en sais quelque chose ; j’ai remarqué qu’il est susceptible ; cela se passait chez Louisa, mais aujourd’hui, aujourd’hui tout s’explique. C’était surtout cet Ilia Petrovitch ! Il exploitait ton évanouissement au commissariat, mais lui-même a eu honte ensuite de cette supposition, car je sais... »

Raskolnikov écoutait avidement. Rasoumikhine en disait trop sous l’influence de l’ivresse qui l’avait envahi.

« Je me suis évanoui ce jour-là à cause de la chaleur étouffante et de l’odeur de peinture qui

régnait dans le commissariat, fit Raskolnikov.

– Il va encore chercher des explications ! Et pas seulement la peinture, tu couvais ta fièvre depuis tout un mois, Zossimov en peut témoigner. Non, mais tu ne peux pas imaginer la confusion de ce blanc-bec de Zamiotov. « Je ne vaux pas, dit-il, le petit doigt de cet homme », c'est-à-dire le tien. Tu sais, frère, il fait preuve parfois de bons sentiments. Mais la leçon qu'il a reçue aujourd'hui au Palais de Cristal était le comble de la perfection ! Car tu as commencé par lui faire peur, mais peur alors, jusqu'à lui donner des convulsions... Tu l'as presque amené à admettre de nouveau cette monstrueuse sottise et puis tout à coup tu lui tires la langue, « tiens, attrape ! » La perfection, te dis-je. Il est écrasé, pulvérisé maintenant. Tu es un maître, parole d'honneur, et ils n'ont que ce qu'ils méritent. Quel dommage que je n'aie pas été là ! Il t'attendait maintenant chez moi avec une impatience folle. Porphyre désire lui aussi faire ta connaissance.

– Ah... celui-ci aussi... Et dis-moi pourquoi

m’a-t-on cru fou ?

– Pas précisément fou. Je crois, frère, que j’ai trop bavardé... Il a été, vois-tu, frappé de voir que tu ne l’intéressais qu’à ce point... maintenant il s’explique les raisons de cet intérêt... quand on connaît les circonstances... et comme tout cela t’a irrité alors ; et joint à ce début de maladie... Je suis, frère, un peu gris, mais le diable sait qu’il a une idée derrière la tête... Je te le répète, il ne rêve que de maladies mentales... Ne fais pas attention à tout cela... »

Tous deux restèrent silencieux pendant quelques secondes.

« Écoute, Rasoumikhine, reprit Raskolnikov. Je veux te parler franchement. Je viens de chez un mort ; le défunt était un fonctionnaire... j’ai donné tout mon argent... en outre j’ai été embrassé par une créature qui lors même que j’aurais tué quelqu’un... en un mot, j’ai vu encore une autre créature à la plume d’un rouge feu... mais je divague, je suis très faible, soutiens-moi... nous arrivons...

– Qu’as-tu ? Mais qu’as-tu donc ? demandait

Rasoumikhine d’un air inquiet.

– La tête me tourne un peu, mais ce n’est pas de cela qu’il s’agit, je me sens triste, si triste ! comme une femme... vrai... Regarde : qu’est-ce ? regarde ! regarde !

– Qu’est-ce donc ?

– Mais tu ne vois pas ? De la lumière dans ma chambre, vois-tu par la fente ! » Ils étaient sur l’avant-dernier palier devant la porte de la logeuse et l’on pouvait en effet remarquer que la chambre de Raskolnikov était éclairée.

« C’est bizarre ! Peut-être est-ce Nastassia ? fit observer Rasoumikhine.

– Elle ne monte jamais à cette heure-là, et puis il y a longtemps qu’elle dort... mais je m’en moque. Bonsoir.

– Qu’est-ce qui te prend ? Je vais t’accompagner jusqu’au bout, nous entrerons ensemble.

– Je sais que nous entrerons ensemble, mais j’ai envie de te serrer ici la main et de te dire adieu. Allons, donne-moi la main, adieu.

– Mais qu’est-ce qui te prend, Rodia ?

– Rien... Allons, tu seras témoin... »

Ils se mirent à monter les dernières marches et l’idée vint à Rasoumikhine que Zossimov avait peut-être raison. « Et si je l’ai troublé avec mon bavardage ? » se demanda-t-il. Soudain, comme ils approchaient de la porte ils entendirent des voix dans la chambre.

« Mais que se passe-t-il ? » cria Rasoumikhine.

Raskolnikov saisit le premier la poignée de la porte et l’ouvrit toute grande ; il ouvrit et s’arrêta sur le seuil, pétrifié. Sa mère et sa sœur étaient assises sur son divan. Elles l’attendaient depuis une heure et demie. Pourquoi était-ce la dernière chose à laquelle il eût songé, quand on lui avait cependant annoncé, pour la seconde fois dans la journée, leur arrivée prochaine, imminente à Pétersbourg ? Pendant cette heure et demie, les deux femmes avaient à qui mieux mieux interrogé Nastassia qui se trouvait encore là devant elles et leur avait donné tous les détails possibles sur Raskolnikov. Elles étaient affolées

de terreur pour avoir appris qu'il « était parti aujourd'hui », malade, et vraisemblablement en proie au délire. « Seigneur, qu'a-t-il... ? » Elles pleuraient toutes deux ; elles avaient souffert d'indicibles tourments pendant cette heure et demie d'attente. Un cri de joie salua l'apparition de Raskolnikov. Les deux femmes se précipitèrent sur lui. Mais il restait immobile, glacé, comme si on l'eût privé de vie tout à coup ; une pensée brusque et insupportable l'avait foudroyé. Et ses bras ne pouvaient se tendre pour les enlacer, « non, impossible ». Sa mère et sa sœur l'étreignaient, l'embrassaient, riaient, pleuraient... Il fit un pas en avant, chancela, et roula par terre, évanoui.

Alarme, cris d'effroi, gémissements... Rasoumikhine resté sur le seuil se précipita dans la pièce, saisit le malade dans ses bras vigoureux et en un clin d'œil l'étendit sur son divan. « Ce n'est rien, ce n'est rien, criait-il à la mère et à la sœur. C'est un évanouissement, rien du tout. Le docteur vient de dire qu'il va beaucoup mieux, qu'il est tout à fait guéri. De l'eau ! Allons, le voilà qui reprend ses sens !... »

Et saisissant la main de Dounetchka avec tant de force qu'il manqua la briser, il la força à se pencher pour constater qu'en effet son frère revenait à lui. La mère et la sœur regardaient Rasoumikhine avec une reconnaissance attendrie, comme une véritable Providence. Elles avaient appris par Nastassia ce qu'avait été pour Rodia, pendant tout le temps de sa maladie, « ce jeune homme déluré », comme l'appela le même soir, dans une conversation intime avec Dounia, Pulchérie Alexandrovna Raskolnikova elle-même.

Troisième partie

I

Raskolnikov se souleva et s’assit sur son divan. Il invita par un léger signe Rasoumikhine à suspendre le cours de son éloquence désordonnée et les consolations qu’il adressait à sa mère et à sa sœur, puis prenant les deux femmes par la main, il les examina alternativement en silence, pendant deux minutes au moins. La mère fut effrayée par ce regard. Il révélait une sensibilité si puissante qu’elle en devenait douloureuse ; mais il était en même temps fixe et presque insensé ; Pulchérie Alexandrovna se mit à pleurer. Avdotia Romanovna était pâle, sa main tremblait dans celle de son frère.

« Rentrez chez vous... avec lui, fit Raskolnikov d’une voix entrecoupée en désignant Rasoumikhine. À demain. Demain nous causerons... Il y a longtemps que vous êtes arrivées ?

– Ce soir, Rodia, répondit Pulchérie Alexandrovna. Le train a eu beaucoup de retard. Mais, Rodia, je ne te quitterai pour rien au monde. Je passerai la nuit ici près de...

– Ne me tourmentez pas, fit-il avec un geste d'irritation.

– Je resterai avec lui, fit vivement Rasoumikhine ; je ne le quitterai pas une seconde. Au diable tous mes invités ; qu'ils se fâchent si ça leur chante. Mon oncle préside la réunion.

– Comment, comment vous remercierai-je ? » commença Pulchérie Alexandrovna en serrant de nouveau les mains de Rasoumikhine.

Mais son fils l'interrompit :

« Je ne puis, je ne puis, répétait-il d'un air énervé. Ne me torturez pas. Allez-vous-en, je n'en puis plus.

– Allons-nous-en, maman, sortons au moins pour une minute de la pièce, murmura Dounia tout effrayée, il est évident que notre présence l'accable.

– Il ne me sera pas donné de le contempler après trois ans de séparation, gémit Pulchérie Alexandrovna tout en larmes.

– Attendez un peu, fit-il, vous m’interrompez toujours et je perds le fil de mes idées. Avez-vous vu Loujine ?

– Non, Rodia, mais il est prévenu de notre arrivée. Nous avons appris, Rodia, que Piotr Petrovitch a été assez bon pour venir te voir aujourd’hui, ajouta Pulchérie Alexandrovna, avec une certaine timidité.

– Oui... assez bon... Dounia, j’ai menacé tantôt Loujine de le jeter en bas de l’escalier et je l’ai envoyé au diable...

– Rodia, mais qu’est-ce qui te prend ? Tu es sûrement... tu ne veux pas dire que... » commença Pulchérie Alexandrovna épouvantée. Mais un regard jeté sur Dounia la décida à s’interrompre. Avdotia Romanovna regardait fixement son frère et attendait qu’il s’expliquât. Les deux femmes étaient informées de la querelle par Nastassia, qui la leur avait contée à sa façon, et elles étaient en proie à une cruelle perplexité.

« Dounia, continua Raskolnikov avec effort, je ne veux pas de ce mariage. Tu dois donc dès demain rompre avec Loujine et qu’il ne soit plus question de lui.

– Seigneur, mon Dieu ! s’écria Pulchérie Alexandrovna.

– Rodia, pense un peu à ce que tu dis, observa Avdotia Romanovna avec colère, mais elle se contint. Tu n’es peut-être pas en état de... tu es fatigué, ajouta-t-elle doucement.

– En proie au délire, veux-tu dire ? Non... Tu épouses Loujine « pour moi ». Et moi je n’accepte pas ce sacrifice. Donc, écris une lettre... de refus... donne-la-moi à lire demain et tout sera dit.

– Je ne puis faire une chose pareille, s’écria la jeune fille outrée. De quel droit...

– Dounetchka, tu t’emportes, toi aussi. Assez, à demain... ne vois-tu pas ?... fit la mère tout effrayée en s’élançant vers sa fille. Ah, allons-nous-en plutôt !

– Il bat la campagne, cria Rasoumikhine d’une

voix qui trahissait l’ivresse, sans ça comment aurait-il osé ? Demain cette folie lui aura passé... Mais aujourd’hui il est bien vrai qu’il l’a chassé. L’autre s’est fâché, naturellement... Il pérorait ici et étalait sa science et il est parti la queue basse...

– Ainsi c’est donc vrai ? s’écria Pulchérie Alexandrovna.

– À demain, fit Dounia avec pitié, viens, maman... bonsoir, Rodia.

– Tu entends, ma sœur, répéta-t-il en rassemblant ses dernières forces, je n’ai pas le délire, ce mariage est une vilenie. Je puis être infâme, mais toi tu ne dois pas... C’est assez d’un – si infâme que je sois, je te renierais pour ma sœur... Moi ou Loujine. Allez...

– Mais tu es fou. Tu es un despote ! » hurla Rasoumikhine.

Raskolnikov ne lui répondit pas, peut-être parce qu’il n’en avait plus la force.

Il s’était étendu sur son divan et tourné du côté du mur, tout à fait épuisé. Avdotia Romanovna regarda curieusement Rasoumikhine. Ses yeux

noirs étincelèrent et Rasoumikhine tressaillit sous ce regard. Pulchérie Alexandrovna semblait frappée de stupeur. « Je ne puis partir, marmottait-elle à Rasoumikhine avec une sorte de désespoir. Je resterai ici, n'importe où ; reconduisez Dounia.

– Et vous gâcherez toute l'affaire, répondit sur le même ton le jeune homme, hors de lui. Sortons sur le palier, au moins. Nastassia, éclaire-nous. Je vous jure, continua-t-il à mi-voix, quand ils furent dehors, qu'il a failli tantôt nous battre, le docteur et moi, comprenez-vous ? Le docteur lui-même. Et l'autre a cédé pour ne pas l'irriter ; il est sorti, et moi je suis resté en bas afin de le surveiller. Lui, il s'est habillé, m'a glissé entre les doigts et maintenant, si vous continuez à l'irriter, il s'en ira également, ou bien il tentera de se suicider.

– Ah ! Que dites-vous là ?

– D'ailleurs Avdotia Romanovna ne peut pas rester seule dans ce garni. Pensez à l'endroit où vous êtes descendues. Est-ce que ce coquin de Piotr Petrovitch n'aurait pu vous trouver un

logement plus convenable ?... Du reste, je suis un peu gris, vous comprenez, voilà pourquoi... mes expressions sont un peu vives. Ne faites pas attention...

– Mais j’irai voir la logeuse, s’écria Pulchérie Alexandrovna, et je la supplierai de nous donner, à Dounia et à moi, un coin pour cette nuit. Je ne puis le laisser ainsi, je ne le puis. »

Ils causaient ainsi sur le palier, devant la porte même de la logeuse. Nastassia se tenait sur la dernière marche et les éclairait. Rasoumikhine était extraordinairement agité. Une demi-heure auparavant, en reconduisant Raskolnikov, il se sentait, quoique d’humeur fort bavarde (il en avait conscience d’ailleurs), parfaitement frais et dispos malgré l’abus qu’il avait fait de la boisson. Maintenant, il était plongé dans une sorte d’extase et le vin qu’il avait bu semblait agir de nouveau et doublement sur lui. Il avait pris les deux femmes par la main et les haranguait avec une désinvolture extraordinaire ; presque à chaque mot, pour les mieux convaincre sans doute, il leur serrait la main à leur faire mal et

dévorait Avdotia Romanovna des yeux, de la façon la plus impudente. Parfois, vaincues par la douleur, elles arrachaient leurs doigts à l'étreinte de cette énorme main osseuse ; mais lui, non seulement ne s'en rendait pas compte, mais il continuait de plus belle. Elles auraient pu lui demander de se précipiter, pour leur rendre service, la tête la première au bas de l'escalier qu'il l'aurait fait sans discuter ni hésiter. Pulchérie Alexandrovna, bouleversée à la pensée de son Rodia et quoiqu'elle se rendit compte que Rasoumikhine était fort excentrique et lui serrait trop énergiquement la main, se refusait à prêter attention à ces façons bizarres du jeune homme, qui avait été une véritable providence pour elle.

Mais Avdotia Romanovna, tout en partageant les inquiétudes de sa mère, et bien qu'elle ne fût point d'une nature craintive, se sentait surprise et même effrayée en voyant se fixer sur elle les regards enflammés de l'ami de son frère, et seule la confiance sans bornes que lui avaient inspirée les récits de Nastassia à l'égard de cet homme lui permettait de résister à la tentation de fuir en entraînant sa mère avec elle.

Elle devait d'ailleurs comprendre qu'elles ne pouvaient plus le faire à présent. La jeune fille fut du reste rassurée au bout d'une dizaine de minutes. Rasoumikhine, dans quelque disposition d'esprit qu'il se trouvât, se révélait toujours tout entier à première vue, si bien que l'on savait aussitôt à qui l'on avait affaire !

« Il est impossible d'aller chez la logeuse, c'est le comble de l'absurdité, cria-t-il vivement à Pulchérie Alexandrovna. Vous avez beau être sa mère, vous allez l'exaspérer en restant et Dieu sait ce qui en résultera. Écoutez, voici ce que je vais faire : Nastassia va maintenant rester un moment près de lui, pendant que je vous ramènerai toutes deux chez vous, car vous ne pouvez pas traverser seules les rues. Chez nous, à Pétersbourg, sous ce rapport... Ah ! et puis on s'en moque... ensuite je retourne ici en courant et au bout d'un quart d'heure, je vous en donne ma parole d'honneur la plus sacrée, je viens vous faire mon rapport, vous dire comment il va, s'il dort, etc. Puis, écoutez bien ; de chez vous je suis en un clin d'œil chez moi ; j'y ai laissé des invités, tous ivres. Je prends Zossimov, c'est le

docteur qui soigne Rodia, il est chez moi maintenant. Mais lui n’est pas gris, pas gris, non, il ne l’est jamais, celui-là. Je le traîne chez Rodia et de là immédiatement chez vous. Ainsi, vous recevrez des nouvelles deux fois en l’espace d’une heure. Par moi d’abord, et puis par le docteur lui-même : c’est autre chose que moi, hein ? Si ça va mal, je vous jure de vous ramener moi-même ici. S’il va bien, vous vous couchez et vous dormez.

« Moi, je passe toute la nuit ici dans le vestibule, il ne s’en doutera pas et je ferai coucher Zossimov chez la logeuse pour l’avoir sous la main. Mais de qui, dites-moi, a-t-il le plus besoin maintenant ? De vous ou du docteur ? Le docteur lui est plus utile, bien plus utile. Donc, rentrez chez vous. Quant à coucher chez la logeuse, impossible ; moi, je le peux, et vous non : elle ne vous le permettrait pas parce que... parce qu’elle est une sotte. Elle serait jalouse, rapport à moi, d’Avdotia Romanovna, si vous voulez le savoir, et de vous aussi sans doute... Mais d’Avdotia Romanovna, sûrement. C’est un caractère extrêmement bizarre. Du reste, moi

aussi, je suis un sot... Je m’en moque. Allons. Me croyez-vous ? Non, mais me croyez-vous, oui ou non ?

– Allons, maman, dit Avdotia Romanovna, il fera ce qu’il dit. Il a déjà ressuscité Rodia, et s’il est vrai que le docteur a promis de coucher ici cette nuit, que désirer de mieux ?

– Voilà, vous, au moins, vous me comprenez, parce que vous êtes... un ange, s’écria Rasoumikhine dans un élan d’enthousiasme. – Allons ! Nastassia, saute dans sa chambre et reste auprès de lui avec de la lumière ; je reviens dans un quart d’heure. »

Pulchérie Alexandrovna, sans être entièrement convaincue, ne fit plus d’objection. Rasoumikhine leur prit le bras à chacune et leur fit descendre l’escalier. Pourtant, la mère de Rodia n’était pas sans inquiétude au sujet de ses promesses. « Il est assurément leste et bon. Mais est-il capable de tenir parole ? Il est dans un tel état !...

– Je comprends, vous me croyez pris de boisson, fit le jeune homme qui avait deviné ses

pensées, tandis qu'il arpentait le trottoir à grandes enjambées, si bien que les dames avaient peine à le suivre, ce qu'il ne remarquait pas du reste. – Absurde... C'est-à-dire que je suis ivre comme une brute, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je suis ivre, mais pas de vin. C'est votre apparition qui m'a donné comme un coup sur la tête... Mais il s'agit bien de moi ! Ne faites pas attention, je suis indigne de vous... Je suis totalement indigne de vous... Et dès que je vous aurai ramenées, j'irai au canal, je me verserai deux seaux d'eau sur la tête et il n'y paraîtra plus... Si vous saviez comme je vous aime toutes les deux... Ne riez pas et ne vous offensez point... Vous pouvez vous fâcher avec tout le monde sauf avec moi. Je suis son ami et par conséquent le vôtre. Je le veux... j'ai pressenti qu'il en serait ainsi... L'année dernière, j'en ai eu un moment le pressentiment... Au reste, je me trompe ; je n'ai pu le pressentir puisque j'ai eu l'impression que vous me tombiez du ciel. Et moi, je ne dormirai sans doute pas de la nuit... Ce Zossimov redoutait déjà tantôt de lui voir perdre la raison... Voilà pourquoi il ne faut pas le contrarier...

– Mais que dites-vous là ! s’écria la mère.

– Se peut-il que le docteur lui-même ait dit cela ? fit Avdotia Romanovna tout effrayée.

– Il l’a dit, mais ce n’est pas cela, pas du tout. Il lui a même donné un médicament, un cachet, je l’ai vu ; vous êtes arrivées sur ces entrefaites... Eh ! Vous auriez mieux fait de venir demain. Nous avons eu raison de partir. Et dans une heure, Zossimov lui-même vous fera son rapport. Ah ! il n’est pas gris celui-là ! Et moi, je ne le serai pas non plus... Et pourquoi ai-je tant bu ? Parce qu’ils m’ont forcé à discuter, les maudits. J’avais pourtant juré de ne jamais prendre part à des discussions... Ils disent de telles absurdités. J’ai failli me battre. J’ai laissé mon oncle présider à ma place... Non, mais le croirez-vous, ils réclament l’impersonnalité. Il ne faut surtout jamais être soi-même ; c’est ce qu’ils appellent le comble du progrès. Et si les absurdités qu’ils disent étaient au moins originales... mais non...

– Écoutez, fit timidement Pulchérie Alexandrovna. Mais cette interruption ne fit qu’échauffer Rasoumikhine.

– Non, mais qu'en pensez-vous ? cria-t-il en élevant encore la voix, vous pensez que je leur en veux parce qu'ils disent des absurdités ? Non ! J'aime cela, qu'on se trompe !... C'est la seule supériorité de l'homme sur les autres organismes. C'est ainsi qu'on arrive à la vérité ! Je suis un homme, et c'est parce que je me trompe que je suis un homme. On n'est jamais arrivé à aucune vérité sans s'être trompé au moins quatorze fois ou peut-être même cent quatorze et c'est peut-être un honneur en son genre. Mais nous ne savons même pas nous tromper de façon personnelle. Une erreur originale vaut peut-être mieux qu'une vérité banale. La vérité se retrouve toujours, tandis que la vie peut être enterrée à jamais ; on en a vu des exemples. Nous, maintenant, que faisons-nous ? Tous, tous sans exception vous dis-je, nous nous trouvons, en ce qui concerne la science, la culture, la pensée, les inventions, l'idéal, les désirs, le libéralisme, la raison, l'expérience, et le reste, dans une classe préparatoire de lycée, et nous nous contentons de vivre avec l'esprit des autres. Ai-je raison ? Non, mais ai-je raison ? criait Rasoumikhine en

secouant et en serrant la main des deux femmes.

– Oh, mon Dieu, je ne sais pas ! fit la pauvre Pulchérie Alexandrovna.

– Oui, c’est vrai, quoique je ne sois pas d’accord avec vous sur tous les points, ajouta Avdotia Romanovna, d’un air sérieux. À peine venait-elle de prononcer ces mots qu’un cri de douleur lui échappait, provoqué par un serrement de main trop énergique.

– Oui ? Vous dites oui. Eh bien, après cela, vous... vous, cria-t-il au comble de l’enthousiasme, vous êtes une source de bonté, de raison, de pureté et... de perfection. Donnez-moi votre main, donnez-la... vous aussi, donnez la vôtre, je veux les embrasser, là tout de suite, à genoux. »

Et il s’agenouilla au milieu du trottoir, heureusement désert à cet instant.

« Assez, je vous en prie, que faites-vous ? cria Pulchérie Alexandrovna au comble de l’effroi.

– Levez-vous, levez-vous, criait Dounia, amusée et inquiète à la fois.

– Pour rien au monde avant que vous ne m'ayez donné vos mains. Là, maintenant cela suffit, je me lève et nous continuons notre chemin. Je suis un malheureux idiot, indigne de vous, ivre et honteux... Je suis indigne de vous, mais s'incliner devant vous constitue le devoir de tout homme qui n'est pas tout à fait une brute ! Je me suis donc incliné... Et voilà votre garni ; ne serait-ce que pour cette raison, Rodion eût déjà bien fait de mettre votre Piotr Petrovitch à la porte. Comment a-t-il osé vous réserver un logement pareil ? C'est un scandale ! Savez-vous quels sont les gens qu'on y admet ? Et pourtant vous êtes sa fiancée. Sa fiancée, n'est-ce pas ? Eh bien, je vous dirai qu'après cela votre fiancé est un goujat !

– Écoutez, monsieur Rasoumikhine, vous oubliez... commença Pulchérie Alexandrovna.

– Oui, oui, vous avez raison, je me suis oublié et j'en rougis, s'excusa l'étudiant, mais... mais... vous ne pouvez pas m'en vouloir de parler ainsi, car je suis franc, et non, hum... non, ce serait lâche, en un mot ce n'est pas ce que vous...

hum... allons, je ne dirai pas la chose, je n'ose pas. Et nous avons tous compris tantôt, dès l'entrée de l'homme, qu'il n'était pas de notre monde. Non point parce qu'il s'était fait friser chez le coiffeur, ou qu'il se dépêchait de faire parade de ses connaissances, mais parce qu'il est un espion et un profiteur, parce qu'il est avare comme un Juif et faux. Vous le croyez intelligent ? Non, il est bête, bête ! Est-ce un mari pour vous ? Oh, mon Dieu ! voyez-vous, mesdames, fit-il en s'arrêtant tout à coup, comme ils montaient l'escalier, bien que tous, là-bas, chez moi soient ivres, ils n'en sont pas moins d'honnêtes gens, et malgré toutes les absurdités que nous disions (j'en dis aussi), nous arriverons un jour à la vérité, car le chemin que nous suivons est noble, tandis que Piotr Petrovitch... lui, son chemin est différent. J'ai pu les injurier tout à l'heure, mais je les estime, tous, même Zamiotov. Lui, si je ne l'estime point, j'ai de l'affection pour lui ; c'est un gosse. Même cette brute de Zossimov, car il est honnête et connaît son métier. Mais assez là-dessus, tout est dit et pardonné. Est-ce pardonné ? Oui ? Allons. Je

connais ce corridor, j'y suis venu. Il y a eu un jour un scandale, là au numéro trois... Où vous a-t-on logées ? au numéro huit ? Enfermez-vous et n'ouvrez à personne. Je reviens dans un quart d'heure avec des nouvelles et dans une demi-heure avec Zossimov, vous verrez. Bonsoir, je me sauve.

– Mon Dieu, Dounetchka, qu'est-il donc arrivé ? fit Pulchérie Alexandrovna, anxieusement, à sa fille.

– Calmez-vous, maman, répondit Dounia en retirant sa mantille et son chapeau. C'est Dieu lui-même qui nous envoie cet homme, quoiqu'il sorte évidemment d'une orgie. On peut compter sur lui, je vous assure. Et tout ce qu'il a déjà fait pour mon frère...

– Ah ! Dounetchka ! Dieu sait s'il viendra. Comment ai-je pu accepter d'abandonner Rodia... Jamais, jamais je n'aurais pensé le trouver dans cet état. Il était si sombre, on eût dit qu'il n'était pas heureux de nous voir... »

Des larmes perlèrent à ses yeux.

« Non, ce n’est pas cela, maman. Vous ne l’avez pas bien regardé, vous ne faisiez que pleurer. Il est très éprouvé par une grave maladie. Voilà la raison de sa conduite.

– Ah ! cette maladie ! Qu’arrivera-t-il de tout cela, mon Dieu, mon Dieu. Et sur quel ton il t’a parlé, Dounetchka ! fit la mère, en cherchant timidement le regard de sa fille pour déchiffrer sa pensée, et un peu consolée à l’idée que puisque Dounia défendait son frère, c’est qu’elle lui avait pardonné. Je suis sûre que demain il sera revenu à d’autres sentiments, ajouta-t-elle pour voir ce que la jeune fille allait dire.

– Et moi, je sais bien que demain il répétera la même chose », trancha Avdotia Romanovna. La question était si délicate, que Pulchérie Alexandrovna n’osa continuer l’entretien. Dounia s’approcha de sa mère et l’embrassa. L’autre l’étreignit passionnément. Puis elle s’assit et se mit à attendre fiévreusement le retour de Rasoumikhine en observant silencieusement sa fille, qui, pensive et les bras croisés, s’était mise à arpenter la pièce, de long en large. C’était une

habitude qu'elle avait d'aller ainsi d'un coin à l'autre quand quelque chose la préoccupait, et sa mère n'avait garde de troubler sa méditation.

Rasoumikhine s'était assurément rendu ridicule par cette passion brusque d'ivrogne qui l'avait saisi à l'apparition de la jeune fille, mais ceux qui auraient vu celle-ci aller d'un pas machinal, les bras croisés, triste et songeuse, auraient sans peine excusé le jeune homme. Avdotia Romanovna était extraordinairement belle, grande, très svelte, mais forte cependant. Chacun de ses gestes trahissait une assurance qui ne nuisait en rien à la grâce de la jeune fille. Son visage ressemblait à celui de son frère. Elle avait les cheveux châtains, un peu plus clairs, le teint pâle, mais non point d'une pâleur maladive, au contraire ; sa figure rayonnait de jeunesse et de fraîcheur, sa bouche pouvait sembler trop petite avec une lèvre inférieure d'un rouge vif un peu saillante ainsi que le menton, seul défaut de ce merveilleux visage, mais qui lui donnait une expression originale de fermeté et de hauteur. Sa physionomie était généralement plus grave qu'enjouée, mais en revanche, de quel charme la

parait le sourire ou le rire, ce rire insouciant, jeune, joyeux...

Rien d’étonnant que l’ardent, l’honnête, le simple Rasoumikhine, robuste comme un géant et gris par-dessus le marché, eût perdu la tête au premier coup d’œil, lui qui n’avait jamais rien vu de pareil en sa vie. De plus, le hasard voulut qu’il aperçût Dounia pour la première fois dans un moment où la détresse et la joie de revoir son frère la transfiguraient. Il vit ensuite sa lèvre frémir d’indignation aux objurgations de Rodia, et n’y put tenir.

Il avait dit vrai du reste, en laissant entendre tout à l’heure, parmi ses propos extravagants d’ivrogne, que la logeuse de Raskolnikov, Prascovia Pavlovna, serait jalouse, non seulement d’Avdotia Romanovna, mais encore de Pulchérie Alexandrovna elle-même, peut-être. Car malgré ses quarante-trois ans, le visage de celle-ci gardait des traces de beauté ; elle paraissait d’ailleurs bien plus jeune que son âge, ce qui arrive souvent aux femmes qui ont su garder jusqu’aux approches de la vieillesse, leur

fraîcheur d’âme, leur esprit lucide et un cœur innocent et chaleureux. Ajoutons, entre parenthèses, que c’est là le seul moyen de conserver sa beauté jusqu’à un âge avancé. Ses cheveux commençaient à blanchir et à devenir rares. Des éventails de rides entouraient depuis longtemps ses yeux, ses joues se creusaient, desséchées par les soucis et les douleurs, mais son visage n’en était pas moins d’une grande beauté. C’était la copie de celui de Dounia avec vingt années de plus, sauf la saillie de la lèvre inférieure. Pulchérie Alexandrovna avait l’âme tendre, mais sa sensibilité n’était point de la sensiblerie. Naturellement timide et disposée à céder, mais jusqu’à un certain point, elle pouvait admettre bien des choses, en accepter bien d’autres, opposées à ses convictions. Mais il y avait un point d’honneur et des principes avec lesquels nulle circonstance au monde ne pouvait la faire transiger.

Vingt minutes après le départ de Rasoumikhine, deux coups légers et rapides furent frappés à la porte : c’était lui qui était de retour.

« Je n'entre pas, le temps presse, se hâta-t-il de dire, quand on lui eut ouvert. Il dort de tout son cœur et à merveille, parfaitement calme. Dieu fasse qu'il dorme une dizaine d'heures. Nastassia est auprès de lui ; je lui ai ordonné de ne pas s'en aller avant mon retour ; maintenant je vais vous amener Zossimov, il vous fera son rapport et puis vous vous coucherez vous aussi, je vois que vous êtes épuisées... »

Il reprit sa course le long du corridor.

« Quel jeune homme déluré et... dévoué, s'écria Pulchérie Alexandrovna, toute réjouie.

– Je crois que c'est un excellent homme », répondit Avdotia Romanovna avec une certaine chaleur en se reprenant à arpenter la pièce. Environ une heure plus tard des pas retentirent encore dans le corridor et l'on frappa une seconde fois à la porte. Cette fois les deux femmes avaient attendu avec confiance ; elles ne mettaient plus en doute la parole de Rasoumikhine, et c'était lui en effet : il amenait Zossimov. Celui-ci n'avait pas hésité à abandonner la fête pour aller examiner Raskolnikov. Mais son ami

Rasoumikhine avait eu quelque peine à le décider à se rendre chez les dames. Il se méfiait des idées de Rasoumikhine qu'il voyait complètement ivre. Mais bientôt il fut rassuré et même flatté dans son amour-propre. Il comprit qu'il était effectivement attendu comme un oracle. Pendant les dix minutes que dura sa visite, il réussit à rendre confiance à Pulchérie Alexandrovna. Il marquait un grand intérêt au malade, mais parlait d'un ton réservé et extrêmement sérieux, comme il sied à un médecin de vingt-sept ans appelé à une consultation d'une extrême gravité. Il ne se permit pas la moindre digression et ne manifesta aucun désir d'entrer en relations plus intimes et plus amicales avec les deux dames. Ayant remarqué, à peine entré, la beauté éclatante d'Avdotia Romanovna, il s'efforçait de ne faire aucune attention à elle et de ne s'adresser qu'à Pulchérie Alexandrovna. Tout cela lui procurait un indicible contentement. Quant au malade, il déclara l'avoir trouvé dans un état fort satisfaisant. Selon ses observations, la maladie était due non seulement aux conditions matérielles dans lesquelles son patient avait vécu

depuis plusieurs mois, mais à d’autres causes encore, d’ordre moral ; c’était, pour ainsi dire, le résultat complexe de plusieurs influences : inquiétudes, soucis, idées, etc. S’étant aperçu, sans en avoir l’air, qu’Avdotia Romanovna l’écoutait très attentivement, Zossimov développa ce thème avec complaisance. Comme Pulchérie Alexandrovna lui demandait, avec inquiétude, ce qu’il pensait de « certains symptômes de folie », il répondit avec un sourire calme et franc qu’on avait exagéré la portée de ses paroles. Sans doute, on pouvait constater chez le malade une idée fixe, quelque chose comme une monomanie. Lui, Zossimov, étudiait maintenant d’une façon toute spéciale cette branche de la médecine. « Mais, ajouta-t-il, il ne faut pas oublier que le malade a été jusqu’à ce jour en proie au délire et... assurément l’arrivée de sa famille exercera une influence salutaire, pourvu qu’on lui évite de nouvelles émotions », acheva-t-il d’un air significatif. Puis il se leva, salua d’une façon sérieuse et cordiale et se retira, accompagné d’actions de grâces, de bénédictions, d’effusions reconnaissantes. Avdotia Romanovna lui tendit

même sa petite main sans qu'il l'eût cherchée et il sortit, enchanté de sa visite et encore plus de lui-même.

« Demain, nous causerons ; maintenant couchez-vous tout de suite, ordonna Rasoumikhine en s'en allant avec Zossimov. Demain, à la première heure, je viendrai vous donner des nouvelles.

– Quelle ravissante jeune fille tout de même que cette Avdotia Romanovna, observa chaleureusement Zossimov, quand ils furent dans la rue.

– Ravissante ? Tu as dit ravissante, hurla Rasoumikhine, et il se jeta brusquement sur Zossimov et le prit à la gorge. Si jamais tu oses... tu comprends ? Comprends-tu ? criait-il en le secouant par le collet et en le poussant contre le mur. Tu as entendu ?

– Mais laisse-moi, diable d'ivrogne », fit Zossimov en se débattant.

Puis quand l'autre l'eut laissé aller, il le regarda fixement et partit d'un éclat de rire.

Rasoumikhine se tenait devant lui, les bras ballants, la figure sombre et pensive.

« Naturellement, je suis un âne, fit-il d'un air tragique, mais... toi, tu en es un également.

– Ah ! çà non, mon vieux, moi, je n'en suis pas un. Je ne rêve pas à des sottises, moi. »

Ils continuèrent leur chemin en silence et ils approchaient déjà de la demeure de Raskolnikov, quand Rasoumikhine, très préoccupé, rompit le silence.

« Écoute, dit-il à Zossimov, tu es un brave garçon, mais outre ta jolie collection de défauts tu es encore un coureur et par-dessus le marché un coureur crapuleux. Tu es faiblard, nerveux, sensuel, tu te laisses engraisser et ne sais rien te refuser. Je trouve ça dégoûtant, car cela mène à la boue. Tu es si efféminé et si amolli que j'avoue ne pas comprendre comment tu as pu rester un bon médecin et même un médecin dévoué. Dormir sur la plume (un docteur, s'il vous plaît), et te lever la nuit pour aller voir un malade !... Dans deux ou trois ans tu ne consentiras plus à te déranger ainsi... Allons, diable, ce n'est pas de

cela qu'il s'agit, voici la chose. Tu coucheras ce soir dans l'appartement de la logeuse (j'ai eu de la peine à obtenir son consentement !) et moi dans la cuisine. Voilà une occasion de lier plus intimement connaissance avec elle. Non, ce n'est pas ce que tu penses, pas l'ombre de cela, mon vieux...

– Mais je ne pense rien.

– C'est, mon ami, la pudeur personnifiée, les longs silences, la timidité, une invincible chasteté et en même temps des soupirs ; sensible avec cela, elle fond comme la cire. Débarrasse-moi d'elle, au nom de tous les diables ! Elle est des plus avenantes... Je saurai te remercier de ce service, je te jure que je le saurai. »

Zossimov se remit à rire de plus belle.

« Quelle ardeur ! mais que ferai-je d'elle ?

– Je t'assure qu'elle ne te donnera pas de soucis ! Tu n'as qu'à bavarder sur n'importe quel sujet, assieds-toi seulement à côté d'elle et parle. De plus tu es médecin, commence par la soigner, pour une maladie quelconque. Je te jure que tu ne

t'en repentiras pas. Elle a un clavecin. Tu sais que je fais un peu de musique, je connais une petite chanson russe : « Je verse des larmes amères »... Elle aime les chansons sentimentales et c'est ainsi que cela a commencé et toi tu es un maître du clavier, un Rubinstein... Je t'assure que tu ne t'en repentiras pas...

– Mais lui aurais-tu fait une promesse par hasard ? signé un papier ? Offert le mariage peut-être ?...

– Rien, rien de tout cela ! Mais elle n'est pas ce que tu penses ; ainsi Tchebarov a essayé...

– Alors plante-la là tout simplement.

– Mais c'est impossible !

– Pourquoi donc ?

– Tout simplement parce que c'est impossible, voilà ; on se sent engagé, tu comprends.

– Mais pourquoi as-tu tenté de l'entraîner ?

– Je ne l'ai pas tenté le moins du monde, c'est peut-être moi qui ai été entraîné, grâce à ma stupidité, et elle se moque pas mal que ce soit toi ou moi pourvu qu'elle ait quelque soupirant

auprès d’elle. Ça, mon ami, ça... non, je ne puis m’exprimer ; tu connais bien les mathématiques, je le sais, eh bien, parle-lui du calcul intégral ; je te donne ma parole que je ne plaisante pas, je te jure qu’elle s’en fiche ! Elle se contentera de te regarder toute l’année durant et de soupirer. Moi, je lui ai, entre autres, parlé très longuement, deux jours au moins, du parlement prussien, car enfin, de quoi peut-on l’entretenir ? Et elle ne faisait que soupirer et transpirer. Seulement, garde-toi de parler d’amour : elle serait capable de piquer une crise de timidité, mais fais-lui croire que tu ne te sens pas la force de la quitter. Et cela suffira. Tu seras tout à fait comme chez toi : lis, étends-toi, écris. Tu peux même risquer un baiser... prudent !...

– Mais que veux-tu que j’en fasse ?

– Eh ! Il paraît que je n’arrive pas à me faire comprendre ! Vois-tu, vous vous convenez parfaitement tous les deux. J’avais déjà pensé à toi... Car enfin, tu dois finir ainsi. Qu’importe, par conséquent, que ce soit plus tôt ou plus tard ? Ici, c’est une vie comme sur la plume, une vie qui

vous prend et vous happe, c'est la fin du monde, l'ancre, le port, le nombril du monde, le paradis ! Des crêpes succulentes[1], de savoureux pâtés de poisson, le samovar du soir, de tendres soupirs, de tièdes robes de chambre et des bassinoires bien chaudes. C'est comme si tu étais mort, quoi, et en même temps vivant ; double avantage. Allons, mon ami, je deviens absurde, il est temps de dormir. Écoute, j'ai l'habitude de me réveiller parfois la nuit et j'irai voir comment va Rodion. Ne t'inquiète donc pas trop en m'entendant monter, mais si le cœur t'en dit, tu peux aller le voir une petite fois. Si tu remarquais quelque chose d'insolite, délire ou fièvre, il faudrait m'éveiller. Du reste c'est impossible... »

---

[1] *Des crêpes succulentes :* Mets très populaire en Russie. Ce sont des crêpes épaisses qu'on mange avec du caviar, du beurre fondu, de la crème, des petits anchois, des champignons, le tout arrosé de vodka.

II

Le lendemain il était plus de sept heures quand Rasoumikhine s’éveilla, grave et préoccupé comme il ne l’avait été de sa vie. Il se sentait extrêmement perplexe, tout à coup. Il n’avait jamais pu imaginer jusqu’ici qu’il s’éveillerait un jour de cette humeur. Il se souvenait des moindres incidents de la soirée et comprenait qu’il lui était arrivé quelque chose d’extraordinaire, et qu’il avait éprouvé une impression bien différente de celles qui lui étaient familières. En même temps il sentait que le rêve qu’il avait formé était parfaitement irréalisable, à tel point qu’il eut honte d’avoir pu le concevoir et il se hâta de le chasser de sa pensée et de passer aux autres questions, aux soucis plus raisonnables que lui avait, si l’on peut dire, légués la journée « trois fois maudite » de la veille. Ce qui le désolait le plus, c’était de se rappeler à quel point il s’était montré vil et bas ; non seulement il était

ivre, mais il avait encore profité de la situation de la jeune fille pour critiquer devant elle, par un sentiment de sotte et brusque jalousie, l'homme qui était son fiancé, sans même connaître les relations qui existaient entre eux et sans rien savoir de cet homme après tout ; d'ailleurs de quel droit se permettait-il de le juger si légèrement et qui lui avait demandé de s'ériger en juge ? Une créature telle qu'Avdotia Romanovna est-elle capable de se donner à un homme indigne, pour de l'argent ? C'est donc qu'il a des qualités. Le garni ? Mais comment aurait-il pu savoir quel genre de garni c'est ? Car enfin, il lui cherche un appartement !... Oh ! que tout cela est misérable et quelle mauvaise raison il invoque, son ivresse ! Cette sotte excuse ne fait que l'avilir. La vérité est dans le vin et voilà que sous l'influence du vin il a révélé toute la bassesse de son cœur grossier et jaloux. Et un tel rêve est-il permis à un homme comme lui, Rasoumikhine ? Qui est-il en comparaison d'une pareille jeune fille ? Lui, l'ivrogne hâbleur, vantard et brutal d'hier. Peut-on imaginer un rapprochement plus cynique et plus comique à la fois ?

Rasoumikhine rougit affreusement à cette pensée. Et, tout à coup, comme par un fait exprès, il se rappela avoir dit la veille, dans l'escalier, que la logeuse serait jalouse d'Avdotia Romanovna... Cette pensée lui parut intolérable. C'en était trop. Il abattit son poing sur le poêle de la cuisine, se fit mal à la main et cassa une brique.

« Certes, marmottait-il à mi-voix une minute plus tard, avec un sentiment d'humiliation, certes, impossible d'effacer ou de réparer ces turpitudes. Il est donc inutile de songer à tout cela... il faut donc me présenter en silence... remplir tous mes devoirs... en silence également et... et m'excuser, ne rien dire... et, naturellement, tout est perdu à présent. »

Il apporta toutefois un soin particulier à sa toilette ; il examina son costume ; il n'en avait qu'un seul, il l'aurait conservé sans doute, lors même qu'il en eût possédé un autre, « oui, conservé exprès ». Mais étaler une malpropreté cynique eût été du plus mauvais goût ; il n'avait pas le droit de choquer les autres, d'autant plus

qu’ils avaient besoin de lui et l’avaient prié de venir les voir.

Il brossa soigneusement ses habits. Quant à son linge il était toujours convenable (Rasoumikhine était extrêmement méticuleux sur la propreté de son linge). Il procéda aussi très consciencieusement à ses ablutions. Il se procura du savon chez Nastassia, se lava la tête, le cou et surtout les mains. Mais quand vint le moment de décider s’il devait se raser (Prascovia Pavlovna possédait d’excellents rasoirs hérités de son défunt mari, M. Zarnitsine), il résolut la question négativement et y mit même une sorte d’âpreté. « Non, je resterai comme je suis, elles se figureraient peut-être que je me suis rasé pour... Oui, elles ne manqueraient pas de le penser. Non, pour rien au monde. Et... surtout quand je me sais si grossier, si sale, si mal élevé et... Mettons, ce qui est un peu vrai, que je me considère tout de même comme un honnête homme, ou à peu près, dois-je m’en enorgueillir ? Honnête, tout le monde doit l’être et plus que cela... Et, enfin (oh ! je m’en souviens bien), j’ai eu de ces petites affaires... pas malhonnêtes, mais enfin... et

quelles pensées ont pu me venir parfois à l’esprit... hum ! À côté de tout cela placer Avdotia Romanovna ! Ah ! diable ! Tout m’est égal. Je ferai exprès de me montrer aussi mal élevé, aussi dégoûtant que je le pourrai, et je me moque pas mal de ce qu’on pourra penser. »

Zossimov le trouva en train de monologuer ainsi. Il avait passé la nuit dans le salon de Prascovia Pavlovna et se préparait à rentrer chez lui. Rasoumikhine lui apprit que Raskolnikov dormait comme une marmotte. Zossimov ordonna de ne pas le réveiller et promit de revenir vers les onze heures.

« Il faut encore espérer que je le retrouverai, ajouta-t-il. Ah ! diable ! Ne pas arriver à se faire obéir de son malade ! Faites le médecin avec cela ! Tu ne sais pas s’il ira chez elles ou si elles viendront ici ?

– Elles préféreraient venir ici, je pense, répondit Rasoumikhine qui avait compris le but de la question. Ils auront sans doute à s’entretenir de leurs affaires de famille. Moi, je m’en irai. Toi, naturellement, en qualité de médecin, tu as

plus de droits que moi.

– Je ne suis pas un confesseur, je viendrai pour un moment, j’ai autre chose à faire qu’à m’occuper d’eux.

– Un point m’inquiète, l’interrompit Rasoumikhine tout rembruni ; hier, comme j’étais ivre, je n’ai pas pu retenir ma langue et je lui ai dit mille sottises... Entre autres que tu crains de le voir... de le voir présenter des symptômes précurseurs... de la folie.

– Tu as dit la même chose à sa mère et à sa sœur.

– Je sais bien que c’est idiot, je mérite d’être battu ! Et entre nous, l’as-tu sérieusement pensé ?

– Mais je te dis que ce sont des absurdités. Sérieusement pensé ! Tu me l’as décrit toi-même comme un maniaque quand tu m’as mené chez lui... Et nous lui avons encore troublé l’esprit hier, avec toutes nos histoires... sur le peintre en bâtiments. Voilà une belle conversation à tenir à un homme dont la folie a été peut-être causée par cette affaire... Si j’avais su ce qui s’était

exactement passé l’autre jour au commissariat et qu’une canaille l’avait blessé par ses soupçons... hum ! je n’aurais pas permis cette conversation hier. Car ces maniaques font d’une seule goutte un océan et les billevesées qu’ils imaginent leur paraissent réelles... La moitié de la chose m’est maintenant expliquée par le récit que nous a fait Zamiotov à ta soirée. Bien sûr ! J’ai connu le cas d’un homme de quarante ans, atteint d’hypocondrie, qui n’a pas pu supporter les taquineries quotidiennes d’un garçonnet de huit ans et l’a égorgé ! Et ici, tu as un homme réduit à la misère, obligé de subir les insolences d’un policier ; ajoute à cela la maladie qu’il couvait, et un pareil soupçon ! Pense donc : un sujet atteint d’hypocondrie au dernier degré, et doué d’un orgueil fou, d’un orgueil extraordinaire, c’est peut-être là qu’est le centre du mal. Enfin diable ! Ah ! à propos, ce Zamiotov est vraiment un gentil garçon ; seulement, hum !... il a eu tort de raconter tout cela. C’est un terrible bavard.

– Mais à qui l’a-t-il raconté ? À toi et à moi.

– Et à Porphyre.

– Eh bien, qu'importe qu'il l'ait dit à Porphyre.

– À propos, as-tu quelque influence sur sa mère et sa sœur ? Il faudrait leur recommander d'être prudentes avec lui aujourd'hui.

– Bah ! Ils s'arrangeront bien, fit Rasoumikhine d'un air contrarié.

– Et qu'est-ce qui l'a pris d'attaquer ainsi ce Loujine ? C'est un homme aisé et qui ne paraît pas leur déplaire... Eux n'ont pas le rond, je crois, hein ?

– Mais en voilà un interrogatoire ! s'écria Rasoumikhine d'un air furieux. Comment saurais-je ce qu'ils possèdent ? Demande-le-leur, peut-être te le diront-elles...

– Seigneur, ce que tu peux être bête parfois ! C'est ton ivresse qui n'a pas encore passé. Adieu ! Remercie de ma part Prascovia Pavlovna pour son hospitalité. Elle s'est enfermée et n'a pas voulu répondre à mon bonjour ; elle s'est levée ce matin à sept heures et s'est fait apporter le samovar dans sa chambre. Je n'ai pas eu

l’honneur de jeter les yeux sur elle. »

À neuf heures précises, Rasoumikhine arrivait à la maison meublée de Bakaleev. Les deux dames l’attendaient depuis longtemps avec une impatience fiévreuse. Elles s’étaient levées avant sept heures. Il entra, sombre comme la nuit, salua gauchement et s’en voulut aussitôt amèrement de cette timidité. Mais il avait compté sans son hôtesse : Pulchérie Alexandrovna se précipita sur lui, lui prit les deux mains et, pour un peu, les aurait baisées. Le jeune homme eut un regard timide vers Avdotia Romanovna. Mais cet orgueilleux visage exprimait à cet instant une si vive reconnaissance et tant d’affectueuse sympathie et d’estime (au lieu des regards moqueurs pleins d’un mépris mal dissimulé qu’il s’attendait à rencontrer), que sa confusion ne connut plus de bornes. Il eût certes été moins gêné si on l’avait accueilli avec des reproches. Il avait par bonheur un sujet de conversation et il se hâta de l’aborder.

Pulchérie Alexandrovna, quand elle apprit que son fils continuait à dormir, mais que tout allait

pour le mieux, déclara que c'était parfait, car elle avait le besoin le plus urgent de conférer auparavant avec Rasoumikhine. On demanda ensuite au visiteur s'il avait pris son thé, et sur sa réponse négative, la mère et la fille l'invitèrent à partager le leur avec elles, car elles l'avaient attendu pour déjeuner ; Avdotia Romanovna sonna. Un garçon déguenillé répondit à l'appel. On commanda le thé et il fut enfin servi, mais de façon si peu convenable que les dames se sentirent toutes honteuses. Rasoumikhine fut sur le point de maudire une pareille boîte, mais il se souvint de Loujine, rougit et ne dit rien. Il fut même fort heureux quand les questions de Pulchérie Alexandrovna se mirent à pleuvoir dru comme grêle. Interrogé ainsi et interrompu à tout instant, il mit trois quarts d'heure pour arriver au bout de ses explications ; il raconta tout ce qu'il savait sur la vie de Rodion Romanovitch pendant cette dernière année et termina par un récit circonstancié de la maladie de son ami. Il passa d'ailleurs sous silence bien des choses qu'il fallait taire, entre autres la scène du commissariat avec toutes ses conséquences. Les dames

l’écoutaient avidement, mais lorsqu’il crut avoir donné tous les détails capables de les intéresser et terminé sa mission, il comprit qu’elles ne l’entendaient pas ainsi et que tout ce qu’il avait pu dire n’avait été pour elles qu’un préambule.

« Dites-moi, que pensez-vous... Oh ! excusez-moi, je ne connais pas encore votre nom, fit vivement Pulchérie Alexandrovna.

– Dmitri Prokofitch.

– Ah bien ! Dmitri Prokofitch. J’aurais... beaucoup voulu savoir... Quelles sont maintenant ses opinions... ses idées... C’est-à-dire, comprenez-moi, comment vous dire ? Eh bien, pour mieux me faire comprendre, ce qu’il aime et n’aime pas. S’il est toujours aussi irritable. Quels sont ses désirs ou plutôt ses rêves, sous quelle influence il se trouve en ce moment. En un mot, je désirerais...

– Ah ! maman, comment peut-on répondre à toutes ces questions, à brûle-pourpoint ? fit remarquer Dounia.

– Oh ! mon Dieu, mais je m’attendais si peu à

le trouver ainsi, Dmitri Prokofitch.

– C’est cependant très naturel, répondit Dmitri Prokofitch. Je n’ai point de mère, mais mon oncle vient chaque année me voir ; eh bien, il a toujours peine à me reconnaître même physiquement, et c’est un homme intelligent. Or, bien des choses se sont passées durant ces trois années qu’a duré votre séparation. Que vous dirai-je ? Il y a un an et demi que je connais Rodion ; il a toujours été sombre, morose, fier et hautain ; et ces derniers temps (ou peut-être cela a-t-il commencé plus tôt qu’on ne pense) il est devenu soupçonneux et neurasthénique. Il n’aime pas révéler ses sentiments et préfère blesser les gens par sa cruauté que se montrer expansif. Parfois, il est tout simplement froid et insensible au point d’en sembler inhumain, comme s’il avait deux caractères opposés qui se manifestent en lui tour à tour. À certains moments il est terriblement taciturne. On le croirait toujours pressé et tout le monde le dérange et cependant il reste couché à ne rien faire. Il n’aime pas l’ironie, non que son esprit manque de causticité, mais comme s’il n’avait pas de temps à perdre en frivolités

pareilles. Jamais ce qui intéresse les autres n’excite sa curiosité. Il a une très haute opinion de lui-même et non sans raison, je crois. Quoi encore ?... Je crois que votre arrivée aura la plus salutaire influence sur lui.

– Ah ! Dieu le veuille ! » s’écria Pulchérie Alexandrovna, consternée par ces révélations sur le caractère de son Rodia.

À la fin Rasoumikhine osa regarder plus hardiment Avdotia Romanovna. Il lui avait souvent jeté des coups d’œil à la dérobée, en parlant, mais il détournait aussitôt les yeux. Tantôt elle s’asseyait devant la table et l’écoutait attentivement et tantôt elle se levait et se prenait à arpenter la pièce selon son habitude, les bras croisés, les lèvres serrées, songeuse, posant de temps en temps une question, sans s’arrêter de marcher. Elle aussi avait l’habitude de ne pas écouter son interlocuteur jusqu’au bout. Elle était vêtue d’une petite robe d’étoffe légère, garnie au cou d’un fichu blanc. Rasoumikhine comprit, à divers indices, que les deux femmes devaient être extrêmement pauvres. Si Avdotia Romanovna

avait été habillée comme une reine, il est fort probable qu'elle ne l'eût pas intimidé le moins du monde. Maintenant, peut-être même parce qu'elle était mal vêtue, et qu'il imaginait leur vie de privations, il se sentait gagné par la peur, et il surveillait chacune de ses expressions, ses moindres gestes, ce qui ajoutait encore à sa gêne d'homme méfiant de lui-même.

« Vous avez donné bien des détails curieux sur le caractère de mon frère et... cela d'une façon impartiale. C'est bien. Je pensais que vous étiez en admiration devant lui, fit remarquer Avdotia Romanovna avec un sourire. Je crois que vous avez raison de dire qu'il faut une femme auprès de lui, ajouta-t-elle songeuse.

– Je n'ai pas dit cela, mais il se peut que vous ayez raison, seulement...

– Quoi ?

– C'est qu'il n'aime personne, et peut-être n'aimera-t-il jamais, trancha Rasoumikhine.

– Vous voulez dire qu'il est incapable d'aimer ?

– Mais, savez-vous, Avdotia Romanovna, que vous-même ressemblez terriblement, et je dirais même sous tous les rapports, à votre frère », lâcha étourdiment le jeune homme. Mais il se rappela aussitôt le jugement qu'il venait de porter sur ce frère et devint rouge comme une écrevisse. La jeune fille ne put s'empêcher de rire en le regardant.

« Au sujet de Rodia, il se peut que vous vous trompiez tous deux, fit Pulchérie Alexandrovna quelque peu choquée. Je ne parle pas du présent, Dounetchka. Ce qu'écrit Piotr Petrovitch dans cette lettre... et ce que nous avons supposé toi et moi, peut n'être pas vrai, mais vous ne pouvez pas vous imaginer, Dmitri Prokofitch, combien il est fantasque et capricieux. Je n'ai jamais pu être tranquille avec lui, même quand il n'avait que quinze ans. Je suis sûre qu'il est encore capable d'un coup de tête qui ne viendrait à l'idée de personne... Sans aller plus loin, savez-vous qu'il y a un an et demi, il m'a bouleversée et presque tuée en s'avisant de vouloir épouser la fille de cette... comment l'appelez-vous, Zarnitzine, sa logeuse ?

– Vous connaissez les détails de cette histoire ? demanda Avdotia Romanovna.

– Vous pensez, continua Pulchérie Alexandrovna avec feu, qu'il aurait été arrêté par mes larmes, mes prières, ma maladie, ma mort, notre misère enfin ? Il aurait le plus tranquillement du monde passé par-dessus tous les obstacles.

– Il ne m'a jamais touché mot de cette histoire, fit prudemment Rasoumikhine, mais j'en ai appris quelque chose par Mme Zarnitzine, qui, elle non plus, n'est pas des plus bavardes. Ce qu'elle m'a raconté peut paraître étrange.

– Et qu'avez-vous appris ? firent les deux femmes à la fois.

– Oh ! rien de particulièrement intéressant, à vrai dire. J'ai appris que ce mariage, parfaitement décidé et qui n'a été empêché que par la mort de la fiancée, déplaisait fort à Mme Zarnitzine elle-même. On affirme au surplus que la fiancée était loin d'être belle, elle était même laide et maladive... une fille bizarre... mais douée de certaines qualités. Elle devait en avoir d'ailleurs,

sinon on n'aurait pu comprendre... Pas de dot au surplus. D'ailleurs il ne se serait pas marié pour la dot... Il est difficile de juger en pareille matière.

– Je suis sûre que la jeune fille avait du mérite, observa laconiquement Avdotia Romanovna.

– Que Dieu me le pardonne, mais j'ai été si heureuse de sa mort, quoique je ne sache pas auquel des deux ce mariage aurait été le plus funeste », conclut Pulchérie Alexandrovna. Ensuite, timidement, avec force hésitations et regards furtifs sur Dounia, qui semblait très mécontente de ce manège, elle se mit à interroger le jeune homme sur la scène qui s'était passée la veille entre Rodia et Loujine. Cet incident semblait l'inquiéter par-dessus tout, la remplir d'épouvante même. Rasoumikhine refit le récit détaillé de l'altercation, mais y ajouta cette fois ses propres commentaires : il accusa ouvertement Raskolnikov d'avoir insulté Piotr Petrovitch de propos délibéré et n'invoqua plus la maladie comme excuse à la conduite de son ami.

« Il avait prémédité tout ça avant sa maladie,

conclut-il.

– Je le pense aussi », dit Pulchérie Alexandrovna d'un air désespéré, mais elle fut extraordinairement surprise de voir que, ce matin, Rasoumikhine s'exprimait sur le compte de Piotr Petrovitch avec la plus grande circonspection et même une sorte de respect. Avdotia Romanovna parut également étonnée par ce fait. Pulchérie Alexandrovna n'y put tenir.

« Ainsi, voilà votre opinion sur Piotr Petrovitch ?

– Je ne puis en avoir d'autre sur le futur époux de votre fille, répondit Rasoumikhine d'un ton ferme et chaleureux, et ce n'est pas une politesse banale qui me fait parler ainsi... mais... mais pour qu'Avdotia Romanovna, elle-même, ait daigné choisir cet homme... Si je me suis exprimé hier en termes injurieux sur son compte, c'est que j'étais ignoblement ivre et... fou, oui fou, absolument hors de moi, et aujourd'hui j'en ai honte. »

Il rougit et se tut. Avdotia Romanovna rougit aussi, mais ne dit rien. Elle n'avait pas prononcé un mot depuis qu'on s'était mis à parler de

Loujine.

Pulchérie Alexandrovna, cependant, semblait tout embarrassée sans le secours de sa fille. Enfin elle avoua, en hésitant et en se tournant à tout moment vers elle, qu'il y avait une circonstance qui la troublait fort.

« Voyez-vous, Dmitri Prokofitch, commença-t-elle... Je serai tout à fait franche avec Dmitri Prokofitch, n'est-ce pas, Dounetchka ?

– Certainement, maman, fit sérieusement Avdotia Romanovna.

– Voilà ce dont il s'agit, fit vivement l'autre, comme si on lui eût ôté une montagne de dessus la poitrine en l'autorisant à faire part de sa douleur. Nous avons reçu ce matin dès la première heure un billet de Piotr Petrovitch en réponse à notre lettre lui annonçant notre arrivée. Voyez-vous, il devait venir hier au-devant de nous à la gare, comme il nous l'avait promis. Mais il en fut empêché et envoya une espèce de laquais qui nous donna l'adresse de ce garni et nous y conduisit ; Piotr Petrovitch lui avait ordonné de nous dire qu'il viendrait nous voir ce

matin. Or, voici qu'au lieu de venir, il nous a adressé ce billet... Vous ferez mieux de le lire. Il y a là un point qui m'inquiète beaucoup... Vous verrez vous-même de quoi je veux parler, et vous me direz sincèrement votre opinion, Dmitri Prokofitch. Vous connaissez mieux que nous le caractère de Rodia et vous pourrez nous conseiller. Je vous préviens que Dounetchka a tranché la question du premier coup, mais moi... je ne sais encore que faire et... je vous attendais. »

Rasoumikhine déplia la lettre datée de la veille et lut ce qui suit : « Madame, j'ai l'honneur de vous informer que des empêchements imprévus ne m'ont point permis d'aller au-devant de vous à la gare. C'est pourquoi je me suis fait remplacer par un homme fort débrouillard. Les affaires qui nécessitent ma présence au Sénat me priveront de l'honneur de vous voir demain matin également ; je ne veux d'ailleurs pas gêner votre entrevue avec votre fils et celle d'Avdotia Romanovna avec son frère. Je n'aurai donc l'honneur de vous saluer chez vous que demain soir à huit heures précises et je vous prie instamment de m'épargner, durant cette entrevue, la présence de

Rodion Romanovitch, qui m’a insulté de la façon la plus grossière lors de la visite que je lui ai faite hier, tandis qu’il était malade. Indépendamment de cela, je tiens à avoir avec vous une explication indispensable et sérieuse sur un certain point et connaître votre opinion personnelle là-dessus. J’ai l’honneur de vous prévenir d’avance que si, malgré cette prière, je trouve Rodion Romanovitch chez vous, je serai obligé de m’éloigner sur-le-champ, et vous ne pourrez vous en prendre qu’à vous-même. Si je vous écris ceci, c’est que j’ai lieu de supposer que Rodion Romanovitch, qui semblait si malade lors de ma visite, a soudain recouvré la santé deux heures plus tard, et qu’il peut vous rendre visite puisqu’il est apparemment en état de sortir. J’ai pu me convaincre de ce fait de mes propres yeux, car je l’ai vu dans le logement d’un ivrogne qui venait d’être écrasé par une voiture et en est mort ; il a remis vingt-cinq roubles à la fille du défunt, jeune personne d’une inconduite notoire, sous prétexte de funérailles. Cela m’a fort étonné, car je sais quelle peine vous avez eue à vous procurer cette somme. Sur ce, je vous prie de transmettre

mes hommages empressés à l'honorée Avdotia Romanovna, et d'agréer l'expression des sentiments les plus respectueusement dévoués de votre fidèle serviteur. Loujine. »

« Que dois-je faire maintenant, Dmitri Prokofitch ? fit Pulchérie Alexandrovna qui avait presque les larmes aux yeux. Comment demanderai-je à Rodia de ne pas venir ? Il a si énergiquement insisté pour que nous rompions avec Piotr Petrovitch, et voilà que c'est lui qu'il m'est défendu de voir... Mais il est capable de venir exprès si je le lui dis, et... qu'arrivera-t-il alors ?

– Suivez l'avis d'Avdotia Romanovna, répondit Rasoumikhine tranquillement et sans hésiter le moins du monde.

– Ah ! mon Dieu... elle dit, Dieu sait ce qu'elle dit et sans m'expliquer le but qu'elle poursuit. Elle dit qu'il vaut mieux, ou... c'est-à-dire, non pas qu'il vaut mieux, mais qu'il est indispensable que Rodia vienne à huit heures lui aussi et qu'il se rencontre ici avec Piotr Petrovitch... Et moi qui voulais ne pas lui montrer la lettre et m'arranger

adroitement grâce à votre entremise pour l’empêcher de venir... car il est si irritable... Et puis je ne comprends pas quel est cet ivrogne qui est mort et de quelle fille il s’agit et comment il a pu donner à cette fille le dernier argent... qui...

– Qui représente tant de sacrifices pour vous, maman, ajouta Avdotia Romanovna.

– Il n’était pas dans un état normal hier, fit Rasoumikhine d’un air songeur. Si vous saviez tout ce qu’il a pu faire hier au cabaret, c’est assez piquant, mais... hum ! Il m’a bien parlé d’un mort et d’une jeune fille hier pendant que je le reconduisais, mais je n’y ai pas compris un seul mot. Du reste moi-même hier...

– Le mieux, maman, c’est d’aller chez lui et là nous verrons, nous-mêmes, comment il faut agir. Il est temps du reste. Seigneur, plus de dix heures, s’écria-t-elle après avoir jeté un coup d’œil sur la merveilleuse montre d’or garnie d’émail qui était suspendue à son cou par une menue chaîne d’un travail vénitien et jurait étrangement avec le reste de son costume. « Un cadeau du fiancé », pensa Rasoumikhine.

« Ah ! il est temps !... Dounetchka, il est temps de partir, fit Pulchérie Alexandrovna d'un air éperdu. Il pourrait nous croire fâchées pour la scène d'hier, en ne nous voyant pas venir. Ah ! mon Dieu ! »

Et tout en parlant elle mettait avec une hâte fébrile, sa mantille, son chapeau. Dounetchka s'habilla elle aussi. Ses gants étaient non seulement usés mais tout troués, comme le remarqua Rasoumikhine, et cependant cette pauvreté trop visible de leur mise donnait aux deux dames un air de dignité particulière, comme il arrive ordinairement à ceux qui savent porter d'humbles vêtements. Rasoumikhine contemplait Dounetchka avec vénération et se sentait fier à l'idée de l'accompagner. La reine qui raccommodait ses bas dans sa prison, pensait-il, devait avoir plus de majesté à ce moment-là qu'au milieu des fêtes et des parades les plus magnifiques.

« Mon Dieu, s'exclama Pulchérie Alexandrovna, aurais-je jamais pu penser qu'un jour je redouterais une entrevue avec mon fils,

avec mon cher, cher Rodia, car je la redoute, Dmitri Prokofitch, ajouta-t-elle en lui jetant un regard timide.

– Il ne faut pas, maman, dit Dounia en l’embrassant. Ayez plutôt confiance en lui, comme moi.

– Ah ! mon Dieu, moi aussi j’ai confiance, mais je n’en ai pas dormi de la nuit », s’écria la pauvre femme.

Ils sortirent de la maison.

« Sais-tu, Dounetchka, je m’étais à peine assoupie au matin que la défunte Marfa Petrovna m’apparaissait en rêve... toute vêtue de blanc... elle s’approcha de moi me prit par la main en hochant la tête d’un air si sévère comme si elle voulait me faire honte... N’est-ce pas un mauvais présage ? Ah ! mon Dieu, Dmitri Prokofitch vous ne savez pas encore que Marfa Petrovna est morte ?

– Non, je ne le savais pas. De quelle Marfa Petrovna parlez-vous ?

– Elle est morte subitement. Et imaginez-

vous...

– Plus tard, maman, intervint Dounia, il ne sait pas encore qui est Marfa Petrovna.

– Ah ! vous ne le savez pas ? Et moi je pensais que vous étiez au courant de tout. Excusez-moi, Dmitri Prokofitch, j'ai tout simplement perdu la tête ces jours-ci. Je vous considère comme notre Providence, et voilà pourquoi je vous croyais informé de tout ce qui nous concerne. Vous êtes comme un parent pour moi... Ne m'en veuillez pas de vous parler ainsi. Ah ! mon Dieu, qu'avez-vous à la main droite ? Vous vous êtes blessé !

– Oui, marmotta Rasoumikhine tout heureux.

– Je suis trop expansive parfois, si bien que Dounia doit m'arrêter ; mais, mon Dieu, dans quel trou il vit ! Est-il réveillé ? Et cette femme, sa logeuse, considère ça comme une pièce ? Écoutez, vous dites qu'il n'aime pas les expansions ? Il se peut donc que je l'ennuie avec... mes faiblesses. Ne me donneriez-vous pas quelques conseils, Dmitri Prokofitch ? Comment dois-je me comporter avec lui ? Vous savez, je suis toute désorientée.

– Ne l’interrogez pas trop, si vous le voyez se rembrunir, et surtout, évitez les questions sur sa santé, il n’aime pas cela.

– Ah ! Dmitri Prokofitch, qu’il est dur parfois d’être mère ! Et voici l’escalier... qu’il est affreux !

– Maman, vous êtes toute pâle, calmez-vous, chérie, dit Dounia en caressant sa mère. Vous vous tourmentez, quand il devrait s’estimer heureux de vous voir, fit-elle avec un éclair dans les yeux.

– Attendez, je vous précède pour m’assurer qu’il est réveillé. »

Les dames montèrent doucement derrière Rasoumikhine. Arrivées au quatrième étage, elles remarquèrent que la porte de la logeuse était entrebâillée et qu’à travers la fente deux yeux noirs et fuyants les observaient dans l’ombre. Quand leurs regards se rencontrèrent, la porte claqua avec tant de bruit que Pulchérie Alexandrovna faillit pousser un cri d’effroi.

III

« Il va bien. Il va bien », leur cria Zossimov en les voyant entrer. Zossimov se trouvait là depuis dix minutes et occupait la même place que la veille, au coin du divan. Raskolnikov était assis dans l’autre coin, tout habillé ; il avait même pris la peine de se débarbouiller et de se coiffer, chose qu’il ne faisait plus depuis longtemps déjà. La pièce était si petite qu’elle parut pleine dès que les visiteurs furent entrés ; ce qui n’empêcha pas Nastassia de se glisser derrière eux et d’écouter.

Raskolnikov allait vraiment bien, surtout en comparaison de la veille ; seulement, il était fort pâle et plongé dans une sombre rêverie. Son aspect rappelait celui d’un blessé ou d’un homme qui aurait éprouvé à l’instant même une forte douleur physique : ses sourcils étaient froncés, ses lèvres serrées, ses yeux enflammés. Il parlait peu et de mauvais gré, comme par devoir, et ses

gestes exprimaient par moments une sorte d'inquiétude fiévreuse. Il ne lui manquait qu'un bandage pour ressembler en tous points à un blessé...

Toutefois ce sombre et blême visage fut momentanément illuminé à l'entrée de sa mère et de sa sœur, mais bientôt la lumière s'éteignit et la douleur resta ; Zossimov, qui observait son malade avec toute l'ardeur d'un débutant, remarqua avec étonnement que depuis l'entrée des deux femmes, le visage du jeune homme exprimait non la joie, mais une sorte de stoïcisme résigné. Raskolnikov semblait faire appel à toute son énergie pour supporter, pendant une heure ou deux, une torture qu'il ne pouvait éviter. Chaque mot de la conversation qui suivit paraissait mettre à vif une plaie toujours saignante dans son âme. Mais en même temps Zossimov s'étonnait de son sang-froid ; le fou furieux de la veille paraissait maître de lui et capable de dissimuler ses sentiments.

« Oui, je me rends compte que je suis presque guéri, fit Raskolnikov en embrassant

cordialement sa mère et sa sœur, ce qui fit rayonner Pulchérie Alexandrovna, et je ne dis plus cela comme hier, fit-il à Rasoumikhine en lui serrant affectueusement la main.

– Il m'a même étonné, commença Zossimov d'un air tout heureux, car dix minutes avaient suffi pour lui faire perdre le fil de son entretien avec son malade. Dans trois ou quatre jours si tout continue ainsi, il sera guéri tout à fait et revenu à son état normal, ou plutôt, comme il était il y a un mois... ou même deux ou trois. Car la maladie couvait depuis longtemps... n'est-ce pas ? Avouez-le ! Et avouez que vous y étiez pour quelque chose, ajouta-t-il avec un sourire prudent, comme s'il craignait de l'irriter encore.

– C'est bien possible, répondit froidement Raskolnikov.

– Je dis ça, ajouta Zossimov enhardi, parce que votre guérison dépend de vous, en grande partie. Maintenant qu'on peut causer avec vous, je voudrais vous faire bien comprendre qu'il est indispensable d'écarter, pour ainsi dire, les causes primordiales de votre maladie ; ce n'est qu'à cette

condition que vous pourrez guérir ; dans le cas contraire, tout ira de mal en pis. Ces causes, je les ignore, mais vous, vous devez les connaître. Vous êtes un homme intelligent et vous avez pu vous observer. Il me semble que le début de votre mal coïncide avec votre départ de l'Université. Il est mauvais pour vous de rester sans occupation : voilà pourquoi le travail et un dessein fermement poursuivi vous seraient nécessaires.

– Oui... oui... Vous avez parfaitement raison... Voilà, je vais m'inscrire au plus vite à l'Université et tout ira comme... sur des roulettes. »

Zossimov, dont les sages conseils avaient été dictés par le désir d'éblouir ces dames, fut fort désappointé lorsqu'il jeta les yeux sur son malade, à la fin de son discours, et constata que le visage de celui-ci n'exprimait qu'une franche moquerie. Cela ne dura qu'une minute. Pulchérie Alexandrovna se mit à accabler le docteur de remerciements, surtout pour la visite nocturne qu'il leur avait rendue.

« Comment, il a été chez vous la nuit ?

demanda Raskolnikov tout agité. Vous n'avez donc pas dormi, vous non plus, cette nuit, après le voyage ?

– Ah ! Rodia, mais cela n'a duré que jusqu'à deux heures ; chez nous, Dounia et moi, nous ne nous couchons jamais plus tôt.

– Moi aussi, je ne sais comment le remercier, continua Raskolnikov soudain rembruni et en baissant les yeux. Sans parler d'honoraires, excusez-moi d'y faire allusion (fit-il à Zossimov), je ne sais ce qui m'a valu l'intérêt tout particulier que vous m'avez témoigné. Je ne le comprends vraiment pas... et... voilà pourquoi votre bonté me pèse : vous voyez que je suis franc.

– Mais ne vous irritez pas, fit Zossimov en affectant de rire ; supposez que vous êtes mon premier malade ; nous autres médecins, quand nous débutons, nos premiers malades nous deviennent chers, comme s'ils étaient nos propres enfants. Certains d'entre nous en sont presque amoureux. Or, moi je n'ai pas encore une clientèle bien nombreuse.

– Je ne parle pas de lui, continua Raskolnikov

en désignant Rasoumikhine. Il n'a reçu de moi que des injures et des soucis.

– Eh ! ce qu'il peut dire de bêtises est inimaginable ! Tu es, paraît-il, en veine de sentimentalité aujourd'hui », cria Rasoumikhine.

S'il avait été plus perspicace il se serait rendu compte que loin d'être d'humeur sentimentale, son ami se trouvait au contraire dans des dispositions toutes différentes. En revanche, Avdotia Romanovna, elle, s'en aperçut parfaitement. Elle observait son frère avec une attention fiévreuse.

« De vous, maman, je n'ose même pas parler, continua-t-il du ton dont il aurait récité une leçon apprise depuis le matin. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu me rendre compte de ce que vous avez dû souffrir hier, en m'attendant ici. »

À ces mots il sourit et tendit brusquement la main à sa sœur sans rien dire. Mais cette fois ce sourire exprimait un sentiment profond et vrai.

Dounia, toute joyeuse et reconnaissante, saisit aussitôt la main qui lui était tendue, et la pressa

tendrement. C'était la première marque d'attention qu'il lui donnait depuis leur querelle de la veille. Le visage de la mère s'illumina de bonheur à la vue de cette réconciliation muette, mais définitive, du frère et de la sœur.

« Voilà pourquoi je l'aime ! s'écria Rasoumikhine toujours enclin à exagérer. Il a de ces gestes !... »

« Il a l'art de bien faire les choses, pensa la mère. Et de si nobles élans ! et comme il a simplement et délicatement mis fin à ce malentendu avec sa sœur, rien qu'en lui tendant la main à une minute comme celle-ci et en la regardant affectueusement... Et quels yeux il a, tout son visage est magnifique... Il est même plus beau que Dounetchka... Mais, mon Dieu, comme il est misérablement vêtu ! Le commis d'Athanase Ivanovitch, Vasska, est mieux mis que lui ! Ah ! comme j'aimerais me précipiter vers lui, l'enlacer... et pleurer ! Mais il me fait peur, peur. Il est si bizarre... Mon Dieu, ainsi maintenant il parle gentiment, et moi, je me sens toujours effrayée. Mais enfin, de quoi ai-je

peur ? »

« Ah ! Rodia, dit-elle, s’empressant de répondre à l’observation de son fils, tu ne saurais croire combien Dounia et moi, nous avons été malheureuses hier. Maintenant que tout est terminé et le bonheur revenu, je puis le dire. Figure-toi, nous accourons ici, presque au sortir du wagon, pour te voir, t’embrasser, et cette femme, ah ! la voilà justement, bonjour Nastassia, eh bien, elle nous raconte que tu étais au lit avec une forte fièvre, que tu viens de t’enfuir tout délirant et qu’on est parti à ta recherche. Tu ne peux t’imaginer dans quel état nous étions. Je me suis rappelé la mort tragique du lieutenant Potantchikov, un ami de ton père, tu ne l’as pas connu, Rodia. Il s’était enfui comme toi dans un accès de fièvre chaude et était tombé dans le puits de la cour ; on n’a pu le retirer que le lendemain. Et nous nous exagérions encore le danger que tu courais. Nous étions prêtes à nous précipiter chez Piotr Petrovitch pour lui demander secours... car nous étions seules, tout à fait seules », finit-elle d’une voix plaintive. Elle s’était interrompue, en se rappelant qu’il était

encore dangereux de parler de Piotr Petrovitch, bien que le bonheur fût tout à fait revenu.

« Oui, oui... tout cela est certainement fort ennuyeux », fit Raskolnikov d’un air si distrait et si indifférent que Dounetchka le regarda toute surprise.

« Qu’est-ce que j’avais encore à vous dire ? continua-t-il, en s’efforçant de rappeler ses souvenirs. Ah ! oui, ne croyez pas, je vous prie, maman, et toi, Dounetchka, que je ne voulais pas venir vous voir et que j’attendais votre visite.

– Mais que t’arrive-t-il, Rodia ? » s’écria Pulchérie Alexandrovna, étonnée à son tour.

« On dirait qu’il nous répond par simple politesse, pensait Dounetchka, il fait la paix, présente ses excuses comme s’il s’acquittait d’une pure formalité ou récitait une leçon. »

« Je viens de m’éveiller et je me préparais à aller chez vous, mais mon costume m’en a empêché. J’ai oublié de lui recommander hier... c’est-à-dire à Nastassia... de laver ce sang... Et je viens seulement de m’habiller.

– Du sang ! Quel sang ? fit Pulchérie Alexandrovna tout effrayée.

– Ce n’est rien, ne vous inquiétez pas, maman. Hier pendant que j’avais le délire, je me suis heurté à un homme qui venait d’être écrasé... un employé... C’est comme cela que mes habits ont été ensanglantés.

– Pendant que tu avais le délire, dis-tu ? Mais tu te souviens de tout, l’interrompit Rasoumikhine.

– C’est vrai, répondit Raskolnikov d’un air particulièrement soucieux, que je me souviens de tout jusqu’aux moindres détails, mais je ne parviens pas à m’expliquer ce qui m’a fait aller à tel endroit, agir ou parler de certaine façon...

– Le phénomène est bien connu, fit observer Zossimov, l’acte est parfois accompli avec une adresse, une habileté extraordinaires, mais le principe dont il émane est altéré et dépend de différentes impressions maladives. C’est comme un songe. »

« Après tout, je dois me féliciter d’être pris

pour un fou », pensa Raskolnikov.

« Mais les gens bien portants sont dans le même cas, fit observer Dounetchka en regardant Zossimov avec inquiétude.

– La remarque est assez juste, répondit l'autre, nous sommes tous, sous ce rapport, et assez souvent, pareils à des aliénés, avec cette seule différence que les vrais malades le sont un peu plus que nous. Voilà pourquoi nous devons faire une différence. Quant à des hommes parfaitement sains, harmonieux si vous voulez, il est vrai qu'il n'en existe presque pas et qu'on n'en peut trouver plus d'un sur des centaines de milliers d'individus, et encore celui-ci est-il d'un modèle assez imparfait. »

Le mot aliéné, imprudemment échappé à Zossimov parti sur son sujet favori, répandit un froid dans la pièce. Raskolnikov paraissait rêveur et distrait. Un étrange sourire courait sur ses lèvres pâles. Il continuait, semblait-il, à réfléchir sur le même sujet qui le rendait perplexe.

« Eh bien, cet homme écrasé ? Je t'ai interrompu tout à l'heure, fit précipitamment

Rasoumikhine.

– Quoi ? répondit l'autre en sursautant comme si on l'éveillait brusquement... ah ! oui... eh bien, je me suis taché de sang en aidant à le transporter chez lui... À propos, maman, j'ai commis une action impardonnable hier. J'étais tout simplement fou. J'ai donné tout l'argent que vous m'aviez envoyé... à sa femme... pour l'enterrement. Elle est veuve, phtisique... une malheureuse... trois petits orphelins... affamés... la maison vide, et il y a encore une fille... Peut-être, vous-même auriez-vous donné cet argent si vous les aviez vus... Je n'avais aucun droit d'agir ainsi, je le reconnais, surtout sachant combien vous avez eu de peine à vous le procurer pour moi. Secourir les gens, c'est fort bien, encore faut-il en avoir le droit, sinon : « *Crevez, chiens, si vous n'êtes pas contents*[1]. » Il éclata de rire. Est-ce vrai, Dounia ?

– Non, répondit fermement Dounia.

– Bah ! toi aussi, tu es pleine de bonnes

---

[1] En français dans le texte.

intentions... marmotta-t-il sur un ton presque haineux avec un sourire moqueur. J’aurais dû le comprendre... D’ailleurs, c’est très beau, cela vaut peut-être mieux... Si tu arrives à un point que tu n’oses franchir, tu seras malheureuse, et si tu le franchis, plus malheureuse encore peut-être... Mais, tout cela, ce sont des balivernes, ajouta-t-il, mécontent de s’être involontairement emporté. Je ne voulais que m’excuser auprès de vous, maman, conclut-il, la voix entrecoupée et d’un air tranchant.

– Laisse, Rodia, je suis sûre que tout ce que tu fais est très bien, fit la mère toute réjouie.

– N’en soyez pas si convaincue », répondit-il en grimaçant un sourire.

Un silence suivit. Toute cette conversation, avec ses silences, le pardon accordé, la réconciliation, avait eu quelque chose de tendu et les assistants le sentaient bien.

« On dirait qu’elles ont peur de moi », songeait Raskolnikov lui-même en regardant sa mère et sa sœur à la dérobée.

Pulchérie Alexandrovna, en effet, semblait de plus en plus intimidée à mesure que se prolongeait le silence.

« Dire que de loin, je croyais tant les aimer », songea-t-il brusquement.

« Tu sais, Rodia, Marfa Petrovna est morte, plaça tout à coup Pulchérie Alexandrovna.

– Quelle Marfa Petrovna ?

– Ah ! mon Dieu, mais Marfa Petrovna Svidrigaïlova. Je t'ai tant parlé d'elle dans mes lettres.

– A-a-ah. Oui, je m'en souviens... Ainsi, elle est morte ? Ah vraiment, fit-il en revenant à lui comme s'il s'éveillait. Morte, vraiment ? Et comment ?

– Figure-toi qu'elle a été enlevée tout d'un coup, fit vivement Pulchérie Alexandrovna, encouragée par cette curiosité, le jour même où je t'envoyais cette lettre. Imagine-toi que cet homme horrible a sans doute été la cause de sa mort. On prétend qu'il l'avait terriblement battue.

– Il se passait de pareilles scènes dans leur

ménage ? demanda le jeune homme en s’adressant à sa sœur.

– Non, au contraire. Il se montrait très patient à son égard, très poli même. Il était trop indulgent dans bien des cas, et cela a duré sept ans... La patience a dû lui manquer tout à coup...

– C’est donc qu’il n’était pas si terrible puisqu’il a pu patienter pendant sept ans. Il me semble que tu as l’air de l’excuser, Dounetchka ?

– Non, non, c’est un homme horrible. Je ne puis rien imaginer de plus affreux », répondit la jeune fille presque frissonnante. Puis elle fronça les sourcils et parut songeuse.

« La scène se passa un matin, continua précipitamment Pulchérie Alexandrovna. Après cela, elle donna ordre d’atteler, car elle voulait se rendre en ville aussitôt après le déjeuner, comme elle avait coutume de le faire en ces occasions. Elle déjeuna, dit-on, d’un excellent appétit...

– Toute rouée de coups ?

– ... Elle en avait... pris l’habitude ; et, à peine le déjeuner achevé, elle se hâta d’aller se baigner,

afin d’être plus tôt prête à partir... Elle se traitait par l’hydrothérapie ; ils ont dans leur propriété une source froide et elle s’y plongeait tous les jours régulièrement ; à peine entrée dans l’eau, elle a eu une attaque d’apoplexie.

– Je crois bien, fit observer Zossimov.

– Et elle avait été sérieusement battue ?

– Qu’importe ! fit Avdotia Romanovna.

– Hum... Et du reste, maman, je ne vois pas le besoin que vous avez de raconter toutes ces sottises, dit Raskolnikov avec une brusque irritation.

– Ah ! mon petit, c’est que je ne savais pas de quoi parler, laissa échapper Pulchérie Alexandrovna.

– Mais enfin quoi ! Auriez-vous tous peur de moi ? demanda-t-il en grimaçant un sourire.

– Oui, c’est vrai, nous avons peur de toi, fit Dounia en regardant son frère droit dans les yeux d’un air sévère. Maman s’est même signée de peur en montant l’escalier. »

Le visage de Raskolnikov s’altéra au point de

paraître convulsé.

« Que dis-tu, Dounia ? Ne te fâche pas, Rodia, je t’en prie. Ah ! comment peux-tu parler ainsi, Dounia ? fit Pulchérie Alexandrovna toute confuse. Il est vrai que je n’ai cessé de rêver en route au bonheur de te revoir et de m’entretenir avec toi... Je m’en faisais même une telle fête que je ne me suis pas aperçue de la longueur du trajet. Mais qu’est-ce que je dis là ? Je suis toujours heureuse. Tu as eu tort, Dounia. Je suis heureuse, ne serait-ce que parce que je te vois, Rodia...

– Assez, maman, fit-il tout gêné en lui serrant la main sans la regarder. Nous aurons tout le temps de bavarder notre content. »

En prononçant ces mots, il se troubla et pâlit ; il se sentait envahi par un froid mortel en évoquant une impression toute récente. De nouveau, il devait s’avouer qu’il venait de faire un affreux mensonge, car il savait que non seulement il ne parlerait plus à cœur ouvert avec sa mère et sa sœur, mais qu’il ne prononcerait plus un mot *spontané* devant personne. L’impression causée par cette affreuse pensée fut

si violente qu'il en perdit presque la conscience pendant un moment. Il se leva et se dirigea vers la porte sans jeter même un coup d'œil sur ses hôtes.

« Qu'est-ce qui te prend ? » cria Rasoumikhine en le saisissant par le bras.

Il se rassit et regarda silencieusement autour de lui ; tous le contemplaient d'un air perplexe.

« Mais qu'avez-vous à être mornes tous ? cria-t-il brusquement. Dites donc quelque chose ! Allons-nous rester comme ça ? Voyons, parlez. Mettons-nous à causer... Ce n'est pas pour nous taire que nous nous sommes réunis !... Allons, causons.

– Dieu soit loué, je craignais que l'accès d'hier ne le reprît, fit Pulchérie Alexandrovna en se signant.

– Qu'as-tu, Rodia ? demanda Avdotia Romanovna d'un air méfiant.

– Rien, je me suis rappelé une bêtise, répondit-il, et il se mit à rire.

– Ah ! si c'est une bêtise, eh bien, tant mieux,

car moi-même j'ai craint un moment... marmotta Zossimov en se levant. Je dois m'en aller... je reviendrai plus tard... si je vous trouve... »

Il salua et sortit.

« Quel excellent homme ! fit remarquer Pulchérie Alexandrovna.

– Oui, excellent, parfait, instruit, fit tout à coup Raskolnikov avec une précipitation extraordinaire et une animation soudaine. Je ne me souviens plus où j'ai pu le rencontrer avant ma maladie... Pourtant j'ai dû le rencontrer... Et voilà encore un excellent homme, fit-il en désignant Rasoumikhine. Il te plaît, Dounia ? demanda-t-il brusquement, et il se mit à rire sans raison.

– Beaucoup, répondit Dounia.

– Fi ! quel imbécile tu fais », dit Rasoumikhine tout rouge de confusion, et il se leva de sa chaise.

Pulchérie Alexandrovna eut un léger sourire et Raskolnikov partit d'un bruyant éclat de rire.

« Mais où vas-tu ?

– Moi aussi, je suis pris.

– Tu n’es pas pris du tout, reste. Zossimov est parti, voilà pourquoi tu veux t’en aller aussi. Non, reste... Et quelle heure est-il ? Quelle jolie montre tu as, Dounia ! Mais pourquoi vous taisez-vous encore ? Il n’y a que moi qui parle.

– C’est un cadeau de Marfa Petrovna, répondit Dounia.

– Et elle a coûté très cher, ajouta Pulchérie Alexandrovna.

– Ti-ens ! Elle est très grosse, presque une montre d’homme.

– C’est ce qui me plaît », dit Dounia.

« Ce n’est donc pas un présent du fiancé », pensa Rasoumikhine tout réjoui.

« Et moi, je croyais que c’était un cadeau de Loujine, remarqua Raskolnikov.

– Non, il n’a encore rien offert à Dounetchka.

– Ti-ens ! Et vous rappelez-vous, maman, que j’ai été amoureux et que j’ai voulu me marier ? dit-il tout à coup en regardant sa mère toute

surprise de la tournure imprévue qu'il donnait à la conversation et du ton qu'il avait pris.

– Ah ! oui, c'est vrai, et Pulchérie Alexandrovna échangea un regard avec Dounia, puis avec Rasoumikhine.

– Hum ! Oui ! Et que vous en dirai-je ? J'ai presque tout oublié. C'était une fillette maladive, ajouta-t-il tout songeur en baissant les yeux, et même très souffreteuse. Elle aimait faire la charité et rêvait toujours d'entrer au couvent. Un jour même, elle fondit en larmes en m'en parlant. Oui, oui, je m'en souviens... je m'en souviens même parfaitement... Elle était laide... Je ne sais vraiment pas pourquoi je m'étais attaché à elle... il me semble que si elle avait été bossue ou boiteuse, je l'aurais aimée encore davantage... (Il eut un sourire pensif.) Cela n'avait pas d'importance... C'était une folie de printemps...

– Non, ce n'était pas seulement une folie de printemps », fit Dounetchka avec conviction.

Il regarda sa sœur très attentivement, mais ne parut pas comprendre ses paroles. Peut-être ne les avait-il même pas entendues. Puis il se leva,

toujours plongé dans sa rêverie, alla embrasser sa mère et revint s'asseoir à sa place.

« Tu l'aimes toujours ? fit Pulchérie Alexandrovna tout attendrie.

– Elle ? Maintenant ? Ah ! oui... Vous parliez d'elle ? Non. Il me semble que tout s'est passé dans un autre monde... Il y a si longtemps de cela ! J'ai d'ailleurs la même impression pour tout ce qui m'entoure... »

Et il les considéra encore avec attention.

« Voilà, vous par exemple... Je crois vous voir à une distance de mille verstes... Ah ! le diable sait pourquoi nous parlons de tout ça... Et qu'avez-vous à m'interroger ? » ajouta-t-il avec irritation. Puis il commença à se ronger les ongles en silence et retomba dans sa rêverie.

« Quel vilain logement tu as, Rodia, on dirait un cercueil, fit brusquement Pulchérie Alexandrovna pour rompre un silence pénible. Je suis sûre que cette chambre est au moins pour moitié dans ta neurasthénie.

– Cette chambre ? répondit-il d'un air distrait,

oui... elle y a beaucoup contribué... J’y ai bien réfléchi. Mais si vous saviez, maman, quelle étrange pensée vous venez d’exprimer », ajouta-t-il avec un sourire bizarre.

Il sentait que cette société, cette mère, cette sœur qu’il revoyait après trois ans de séparation, ce ton familier, intime de la conversation quand il était, lui, incapable de dire quoi que ce fût, étaient sur le point de lui devenir absolument insupportables. Toutefois, il y avait une question dont la discussion ne souffrait pas de retard ; il avait décidé en se levant tout à l’heure qu’elle devait être résolue aujourd’hui même d’une façon ou d’une autre ; et il avait éprouvé alors une sorte de satisfaction en y voyant un moyen de sortir d’embarras.

« Voici ce que j’ai à te dire, Dounia, fit-il d’un air sérieux et sur un ton sec. Je te prie naturellement de m’excuser pour la scène d’hier, mais je considère qu’il est de mon devoir de te rappeler que je maintiens les termes de mon dilemme : Loujine ou moi. Je puis être infâme, mais toi, tu ne le seras pas. C’est assez d’un

misérable. Donc, si tu épouses Loujine, je cesse de te considérer comme ma sœur.

– Rodia ! Rodia ! Te voilà encore à parler comme hier, s'exclama Pulchérie Alexandrovna avec amertume. Pourquoi te traites-tu d'infâme ? Je ne puis le supporter. Hier encore ça a été la même chose...

– Frère, répondit fermement Dounetchka d'un ton aussi sec que celui qu'il venait de prendre, le malentendu qui nous divise provient d'une erreur initiale de ta part. J'ai bien réfléchi cette nuit et cette erreur, je l'ai trouvée. Tout vient de ce que tu supposes que je me sacrifie pour quelqu'un. C'est ce qui te trompe. Je me marie pour moi, parce que la vie me paraît trop difficile. Je serai certainement très heureuse de pouvoir être utile à mes proches, mais ce n'est pas là la raison principale de ma décision... »

« Elle ment, pensa Raskolnikov en se mordant les lèvres de fureur. L'orgueilleuse ! Elle ne veut pas avouer son désir d'être ma bienfaitrice. Oh ! les vils caractères ! Leur amour même ressemble à de la haine... Oh ! comme je les hais tous ! »

« En un mot, j'épouse Piotr Petrovitch, continua Dounia, parce que de deux maux je choisis le moindre. J'ai l'intention d'accomplir loyalement tout ce qu'il attend de moi et je ne le trompe donc pas... Pourquoi souris-tu ainsi ? »

Elle rougit et un éclair de colère brilla dans ses yeux.

« Tu accompliras tout ? demanda-t-il avec un mauvais sourire.

– Jusqu'à une certaine limite. À la manière dont Piotr Petrovitch a demandé ma main, j'ai compris aussitôt tout ce qu'il attendait de moi. Il a certes très bonne opinion de lui, trop peut-être, mais j'espère qu'il saura m'apprécier également... Pourquoi ris-tu encore ?

– Et toi, pourquoi rougis-tu ? Tu mens, ma sœur, tu mens exprès, par entêtement féminin, pour ne pas paraître me céder... Tu ne peux pas estimer Loujine. Je l'ai vu et j'ai causé avec lui. C'est donc que tu te vends par intérêt ; de quelque façon qu'on le considère, ton acte apparaît vil et je suis bien aise de voir que tu es encore capable de rougir.

– Ce n’est pas vrai, je ne mens pas, s’écria Dounetchka qui perdait tout sang-froid. Je ne l’épouserai pas sans être convaincue qu’il m’apprécie et qu’il fait cas de moi ; je ne l’épouserai pas sans être sûre qu’il est digne d’estime. J’ai heureusement le moyen de m’en assurer de façon péremptoire, et même pas plus tard qu’aujourd’hui. Un tel mariage n’est pas une bassesse, comme tu dis. Et si tu avais raison, si je m’étais décidée à commettre une bassesse, ta conduite ne serait-elle pas cruelle envers moi ? Comment peux-tu exiger de moi un héroïsme dont tu n’es toi-même pas capable peut-être ? C’est du despotisme, de la tyrannie. Si je cause la perte de quelqu’un, ce ne sera que la mienne... Je n’ai encore tué personne... Qu’as-tu à me regarder ? et pourquoi pâlis-tu ainsi ? Rodia, que t’arrive-t-il ? Rodia chéri...

– Seigneur, il s’évanouit par ta faute, s’écria Pulchérie Alexandrovna.

– Non... non... ce sont des sottises, ce n’est rien... la tête m’a un peu tourné. Ce n’est pas un évanouissement... Vous ne pensez qu’à ça, vous...

Hum ! oui, qu’est-ce que je voulais dire ? Ah oui ! Ainsi tu penses te convaincre aujourd’hui qu’il est digne d’estime et qu’il... t’apprécie... C’est ça hein ? C’est bien ce que tu as dit ? Tu as, je crois, dit que c’est pour aujourd’hui, ou ai-je mal entendu ?

– Maman, montrez donc à mon frère la lettre de Piotr Petrovitch », dit Dounetchka.

Pulchérie Alexandrovna tendit la lettre d’une main tremblante... Raskolnikov s’en empara d’un air fort curieux. Mais avant de l’ouvrir, il jeta à sa sœur un regard étonné et proféra lentement, comme s’il était frappé d’une pensée subite :

« Mais qu’est-ce que j’ai à m’agiter ? Pourquoi toute cette histoire, épouse qui tu veux. »

Il semblait s’adresser à lui-même, mais il avait élevé la voix et examinait sa sœur d’un air préoccupé. Enfin il déplia la lettre sans perdre son expression de stupéfaction, puis il la lut attentivement, deux fois de suite. Pulchérie Alexandrovna semblait particulièrement inquiète. Mais tous s’attendaient à quelque éclat.

« Je n’y comprends rien, fit-il tout songeur, en rendant la lettre à sa mère, mais sans s’adresser à personne en particulier. Il plaide, c’est un avocat, il vise même au beau langage dans sa conversation. Mais voyez, il écrit comme un illettré, un ignorant. »

Ses paroles causèrent une stupéfaction générale ; ce n’était pas du tout ce qu’on attendait.

« Tous les gens de sa sorte écrivent ainsi, fit Rasoumikhine d’une voix entrecoupée.

– As-tu lu la lettre ?

– Oui.

– Nous nous sommes informées, Rodia, nous avons pris l’avis de certaines personnes, fit Pulchérie Alexandrovna toute confuse.

– C’est le jargon des gribouilleurs de lois, fit Rasoumikhine, tous les papiers judiciaires sont écrits dans le même style.

– Judiciaires, dis-tu ? Oui, justement, ce style est celui des hommes de loi, des hommes d’affaires... non pas illettré, si tu veux, ni très

littéraire : un style d’affaires.

– Piotr Petrovitch ne pense pas à cacher qu’il a reçu peu d’instruction et il s’enorgueillit même d’être le fils de ses œuvres, fit remarquer Avdotia Romanovna, blessée par le ton que venait de prendre son frère.

– Eh bien, c’est qu’il a de quoi s’enorgueillir, je ne dis pas le contraire. Tu parais fâchée, ma sœur, de voir que je n’ai trouvé à faire qu’une observation frivole au sujet de cette lettre. Et tu penses que j’insiste exprès sur de telles niaiseries pour me moquer de toi. Il m’est venu au contraire, au sujet de ce style, une idée qui me paraît d’une certaine importance, dans le cas présent. Il y a là une expression : « ne vous en prenez qu’à vous-même », assez significative par elle-même, il me semble, et qui, en outre, contient une menace : Loujine a décidé de s’en aller si je venais. Cette menace veut dire qu’il est prêt à vous abandonner toutes les deux après vous avoir fait venir à Pétersbourg, si vous ne vous montrez pas obéissantes. Eh bien, qu’en penses-tu ? Ces mots peuvent-ils t’offenser, venant de

Loujine, comme si c'était lui (il indiquait Rasoumikhine), Zossimov, ou enfin l'un de nous qui les avait écrits ?

– N-non, fit Dounetchka, en s'animant. J'ai très bien compris qu'il s'exprimait trop naïvement et qu'il n'est peut-être pas très habile à se servir de sa plume. Ta remarque est très judicieuse, mon frère, je ne m'attendais même pas...

– Étant donné qu'il s'exprime comme un homme de loi, il ne pouvait écrire autrement et il s'est peut-être montré plus grossier qu'il ne l'aurait voulu. Cependant, je dois te faire déchanter. Il y a dans cette lettre une phrase qui est une calomnie à mon adresse, et une calomnie assez vile. J'ai donné hier de l'argent à cette veuve phtisique et désespérée, non « sous prétexte de payer les funérailles », comme il dit, mais bien pour les funérailles, et je l'ai remis, non à la fille, – « jeune personne d'une inconduite notoire », toujours selon ses paroles (et que j'ai vue hier pour la première fois de ma vie), – mais à la veuve elle-même.

« Je ne découvre en tout cela que le désir trop vif de me noircir à vos yeux et de me brouiller avec vous... Ce passage est également écrit en jargon de procédure, c'est-à-dire qu'il révèle trop clairement le but poursuivi et traduit une hâte un peu naïve. C'est un homme intelligent, mais il ne suffit pas de l'être pour se conduire avec sagesse, et... je ne pense pas qu'il sache t'apprécier. Cela dit pour t'édifier, car je te souhaite sincèrement du bien. »

Dounetchka ne répondit pas ; sa décision était prise depuis longtemps, elle n'attendait que le soir.

« Que décides-tu, Rodia ? demanda Pulchérie Alexandrovna, encore inquiète du ton posé et sérieux que venait de prendre son fils.

– Que voulez-vous dire par « décider » ?

– Eh bien, Piotr Petrovitch a écrit qu'il ne veut pas te voir chez nous ce soir et qu'il s'en ira si... s'il te trouve là. Alors, viendras-tu ?

– Ce n'est pas à moi de décider cela, mais c'est tout d'abord à vous de savoir si cette

exigence de Piotr Petrovitch ne vous paraît pas insultante, et ensuite, c’est à Dounia de se demander si elle ne l’offense pas. Moi, je ferai comme il vous plaira, ajouta-t-il sèchement.

– Dounetchka a déjà résolu la question et je suis entièrement de son avis, répondit vivement Pulchérie Alexandrovna.

– J’ai décidé de te prier, Rodia, de te prier instamment d’assister à cette entrevue, dit Dounia. Viendras-tu ?

– Je viendrai.

– Je vous prie de venir aussi à huit heures, continua Dounia en se tournant vers Rasoumikhine. Maman, j’invite aussi Dmitri Prokofitch.

– Et tu as raison, Dounetchka. Allons, qu’il en soit fait selon votre désir, ajouta-t-elle. C’est d’ailleurs un soulagement pour moi ; je déteste feindre et mentir ; mieux vaut s’expliquer franchement... Piotr Petrovitch n’a qu’à se fâcher si bon lui semble. »

IV

À ce moment, la porte s'ouvrit sans bruit et une jeune fille entra, en promenant des regards effarouchés autour de la pièce. Tous les yeux se fixèrent sur elle avec une surprise pleine de curiosité. Raskolnikov ne la reconnut pas tout d'abord. C'était Sophie Simionovna Marmeladova. Il l'avait vue la veille pour la première fois, mais en des circonstances et avec une toilette qui lui avaient laissé d'elle une tout autre image dans l'esprit. Elle était maintenant fort modestement et même pauvrement vêtue et paraissait très jeune, presque une fillette, aux manières décentes et réservées, au visage pur et un peu craintif. Elle portait une petite robe fort simple et un vieux chapeau démodé ; elle tenait à la main son ombrelle, seul vestige de sa toilette de la veille. Sa confusion fut extrême en voyant la pièce pleine de monde ; elle perdit même complètement la tête, comme un petit enfant, et

fit mine de se retirer.

« Ah !... c’est vous ? » dit Raskolnikov au comble de l’étonnement, et tout à coup il se troubla lui aussi.

Il se rappelait que sa mère et sa sœur avaient lu dans la lettre de Loujine cette allusion à une jeune personne d’une inconduite notoire. Il venait à peine de protester contre la calomnie de Loujine et de rappeler qu’il l’avait vue pour la première fois la veille, et voilà qu’elle-même arrivait chez lui ! Il se souvint également qu’il n’avait pas protesté le moins du monde contre l’expression « d’une inconduite notoire ». Toutes ces pensées traversèrent son esprit confusément et avec la rapidité de l’éclair. Mais en regardant plus attentivement la jeune fille, il s’aperçut que ce pauvre être humilié semblait si honteux qu’il en eut pitié. Pourtant, quand elle fit le geste de s’enfuir de peur, il éprouva soudain une sorte de bouleversement.

« Je ne vous attendais pas du tout, fit-il vivement, en l’arrêtant d’un regard. Faites-moi le plaisir de vous asseoir. Vous venez sans doute de

la part de Catherine Ivanovna. Permettez, pas là, tenez, asseyez-vous ici. »

À l’entrée de Sonia, Rasoumikhine, qui occupait une des trois chaises de la pièce, s’était soulevé pour la laisser passer. Le premier mouvement de Raskolnikov avait été d’indiquer à la jeune fille le coin du divan où Zossimov s’était tout à l’heure assis ; mais, se souvenant du caractère intime de ce meuble qui lui servait de lit, il se ravisa et désigna à Sonia la chaise de Rasoumikhine.

« Et toi, mets-toi là », dit-il en l’installant dans le coin qu’avait occupé Zossimov.

Sonia s’assit presque tremblante de frayeur et jeta un regard timide aux deux dames. On voyait qu’elle-même ne comprenait pas d’où lui était venue l’audace de s’asseoir auprès d’elles. Cette pensée la plongea dans un si grand émoi qu’elle se releva brusquement, et, tout éperdue, s’adressa à Raskolnikov :

« Je... je... suis entrée pour une seconde. Excusez-moi de vous avoir dérangé, balbutia-t-elle d’une voix entrecoupée. Je viens de la part de

Catherine Ivanovna ; elle n'avait personne à vous envoyer. Catherine Ivanovna vous prie instamment de vouloir bien assister demain matin au service funéraire... à Saint-Mitrophane et ensuite de venir chez nous... chez elle, pour le repas... lui faire cet honneur, elle vous en prie... »

Elle perdit tout à fait contenance et se tut.

« Je ferai tout mon possible... je n'y manquerai pas, répondit Raskolnikov en se soulevant et en bégayant lui aussi. Faites-moi le plaisir de vous asseoir, dit-il tout à coup. J'ai à vous parler, s'il vous plaît. Vous êtes peut-être pressée, mais, de grâce, accordez-moi deux minutes... »

Et il lui avança la chaise. Sonia se rassit, porta de nouveau un regard timide et éperdu sur les deux dames, puis baissa vivement les yeux. Le pâle visage de Raskolnikov s'était empourpré ; ses traits se contractaient et ses yeux lançaient des flammes.

« Maman, fit-il d'une voix ferme et vibrante, c'est Sophie Simionovna Marmeladova, la fille de ce malheureux monsieur Marmeladov qui a

été écrasé hier par des chevaux, sous mes yeux, je vous ai déjà raconté... »

Pulchérie Alexandrovna regarda Sonia et cligna légèrement des yeux. Elle ne put, malgré la crainte que lui inspirait le regard fixe et provocant de son fils, se refuser cette satisfaction. Dounetchka, elle, se tourna vers la pauvre jeune fille et se mit à l'examiner d'un air sérieux et étonné.

En s'entendant présenter par Raskolnikov, Sonia releva les yeux, mais sa confusion ne fit que s'accroître.

« Je voulais vous demander, fit précipitamment le jeune homme, comment les choses se sont passées aujourd'hui chez vous. On ne vous a pas trop ennuyées ? La police, par exemple...

– Non, tout est arrangé. La cause de la mort n'était d'ailleurs que trop évidente. On nous a laissées tranquilles, il n'y a que les locataires qui ne sont pas contents.

– Pourquoi ?

– Parce que le corps reste trop longtemps dans la maison. Il fait chaud maintenant et l'odeur... de sorte qu'on le transportera aujourd'hui, à l'heure des vêpres, dans la chapelle du cimetière. Catherine Ivanovna ne voulait pas tout d'abord, mais elle a fini par comprendre qu'on ne pouvait faire autrement...

– Ainsi, c'est pour aujourd'hui ?

– Catherine Ivanovna vous prie de nous faire l'honneur d'assister demain aux obsèques et de venir ensuite chez elle, prendre part au repas de funérailles.

– Elle donne un repas de funérailles ?

– Oui, une collation. Elle m'a chargée de vous remercier d'être venu à notre secours hier. Sans vous, nous n'aurions pas eu de quoi l'enterrer. »

Ses lèvres et son menton se mirent à trembler, tout à coup, mais elle se contint et fixa de nouveau le plancher.

Tout en causant avec elle, Raskolnikov l'examinait attentivement. Elle avait une petite figure maigre, vraiment très maigre et très pâle,

assez irrégulière, un peu anguleuse, avec un petit nez et un menton pointus. On ne pouvait pas dire qu'elle fût jolie. En revanche, ses yeux bleus étaient si limpides et lui donnaient en s'animant une telle expression de bonté et de candeur qu'on se sentait involontairement attiré vers elle. Autre particularité caractéristique de son visage et de toute sa personne : elle paraissait beaucoup plus jeune que son âge, une enfant malgré ses dix-huit ans, et cette extrême jeunesse était trahie par certains gestes, d'une façon presque comique.

« Mais se peut-il que Catherine Ivanovna arrive à se tirer d'affaire avec de si faibles ressources et qu'elle pense donner encore une collation ? demanda Raskolnikov, décidé à continuer la conversation.

– Le cercueil est très modeste... toute la cérémonie sera très simple... de sorte que cela ne coûtera pas cher... Nous avons tout calculé tantôt avec Catherine Ivanovna ; tous frais payés, il restera de quoi donner un repas de funérailles. Catherine Ivanovna tient beaucoup à ce qu'il y en ait un... On ne peut pas la contrarier... C'est une

consolation pour elle... elle est si... vous savez bien...

– Je comprends... je comprends... certes... Vous regardez ma chambre ; maman prétend aussi qu'elle ressemble à un tombeau.

– Vous vous êtes complètement dépouillé hier pour nous », fit tout à coup Sonetchka, d'une voix basse et rapide, en baissant de nouveau les yeux. Son menton et ses lèvres se remirent à trembler. Elle avait été frappée, dès son entrée, par la pauvreté qui régnait dans le logement de Raskolnikov et ces mots lui avaient échappé involontairement.

Un silence suivit. Le regard de Dounetchka s'éclaircit et Pulchérie Alexandrovna se tourna vers Sonia d'un air affable.

« Rodia, dit-elle en se levant, nous dînons tous ensemble naturellement. Dounetchka, viens. Et toi, Rodia, tu ferais bien d'aller te promener un peu, puis de te reposer avant de venir nous rejoindre... le plus tôt possible. Je crains que nous ne t'ayons fatigué...

– Oui, oui, je viendrai, s’empressa-t-il de répondre en se levant... J’ai d’ailleurs quelque chose à faire...

– Voyons, vous n’allez pas dîner séparément ? cria Rasoumikhine, en regardant Raskolnikov avec étonnement. Enfin, qu’est-ce qui te prend ?

– Oui, je viendrai certainement, certainement. Et toi, reste ici un moment... Car vous n’avez pas tout de suite besoin de lui, maman ? Je ne vous en prive pas ?...

– Oh ! mon Dieu non, non. Et vous, Dmitri Prokofitch, nous ferez-vous le plaisir de venir dîner avec nous ?

– Oui, oui, venez, je vous en prie », ajouta Dounia.

Rasoumikhine salua tout rayonnant. Un moment, tous parurent envahis d’une gêne étrange.

« Adieu Rodia, c’est-à-dire au revoir ; je n’aime pas dire adieu. Adieu, Nastassia... Ah ! j’ai encore répété adieu !... »

Pulchérie Alexandrovna avait l’intention de

saluer Sonia, mais elle ne sut comment s'y prendre et sortit précipitamment.

Mais Avdotia Romanovna, qui semblait avoir attendu son tour, en passant devant Sonia à la suite de sa mère, lui fit un grand salut aimable et poli. Sonetchka perdit contenance, s'inclina avec un empressement craintif. Une expression douloureuse passa sur son visage, comme si la politesse et l'affabilité d'Avdotia Romanovna l'avaient péniblement affectée.

« Dounia, adieu ! fit Raskolnikov dans le vestibule. Donne-moi donc la main !

– Mais je te l'ai déjà donnée ! L'as-tu oublié ? dit-elle, en se tournant vers lui dans un geste gauche et affectueux.

– Eh bien, donne-la une seconde fois ! »

Et il lui serra énergiquement les doigts. Dounetchka lui sourit, rougit, dégagea vivement sa main et suivit sa mère, tout heureuse, elle aussi.

« Allons, voilà qui est parfait », dit le jeune homme en revenant auprès de Sonia restée dans

la pièce, et en la regardant d'un air serein. « Que le Seigneur donne la paix aux morts et laisse vivre les vivants. N'est-ce pas, n'est-ce pas cela ? Dites, c'est bien cela ? »

Sonia remarqua avec surprise que le visage de Raskolnikov s'éclairait brusquement. Il l'examina un moment, avec attention, en silence... Tout ce que son père défunt lui avait raconté sur elle lui revenait soudain à l'esprit...

« Mon Dieu, Dounetchka, dit Pulchérie Alexandrovna dès qu'elles furent dans la rue, voilà que je me sens heureuse d'être partie. Je respire mieux... Aurai-je pu penser, dans le wagon, que je serais heureuse de quitter mon fils ?

– Je vous répète, maman, qu'il est très souffrant. Vous ne le voyez donc pas ? Il s'est peut-être rendu malade à force de souffrir pour nous. Il faut être indulgent et je vous assure qu'on peut lui pardonner bien, bien des choses...

– Eh bien, tu n'as pourtant pas été indulgente, interrompit Pulchérie Alexandrovna, avec amertume. Sais-tu, Dounia ? Je vous regardais

tout à l’heure tous les deux ; tu lui ressembles comme deux gouttes d’eau et non pas tant physiquement que moralement ; vous êtes tous les deux mélancoliques, sombres et emportés, orgueilleux tous les deux et nobles... car il ne peut être un égoïste, n’est-ce pas, Dounetchka ? Quand je songe à ce qui peut se passer ce soir, chez nous, mon cœur se glace.

– Ne vous inquiétez pas, maman ; il n’arrivera que ce qui doit arriver.

– Dounetchka, pense donc dans quelle situation nous nous trouvons. Mais qu’arrivera-t-il si Piotr Petrovitch renonce à ce mariage ? fit-elle remarquer imprudemment.

– Quel homme est-ce donc, s’il en est capable ? répondit brusquement Dounetchka avec mépris.

– Nous avons bien fait de partir maintenant, répliqua vivement Pulchérie Alexandrovna. Il était pressé de partir pour un rendez-vous d’affaires... Cela lui fera du bien de se promener et de prendre l’air. On étouffe chez lui. Et où trouver de l’air respirable dans cette ville ? Les

rues mêmes sont comme des chambres sans fenêtres. Seigneur, quelle ville ! Attention, écarte-toi ; ils vont t'écraser... Mais c'est un piano qu'on porte... Comme les gens se poussent ! Cette fille me fait peur, elle aussi !

– Quelle fille, maman ?

– Mais cette Sophie Simionovna, qui est venue tout à l'heure.

– Et quoi ?

– J'ai un pressentiment, Dounia. Me croiras-tu si je te dis qu'elle était à peine entrée que je sentais que là se trouvait la cause principale de tout...

– Pas le moins du monde, s'écria Dounia, avec irritation. Vous êtes extraordinaire avec vos pressentiments, maman. Il l'a vue hier pour la première fois et il n'a même pas pu la reconnaître.

– Eh bien ! tu verras... elle m'inquiète ; tu verras bien ; et quelle peur elle m'a faite là, à me regarder avec des yeux si bizarres ! J'ai eu peine à ne pas m'enfuir ; tu as remarqué comment il

nous l’a présentée ? Cela me paraît étrange. Piotr Petrovitch en parle d’une telle façon dans sa lettre et Rodia, lui, nous la présente et à toi encore ! Il l’aime sans doute.

– Qu’importe ce que Loujine écrit ! On a parlé de nous aussi et écrit bien des choses sur notre compte. L’as-tu oublié ? Et moi je suis sûre qu’elle... est très noble et que tous ces racontars sont des sottises.

– Je le souhaite.

– Quant à Piotr Petrovitch, c’est un méchant cancanier », fit tout à coup Dounia.

Pulchérie Alexandrovna se contracta et la conversation s’arrêta là.

« Voici l’affaire dont j’ai à te parler, fit Raskolnikov en attirant Rasoumikhine dans l’embrasure de la fenêtre.

– Je dirai donc à Catherine Ivanovna que vous viendrez, fit précipitamment Sonia pressée de prendre congé.

– Un moment, Sophie Simionovna ; nous n'avons pas de secrets et vous ne nous gênez pas du tout... J'ai encore deux mots à vous dire, et, s'interrompant soudain, il s'adressa à Rasoumikhine. – Tu connais, ce... ah, enfin, comment s'appelle-t-il donc ?... oui, Porphyre Petrovitch ?

– Je crois bien, nous sommes parents. Et quoi ? continua-t-il fort intrigué.

– Eh bien, cette affaire... cette affaire d'assassinat dont vous parliez hier... c'est lui qui l'instruit ?

– Oui... et alors ? fit Rasoumikhine en ouvrant de grands yeux.

– Il a interrogé les gens qui avaient engagé des objets chez la vieille. J'en avais quelques-uns moi aussi, oh ! presque rien, la bague de ma sœur, qu'elle m'a donnée à mon départ pour Pétersbourg, et la montre en argent de mon père. Le tout ne vaut pas plus de cinq à six roubles, mais j'y tiens en tant que souvenir. Que dois-je faire ? Je ne voudrais pas les perdre, surtout la montre. Je tremblais tantôt que ma mère ne

demandât à la voir, surtout quand on a parlé de celle de Dounetchka. C'est la seule chose qui nous soit restée de mon père. Et maman en fera une maladie si elle est perdue. Les femmes, que veux-tu ? Ainsi, dis-moi comment je dois m'y prendre. Je sais que je dois faire ma déclaration au commissariat. Mais ne vaudrait-il pas mieux m'adresser directement à Porphyre lui-même, hein ? Qu'en dis-tu ? L'affaire en serait plus vite arrangée ! Tu verras que nous n'aurons pas eu le temps de nous mettre à table que maman m'en aura déjà parlé !...

– Il ne faut certainement pas t'adresser à la police, mais à Porphyre, s'écria Rasoumikhine avec une émotion extraordinaire. Que je suis donc heureux ! Mais à quoi bon attendre ? Nous pouvons y aller tout de suite ; c'est à deux pas d'ici. Nous sommes sûrs de le trouver.

– Soit, allons-y.

– Il sera positivement enchanté de faire ta connaissance. Je lui ai beaucoup parlé de toi, à différentes reprises... Et hier encore. Tu connaissais donc la vieille ? C'est donc cela !

Tout cela se rencontre ad-mi-ra-ble-ment... Ah ! oui, Sophie Ivanovna...

– Sophie Simionovna, rectifia Raskolnikov. Sophie Simionovna, voilà mon ami Rasoumikhine, un brave homme...

– Si vous avez à sortir... commença Sonia, dont cette présentation avait augmenté la confusion et sans oser lever les yeux sur Rasoumikhine.

– Allons ! décida Raskolnikov ; je passerai chez vous aujourd'hui même, Sophie Simionovna ; donnez-moi seulement votre adresse. »

Il prononça ces paroles d'un air pas précisément embarrassé, mais avec une sorte de précipitation et sans la regarder. Sonia donna son adresse non sans rougir et ils sortirent tous les trois.

« Tu ne fermes pas ta porte ? demanda Rasoumikhine, tandis qu'ils descendaient l'escalier.

– Jamais... Voilà deux ans du reste que je

m’apprête à acheter une serrure, ajouta-t-il négligemment. Heureux, n’est-ce pas, ceux qui n’ont rien à enfermer sous clef ? » fit-il en riant et en s’adressant à Sonia.

Ils s’arrêtèrent devant la porte cochère.

« Vous allez à droite, Sophie Simionovna ? ah, à propos, comment m’avez-vous trouvé ? » demanda-t-il de l’air de dire tout autre chose que ce qu’il aurait voulu. Il avait sans cesse envie de regarder ses yeux calmes et purs, mais il n’y parvenait point...

– Mais vous avez donné hier votre adresse à Poletchka.

– Polia ? Ah oui... Poletchka ! C’est... la petite. C’est votre sœur. Vous dites que je lui ai donné mon adresse ?

– L’avez-vous oublié ?

– Non, je m’en souviens.

– Et moi, j’avais déjà entendu parler de vous par le défunt, mais sans connaître votre nom. Je crois que lui-même l’ignorait. Et maintenant, je suis venue... ayant appris votre nom hier... j’ai

demandé aujourd'hui où habite M. Raskolnikov. Je ne savais pas que, vous aussi, vous logiez en garni. Adieu. Je dirai à Catherine Ivanovna... »

Elle était fort contente de pouvoir s'en aller. Elle s'éloigna rapidement et les yeux baissés, pressée d'atteindre au plus vite le premier coin de rue, pour échapper à la vue des deux jeunes gens, se trouver enfin seule et pouvoir marcher lentement et réfléchir, les yeux au loin, au moindre incident de cette visite, à chaque mot qui avait été prononcé. Elle n'avait jamais rien éprouvé de semblable. Tout un monde ignoré surgissait confusément en son âme. Elle se souvint tout à coup que Raskolnikov avait manifesté l'intention d'aller la voir aujourd'hui ; il viendrait peut-être le matin même.

« S'il pouvait seulement ne pas venir aujourd'hui... non, pas aujourd'hui, marmotta-t-elle, le cœur battant, de l'air de supplier quelqu'un comme un enfant épouvanté. Seigneur ! chez moi, dans cette chambre... Il verra, oh ! mon Dieu ! »

Et elle était trop préoccupée pour remarquer

que, depuis sa sortie de la maison, elle était suivie pas à pas par un inconnu.

Au moment où Raskolnikov, Rasoumikhine et Sonia s'étaient arrêtés pour échanger quelques mots sur le trottoir, ce monsieur, qui passait près d'eux, avait tressailli en saisissant au vol et par hasard ces paroles prononcées par Sonia : « Et j'ai demandé où habite M. Raskolnikov. » Il jeta aux trois interlocuteurs, et surtout à Raskolnikov, auquel s'adressait la jeune fille, un regard rapide mais attentif, puis il examina la maison et en nota le numéro. Tout cela fut fait en un clin d'œil et de façon à ne pas attirer l'attention, puis le passant s'éloigna en ralentissant le pas avec l'air d'attendre. Il avait vu Sonia prendre congé des deux jeunes gens et devinait qu'elle allait s'acheminer vers son logis.

« Où demeure-t-elle ? J'ai vu cette figure quelque part, pensait-il. Il faut rappeler mes souvenirs. »

Quand il arriva au coin de la rue, il passa sur le trottoir opposé et, s'étant détourné, il s'aperçut que la jeune fille suivait la même direction, mais

sans rien remarquer. Quand elle fut arrivée au tournant, elle s’engagea dans la même rue que lui. Il se mit à la suivre, du trottoir opposé, sans la quitter des yeux. Au bout de cinquante pas, il traversa la chaussée, rattrapa la jeune fille et marcha derrière elle à une distance de cinq pas environ.

C’était un homme corpulent, d’une cinquantaine d’années et d’une taille au-dessus de la moyenne ; ses larges épaules massives le faisaient paraître un peu voûté. Il était vêtu d’une façon aussi élégante que commode et tout dans son allure décelait un gentilhomme. Il portait une jolie canne qu’il faisait résonner à chaque pas sur le pavé, et des gants neufs ; son visage large, aux pommettes saillantes, paraissait assez agréable et son teint frais n’était pas celui d’un citadin. Ses cheveux fort épais, d’un blond clair, grisonnaient à peine ; sa large barbe fourchue, plus claire encore que la chevelure, ses yeux bleus au regard fixe et pensif, ses lèvres vermeilles, en faisaient, au demeurant, un homme fort bien conservé et bien plus jeune, en apparence, que son âge.

Quand Sonia déboucha sur le quai, ils se trouvèrent seuls sur le trottoir. Il avait eu le temps de remarquer, en la filant, qu'elle paraissait distraite et rêveuse. Parvenue à la maison qu'elle habitait, la jeune fille en franchit la porte cochère, et lui continua de la suivre. Il semblait un peu étonné. Quand elle entra dans la cour, Sonia prit l'escalier de droite, qui menait à son logement. Le monsieur inconnu fit seulement : « Tiens », et se mit à monter derrière elle. À ce moment, Sonia remarqua pour la première fois sa présence. Elle arriva au troisième étage, s'engagea dans un couloir et frappa à une porte qui portait le n° 9 et sur laquelle on lisait ces deux mots écrits à la craie : « Kapernaoumov, tailleur ».

« Tiens, tiens », répéta l'inconnu, étonné par cette étrange coïncidence, et il frappa à la porte voisine marquée du n° 8. Les deux portes étaient à six pas l'une de l'autre.

« Vous habitez chez Kapernaoumov, lui dit-il en riant. Il m'a arrangé un gilet hier. Et moi, je suis votre voisin, j'habite chez Mme Resslich Gertrude Karlovna. Comme ça se trouve ! »

Sonia le regarda attentivement.

« Voisins ! continua-t-il d'un air particulièrement enjoué. Je ne suis à Pétersbourg que depuis deux jours. Allons, au plaisir de vous revoir. »

Sonia ne répondit rien. À ce moment, on lui ouvrit la porte et elle se faufila chez elle. Elle se sentait honteuse et intimidée.

Rasoumikhine était extrêmement agité en se rendant chez Porphyre avec son ami.

« Ça, frère, c'est très bien, répéta-t-il à plusieurs reprises et j'en suis heureux, bien heureux ! »

« Mais pourquoi cette joie ? » pensa Raskolnikov.

« Je ne savais pas que, toi aussi, tu mettais des objets en gage chez la vieille et... et il y a longtemps de cela ? Je veux dire, il y a longtemps que tu y as été pour la dernière fois ? »

« Quel naïf tout de même ! » pensa l'autre.

« Quand j'y ai été ? reprit-il en s'arrêtant comme pour rappeler ses souvenirs ; mais trois

jours avant sa mort, il me semble ! Je ne vais d'ailleurs pas racheter les objets, s'empressa-t-il d'ajouter, comme si cette question l'eût vivement préoccupé, car il ne me reste qu'un rouble, à cause de ce maudit « délire » d'hier ! »

Il appuya tout particulièrement sur le mot « délire ».

« Ah ! oui, oui, oui, fit Rasoumikhine avec précipitation, et l'on ne pouvait savoir à quoi il acquiesçait ainsi. Voilà une des raisons pour lesquelles tu as été alors... si frappé... et tu sais, dans ton délire même, tu parlais continuellement de bagues et de chaînes... Ah ! oui, oui... c'est clair maintenant, tout devient clair. »

« Nous y sommes. Voilà donc comment cette pensée a grandi dans leur esprit ! Cet homme que voilà serait prêt à se faire crucifier pour moi et néanmoins il est très heureux de pouvoir *s'expliquer* pourquoi je parlais de bagues dans mon délire. Tout cela les a confirmés dans leurs soupçons. »

« Mais le trouverons-nous ? demanda-t-il à haute voix.

– Nous le trouverons, nous le trouverons sûrement, répondit vivement Rasoumikhine. Tu verras, frère, quel brave type c'est, un peu gauche, quoique homme du monde, mais c'est à un autre point de vue que je le trouve gauche. C'est un garçon intelligent, fort intelligent ; il est loin d'être bête, je t'assure, malgré sa tournure d'esprit un peu particulière. Il est méfiant, sceptique, cynique... Il aime tromper, c'est-à-dire mystifier son monde et il est fidèle au vieux système des preuves matérielles... Mais il connaît son métier. L'année dernière, il a débrouillé une affaire de meurtre dans laquelle on ne pouvait trouver presque aucun indice. Il a très, très grande envie de faire ta connaissance.

– Tant que ça, et pourquoi ?

– C'est-à-dire pas tant... Vois-tu, ces derniers temps, je veux dire depuis que tu es tombé malade, j'ai eu l'occasion de parler beaucoup de toi... Alors, lui, n'est-ce pas, il m'écoutait... et quand il a appris que tu étais étudiant en droit et que tu ne pouvais achever tes études faute d'argent, il a fait : « Quel dommage ! » J'en ai

donc conclu... C’est-à-dire que toutes ces choses prises à la fois... Ainsi, hier, Zamiotov... Vois-tu, Rodia, en te reconduisant hier chez toi, j’étais ivre et j’ai bavardé à tort et à travers ; je crains, frère, que tu n’aies pris mes paroles trop au sérieux, vois-tu...

– De quoi parles-tu ? De cette idée qu’ils ont que je suis fou ? Eh bien, peut-être n’ont-ils pas tort ! »

Et il eut un rire forcé.

« Oui, oui... c’est-à-dire, je me trompe, non... et puis, tout ce que j’ai pu dire (et sur un autre sujet encore) tout ça c’étaient des divagations d’homme ivre.

– Mais pourquoi t’excuser ? Ah ! comme toutes ces questions m’ennuient, cria Raskolnikov, avec une irritation à moitié feinte.

– Je sais, je sais... Je comprends très bien. Sois sûr que je comprends. J’ai même honte d’en parler...

– Si tu as honte, tais-toi alors ! »

Et tous deux se turent. Rasoumikhine était aux

anges et Raskolnikov s’en rendait compte avec une sorte d’horreur. Ce que son ami venait de lui dire au sujet de Porphyre ne laissait pas non plus de l’inquiéter.

« Encore un à apitoyer, pensait-il, le cœur battant, en pâlissant, et je devrai jouer la comédie mieux et plus naturellement encore qu’avec celui-ci. Ce qui serait le plus naturel, ce serait de ne rien dire du tout, rien, rien, rien... Non, cela aussi pourrait sembler peu naturel... Allons, laissons aller les choses... On verra... tout de suite... Ai-je bien fait d’y aller ou non ? Le papillon, lui aussi, se précipite de lui-même sur la flamme. Le cœur me bat. Voilà qui est mauvais !... »

« C’est dans cette maison grise », dit Rasoumikhine.

« L’essentiel est de savoir si Porphyre sait que j’ai été hier dans l’appartement de cette sorcière et que j’ai posé cette question sur les taches de sang ? Il faut que je sois immédiatement fixé là-dessus. Que je lise la vérité sur son visage, à peine entré dans la pièce, au premier pas que j’aurai fait, au-tre-ment... J’en aurai le cœur net,

dusse-je me perdre ! »

« Veux-tu que je te dise ? fit-il tout à coup en s’adressant à Rasoumikhine avec un sourire malin. J’ai remarqué, mon vieux, que tu es depuis ce matin dans un état d’agitation extraordinaire. Vrai !

– Quelle agitation ? Pas la moindre agitation ! s’écria Rasoumikhine vexé.

– Non, vieux, ne nie pas, je t’assure que ça se voit. Tu étais tantôt assis sur le bord de ta chaise, ce qui ne t’arrive jamais et l’on eût dit que tu avais des crampes. Tu sursautais à chaque instant sans rime ni raison. Et tu paraissais tantôt fâché, puis, un moment après, tout sucre et tout miel. Tu rougissais et tu t’es même empourpré quand on t’a invité à dîner.

– Mais pas du tout, tu inventes... Que veux-tu insinuer ?

– Mais tu as des timidités d’écolier ! Diable, te voilà qui rougis encore !

– Cochon !

– Mais pourquoi cette confusion ? Roméo !

Attends, je raconterai cela quelque part, ha, ha, ha ! Je vais bien faire rire maman... et quelqu'un d'autre encore...

– Écoute, écoute, dis donc, c'est sérieux ; c'est... Après cela, diable ! bredouilla Rasoumikhine hors de lui et tout glacé d'horreur. Que leur raconteras-tu ? Mon ami... ah, quel cochon tu fais !

– Une vraie rose printanière ! Et si tu savais comme ça te va ! Un Roméo de plus de deux archines. Et comme tu t'es lavé aujourd'hui ! Tu as même nettoyé tes ongles, hein ? Quand cela t'était-il arrivé ? Mais, Dieu me pardonne, il me semble que tu t'es pommadé ! Baisse-toi un peu.

– Cochon ! ! ! »

Raskolnikov riait si fort qu'il semblait incapable de s'arrêter et son hilarité durait encore quand ils arrivèrent chez Porphyre Petrovitch. C'était ce qu'il voulait, car on pouvait entendre de l'appartement qu'ils étaient entrés en riant et continuaient de rire dans l'antichambre.

« Pas un mot ici ou je te... réduis en bouillie »,

murmura Rasoumikhine furieux, en saisissant son ami par l’épaule.

V

L’autre faisait déjà son entrée dans l’appartement. Il pénétra dans la pièce de l’air d’un homme qui se retient de toutes ses forces pour ne pas pouffer de rire. Il était suivi de Rasoumikhine rouge comme une pivoine, honteux, gauche et les traits contractés de fureur. Son visage et toute sa silhouette étaient en effet fort comiques à cet instant et justifiaient l’hilarité de son compagnon. Raskolnikov s’inclina, sans être présenté, devant le maître de la maison, debout au milieu de la pièce et qui les contemplait d’un air interrogateur, et il échangea avec lui une poignée de main ; il paraissait toujours faire un violent effort pour étouffer son envie de rire et déclina ses nom et qualité. Mais il avait à peine eu le temps de prendre l’air sérieux en marmottant quelques mots, que ses yeux tombèrent comme par hasard sur Rasoumikhine ; alors il n’y put tenir : un rire d’autant plus

bruyant qu'il avait été comprimé lui échappa. L'extraordinaire fureur que ce fou rire semblait exciter en Rasoumikhine avait ainsi, à son insu, servi les vues de son ami.

« Ah ! le démon ! » hurla-t-il, avec un violent mouvement de bras qui eut pour effet de renverser un guéridon et le verre de thé vide placé dessus ; le tout tomba avec un grand bruit.

« Mais pourquoi détériorer le mobilier, messieurs ? C'est un préjudice que vous causez à l'État », cria gaiement Porphyre Petrovitch.

Raskolnikov riait toujours, si bien qu'il en oubliait sa main dans celle de leur hôte ; mais, sachant qu'il fallait garder une juste mesure, il guettait le moment propice pour reprendre le plus naturellement possible son sérieux. Rasoumikhine, que l'accident qu'il venait de provoquer avait mis au comble de la confusion, considéra un moment, d'un air sombre, les éclats de verre, puis il cracha, se dirigea brusquement vers la croisée, le dos tourné, et se mit à regarder par la fenêtre de l'air le plus lugubre et sans rien voir. Porphyre Petrovitch riait par politesse. Mais

il attendait visiblement des explications.

Dans un coin, sur une chaise, était assis Zamiotov, qui s'était soulevé à l'apparition des visiteurs en ébauchant un sourire ; il contemplait toute cette scène d'un air d'étonnement mêlé de méfiance et Raskolnikov avec une sorte de trouble même. La présence inattendue de Zamiotov surprit désagréablement celui-ci.

« Voilà encore une chose à considérer », songea-t-il.

« Excusez-moi, je vous prie, commença-t-il en feignant la confusion... Raskolnikov...

– Mais je vous en prie, je suis charmé ; vous êtes d'ailleurs entré d'une façon si agréable... Il ne veut même plus dire bonjour, ajouta Porphyre Petrovitch, en indiquant Rasoumikhine d'un signe de tête.

– Je ne sais quelle fureur l'a pris contre moi. Je lui ai seulement trouvé en chemin une ressemblance avec Roméo et lui ai prouvé que j'avais raison de penser ainsi ; je crois bien qu'il n'y a rien eu de plus.

– Cochon ! s’écria Rasoumikhine sans se retourner.

– Il devait avoir des motifs bien sérieux pour prendre en mauvaise part une petite phrase si inoffensive, fit Porphyre en éclatant de rire.

– Dis donc toi, juge d’instruction... Ah ! le diable vous emporte tous », répliqua Rasoumikhine, et il se mit soudain à rire lui aussi. Il avait recouvré sa bonne humeur et s’approcha gaiement, comme si de rien n’était, de Porphyre Petrovitch.

« Trêve de sottises ! Vous êtes tous des imbéciles ! À notre affaire : je te présente mon ami Rodion Romanovitch Raskolnikov qui a beaucoup entendu parler de toi et désire faire ta connaissance. Il a d’ailleurs une petite affaire à traiter avec toi. Tiens, Zamiotov ! Comment te trouves-tu ici ? Vous vous connaissez donc ? Et depuis quand ? »

« Qu’est-ce encore ? » songea Raskolnikov avec inquiétude. Zamiotov parut un peu gêné.

« Nous avons fait connaissance hier, chez toi,

fit-il d’un air dégagé.

– C’est donc que la main de Dieu est partout. Figure-toi, Porphyre, qu’il m’avait instamment prié la semaine dernière de le présenter à toi, et vous vous êtes passés de moi pour lier connaissance. Où est ton tabac ? »

Porphyre Petrovitch était en tenue négligée : vêtu d’une robe de chambre, de linge très blanc et chaussé de vieilles pantoufles éculées. C’était un homme de trente-cinq ans, d’une taille au-dessus de la moyenne, assez gros et même légèrement ventru ; il était rasé et ne portait ni moustache ni favoris. Ses cheveux étaient coupés ras sur sa grosse tête ronde, à la nuque particulièrement renflée. Son visage était bouffi, rond et un peu camard, son teint d’un jaune foncé, maladif, mais on y lisait une humeur assez vive et un peu moqueuse. On aurait même pu lui trouver de la bonhomie sans les yeux qui brillaient d’une sorte de lueur bizarre, couverts par les cils presque blancs et les paupières toujours clignotantes. L’expression de ce regard jurait étrangement avec le reste de cette physionomie presque efféminée

et la faisait paraître bien plus sérieuse qu'on aurait pu s'y attendre au premier regard jeté sur cet homme.

Porphyre Petrovitch, dès qu'il apprit que Raskolnikov avait une petite affaire à traiter avec lui, l'invita à prendre place sur le divan, tandis que lui-même s'asseyait à l'autre bout, et il le fixa, en attendant qu'il lui exposât l'affaire, avec cette attention tendue et cette gravité presque exagérée qui risquent de gêner et même de troubler un homme, surtout quand il est presque un inconnu et que l'affaire qu'il expose est, de son propre avis, loin de mériter l'attention extraordinaire et solennelle qui lui est témoignée. Néanmoins, Raskolnikov le mit parfaitement au courant de l'affaire en quelques mots brefs et précis ; il resta si satisfait de lui-même, qu'il trouva le sang-froid nécessaire pour examiner assez attentivement son interlocuteur. Porphyre Petrovitch, de son côté, ne le quitta pas des yeux tant que dura leur entretien. Rasoumikhine, qui s'était assis en face d'eux, suivait passionnément le cours du récit et ses regards allaient sans cesse du juge d'instruction à son ami et vice versa, sans

égard pour les convenances.

« Idiot ! » grommela Raskolnikov.

« Vous devez faire votre déclaration à la police, répondit Porphyre Petrovitch du ton le plus officiel. Vous exposerez qu'informé de l'événement, c'est-à-dire du meurtre, vous priez, à votre tour, d'avertir le juge d'instruction chargé de cette affaire que tels et tels objets sont votre propriété et que vous désirez les dégager... ou enfin... Du reste, on vous écrira.

– Eh bien ! voilà justement... reprit Raskolnikov en feignant de son mieux la confusion, c'est qu'en ce moment je suis loin d'être en fonds... et mes moyens ne me permettent même pas de débourser cette bagatelle... Je me borne actuellement à déclarer que ces objets m'appartiennent et que lorsque j'aurai de l'argent...

– Cela ne fait rien, répondit Porphyre Petrovitch, qui sembla accueillir froidement cette explication d'ordre financier. Vous pouvez du reste m'écrire directement dans le même esprit, en m'exposant qu'instruit de telle et telle chose

vous vous déclarez propriétaire de tels objets et priez...

– Je puis écrire sur du papier ordinaire ? interrompit Raskolnikov, affectant toujours de ne s'intéresser qu'au côté pratique de la question.

– Oh ! n'importe lequel », et Porphyre Petrovitch eut tout à coup l'air franchement moqueur. Il cligna même de l'œil et sembla faire un signe d'intelligence à Raskolnikov. Peut-être, après tout, le jeune homme se trompait-il en croyant voir ce signe, car tout cela n'avait pas duré une seconde. Cependant, il devait y avoir quelque chose. Raskolnikov aurait pu jurer que l'autre lui avait adressé un clin d'œil ; le diable seul aurait pu dire quelle était son arrière-pensée.

« Il sait », se dit-il instantanément.

« Excusez-moi de vous avoir dérangé pour si peu de chose, continua-t-il un peu déconcerté. Ces objets ne valent que cinq roubles, mais ils me sont précieux en souvenir de ceux qui me les ont donnés et je vous avouerai que j'ai été fort effrayé en apprenant...

– Voilà pourquoi tu as sauté en l’air hier en m’entendant raconter à Zossimov que Porphyre interrogeait les propriétaires des objets mis en gage », s’écria Rasoumikhine avec une arrière-pensée évidente.

C’en était trop. Raskolnikov n’y put tenir et lui lança un regard flamboyant de colère. Mais il se reprit aussitôt.

« Je crois, mon vieux, que tu es en train de te payer ma tête, dit-il avec une irritation bien jouée. J’admets que j’ai l’air trop préoccupé par des choses absolument insignifiantes à tes yeux, mais ce n’est pas une raison pour me juger égoïste et avide et ces deux misérables objets peuvent avoir une grande valeur pour moi. Je t’ai déjà dit tout à l’heure que cette montre en argent, qui ne vaut pas deux sous, est le seul souvenir qui me soit resté de mon père. Tu peux te moquer de moi, mais ma mère vient d’arriver, fit-il en se tournant vers Porphyre, et si elle apprenait (et il s’adressait de nouveau à Rasoumikhine en essayant de faire trembler sa voix) que cette montre est perdue, je vous jure qu’elle en serait désespérée ! Les

femmes, vous savez...

– Mais pas du tout. Ce n'est pas ainsi que je l'entendais. Bien au contraire », protestait Rasoumikhine désolé.

« Est-ce bien assez naturel ? N'ai-je pas exagéré ? pensait Raskolnikov tout tremblant. Pourquoi ai-je dit : Les femmes, vous savez... »

« Votre mère est venue vous voir ? demanda Porphyre Petrovitch.

– Oui.

– Quand est-elle donc arrivée ?

– Hier soir. »

Porphyre se tut ; il paraissait réfléchir.

« Vos objets ne pouvaient en aucun cas être perdus, continua-t-il d'un ton tranquille et froid. Il y a longtemps que j'attendais votre visite. »

En achevant ces mots, il se tourna comme si de rien n'était vers Rasoumikhine qui secouait impitoyablement sur le tapis les cendres de sa cigarette, et lui tendit un cendrier. Raskolnikov avait tressailli, mais Porphyre, qui semblait

toujours préoccupé de la cigarette de Rasoumikhine, ne parut pas s'en apercevoir.

« Quoi ? Tu l'attendais ? Mais tu savais donc que *lui* aussi avait engagé des objets ? » cria Rasoumikhine.

Porphyre Petrovitch ne lui répondit pas et s'adressa directement à Raskolnikov :

« Vos deux objets, la montre et la bague, se trouvaient chez *elle* enveloppés dans un seul papier qui portait votre nom écrit lisiblement au crayon, ainsi que la date du jour où elle avait reçu ces objets...

– Quelle mémoire vous avez ! » fit Raskolnikov, avec un rire contraint. Il s'efforçait surtout de le fixer tranquillement dans les yeux, mais il ne put s'empêcher d'ajouter :

« J'ai fait cette observation, parce que je pense que les propriétaires d'objets devaient être nombreux... et que vous deviez, me semble-t-il, avoir de la peine à vous les rappeler tous... Je vois qu'au contraire, vous n'en oubliez pas un... et... et... »

« Faible, stupide : qu’avais-je besoin d’ajouter cela ? »

« Mais presque tous se sont déjà fait connaître ; vous étiez le seul qui manquiez, fit Porphyre, avec une nuance imperceptible de raillerie.

– Je ne me portais pas très bien.

– Je l’ai appris, oui. J’ai même appris que vous sembliez bouleversé par quelque chose. Même, en ce moment, vous paraissez encore pâle...

– Pas du tout... au contraire. Je me porte admirablement », trancha Raskolnikov, d’un ton changé, tout à coup brutal et furieux. Il sentait bouillonner en lui une colère qu’il ne pouvait plus maîtriser.

« La fureur me fera lâcher quelque sottise, songea-t-il ; et pourquoi me torturent-ils ? »

« Il ne se portait pas très bien ! s’écria Rasoumikhine. Il en a de ces mots ! mais jusqu’à hier il avait presque constamment le délire... Non, mais le croiras-tu, Porphyre ? Il tient à peine sur

ses jambes. Eh bien, hier, il a profité du moment où Zossimov et moi nous le quittions une minute pour s'habiller, s'enfuir en catimini, et aller traîner Dieu sait où jusqu'à minuit, et cela en proie au délire. Peux-tu imaginer cela ? Un cas extraordinaire, je t'assure !

– *En proie au délire*, vraiment ? Voyez-vous ça, dit Porphyre en hochant la tête d'un air efféminé.

– Eh ! c'est absurde ; n'en croyez pas un mot ! Du reste, je n'ai pas besoin de vous le dire, vous ne le croyez pas non plus », laissa échapper Raskolnikov, emporté par la colère.

Mais Porphyre Petrovitch ne parut pas entendre ces paroles étranges.

« Comment serais-tu sorti, si tu n'avais pas eu le délire ? fit Rasoumikhine, en s'échauffant à son tour. Pourquoi es-tu sorti ? avec quelle intention ?... Et pourquoi en cachette ? Non, mais avoue que tu ne pouvais pas avoir ta raison. Maintenant que tout danger est écarté, je puis te le dire franchement.

– Ils m’avaient terriblement ennuyé hier, fit Raskolnikov en s’adressant à Porphyre, un sourire de défi, insolent et railleur, aux lèvres. Je me suis donc échappé pour aller louer un logement où ils ne puissent me découvrir et j’ai emporté une belle somme d’argent. Voilà M. Zamiotov qui a pu voir cet argent. Dites donc, monsieur Zamiotov, tranchez notre différend et dites : avais-je le délire ou étais-je dans mon bon sens ? »

Il était prêt, semblait-il, à étrangler Zamiotov à cet instant, tant son mutisme et ses regards équivoques l’irritaient.

« Il me semble que vous parliez d’une façon fort raisonnable, oui, et avisée dirais-je, oui... mais vous paraissiez trop irritable, déclara sèchement Zamiotov.

– Et aujourd’hui, Nicodème Fomitch m’a raconté, intervint Porphyre Petrovitch, qu’il vous avait rencontré hier à une heure fort avancée dans le logement d’un fonctionnaire qui venait d’être écrasé par des chevaux.

– Oui, justement, prenons ce fonctionnaire,

reprit vivement Rasoumikhine. Enfin, ne t'es-tu pas conduit comme un fou chez lui ? Tu as donné ton dernier argent à la veuve pour les funérailles. J'admets que tu sois venu à son secours ; tu pouvais lui donner quinze, mettons vingt roubles et garder au moins cinq roubles pour toi ; mais non, tu lâches tous les vingt-cinq roubles d'un coup.

– Mais peut-être ai-je trouvé un trésor quelque part, qu'en sais-tu ? Et ai-je voulu faire une largesse ? Voilà M. Zamiotov : lui sait que j'en ai trouvé un... Excusez-nous de vous ennuyer depuis une demi-heure avec un bavardage aussi oiseux, continua-t-il en s'adressant à Porphyre ; ses lèvres frémissaient. Vous en êtes excédé, n'est-ce pas ?

– Que dites-vous ? Au contraire, bien au contraire. Vous ne savez pas combien vous m'intéressez. Je vous trouve si curieux à voir et à entendre... et je suis, je vous l'avoue, enchanté que vous vous soyez enfin décidé à venir.

– Donne-nous du thé, au moins ; j'ai la gorge sèche ! s'écria Rasoumikhine.

– Excellente idée. Peut-être ces messieurs voudront-ils te tenir compagnie... Ne veux-tu pas quelque chose de plus substantiel avant le thé ?

– File ! »

Porphyre Petrovitch alla commander le thé.

Toutes sortes de pensées tourbillonnaient dans le cerveau de Raskolnikov. Il était fort irrité.

« L’essentiel est qu’ils ne se donnent même pas la peine de feindre et ils n’y vont pas par quatre chemins avec moi. Pourquoi, puisque tu ne me connais pas, t’es-tu entretenu de moi avec Nicodème Fomitch ? C’est donc qu’ils ne cachent plus qu’ils sont à mes trousses comme une meute de chiens. Ils me crachent ouvertement en pleine figure, se disait-il en tremblant de rage. Mais allez-y donc carrément et ne jouez pas avec moi comme le chat avec la souris. Ce n’est pas poli, Porphyre Petrovitch, et je puis ne pas le permettre, oui... je me lèverai et vous jetterai à tous la vérité en pleine figure... et vous verrez comme je vous méprise. » Il respira avec effort. « Mais quoi, si je me trompe, si tout cela n’est qu’un mirage ; si je me trompe du tout au tout, si

j'ai mal interprété les choses dans mon ignorance ; si je suis incapable de soutenir mon vilain rôle ? Peut-être n'avaient-ils aucune intention cachée ? Ils ne disent rien que d'ordinaire, mais on sent derrière chacune de leurs paroles... On peut toujours s'exprimer ainsi, mais ils doivent cacher des sous-entendus. Pourquoi Porphyre a-t-il simplement dit « chez elle » ? Et pourquoi Zamiotov a-t-il ajouté que j'ai parlé d'une façon fort *avisée ?* Et pourquoi ce ton qu'ils emploient ? Oui, ce ton. Rasoumikhine a pourtant assisté à la scène ; pourquoi tout cela ne l'a-t-il pas frappé ? Ce nigaud ne s'aperçoit jamais de rien. La fièvre me reprend ! Porphyre a-t-il cligné de l'œil tantôt à mon adresse ou non ? C'est sans doute absurde ; pourquoi aurait-il cligné de l'œil ? Ils veulent peut-être m'énerver ou me narguer ? Tout cela est de la fantasmagorie ou bien *ils savent*... Zamiotov même est insolent. L'est-il ? Il aura fait ses réflexions pendant la nuit. Je pressentais qu'il en serait ainsi. Il est ici comme chez lui et cependant il y vient pour la première fois. Porphyre ne le traite pas en étranger puisqu'il lui tourne le dos. Ils sont

d'accord, d'accord à cause de moi. Ils ont dû parler de moi avant notre arrivée. Savent-ils quelque chose au sujet de ma visite à l'appartement ? Ah ! être fixé au plus vite ! Quand j'ai dit que j'étais sorti pour chercher un appartement, Porphyre n'a pas relevé la chose... J'ai adroitement glissé cela... cela peut servir : on dira une crise de délire... Ha ! ha ! ha !

« Il est au courant de mes moindres faits et gestes pendant la soirée d'hier, mais il ignorait l'arrivée de ma mère... Et cette sorcière qui avait noté la date au crayon ! Vous vous trompez, je ne me laisserai pas faire ; ce ne sont pas des faits que vous avez, mais de vagues conjectures. Donnez-nous des faits ! Et la question de l'appartement n'est pas un fait non plus, mais un effet du délire, ah ! je sais comment leur parler... Sont-ils au courant de ma visite à l'appartement ? Je ne partirai pas avant d'être fixé là-dessus. Pourquoi suis-je venu ? Mais voilà que je me fâche ; ça c'est un fait. Que je suis donc devenu irritable ! ou peut-être cela vaut-il mieux ? Je reste dans mon rôle de malade... Il va me harceler, essayer de me déconcerter. Pourquoi

suis-je venu ? »

Toutes ces pensées traversaient son esprit avec la rapidité de l'éclair.

Porphyre Petrovitch revint au bout d'un instant. Il paraissait de meilleure humeur.

« J'ai encore mal aux cheveux depuis ta fête d'hier, mon ami, et je ne me sens pas dans mon assiette, fit-il gaiement à Rasoumikhine et sur un ton tout différent de celui qu'il avait pris tout à l'heure.

– La soirée a été intéressante ? Je vous ai abandonnés au plus beau moment. À qui est restée la victoire ?

– À personne, naturellement. On en est finalement venu à ergoter sur les vieux thèmes éternels.

– Imagine-toi, Rodia, que l'on en était arrivé à discuter cette question : Le crime existe-t-il ou non ? Et ce qu'ils ont pu débiter de sottises !

– Que vois-tu là d'extraordinaire ? C'est une simple question de sociologie, répondit distraitement Raskolnikov.

– La question n’était pas formulée ainsi, fit observer Porphyre.

– Oui, c’est vrai, pas tout à fait, admit Rasoumikhine en s’emportant selon son habitude. Vois-tu, Rodion, tu dois nous écouter et nous donner ton opinion. J’y tiens. Je faisais tout ce que je pouvais, moi, hier, et je t’attendais ; je leur avais parlé de toi et j’avais promis ta visite... Les socialistes ont commencé par exposer leur théorie. Elle est connue : le crime est une protestation contre une organisation sociale anormale ; voilà tout et rien de plus et ils n’admettent aucune autre raison, pas une...

– En voilà une erreur ! » cria Porphyre Petrovitch. Il s’animait peu à peu et riait en regardant Rasoumikhine dont l’emballement ne faisait que croître.

« Ils n’admettent pas une autre cause, l’interrompit Rasoumikhine avec feu. Je ne me trompe pas ; je te montrerai leurs livres ; je te montrerai qu’ils disent : « tel individu a été perdu par son milieu » et c’est tout ; c’est leur phrase favorite. D’où la conclusion que si la société était

organisée de façon normale, il n'y aurait plus de crimes car on n'aurait plus à protester et tous les hommes deviendraient des « justes ». Ils ne prennent pas en considération la nature ; ils la suppriment ; elle n'existe pas pour eux. Ils ne voient pas une humanité qui se développe par une progression historique et *vivante* et produit enfin une société normale, mais un système social sorti d'une tête de mathématicien et qui doit organiser, en un clin d'œil, la société, la rendre juste et parfaite avant tout processus historique ; d'où leur haine instinctive pour l'histoire. Ils disent : « C'est un ramassis d'horreurs et d'absurdités » et tout s'explique immanquablement par l'absurdité ; d'où également leur haine de ce processus *vivant* qu'est l'existence ; pas besoin *d'âme vivante*, car l'âme vivante a ses exigences, elle n'obéit pas aveuglément à la mécanique, une âme vivante est méfiante, elle est rétrograde et celle qu'ils veulent peut puer la charogne, être faite de caoutchouc, en revanche elle est morte, dénuée de volonté ; c'est un esclave qui n'ira jamais se révolter et il en résulte que tout leur système est établi sur une superposition de

briques : par la manière de disposer les corridors et les pièces d'un phalanstère ! Ce phalanstère, il est prêt, mais c'est la nature humaine qui ne l'est point ; elle veut encore vivre, traverser tout le processus de la vie avant de s'en aller au cimetière. La logique ne suffit pas à permettre ce saut par-dessus la nature. La logique ne prévoit que trois cas quand il y en a un million. Ce million, le supprimer et ramener tout à l'unique question du confort ! Voilà la solution la plus facile du problème. Une solution d'une clarté séduisante et qui rend toute réflexion inutile, voilà l'essentiel. Tout le mystère de la vie tient dans deux feuilles d'impression...

– Le voilà qui s'emporte, et trompette ! Il faudrait le lier, faisait Porphyre en riant. Imaginez-vous, continua-t-il en se tournant vers Raskolnikov, que c'était la même musique hier soir, dans une seule pièce et à six voix, et il nous avait préalablement abreuvés de punch. Vous figurez-vous ce que c'était ? Non, mon ami, tu te trompes, le milieu joue un grand rôle dans la criminalité et je te le prouverai.

– Je le sais bien, mais dis-moi : par exemple, un homme de quarante ans a déshonoré une fillette de dix ans. Est-ce son milieu qui l'y a poussé ?

– À proprement parler, oui, on peut dire que c'est le milieu, répondit Porphyre d'un ton extrêmement important. Ce crime peut fort bien, mais fort bien, être expliqué par une influence exercée par le milieu. »

Rasoumikhine fut sur le point d'entrer en fureur.

« Allons, veux-tu que je te *prouve*, hurla-t-il, que tes cils blancs sont dus à ce seul fait que le clocher d'Ivan-le-Grand[1] a trente-cinq toises de haut ? Je te le prouverai progressivement d'une façon claire, précise, et même avec une certaine nuance de libéralisme. Je m'y engage. Allons,

---

[1] *Le clocher d'Ivan-le-Grand :* Clocher du Kremlin, énorme tour de 82 mètres de haut, achevée sous Boris Godounov, surmontée d'une croix dorée de 15 mètres de haut que les Français emportèrent en 1812, la croyant en or (elle fut remplacée depuis). On a du sommet de cette tour une très belle vue sur Moscou.

veux-tu parler ?

– Oui, voyons comment il prouvera cela.

– Il est toujours à faire des singeries, celui-là, s’écria Rasoumikhine, en bondissant avec un geste découragé. Est-ce bien la peine de causer avec toi ? Il fait tout cela exprès. Tu ne le connais pas encore, Rodion. Et hier il n’a été de leur avis que pour se payer leur tête à tous. Ce qu’il a pu bien dire en cette soirée, Seigneur ! Et eux qui se réjouissaient de l’avoir pour eux !... Il est capable de jouer le jeu pendant deux semaines entières. L’année dernière, il s’est mis à nous assurer, je ne sais pourquoi, qu’il allait entrer dans les ordres : et il a continué à l’affirmer pendant deux mois. Dernièrement, il a imaginé de prétendre qu’il se mariait, que tout était déjà prêt pour la noce. Il se fit même faire un nouveau costume. Nous commencions à y croire, à le féliciter. Il n’y avait ni fiancée, ni rien du tout, une invention !

– Voilà où tu te trompes. J’avais fait faire mon costume avant tout. C’est d’ailleurs ce qui m’a donné l’idée de vous jouer le tour.

– Vous êtes vraiment si comédien que cela ?

demanda négligemment Raskolnikov.

– Vous ne l'auriez pas pensé ? Attendez, je vous ferai marcher vous aussi, ha ! ha ! ha ! Non, voyez-vous, je vais vous dire la vérité. À propos de toutes ces histoires de crimes, de milieu, de fillettes, je me rappelle un article de vous qui m'a d'ailleurs toujours intéressé. Il était intitulé « Le Crime » je crois bien, ou, enfin... j'en ai oublié le titre. J'ai eu le plaisir de le lire il y a deux mois dans *La Parole Périodique.*

– Mon article ? Dans *La Parole Périodique ?* demanda Raskolnikov d'un air étonné. J'ai écrit, en effet, il y a six mois, à l'époque où j'ai quitté l'Université, un article au sujet d'un livre qui venait de paraître, mais je l'ai porté alors à *La Parole Hebdomadaire* et non à *La Parole Périodique*.

– Et c'est celle-ci qui l'a publié.

– *La Parole Hebdomadaire* a cessé de paraître sur ces entrefaites ; voilà pourquoi mon article n'y a point été publié...

– C'est vrai, mais, cessant de paraître, *La*

Parole Hebdomadaire s’est fondue avec *La Parole Périodique.* Voilà pourquoi votre article a paru dans cette dernière. Vous l’ignoriez ? »

Raskolnikov n’en savait rien en effet.

« Mais voyons, vous pouvez vous faire payer cet article. Quel drôle de caractère vous avez ! Vous vivez si isolé que des choses qui vous intéressent directement ne vous parviennent pas même. C’est un fait.

– Bravo, Rodka ! Moi non plus, je ne le savais pas, cria Rasoumikhine. J’irai aujourd’hui même réclamer le numéro au cabinet de lecture ; deux mois, dis-tu ? Et quelle date ? N’importe, je trouverai. C’est épatant, et il n’en dit rien.

– Et vous, comment avez-vous appris que l’article était de moi ? Ce n’était signé que d’une lettre.

– Oh ! par hasard, tout dernièrement, par le rédacteur en chef. Je le connais... Cela m’a beaucoup intéressé.

– J’examinais, je m’en souviens, l’état psychologique du criminel pendant qu’il

perpétrait son crime.

– Oui, et vous vous appliquiez à démontrer que le coupable, au moment où il accomplit cet acte criminel, est toujours un malade. C'est une thèse très, très originale, mais ce n'est à vrai dire pas cette partie de votre article qui m'a particulièrement intéressé, mais certaine pensée glissée vers la fin. Vous vous êtes malheureusement contenté de l'indiquer de façon sommaire et vague... Bref, vous insinuez, à un moment donné, si vous vous en souvenez, qu'il existe des êtres qui peuvent... ou plutôt, il ne s'agit pas de pouvoir, mais ont pleinement le droit de commettre toutes sortes d'actions criminelles et pour lesquels la loi n'est point faite. »

Raskolnikov sourit à cette perfide interprétation de sa pensée.

« Comment ? Quoi ? Le droit au crime ? Mais pas sous l'influence irrésistible du milieu ? demanda Rasoumikhine avec une sorte d'effroi.

– Non, non, il ne s'agit pas de cela, répondit Porphyre. Dans l'article en question, tous les

hommes sont divisés en êtres « ordinaires » et « extraordinaires ». Les hommes ordinaires doivent vivre dans l'obéissance et n'ont pas le droit de transgresser la loi, attendu qu'ils sont ordinaires. Les individus extraordinaires, eux, ont le droit de commettre tous les crimes et de violer toutes les lois pour cette raison qu'ils sont extraordinaires ! C'est bien ce que vous dites, si je ne me trompe ?

– Mais comment ? Il est impossible qu'il ait dit cela », marmotta Rasoumikhine.

Raskolnikov se reprit à sourire. Il avait immédiatement compris de quoi il retournait et ce qu'on voulait lui faire dire ; il se rappelait bien son article et accepta de relever le défi qui lui était lancé.

« Ce n'est pas tout à fait ainsi que je me suis exprimé, commença-t-il d'un ton simple et modeste. Je vous avoue d'ailleurs que vous avez reproduit à peu de chose près ma pensée ; vous l'avez même, si vous y tenez, reproduite fort exactement (il semblait éprouver un certain plaisir à l'admettre). La seule différence est que

je n’insinue pas, comme vous me le faites dire, que les hommes extraordinaires sont tenus de commettre toutes sortes de crimes. Il me semble qu’un article écrit dans ce sens n’aurait jamais été publié. J’ai seulement insinué que l’homme « extraordinaire » a le droit, pas le droit légal, naturellement, mais le droit moral de permettre à sa conscience de franchir... certains obstacles et cela seulement dans le cas où l’exige la réalisation de son idée (bienfaisante peut-être pour l’humanité tout entière). Vous prétendez que mon article manque de clarté. Je suis prêt à vous l’expliquer de mon mieux. Je ne me trompe peut-être pas en supposant que tel est votre désir. Eh bien, soit ! D’après moi, si les découvertes de Kepler et de Newton n’avaient pu, par suite de certaines circonstances, parvenir à l’humanité que moyennant le sacrifice d’une, de cent vies humaines ou même davantage, capables de leur faire obstacle, Newton aurait eu le droit, et bien plus le devoir, de les *supprimer* afin de permettre la diffusion de ses découvertes dans le monde entier. Il n’en résulte pas le moins du monde que Newton avait le droit d’assassiner n’importe qui à

son gré ou de commettre tous les jours des vols au marché. Dans le reste de mon article, j'insiste, si je m'en souviens bien, sur cette idée que tous les législateurs et les guides de l'humanité, à commencer par les plus anciens, pour continuer par les Lycurgue, les Solon, les Mahomet, les Napoléon, etc., tous, jusqu'aux derniers, ont été des criminels, car, en promulguant de nouvelles lois, ils violaient, par cela même, les anciennes qui avaient été jusque-là fidèlement observées par la société et transmises de génération en génération, et parce qu'ils n'avaient point reculé devant les effusions de sang (de sang innocent et parfois héroïquement versé pour défendre les anciennes lois) pour peu qu'ils en aient eu besoin.

« Il est même à remarquer que la plupart de ces bienfaiteurs et de ces guides de l'humanité ont fait couler des torrents de sang. J'en conclus, en un mot, que tous, non seulement les grands hommes, mais ceux qui s'élèvent tant soit peu au-dessus du niveau moyen et sont capables de prononcer quelques paroles neuves, sont de par leur nature même et nécessairement des criminels, à un degré variable naturellement. Sans

cela, il leur serait difficile de sortir de l'ornière commune. Or, ils ne peuvent se résoudre à y demeurer, encore une fois de par leur nature même, et je trouve qu'ils ne doivent point le faire. Bref, vous voyez bien que je n'ai avancé jusqu'ici rien de particulièrement neuf. Ces pensées ont déjà été écrites et lues mille fois. Quant à ma division des individus en ordinaires et extraordinaires, j'admets qu'elle est un peu arbitraire, mais je ne m'obstine pas à défendre la précision des chiffres que j'avance. Je crois seulement que le fond de ma pensée est juste. Elle consiste à affirmer que les hommes peuvent être divisés *en général*, selon l'ordre de la nature même, en deux catégories : l'une inférieure (individus ordinaires) ou encore le troupeau dont la seule fonction consiste à reproduire des êtres semblables à eux, et les autres, les vrais hommes, qui jouissent du don de faire résonner dans leur milieu des *mots nouveaux*. Les subdivisions sont naturellement infinies, mais les traits caractéristiques des deux catégories me semblent assez nets : la première, c'est-à-dire le troupeau, est composée d'hommes conservateurs, sages,

qui vivent dans l'obéissance, une obéissance qui leur est chère. Et je trouve qu'ils sont tenus d'obéir, car c'est là leur rôle dans la vie et il ne présente rien d'humiliant pour eux. Dans la seconde, tous transgressent la loi ; ce sont des destructeurs ou du moins des êtres qui tentent de détruire suivant leurs moyens.

« Les crimes commis par eux sont naturellement relatifs et variables. Dans la plupart des cas, ces hommes réclament, avec des formules diverses, la destruction de l'ordre établi au profit d'un monde meilleur. Mais, s'il le faut, pour faire triompher leurs idées, ils passent sur des cadavres, sur des mares de sang ; ils peuvent, selon moi, se le permettre en conscience ; tout dépend de l'idée et de son importance, remarquez-le bien. Ce n'est que dans ce sens que je parle dans mon article de leur droit à commettre des crimes. (Notre point de départ a été, si vous vous en souvenez, une question juridique.) Il n'y a d'ailleurs pas lieu de s'inquiéter sérieusement. La masse ne leur reconnaît jamais ce droit ; elle les décapite, les pend (plus ou moins) et remplit ainsi, de la façon

la plus rationnelle, son rôle conservateur, jusqu'au jour où cette même masse, dans ses générations suivantes, érige des statues aux suppliciés et leur voue un culte (plus ou moins). La première catégorie est maîtresse du présent, la seconde de l'avenir. La première conserve le monde et c'est grâce à elle que l'humanité se multiplie ; la seconde meut l'univers et le conduit à son but. Toutes les deux ont également leur raison d'être. Enfin, tous ont, pour moi, des droits égaux et *vive donc la guerre éternelle*[1], jusqu'à la Nouvelle Jérusalem, bien entendu.

– Vous y croyez donc à la Nouvelle Jérusalem ?

– J'y crois », répondit fermement Raskolnikov. Il prononça ces mots comme il l'avait fait pour sa longue tirade, les yeux fixés sur un point du tapis.

« Et vous croyez en Dieu aussi ? Excusez-moi d'être si indiscret.

– J'y crois, répondit encore Raskolnikov, en

---

[1] En français dans le texte.

levant les yeux sur Porphyre.

– Et à la résurrection de Lazare ?

– O-oui ; pourquoi me posez-vous ces questions ?

– Vous y croyez littéralement ?

– Littéralement.

– Tiens, tiens... Cela n’a aucune importance, la chose m’intéressait. Excusez-moi, mais permettez, je reviens à notre sujet. Il arrive qu’on ne les exécute pas ; il y en a au contraire...

– Qui triomphent de leur vivant ? Oui, cela arrive à quelques-uns et alors...

– Ce sont eux qui se mettent à exécuter ?

– S’il le faut et c’est ce qui se rencontre le plus souvent ; votre remarque est très fine, vous savez !

– Je vous remercie bien, mais, dites-moi, comment distinguer ces hommes extraordinaires des autres ? Présentent-ils des signes particuliers à leur naissance ? Je suis d’avis qu’il faut observer la plus rigoureuse exactitude sur ce

sujet-là et arriver à atteindre une grande précision formelle. Excusez mon inquiétude fort naturelle d'homme pratique et bien pensant, mais ne pourraient-ils, par exemple, porter un vêtement particulier, un emblème quelconque ?... Car enfin, convenez que, s'il se produit une erreur et qu'un individu appartenant à une catégorie s'imagine faire partie de l'autre et se mette à détruire tous les obstacles, suivant votre si heureuse expression, alors...

– Oh ! cela arrive fort souvent. Cette remarque dépasse peut-être la précédente en finesse...

– Je vous remercie...

– Il n'y a pas de quoi. Mais considérez que l'erreur n'est possible qu'en ce qui concerne la première catégorie, c'est-à-dire celle des hommes ordinaires (comme je les ai appelés, peut-être bien à tort). Malgré leur tendance innée à l'obéissance, beaucoup d'entre eux, grâce à un naturel folâtre qu'on rencontre même parmi les vaches, se prennent pour des hommes d'avant-garde, des destructeurs appelés à faire entendre la parole nouvelle, et cela fort sincèrement. En fait,

ils ne distinguent pas les *vrais* novateurs et souvent ils les méprisent comme des esprits arriérés et bas. Mais il me semble qu'il ne peut y avoir là de danger sérieux et vous n'avez pas à vous inquiéter, car ils ne vont jamais bien loin. Tout au plus pourrait-on les fouetter parfois pour les punir de leur égarement et les remettre à leur place. Il n'est même pas besoin de déranger un bourreau pour cela, car ils se chargent eux-mêmes de se donner la discipline, étant gens d'une haute moralité ; tantôt ils se rendent ce service l'un à l'autre, tantôt ils se flagellent de leurs propres mains. Ils s'infligent des pénitences publiques, ce qui ne laisse pas d'être beau et édifiant ; bref, vous n'avez pas à vous inquiéter... c'est la règle générale.

– Allons, vous m'avez rassuré, tout au moins de ce côté. Mais il y a encore une chose qui me tracasse ; dites-moi, je vous prie, y en a-t-il beaucoup de ces hommes qui aient le droit d'égorger les autres, de ces individus extraordinaires en un mot ? Sans doute, je suis prêt à m'incliner devant eux, mais enfin, avouez qu'on puisse frissonner à l'idée qu'ils pourraient

être nombreux ?

– Oh ! ne vous inquiétez pas de cela non plus, continua Raskolnikov sur le même ton. En général, il naît infiniment, et même singulièrement peu d'hommes aptes à trouver une idée nouvelle ou même à dire quoi que ce soit de *neuf*. Une chose est certaine, c'est que la répartition des individus dans les catégories et subdivisions de l'espèce humaine doit être strictement déterminée par quelque loi de la nature. Cette loi nous est, bien entendu, cachée encore à l'heure qu'il est, mais je crois qu'elle existe et pourra nous être révélée un jour. L'énorme masse des individus, du troupeau comme nous disions, ne vit sur terre que pour mettre finalement au monde, à la suite de longs efforts et de mystérieux croisements de peuples et de races, un homme qui, entre mille, possède quelque indépendance, et un sur dix mille, sur cent mille, à mesure que le degré d'indépendance s'élève (mes chiffres sont approximatifs). On compte un homme de génie sur des millions, et des milliers de millions d'hommes passent sur terre avant de fournir une de ces intelligences qui

changent la face du monde. En un mot, je ne suis pas allé me pencher sur la cornue où tout cela s'opère. Mais cette loi déterminée existe, elle doit exister, il ne s'agit point de hasard ici.

– Mais, enfin, plaisantez-vous tous les deux ? s'écria Rasoumikhine. Vous moquez-vous l'un de l'autre ? Ils sont là à se mystifier mutuellement. Tu ne parles pas sérieusement, Rodia ? »

Raskolnikov ne répondit rien. Il leva vers lui son pâle et triste visage et, à voir la physionomie mélancolique de son ami, Rasoumikhine jugea étrange le ton caustique, grossier et *provocant* qu'avait pris Porphyre.

« Eh bien, mon cher, si tout cela est sérieux... Tu as raison de dire qu'il n'y a là rien de neuf, que toutes ces idées ressemblent à celles que nous avons pu entendre énoncer bien des fois, mais ce que je trouve de vraiment *original* dans tout cela et ce qui me paraît t'appartenir en propre, à mon grand chagrin, c'est ce droit moral de verser le sang que tu entends accorder en *toute conscience* et que tu excuses même avec tant de fanatisme... Il me semble que c'est là l'idée principale de ton

article : l’autorisation *morale* de tuer, et elle m’apparaît plus terrible que ne le serait une autorisation officielle et légale.

– Tout à fait juste ; elle l’est en effet, fit observer Porphyre.

– Non, tu as dû te laisser entraîner et dépasser ta pensée. C’est une erreur... Je lirai ton article. Tu t’es laissé entraîner... Tu ne peux pas penser cela... Je lirai...

– Il n’y a rien de tout cela dans mon article. Je n’ai fait qu’y effleurer la question, dit Raskolnikov.

– Oui, voilà, oui, fit Porphyre qui ne pouvait tenir en place. Je comprends maintenant à peu près comment vous envisagez le crime, mais... excusez-moi de vous importuner (j’ai honte de vous ennuyer ainsi). Voyez-vous... vous m’avez rassuré tantôt au sujet des cas trompeurs, de ces cas de confusion entre les deux catégories, mais... je me sens repris d’inquiétude en songeant au côté pratique de la question. Si un homme, un adolescent quelconque, s’imagine être un Lycurgue par exemple, ou un Mahomet... – futur,

en puissance, cela va sans dire, – et se met à détruire tous les obstacles qu'il rencontre... J'entreprends, dira-t-il, une longue campagne, et pour cette campagne il faut de l'argent. Là-dessus, il s'arrange pour se procurer des ressources... vous me comprenez ? »

Zamiotov, à ces mots, pouffa dans son coin, mais Raskolnikov ne leva même pas les yeux.

« Je dois admettre, répondit-il tranquillement, que ces cas doivent se présenter en effet. Les vaniteux imbéciles peuvent tomber dans ce piège, les jeunes gens surtout s'y laissent prendre.

– Vous voyez bien... Comment faire alors ?

– Eh bien quoi, reprit Raskolnikov en ricanant, je n'y suis pour rien. La chose existe et existera toujours... Voilà lui (il indiqua Rasoumikhine d'un signe), il prétendait tout à l'heure que j'autorise le meurtre. Qu'importe ? La société est trop bien protégée par la déportation, les prisons, les bagnes, les juges, pour avoir à s'inquiéter. On n'a qu'à chercher le voleur...

– Et si on le trouve ?

– Tant pis pour lui.

– Vous êtes logique au moins. Bon, mais que lui dira sa conscience ?

– Pourquoi vous en inquiétez-vous ?

– C'est une question qui touche nos sentiments humains.

– À celui qui en a une de souffrir en reconnaissant son erreur. C'est son châtiment, indépendamment du bagne.

– Ainsi, demanda Rasoumikhine tout rembruni, ces hommes de génie, ceux qui ont le droit de tuer, ils ne doivent ressentir aucune souffrance pour avoir versé le sang humain ?

– Pourquoi employer ce mot *doivent ?* Il ne s'agit ni de permettre, ni de défendre. Ils n'ont qu'à souffrir si leur victime leur inspire de la pitié... La souffrance, la douleur sont inséparables d'une haute intelligence, d'un grand cœur. Les vrais grands hommes doivent, me semble-t-il, éprouver une immense tristesse sur terre », ajouta-t-il d'un air pensif qui contrastait avec le ton de la conversation.

Il leva les yeux et regarda les assistants d'un air rêveur, puis il sourit et prit sa casquette. Il était trop calme en comparaison de l'attitude qu'il avait en entrant tantôt, et il le sentait. Tous se levèrent.

« Eh bien, vous pouvez m'injurier, vous fâcher, si vous le voulez, mais c'est plus fort que moi, conclut Porphyre Petrovitch, permettez-moi de vous poser encore une question (décidément j'abuse !). Je voudrais vous faire part d'une petite idée qui m'est venue et que je crains d'oublier...

– Bon, dites-la, votre petite idée, fit Raskolnikov, debout, pâle et sérieux en face du juge d'instruction.

– Eh bien ! voilà, je ne sais comment m'expliquer... C'est une idée si bizarre... psychologique, oui... En composant votre article, il est impossible, hé ! hé ! que vous ne vous soyez pas considéré vous-même, au moins en partie, comme un de ces hommes extraordinaires et destinés à prononcer des « paroles neuves » dans le sens où vous l'entendez... N'est-ce pas ?

– C'est très possible », répondit

dédaigneusement Raskolnikov. Rasoumikhine fit un mouvement.

« Et, s’il en est ainsi, pourriez-vous jamais vous décider, pour sortir d’embarras matériels, ou pour rendre service à l’humanité tout entière, à franchir le pas... c’est-à-dire à tuer, par exemple, et à voler ?... »

Et il cligna de l’œil gauche, avec un rire silencieux, tout à fait comme tantôt.

« Si je m’étais décidé à le franchir, je n’irais sûrement pas vous le dire ! répondit Raskolnikov d’un air de défi hautain.

– Non, ma question n’était dictée que par une curiosité purement littéraire ; je ne vous l’ai posée qu’à seule fin de mieux pénétrer le sens de votre article. »

« Quel piège grossier ! La malice est cousue de fil blanc », songea Raskolnikov écœuré.

« Permettez-moi de vous faire remarquer, continua-t-il sèchement, que je ne me suis jamais cru un Mahomet ou un Napoléon... ni aucun personnage de ce genre et je ne puis par

conséquent vous renseigner sur ce que je ferais si cela était...

– Allons donc ! Qui ne se croit à présent un Napoléon, chez nous, en Russie ? » fit tout à coup Porphyre, sur un ton terriblement familier.

Cette fois, l’accent même qu’il avait pris pour prononcer ces paroles était particulièrement explicite.

« Ne serait-ce pas un futur Napoléon qui aurait tué la semaine dernière, à coups de hache, notre Alena Ivanovna ? » lâcha tout à coup Zamiotov de son coin.

Raskolnikov fixait Porphyre d’un regard immobile et ferme ; il ne disait rien. Rasoumikhine s’était renfrogné. Il semblait, depuis un moment, se douter de certaines choses... et promena autour de lui un regard furieux. Il y eut une minute de morne silence. Raskolnikov se prépara à s’en aller.

« Vous partez déjà ? dit gracieusement Porphyre, en tendant la main au jeune homme avec une extrême amabilité. J’ai été très heureux

de faire votre connaissance. Quant à votre requête, soyez sans crainte. Écrivez dans le sens que je vous ai indiqué. Au reste, vous feriez mieux de passer me voir au commissariat un de ces jours, demain par exemple. J'y serai sans faute à onze heures. Nous arrangerons tout et nous causerons. Comme vous êtes un des derniers qui soyez allé *là-bas*, vous pourrez peut-être nous donner une indication, ajouta-t-il d'un air bonhomme.

– Vous voulez m'interroger dans les règles ? demanda brutalement Raskolnikov.

– Non, pourquoi ? Il ne s'agit pas de cela pour le moment. Vous m'avez mal compris. Voyez-vous, je profite de toutes les occasions et j'ai déjà causé avec tous ceux qui avaient mis des objets en gage... Ils m'ont donné quelques renseignements, et vous, en tant que dernier... Ah ! à propos, cria-t-il avec une joie subite, heureusement que j'y pense ; j'allais encore l'oublier (ce disant il se tournait vers Rasoumikhine). Tu m'as rebattu l'autre jour les oreilles avec ce Nikolachka. Eh bien, je suis moi-

même parfaitement certain et convaincu que le gars est innocent, continua-t-il, en s'adressant de nouveau à Raskolnikov. Mais qu'y puis-je ? Il m'a fallu inquiéter Mitka aussi. Or voici ce que je voulais vous demander : en montant alors l'escalier... permettez, c'est entre sept et huit heures que vous y avez été, n'est-ce pas ?

– Entre sept et huit, oui, répondit Raskolnikov, qui regretta aussitôt cette réponse inutile.

– Eh bien, en montant l'escalier, entre sept et huit heures, n'avez-vous pas vu, au second étage, dans un logement dont la porte était ouverte, vous vous souvenez ? n'avez-vous pas vu, dis-je, deux ouvriers ou un tout au moins, en train de peindre ? Ne les avez-vous pas remarqués ? C'est très, très important pour eux !...

– Des peintres ? Non, je ne les ai pas vus... répondit Raskolnikov d'un air de chercher dans ses souvenirs, tandis qu'il tendait toutes les forces de son esprit pour démasquer le piège caché dans ces paroles. Non, je ne les ai pas vus et je n'ai d'ailleurs pas remarqué de logement ouvert, continua-t-il... Mais, voilà, au quatrième (il était

sûr maintenant d’avoir éventé la mèche et triomphait) je me souviens qu’il y avait un fonctionnaire qui déménageait... juste en face du logement d’Alena Ivanovna ; oui, je m’en souviens parfaitement et même des soldats en train d’emporter un divan m’ont coincé contre le mur... mais les peintres, non, je ne me souviens pas de les avoir vus... pas plus que de logement ouvert, non ! non ! il n’y en avait pas !

– Mais qu’est-ce qui te prend ? cria brusquement Rasoumikhine qui sembla tout à coup avoir compris où tendait cela. Voyons, les peintres ont travaillé le jour du meurtre et lui y a été trois jours auparavant. Pourquoi lui poser cette question ?

– Ah ! mon Dieu ! j’ai confondu, fit Porphyre en se frappant le front. Le diable m’emporte, cette affaire me rend fou, ajouta-t-il en manière d’excuse en s’adressant à Raskolnikov. Il est si important pour nous de savoir si quelqu’un les a vus entre sept et huit heures dans l’appartement que je me suis imaginé tout à coup que vous étiez à même de nous donner ce renseignement... une

confusion...

– Il faudrait faire attention », grommela Rasoumikhine.

Ces derniers mots furent prononcés dans l'antichambre. Porphyre Petrovitch accompagna fort aimablement les jeunes gens jusqu'à la porte. Tous deux sortirent de la maison, sombres et moroses, et firent quelques pas en silence. Raskolnikov respira profondément...

VI

« Je ne le crois pas, je n'y puis croire », répétait Rasoumikhine d'un air préoccupé, en repoussant de toutes ses forces les conclusions de Raskolnikov. Ils approchaient de la maison meublée de Bakaleev où Pulchérie Alexandrovna et Dounia les attendaient depuis longtemps. Rasoumikhine s'arrêtait à tout instant dans la chaleur de la discussion. Il était fort agité et troublé, ne fût-ce que par ce fait que c'était la première fois qu'ils abordaient clairement cette *question* entre eux.

« Tu ne peux pas ne pas y croire, répondit Raskolnikov avec un sourire dédaigneux et froid ; tandis que tu ne remarquais rien, suivant ton habitude, moi, je pesais chaque mot.

– Tu es défiant, voilà pourquoi tu le faisais... hum... Je reconnais en effet que le ton de Porphyre était étrange, et c'est surtout ce coquin

de Zamiotov... Tu as raison ; il avait je ne sais quoi... mais pourquoi ? dis-moi pourquoi ?

– Il aura réfléchi pendant la nuit.

– Non, au contraire, mais au contraire, te dis-je. Si cette pensée stupide leur était venue, ils auraient pris soin de la dissimuler de leur mieux, de cacher leur jeu, enfin, pour mieux t’attraper ensuite... tandis que le faire maintenant... eût été aussi maladroit qu’insolent.

– S’ils avaient eu des faits, j’entends des faits sérieux ou des soupçons quelque peu fondés, ils se seraient en effet efforcés de cacher leur jeu dans l’espoir de mieux gagner la partie, ou plutôt ils auraient depuis longtemps perquisitionné chez moi. Mais ils n’ont pas un fait, pas un seul. Tout se réduit à des conjectures gratuites, à des suppositions sans fondement. Voilà pourquoi ils essaient de me démonter par leur insolence. Peut-être ne faut-il voir en cet incident que le dépit de Porphyre qui enrage de n’avoir point de preuves ou peut-être cache-t-il un dessein mystérieux ?... Il semble intelligent... Il pensait peut-être m’effrayer en faisant celui qui sait... C’est une

psychologie particulière cela, mon cher... C'est du reste une chose assez répugnante que de se mêler d'expliquer toutes ces questions. Laissons cela !

– Et tout cela est blessant, blessant, je te comprends, mais... puisque nous parlons ouvertement (et je me réjouis qu'il en soit ainsi, cela me paraît excellent !) je n'hésiterai plus à t'avouer franchement qu'il y a longtemps que j'avais remarqué qu'ils nourrissaient cette idée. Elle était à peine formulée, bien entendu, sous une forme mi-plaisante, vague, insidieuse, mais ils n'avaient pas le droit de l'accueillir, fût-ce sous cette forme-là. Comment ont-ils osé le faire ? Et qu'est-ce qui a donné naissance à cette pensée ? Quelle en est l'origine ? Si tu savais dans quelle colère tout cela m'a mis ! Quoi ! voilà un pauvre étudiant rendu méconnaissable par la misère et la neurasthénie, qui couve une grave maladie accompagnée de délire, et cette maladie même avait peut-être déjà commencé (remarque-le bien) ; un jeune homme méfiant, fier, conscient de sa valeur et qui vient de passer six mois terré dans son coin, sans voir personne,

qui n’a plus que des loques sur le dos et des bottes éculées sans semelles aux pieds. Il est là, debout, devant de misérables policiers à subir leurs insolences. Là-dessus, on lui réclame à brûle-pourpoint le paiement d’un billet protesté, la peinture fraîche sent mauvais, il fait une chaleur de trente degrés dans la pièce bondée de monde, dont l’air est littéralement irrespirable ; il y entend conter le meurtre d’une personne qu’il a vue la veille, et avec tout cela il a le ventre vide. Comment ne pas s’évanouir ? Et bâtir toutes les présomptions sur cette syncope... Le diable les emporte ! Je comprends que ce soit vexant, mais, à ta place, Rodia, je ne ferais qu’en rire, leur rire au nez ou, mieux que ça, je leur cra-che-rais en pleine figure de bons jets de salive et leur enverrais quelques gifles bien senties. Crache, te dis-je ! Courage ! C’est honteux ! »

« Il a bien débité sa tirade », pensa Raskolnikov.

« Cracher, c’est facile à dire, et demain, nouvel interrogatoire ! proféra-t-il avec amertume. Vais-je donc être obligé de m’abaisser

à leur donner des explications ? Je m’en veux déjà de m’être humilié hier au cabaret avec Zamiotov...

– Le diable les emporte ! J’irai moi-même chez Porphyre. Et je saurai m’expliquer avec lui, *intimement.* Je le forcerai à m’exposer toute l’histoire depuis le début. Quant à Zamiotov... »

« Enfin, il y est venu », pensa Raskolnikov.

« Attends, cria Rasoumikhine en le saisissant tout à coup par l’épaule. Attends, tu divaguais tout à l’heure ; toute réflexion faite, je t’assure que tu divaguais. Tu dis que la question relative aux ouvriers était un piège. Mais réfléchis, mais réfléchis, si tu avais *cela* sur la conscience, aurais-tu avoué avoir vu travailler ces peintres ?... Au contraire, tu aurais fait celui qui n’a rien vu, même si cela avait été un mensonge. Qui avouera une chose qui le compromet ?

– Si j’avais *cela* sur la conscience, j’aurais sûrement dit que j’avais vu le logement et les ouvriers, reprit Raskolnikov qui semblait poursuivre la conversation avec le plus profond dégoût.

– Mais pourquoi dire des choses compromettantes pour toi ?

– Parce que seuls les paysans ou les débutants les plus inexpérimentés nient tout de parti pris. Un prévenu tant soit peu cultivé et intelligent avoue autant que possible tous les faits matériels qu'il ne peut supprimer. Il ne fait que leur attribuer des causes différentes. Il ajoute une petite note de son cru qui en modifie la signification. Porphyre pouvait penser que je répondrais ainsi et que j'avouerais, pour la vraisemblance, ce que j'aurais vu en l'expliquant à ma façon. Toutefois...

– Mais il t'aurait aussitôt répondu qu'il ne pouvait y avoir d'ouvriers dans la maison deux jours avant le crime et que tu étais par conséquent venu le jour du meurtre entre sept et nuit heures ; il t'aurait pris grâce à un détail insignifiant.

– Et c'est justement sur cela qu'il comptait ; il pensait que je n'aurais pas le temps de me rendre compte de la chose, et que je me dépêcherais de répondre de la façon qui me semblerait la plus plausible en oubliant que les ouvriers ne

pouvaient être là deux jours auparavant.

– Mais comment oublier une chose pareille !

– Rien de plus facile ! Ces points de détail constituent l’écueil des malins. L’homme le plus fin est le dernier à se douter qu’il peut être pris sur des détails minimes. Porphyre est loin d’être aussi bête que tu le crois...

– S’il en est ainsi, c’est un coquin. »

Raskolnikov ne put s’empêcher de rire, mais il s’étonna, au même instant, d’avoir prononcé cette dernière phrase avec une véritable animation et même un certain plaisir, lui qui, jusqu’ici, n’avait soutenu la conversation qu’à contrecœur et par nécessité.

« Il semble que je prends goût à ces questions », songea-t-il.

Mais il fut saisi aussitôt d’une sorte d’agitation fébrile, comme si une pensée inquiétante et subite s’était emparée de lui. Cette fièvre devint bientôt intolérable. Ils arrivaient cependant à la maison meublée de Bakaleev.

« Vas-y seul, fit-il tout à coup, je reviens dans

un instant.

– Où vas-tu ? Mais nous voici arrivés.

– J’ai affaire, te dis-je. Il faut que j’y aille... je reviens dans une demi-heure... préviens-les.

– Soit, mais je te suis.

– Ah ! mais as-tu juré toi aussi de me persécuter ? » s’écria l’autre avec tant d’amertume et un tel désespoir dans le regard que Rasoumikhine n’osa pas insister. Il resta un moment devant la porte, à suivre d’un œil sombre Raskolnikov qui s’en allait rapidement dans la direction de son domicile. Enfin il serra les poings, grinça des dents et jura de confesser Porphyre avant le soir. Puis, il monta rassurer Pulchérie Alexandrovna qui commençait à s’inquiéter en ne les voyant pas revenir.

Quand Raskolnikov arriva devant la maison qu’il habitait, ses tempes étaient mouillées de sueur ; il avait peine à respirer. Il monta rapidement l’escalier, entra dans sa chambre restée ouverte et s’y enferma. Aussitôt il se précipita, fou d’épouvante, vers la cachette où il

avait déposé les objets, fourra la main sous la tapisserie, y tâtonna un moment, mais en vain, fouilla dans le moindre recoin, et n'y trouvant décidément rien, se releva avec un profond soupir de soulagement. Il avait imaginé tout à l'heure, quand il approchait de la maison Bakaleev, qu'un objet quelconque, une chaîne par exemple ou un bouton de manchette ou même un papier qui les avait enveloppés et portant une indication écrite de la vieille, avait pu lui échapper et traîner dans une fente pour servir plus tard d'irrécusable pièce à conviction contre lui.

Il restait plongé dans une vague rêverie, un sourire étrange, humble et presque hébété, errait sur ses lèvres. Il prit enfin sa casquette et sortit sans bruit. Ses idées se brouillaient. Il descendit ainsi, pensif, et arriva à la porte cochère.

« Le voilà justement », cria une voix sonore. Il leva la tête.

Le concierge, debout sur le seuil de sa cage, désignait Raskolnikov à un homme de petite taille, aux allures d'homme du peuple, vêtu d'une espèce de houppelande sur un gilet et qui, de loin,

avait assez l'aspect d'une bonne femme. Sa tête coiffée d'une casquette graisseuse s'inclinait sur sa poitrine ; il paraissait d'ailleurs tout voûté. Sa face molle et ridée était celle d'un homme de plus de cinquante ans. Ses petits yeux noyés de graisse lançaient un regard sombre, dur et mécontent.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Raskolnikov, en s'approchant du concierge. L'homme lui lança en dessous un regard oblique, puis se mit à l'examiner avec attention, sans se presser ; ensuite, il se détourna et franchit la porte cochère sans rien dire.

« Qu'y a-t-il donc ? cria Raskolnikov.

– Eh bien ! c'est un individu qui est venu s'informer si un certain étudiant habite ici ; il vous a nommé, a donné le nom de la logeuse. À ce moment, vous êtes descendu, je vous ai montré et lui s'en est allé, et voilà ! »

Le concierge semblait lui-même assez étonné de la chose ; du reste, sa perplexité ne dura pas. Il ne réfléchit qu'un instant, puis se détourna et rentra dans sa tanière. Raskolnikov s'élança sur les traces de l'inconnu.

À peine sorti, il l’aperçut qui suivait le trottoir opposé. Il marchait du même pas régulier et lent, les yeux fixés à terre et semblait réfléchir. Il le rejoignit très vite, mais se borna un moment à lui emboîter le pas. Enfin, il vint se placer à ses côtés et lui jeta un regard oblique. L’autre s’aperçut aussitôt de sa présence, lui lança un rapide coup d’œil, puis baissa de nouveau les yeux. Ils avancèrent ainsi pendant une minute sans prononcer une parole.

« Vous m’avez demandé... chez le concierge ? » fit enfin Raskolnikov d’une voix basse.

L’homme ne répondit rien, il ne le regarda même pas. Il y eut un nouveau silence.

« Mais pourquoi venez-vous me demander ? Puis vous vous taisez... Que signifie ?... » La voix de Raskolnikov était entrecoupée et les mots semblaient avoir peine à sortir de sa bouche.

Cette fois, l’autre leva les yeux et jeta au jeune homme un regard sombre et sinistre.

« Assassin », fit-il tout à coup d’une voix

basse, mais distincte.

Raskolnikov marchait à ses côtés. Il sentit ses jambes faiblir et flageoler ; un frisson glacé lui courut dans le dos et, durant une seconde, son cœur cessa de battre comme s’il avait été décroché. Ils firent ainsi une centaine de pas toujours en silence.

L’homme ne le regardait pas.

« Mais que dites-vous ? Quoi... qui est un assassin ? marmotta enfin Raskolnikov d’une voix à peine perceptible.

– C’est *toi* qui es un assassin », répondit l’autre, en articulant ces mots d’un air plus significatif encore, avec un sourire de triomphe haineux, et il regarda fixement le visage pâle et les yeux vitreux de Raskolnikov. Ils approchaient cependant d’un carrefour. L’inconnu tourna à gauche et continua son chemin sans se retourner. Raskolnikov resta figé sur place à le suivre des yeux. Quand il eut fait cinquante pas, l’homme se retourna pour observer le jeune homme toujours cloué au même endroit. La distance ne permettait pas de distinguer ses traits, mais Raskolnikov crut

remarquer qu’il souriait encore de son sourire glacé, plein d’une haine triomphante.

Transi d’effroi, les jambes tremblantes, il regagna tant bien que mal sa demeure et monta dans sa chambre. Il enleva sa casquette, la déposa sur la table et resta debout immobile, pendant dix minutes. Enfin, il se jeta, à bout de forces, sur son divan et s’y allongea péniblement avec un faible soupir ; ses yeux étaient clos. Une demi-heure passa ainsi.

Il ne songeait à rien de précis ; seules des bribes de pensées, de vagues imaginations désordonnées, des visages de son enfance ou rencontrés une fois par hasard, et auxquels il n’aurait jamais pu songer, lui passaient par l’esprit. C’était le clocher de l’église de V..., le billard d’un café et un officier inconnu, debout devant ce billard. Une odeur de cigare répandue chez un marchand de tabac établi dans un sous-sol, un cabaret, un escalier de service tout noir, couvert d’ordures ménagères et de coquilles d’œuf, un son de cloche dominical. Les objets changeaient continuellement et tournaient autour

de lui dans un tourbillon éperdu. Les uns lui plaisaient, il tentait de s'y agripper, mais ils s'effaçaient bien vite, il étouffait un peu... mais la sensation était par moments agréable... Le léger frisson qui s'était emparé de lui ne cessait pas et cela aussi ne lui déplaisait point.

Il entendit le pas pressé de Rasoumikhine, puis sa voix et ferma les yeux, en faisant semblant de dormir. Rasoumikhine ouvrit la porte et resta un moment sur le seuil d'un air irrésolu... Ensuite il entra tout doucement dans la pièce et s'approcha du divan avec précaution.

« Ne l'éveille pas, laisse-le dormir tout son saoul ; il mangera plus tard, murmura Nastassia.

– Oui, tu as raison », répondit Rasoumikhine.

Tous les deux sortirent sur la pointe des pieds et refermèrent la porte. Une demi-heure passa ainsi, puis tout à coup Raskolnikov ouvrit doucement les yeux et brusquement se rejeta sur le dos, les mains croisées derrière la nuque.

« Qui est-il ? Qui est cet homme surgi de terre ? Où était-il et qu'a-t-il pu voir ? Il a tout

vu, c’est bien certain. Mais d’où contemplait-il la scène ? Pourquoi a-t-il attendu jusqu’à présent pour donner signe de vie ? Et comment a-t-il pu voir ? Est-ce possible ? Hum... continua Raskolnikov pris d’un frisson glacial, et l’écrin trouvé derrière la porte par Nikolaï ? Pouvait-on s’attendre à pareille chose ?... Des preuves... Il suffit de se tromper d’un rien du tout pour créer une preuve qui grandit, devient colossale... » Et il sentit avec un violent dégoût que ses forces l’abandonnaient et qu’il devenait extrêmement faible.

« J’aurais dû le savoir, pensait-il avec une ironie amère, et comment ai-je osé, me connaissant, prévoyant plutôt ce dont j’étais capable, comment ai-je pu prendre la hache et verser le sang ? Je devais tout prévoir !... Mais n’ai-je pas tout prévu ? » marmotta-t-il désespérément.

Par moments il s’arrêtait, paralysé par une pensée.

« Non, ces gens-là sont autrement faits ; un vrai *conquérant*, de ceux auxquels tout est

permis, canonne Toulon, organise des massacres à Paris, *oublie* son armée en Égypte, sacrifie un demi-million d'hommes dans la campagne de Russie. Il se tire d'affaire par un calembour à Vilna, et, après sa mort, on lui élève des statues ; c'est donc que tout lui est effectivement permis. Mais ces hommes sont faits de bronze et non de chair. »

Une idée subite l'amusa tout à coup.

« Napoléon, les Pyramides, Waterloo et une vieille usurière décharnée avec son coffre de maroquin rouge sous le lit. Non, comment admettre pareil rapprochement ? Comment un homme, fût-ce Porphyre Petrovitch lui-même, l'admettrait-il ? L'admettre, eux ?... Leurs sentiments esthétiques s'y opposent : ... un Napoléon aller se fourrer sous le lit de la vieille ? diraient-ils. Eh ! misère de nous !... »

De temps à autre, il lui semblait être repris de délire ; il se trouvait dans un état d'exaltation fiévreuse.

« La vieille ne signifie rien, se disait-il ardemment et par accès. C'est peut-être une

erreur, mais il ne s’agit pas d’elle. La vieille n’a été qu’un accident... Je voulais sauter le pas au plus vite. Je n’ai pas tué un être humain, mais un principe ; oui, le principe, je l’ai bien tué, mais je n’ai pas su accomplir le saut. Je suis resté en deçà... Je n’ai su que tuer. Et encore n’y ai-je pas trop bien réussi, paraît-il... Un principe. Pourquoi cet idiot de Rasoumikhine attaquait-il les socialistes tantôt ? Ce sont de laborieux hommes d’affaires, occupés du « bonheur général ». Non, la vie ne m’a été donnée qu’une fois et je ne veux pas attendre ce « bonheur universel » ; avant tout je veux vivre, sinon, mieux vaudrait ne pas exister. Eh bien, quoi ? Je n’ai fait que me refuser à passer devant une mère affamée en serrant mon rouble dans ma poche dans l’attente du « bonheur universel ». J’apporte comme qui dirait ma pierre à l’édifice commun et cela suffit à me donner la paix. Ha ! ha ! pourquoi m’avez-vous laissé partir ? Je n’ai qu’un temps à vivre et je veux aussi... Eh ! je ne suis qu’une vermine bourrée d’esthétique. Rien de plus. Oui, une vraie vermine », ajouta-t-il en éclatant d’un rire d’aliéné ; il s’attacha à cette idée et se mit à la

fouiller, à la retourner en tous sens avec un âcre plaisir. « Je le suis, ne serait-ce d'abord que parce que je me le dis et ensuite parce que j'ai ennuyé tout un mois la divine Providence en la prenant à témoin que je ne tentais point cette entreprise en vue de satisfactions matérielles, mais pour un dessein noble et grandiose. Ha ! ha ! et encore parce que j'ai décidé d'observer la plus rigoureuse justice et la plus parfaite mesure dans l'exécution de mon plan ! Premièrement, j'ai choisi, entre toutes, la vermine la plus nuisible, et en la tuant je ne comptais prendre chez elle que l'argent strictement nécessaire pour me permettre de tenter mon premier pas dans la vie, ni plus ni moins (le reste serait allé aux monastères selon les termes de son testament. Ha ! Ha !)... Enfin, dis-je, je ne suis qu'une vermine irrévocablement... ajouta-t-il en grinçant des dents, parce que je suis peut-être plus vil, plus ignoble que la vermine que j'ai assassinée et parce que je pressentais qu'après l'avoir tuée je me traiterais ainsi. Mais est-il rien de comparable à cette horreur ? Oh ! vilenie ! Oh ! bassesse !... Oh ! comme je comprends le Prophète assis sur

son cheval, le sabre à la main : Allah l'ordonne, soumets-toi donc, tremblante et misérable créature ! Il a raison, il a raison, le Prophète, qui range une belle troupe en travers de la rue et des canons, puis frappe indistinctement les justes et les coupables sans même daigner s'expliquer. Soumets-toi donc, misérable et tremblante créature, et garde-toi de *vouloir*. Ce n'est point ton affaire... Oh ! jamais, jamais, je ne pardonnerai à la vieille. »

Ses cheveux étaient trempés de sueur, ses lèvres sèches tressaillaient et son regard fixe ne quittait pas le plafond.

« Ma mère, ma sœur, comme je les aimais ! D'où vient que je les hais maintenant ? Oui, je les hais, d'une haine physique. Je ne puis souffrir leur présence auprès de moi... Tantôt, je me suis approché de ma mère et je l'ai embrassée, je m'en souviens... La serrer dans mes bras, et songer que si elle apprenait... Lui avouer peut-être ?... Je serais allégé de ce poids... Hum ! elle doit être pareille à moi, ajouta-t-il avec effort comme s'il avait peine à lutter contre le délire

envahissant. Oh ! comme je hais maintenant la vieille ! Je crois que je la tuerais encore si elle ressuscitait. Pauvre Lisbeth ! Pourquoi le hasard l'a-t-il amenée là ?... C'est étrange pourtant que je pense si peu à elle, on dirait que je ne l'ai pas tuée. Lisbeth ! Sonia ! pauvres douces créatures aux yeux doux ! chères... Pourquoi ne pleurent-elles pas ? Pourquoi ne gémissent-elles pas ? Elles donnent tout ce qu'elles possèdent... avec leur regard résigné et doux... Sonia, douce Sonia !... »

Il perdit la conscience de lui-même et se sentit fort surpris de ne pouvoir se rappeler comment il était sorti dans la rue. La soirée était déjà avancée. Les ténèbres s'épaississaient et la pleine lune brillait de plus en plus éclatante, mais l'air semblait particulièrement étouffant. Les rues étaient sillonnées d'une foule de gens ; on sentait une odeur de chaux, de poussière, d'eau stagnante. Lui avançait, triste et préoccupé. Il se souvenait parfaitement d'être sorti de chez lui avec une intention déterminée. Il savait qu'il lui fallait faire quelque chose d'urgent, mais quoi, il ne s'en souvenait plus. Soudain il s'arrêta et

remarqua un homme qui, du trottoir opposé, lui faisait signe de la main. Il traversa la rue pour le rejoindre, mais cet homme soudain fit volte-face et s'en alla, la tête baissée, sans se détourner, sans paraître l'avoir appelé.

« Mais m'a-t-il appelé seulement ? » songea Raskolnikov. Il se mit toutefois en devoir de le rejoindre. Arrivé à une dizaine de pas de lui, il le reconnut tout à coup et fut saisi de frayeur. C'était l'homme de tantôt, vêtu du même vêtement lâche et toujours aussi voûté. Raskolnikov le suivait de loin, son cœur battait. Ils s'engagèrent dans une ruelle, l'autre ne se retournait toujours pas. « Sait-il que je le suis ? » pensait-il. L'homme franchit la porte cochère d'une grande maison. Raskolnikov s'en approcha vivement et se mit à regarder ; il pensait que l'autre allait se retourner, l'appeler. Et, en effet, quand l'inconnu fut dans la cour, il se retourna et sembla lui faire signe encore. Raskolnikov se hâta de franchir la porte cochère, mais, arrivé dans la cour, il n'y trouva plus personne. L'homme avait donc pris le premier escalier. Raskolnikov s'y engouffra précipitamment

derrière lui. Effectivement, on entendait au deuxième étage un bruit de pas réguliers et lents. Chose étrange, cet escalier semblait connu au jeune homme. Voici la fenêtre au palier du premier étage, un rayon de lune passait mystérieux et triste à travers les carreaux. Et voici le second palier. « Oh, mais c'est l'appartement où ont travaillé les peintres ! » Comment n'avait-il pas reconnu la maison plus tôt ? Le bruit des pas de l'homme qui le précédait s'éteignit. « Il s'est donc arrêté, caché quelque part ? Et voici le troisième étage. Faut-il continuer à monter ou non ? Quel silence ! » Le bruit de ses propres pas lui faisait peur. « Seigneur, quelles ténèbres ! L'inconnu a dû se cacher dans quelque coin, par ici. Tiens, l'appartement a sa porte grande ouverte sur le palier ! » Il réfléchit un moment, puis entra. Le vestibule était très sombre et vide, comme si on avait tout enlevé. Doucement, sur la pointe des pieds, il passa dans le salon. Toute la pièce était violemment éclairée par la lune. Rien n'y paraissait changé, les chaises, la glace, le divan jaune et les tableaux dans leurs cadres tiennent

toujours là. Par la fenêtre, on voyait l'énorme lune ronde, d'un rouge cuivré. « C'est la lune qui crée le silence, pensa Raskolnikov ; elle est occupée à déchiffrer des énigmes... » Lui était là, immobile à attendre ; à mesure qu'augmentait le silence nocturne, les battements de son cœur se faisaient plus forts, douloureux, et toujours ce calme... Soudain un craquement sec retentit, pareil à celui d'un éclat de bois qui se brise, puis tout redevint muet. Une mouche s'éveilla et vint en volant donner contre la vitre ; on entendit son bourdonnement plaintif. Au même instant, il crut remarquer dans le coin, entre la petite armoire et la fenêtre, un manteau pendu au mur. « Que vient faire un manteau ici ? songea-t-il, il n'y était pas auparavant... » Il l'écarta avec précaution de la main, et vit une chaise et, sur cette chaise, dans le coin, une vieille pliée en deux, la tête inclinée, si bien qu'il ne pouvait apercevoir son visage, mais c'était bien elle. Il resta un moment immobile à ses pieds. « Elle a peur », songea-t-il en dégageant tout doucement sa hache du nœud coulant, puis il frappa une fois, puis une seconde, la vieille à la nuque. Mais, chose étrange, elle ne

remua même pas sous les coups, on l'eût crue de bois. Il prit peur, se pencha davantage et se mit à l'examiner, mais elle inclinait encore plus la tête. Alors, il se baissa jusqu'au sol et la regarda de bas en haut. Ce qu'il vit l'épouvanta. La vieille riait ; elle se tordait dans un rire silencieux qu'elle essayait d'étouffer de son mieux.

Tout à coup, il lui sembla que la porte de la chambre à coucher s'était entrouverte et que, là aussi, on riait. Il entendit un chuchotement... La rage s'empara de lui... Il se mit à frapper la vieille à la tête de toutes ses forces, mais, à chaque coup de hache, les rires et les chuchotements redoublaient dans la pièce voisine et la vieille, elle aussi, était secouée de son rire convulsif. Il voulut s'enfuir, mais le vestibule était plein de monde, la porte sur l'escalier grande ouverte et, sur le palier, sur les marches, partout, il y avait du monde ; tête contre tête, tous regardaient, en essayant de se dissimuler ; ils attendaient en silence... Son cœur se serra, ses jambes refusaient de lui obéir, elles semblaient clouées au sol... Il voulut crier et s'éveilla.

Il respira avec effort, mais, chose étrange, le rêve semblait continuer : sa porte était grande ouverte et un homme, qui lui était totalement inconnu, le contemplait attentivement, debout sur le seuil.

Raskolnikov, qui n’avait ouvert les yeux qu’à moitié, se hâta de les refermer. Il était couché sur le dos et ne bougea pas. « Le rêve continue-t-il ou non ? » se demandait-il, et il souleva presque imperceptiblement les paupières pour regarder : l’inconnu, toujours à la même place, l’examinait avec la même attention. Tout à coup, il franchit doucement le seuil, referma soigneusement la porte derrière lui, s’approcha de la table, attendit une minute sans le quitter un instant des yeux et s’assit sans bruit sur une chaise, près du divan. Il déposa son chapeau par terre, mit les deux mains sur la pomme de sa canne, puis y appuya le menton. On voyait qu’il se préparait à une longue attente. Autant que Raskolnikov en put juger par un coup d’œil furtif, l’homme n’était plus jeune ; il avait l’air robuste et portait une barbe épaisse et blonde déjà grisonnante...

Dix minutes s’écoulèrent ainsi. Il faisait encore clair, mais le jour tirait à sa fin. Dans la chambre régnait le plus profond silence. De l’escalier même ne venait aucun bruit. Seule une grosse mouche, qui en volant s’était cognée contre la vitre, bourdonnait et se débattait. À la fin, cela devint insupportable. Raskolnikov se souleva et s’assit sur le divan.

« Allons, dit-il, que voulez-vous ?

– Je savais bien que vous ne dormiez pas et que vous faisiez seulement semblant... répondit l’inconnu avec un sourire tranquille. Permettez-moi de me présenter : Arcade Ivanovitch Svidrigaïlov... »

FIN DU TOME PREMIER

Cet ouvrage est le 546e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.